REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME DIX-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1913

LETTRES

DE MONTALEMBERT

A

LA COMTESSE SOPHIE APPONYI[1]

C'est à Éphem (Brabant), près de Bruxelles, que, le printemps dernier, j'eus le plaisir de faire la connaissance de la comtesse François Grünne, née Madeleine de Montalembert, entourée de sa belle et nombreuse famille, et que j'ai trouvé beaucoup de souvenirs de son illustre père, dont ma belle-mère m'avait si souvent parlé. J'étais moi-même, depuis ma première jeunesse, admiratrice enthousiaste de l'auteur des *Moines d'Occident* et de *Sainte Élisabeth de Hongrie*. J'ai été tout émue de trouver à Éphem tant de souvenirs de lui.

Les dessins que sa fille, Catherine de Montalembert, avait faits de « La Roche, » château qu'il habitait et qui lui était si cher, m'intéressèrent surtout. Aussi, en contemplant les dessins de « La Roche, » ma pensée se reporta-t-elle tout naturellement vers Appony (2), château dans lequel s'écoula la vie de celle que M. de Montalembert avait honorée de son amitié.

(1) La comtesse Sophie Apponyi était née comtesse Sztaray; son père était le comte Albert Sztaray, sa mère était la comtesse Marie Karolyi; elle était veuve du comte Jules Apponyi, fils du comte Antoine Apponyi, ambassadeur à Paris de 1824 à 1848, et de la comtesse Thérèse Nogarola.

(2) La famille, qui porte le même nom, est issue de la tribu (souche ou *gens*) « Pécz, » laquelle, entrée en Hongrie avec Arpad, s'était fixée dans le comitat de « Győr. » Au commencement du XIIIe siècle, les membres de cette tribu possédaient des propriétés considérables dans diverses parties du royaume et étaient investis des charges et dignités les plus élevées; l'un d'eux, nommé Pierre, fit entrer dans sa famille le domaine des Cseklész par son mariage avec l'héritière de ce domaine. En 1392, par un contrat passé avec le roi Sigismond de Luxembourg, Pierre échangea Cseklész contre le château fort, les forêts et les domaines d'Appony où les rois de Hongrie habitaient dans le temps pour y chasser (et en adopta quelques années plus tard le nom Apponyi, que sa descendance a conservé jusqu'à nos jours

Je me rappelai vivement l'hiver de 1884 passé dans ce château, les journées rayonnantes de soleil, les monts boisés recouverts de neige étincelante, les voix chères et joyeuses de mes enfans, les soirées au coin du feu !

Pendant une de ces soirées, ma belle-mère me parla de la visite que le comte, la comtesse de Montalembert et leur fille Catherine lui avaient faite à Appony, en 1861, et de la fête rustique qu'elle avait donnée en leur honneur dans la cour du château fort en ruines. (Au XVIe siècle, le château avait été la proie d'un incendie ; depuis, la famille habite un manoir dans la vallée.) Il m'était facile de suivre son récit, car je me rappelais une fête semblable arrangée pour moi, quand mon mari (1) m'amena, toute jeune mariée, à Appony pour me donner quarante ans de bonheur.

Ces ruines, situées sur le versant d'une colline boisée, font partie d'une chaîne des Carpathes ; elles dominent la vallée de la Neutra, fertilisée par le cours d'eau du même nom, vallée riche en souvenirs historiques et en beaux paysages, peuplée de villages slaves et hongrois, dont ma belle-mère avait invité les habitans. Ils étaient accourus avec plaisir et formaient des groupes pittoresques pleins de couleur locale dans leurs beaux costumes nationaux, chaque village ayant le sien. Nul mélange des races par mariage : Hongrois et Slaves vivent isolément et gardent jalousement leurs langues, leurs traditions et leurs anciennes coutumes. Ils dansaient leur danse nationale, « le csárdás, » au clair de la lune, à la lueur des torches, qui donnaient aux murs, aux tours du vieux château fort un aspect fantastique.

En me faisant le récit de cette fête, ma belle-mère tenait une vieille enveloppe contenant des lettres que le comte de Montalembert lui avait adressées après son séjour à Appony.

Elle me demanda de lui en faire la lecture.

Je lus donc ces lettres éloquentes, dans lesquelles l'auteur de *Sainte Élisabeth* exprime les sentimens de respectueuse et franche amitié que lui inspirait sa correspondante. La grande préoccupation de celle-ci était alors l'éducation de ses fils : personne ne sait mieux que moi combien elle a réussi dans cette tâche et ne lui en garde plus de reconnaissance.

Guidée par ce sentiment, il me semble faire honneur à deux âmes d'élite en publiant ces lettres du comte de Montalembert léguées par ma belle-mère à mon mari.

Comtesse Louis Apponyi,

née Comtesse Marguerite de Seherr Thoss.

(1) Le comte Louis Apponyi, premier maréchal de la Cour de Sa Majesté impériale et royale apostolique pour la Hongrie.

I

Paris, ce 5 juin 1861.

Madame la Comtesse, Mme de Montalembert a eu l'honneur de vous attendre samedi, 25 mai, comme nous en étions convenus : nous ne nous expliquons pas comment on a pu vous dire qu'elle était à la campagne, car elle avait elle-même écrit votre nom dans le livre du concierge pour qu'il vous laissât monter sans difficulté. Elle est désolée de ce contretemps et vous supplie d'excuser l'erreur, bien involontaire de sa part, qui l'a privée de la satisfaction qu'elle aurait éprouvée à vous revoir. C'est encore ma femme, mais cette fois bien involontairement, qui m'empêchera d'avoir l'honneur de vous rencontrer à Vienne, selon les indications si précieuses que vous me transmettez avec tant de bonté. Elle a voulu m'accompagner pendant mon voyage d'Allemagne et ma fille aussi. Comment refuser à d'aussi impérieuses volontés l'accomplissement d'un vœu aussi légitime? J'ai dû m'y conformer : mais comme Mme de Montalembert voulait encore et devait absolument aller voir en Belgique une vieille tante, la dernière qui reste de son nom, il m'a fallu encore attendre son retour. Nous voici réunis, et nous partons demain, jeudi; mais comme je ne puis pas traverser Munich sans m'y arrêter, nous ne pourrons être à Vienne que le 10 au plus tôt. Pardonnez-moi ces ennuyeux détails et laissez-moi espérer que quelque heureux obstacle aura retardé votre départ de Vienne fixé au samedi 8. Combien je jouirais d'apprendre que vos projets ont été dérangés, comme les miens! Pardonnez-moi cet égoïsme qui me semble devoir être absous à vos yeux par mon empressement à vous revoir. Si je n'ai plus le bonheur de vous retrouver à Vienne, pourrai-je aller vous présenter mes hommages à Neutra ? Permettrez-vous à ma femme et à ma fille de m'accompagner? Oserais-je vous prier de me répondre à ce sujet avec la plus entière franchise? S'il en devait résulter le moindre dérangement pour vous, je serais inconsolable, tandis que je serais tout consolé, si la simplicité et la sincérité de votre réponse viennent me prouver que je ne me suis pas abusé en comptant sur votre indulgence à mon égard.

Je suis très confus de prendre ainsi tant de liberté avec vous, Madame la Comtesse, que j'ai à peine vue ; mais nous avons tant de sympathies et tant d'amitiés communes que je me sens

comme attiré vers vous par une invincible confiance. Veuillez m'adresser votre réponse chez le professeur Dollinger, Frühlingsstrasse, n° 11, Munich et agréer l'hommage du respect sincère et de la vive reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obligé serviteur.

Munich, II Frühlingsstrasse, ce samedi 8 juin 1861, midi.

Madame la Comtesse, je reçois à l'instant la dépêche télégraphique que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je suis vraiment confondu de l'extrême bonté que vous me témoignez, et vraiment désolé de ne pouvoir répondre à cette bonté comme je le voudrais et comme je le devrais.

Je vous supplie de ne pas remettre votre départ à mon occasion. Je suis retenu ici par une affaire délicate et tout à fait confidentielle; il s'agit d'une entrevue avec le roi de Bavière qui est à Nymphenburg, de sorte qu'il m'est impossible de savoir aujourd'hui quand il me recevra, ni par conséquent quand je pourrai partir. Je prévois malheureusement que ce ne pourra être avant le 12. J'espère partir ce jour-là ou le lendemain au plus tard. Mais je vous en conjure de nouveau, veuillez ne pas nous attendre. Faites-moi vos instructions, je les suivrai ponctuellement et, si vous me le permettez, j'irai vous remercier chez vous des bontés dont vous me comblez.

Si cette visite à la campagne ne peut pas s'arranger, je n'en garderai pas moins le souvenir le plus reconnaissant de votre aimable empressement, avec le vif désir de pouvoir vous témoigner un jour ma gratitude. Quant à la question du logement, je ne puis songer à vous en importuner : vous avez bien voulu me donner le nom de votre homme d'affaires, je lui écrirai lorsque je saurai le jour de notre départ. On m'a parlé du « Römische Kaiser » comme de l'hôtel où on était le plus sûr de trouver un appartement modeste et confortable, comme il nous en faut.

Je ne perds pas l'espoir de vous baiser les mains avant notre retour en France et suis avec autant de gratitude que de respect votre plus humble et très obligé serviteur.

Veuillez, je vous en supplie, ne parler à personne de ce plan avec le roi de Bavière; je n'ai manqué au secret que je devais garder que pour vous expliquer comment et pourquoi je ne vous obéis pas sur-le-champ.

Vienne, ce 26 juin 1861.

Votre dernière parole, chère Comtesse, en nous quittant à Csabay a été que « vous avez arrangé mon voyage en Hongrie *avec coquetterie;* » cela est vrai, mais ce qui l'est encore plus, c'est que vous avez déployé à cette occasion, et jusque dans les moindres détails, une sollicitude affectueuse dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. J'en suis tout ému : et je ne puis pas attendre un jour de plus pour vous parler de ma reconnaissance. Mon âme en est pénétrée, et il me faut absolument vous remercier non seulement de l'accueil à la fois si gracieux et si splendide que vous nous avez fait, mais encore et *surtout* de la confiance et de la bonté que vous m'avez témoignées! Vous savez le cas que je fais de la bonté. Laissez-moi vous le redire : je vous trouve heureuse, malgré votre grande épreuve, parce que vous êtes aimée, parce que vous êtes bonne. Vous l'avez été pour moi, bien au delà de mon mérite et de mon attente, et vous m'avez ainsi conquis plus que vous ne le voudriez peut-être. Vous me trouvez peut-être importun et présomptueux; mais l'immense et triste distance qui nous sépare devra vous rendre indulgente pour quelqu'un que vous avez comblé en si peu de temps d'un si grand nombre de bienfaits. Je suis aussi surpris que touché de me voir, au déclin de ma vie, l'objet d'une bienveillance que je ne me rappelle pas avoir jamais rencontrée au même point, dans un temps où je passais pour être quelque chose et avant mon naufrage. Je suis donc tenté de vous regarder comme une amie. Je ne sais pourquoi vous m'avez inspiré une si vive sympathie, mais elle existe et je vous supplie de me la permettre. Je n'aurai jamais l'occasion de vous servir comme je le voudrais, et vous n'avez nul besoin de moi; mais je crois être sûr que vous ne dédaignerez pas l'hommage de mon affection.

Notre séjour en Hongrie n'a été, grâce surtout à vous, chère Comtesse, qu'une fête continuelle. Mais de tous les souvenirs que j'emporte de votre beau et cher pays, le plus doux et le plus durable sera assurément le vôtre, celui de votre cœur qui m'a paru à la fois intrépide, généreux et tendre. Restez tout ce que vous êtes, chère et charmante Comtesse : nous ne sommes pas d'accord peut-être sur *tout au monde*, mais je ne voudrais pas vous voir changer. Vos *ardeurs* me plaisent, même quand je ne

les partage pas : et je suis en cela comme votre oncle Étienne Karolyi avec lequel nous avons chanté une longue antienne... en votre honneur, pendant la halte à Tornocz. Adieu, *miltoságos Grófné*, pardonnez-moi l'épanchement de ma gratitude, en vous rappelant que vous m'avez beaucoup gâté jusqu'à présent et que je ne suis pas du tout habitué à l'être.

P. S. — Ma femme se réserve de vous écrire de son côté pour vous dire combien elle vous remercie. Dites, je vous prie, à Madame votre belle-mère (1), combien j'ai été heureux de la retrouver si aimable et si maternelle pour moi. Je suis aussi enchanté d'avoir fait la connaissance de Madame votre belle-sœur (2) que je regarde comme une compatriote, puisqu'elle a vécu plus longtemps en France qu'en Hongrie.

Paris, ce 30 juillet 1861.

« Miltoságos Grófné ! » J'ai beaucoup couru, beaucoup vu, beaucoup éprouvé depuis que vous avez disparu de mes yeux, le 25 juin dernier. J'ai reçu partout un accueil *très* bienveillant, et j'ai rencontré sur ma route une foule de personnes et de choses qui m'ont vivement intéressé. Mais croyez-le, chère Comtesse, *rien*, ni personne n'a affaibli l'impression que j'ai emportée d'Appony. Combien je voudrais que, de votre côté, il en fût quelque peu de même, et que cet intérêt affectueux dont vous m'avez comblé et dont votre lettre du 28 juin garde encore la trace, ne s'efface pas avec le temps. Pour moi, à Paris comme à Cracovie, à Dantzig ou à Berlin, je suis encore sous le charme de ce que vous avez été pour moi pendant ces trois jours si doux et si mémorables de mon séjour chez vous. J'avais tellement le sentiment d'être en quelque sorte sous la garde et la protection d'un cœur sincère et dévoué, et ce sentiment est si rare dans la vie, que je voudrais pouvoir en garder à jamais le souvenir et vous répéter sans cesse : *sub umbra alarum tuarum*.

Si quelqu'un lisait ce que je vous écris là, il dirait sans doute : « Mais quel besoin un homme de l'âge de M. le Comte de

(1) La comtesse Antoine Apponyi, veuve de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris

(2) La comtesse Marie, fille d'Antoine et de Thérèse Apponyi, qui épousa en première noces le comte Albert Esterhazy et en seconde noces le baron Victor Wenkheim.

Montalembert et dans sa position peut-il avoir de la protection de Mme la Comtesse Apponyi? » — C'est ce que vous vous direz peut-être à vous-même. Mais moi, je répondrai que rien ne m'est plus doux et plus nécessaire que de rencontrer une bienveillance affectueuse comme la vôtre. Vous, chère Comtesse, qui n'avez pas vécu au sein des luttes et des orages de toute nature comme moi, vous ne pouvez pas éprouver cette soif qui me dévore, mais vous devez la comprendre. J'ai été beaucoup attaqué et beaucoup loué dans ma vie, *beaucoup trop* même, mais je trouve que je n'ai pas été assez aimé... J'ai eu de très grandes et de très légitimes ambitions : elles ont toutes été déçues. Il ne m'en reste qu'une seule : celle d'être cher à quelques âmes d'élite, tendres et fières, qui sympathiseront avec moi pendant le peu d'années qui me restent à vivre, et qui, après ma mort, prieront le bon Dieu pour ma pauvre âme. Voulez-vous être de ce nombre, chère Comtesse? Vous ne risquez pas d'avoir beaucoup de rivales. Peut-être me trouverez-vous bien hardi et trop intime? Rappelez-vous en songeant à mes cheveux, non pas *gris*, mais *blancs*. Songez aussi à ce qu'il y a d'étrange dans notre rapprochement actuel, après tant d'obstacles. N'est-il pas singulier que j'aie passé toute une journée avec vous, jeune et belle à 18 ans, sans vous remarquer; que depuis, nous nous soyons retrouvés deux fois chez la Princesse Galliera sans nous aborder; puis que tout à coup, grâce à votre exquise sollicitude pour mon voyage, j'aie senti la glace se fondre, et que, ouvrant les yeux, j'aie vu comme au fond de votre cœur tout un trésor de sympathique bonté qui m'attendait? Je vois d'ailleurs que vous plaisez à tout le monde, même au Prince Esterhazy, qui m'a parlé de vous avec enthousiasme. Je ne veux pas protester contre cette admiration générale, mais j'aspire à quelque chose de moins banal.

Un de ces journaux polonais et belges qui ont bavardé à tort et à travers sur mon voyage, prétendait que j'étais allé vous voir *parce que vous étiez ma belle-sœur*. Plût au ciel qu'il eût dit vrai, car alors j'aurais presque certitude et le droit de vous revoir souvent! Il est sûr que j'éprouve comme s'il y avait une sorte de parenté entre nous. N'étant pas tout à fait assez vieux pour être votre père, je pourrais au moins être votre oncle, car j'ai vu que vous aimiez beaucoup vos oncles : or il faut absolument que vous m'aimiez *un peu*. Ce qui m'attriste, c'est la pensée, non seulement de l'énorme distance qui nous sépare, mais des chances si rares

qu'il y a de nous voir, l'un et l'autre, franchir cet abîme. J'ose à peine désirer votre prompt et prochain retour à Paris, puisque c'est la mauvaise santé seule qui vous ramènerait. Quant à moi, sous quel prétexte pourrais-je retourner à Appony? Voilà ce que je me demande sans cesse, et j'ai déjà un petit plan en tête; mais j'en garde le secret, même avec vous, jusqu'à ce qu'il soit exécutable. Bien entendu que si jamais j'ai ce bonheur de me retrouver *sub umbra alarum tuarum*, vous ne me recevrez plus avec feu d'artifice, mais tout à fait en petit comité et en famille, si toutefois vos enfans n'ont plus peur de moi.

Voyez, chère Comtesse, comme je me livre au plaisir de causer et même de rêver avec vous et concluez-en que vous devez, non seulement m'écrire, mais encore m'écrire souvent et longuement, sans quoi la correspondance languit et s'éteint. Notez que vous êtes peut-être la seule personne au monde à qui je sois tenté *désormais* de faire cette demande : la correspondance en général est le fléau de ma vie, elle absorbe un temps dont il me reste trop peu devant moi pour que je n'en sente pas tout le prix; mais le temps consacré à connaître et à pratiquer une bonne et belle âme est de tous le mieux employé!

Que de choses j'aurais à vous raconter sur mon voyage! Mais je ne sais pas précisément ce qui vous en intéresserait le plus. Chose singulière, il me semble qu'il y a entre nous un accord réel et fondamental, et cependant, il y a une foule de points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord, surtout en politique. Quant à moi, la Pologne a été l'objet d'un de ces enthousiasmes de jeunesse que je regarde comme les plus belles fleurs de la vie (ici j'ouvre une parenthèse pour vous envoyer ci-contre quelques fleurs de fuchsia que j'ai cueillies à votre intention dans le jardin du roi de Hanovre, à Herrenhausen); après quoi, je reviens à ma Pologne pour vous dire que mon voyage dans ce pays a confirmé ma bonne opinion et même dépassé de beaucoup mon attente.

Cette nation est pleine d'âme; elle vit par l'âme; je me sens humilié, comme Français, de voir à quel point nous vivons peu par là sous le régime actuel. J'ai eu en Pologne l'émotion musicale la plus profonde de ma vie, en entendant chanter cet hymne célèbre : *Bozé còs Polski*, par lequel ce peuple si malheureux redemande à Dieu la liberté et la patrie avec un accent si déchirant et si intime qu'il semble devoir fendre le ciel et

arriver tout droit au cœur de Jésus-Christ. A Vienne, j'ai eu l'honneur d'être reçu par l'archiduchesse Sophie qui avait témoigné le désir de me voir; elle m'a plu; mais combien tous ces pauvres princes me paraissent aveuglés sur les véritables dangers de leur situation! Je compte sur vous, *Miltoságos*, pour savoir à quoi m'en tenir sur ce qui se passe entre Pest et Vienne. Je suis avec anxiété ce que fait votre beau-frère le Comte Georges. Je fais les vœux les plus ardens pour que la bonne entente se rétablisse, sans qu'il en coûte à la dignité de qui que ce soit, car les sacrifices qu'on fait de ce côté sont les seuls, à mon avis, qui soient irréparables.

J'espère que vous avez reçu la lettre que ma femme vous a écrite de Vienne; je lui ai transmis tous vos aimables messages ainsi qu'à Catherine; après avoir voyagé et séjourné de tous les côtés en Pologne, elles se sont séparées de moi à Reisen, chez la Princesse Sulkowska; moi, je me suis dirigé sur Guesen, pour y voir le tombeau de saint Adalbert, le grand apôtre martyr des pays Slaves; puis sur Dantzig, Marienburg et Dephin, d'où je suis redescendu à Berlin. J'ai fini par visiter les villes monastiques et épiscopales du Nord-Ouest de l'Allemagne : Halberstadt, Quedlinburg, Braunschveig, Bremen, Heldesheim, Gandersheim et tant d'autres dont vous ne connaissez pas même les noms. Mais vous les connaîtrez peut-être un jour, si le bon Dieu me permet de continuer mes *Moines d'Occident*. Ma femme et ma fille sont allées directement par Dresde retrouver ma fille aînée à la campagne près de Lyon où elle va accoucher. Je pars à l'instant pour les y rejoindre. J'y resterai probablement quinze à vingt jours; après quoi, j'irai m'enfermer pour le reste de l'année à la Roche-en-Breny, dans ce vieux petit manoir dont j'ai parlé à la fin de mon Introduction : relisez cette page, chère Comtesse, et puis venez quelquefois par la pensée m'y trouver pendant mon travail nocturne, pour m'encourager et me soutenir par quelque chose d'*humain*, au milieu de toutes ces grandeurs et de toutes ces saintetés qui me semblent souvent trop divines pour moi. Je ne suis pas du tout un homme fort comme vous semblez le croire, mais un homme *très faible*, sous tous les rapports et très éprouvé. Aimez-moi donc un peu comme quelqu'un qui vous doit déjà beaucoup, mais qui a encore grand besoin de votre bonne amitié et qui vous remercie du fond d'un cœur triste et sincère.

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), le 20 octobre 1861.

Très chère Comtesse, tous les jours depuis mon retour de Sorazo, j'ai voulu vous écrire, mais voulant vous écrire longuement et sans être interrompu, je n'en ai jamais trouvé le loisir. Aujourd'hui enfin, je veux commencer tout en prévoyant que je ne pourrai pas finir. Pardonnez-moi ce long retard : ayez pour moi l'indulgence d'une amie, et ne me punissez pas en me rendant la pareille. J'ai devant moi vos trois excellentes lettres du 10 avril, du 16 septembre et du 3 octobre. Je commence naturellement par la première.

Pourquoi, chère Comtesse, avez-vous soupçonné que je vous trouverais étroite dans ce que vous m'écrivez au début de cette réponse à ma lettre de Paris sur la nature du sentiment qui doit régner entre nous? Non, je ne vous ai pas trouvée *étroite*, — mais *droite* et même *adroite*. *Droit* et *adroit*, c'était la devise de je ne sais plus laquelle de nos vieilles familles des croisés! C'est une devise qui convient parfaitement aux honnêtes femmes. Vous m'avez trouvé un peu trop vif dans l'expression de ma sympathie et de ma reconnaissance pour vous, et vous m'avez averti avec autant de ferme grâce que de dignité.

Ces avertissemens, croyez-le bien, n'ont fait qu'augmenter mon estime et mon amitié pour vous, et je vous en remercie sincèrement. Oui, vous avez raison de le dire, vous êtes *simple* et *vraie*, fière et *confiante :* soyez toujours tout cela avec moi, chère Comtesse. J'espère bien que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir des bontés dont vous m'avez comblé. Nous vieillirons en nous aidant et en nous aimant *sans scrupule*, et nous demanderons à Dieu de bénir cette union de nos âmes qui s'est faite si tardivement, mais qui sera, s'il lui plaît, une force et une consolation au sein des épreuves inséparables de la vie.

Tout me plaît dans vos lettres, chère Comtesse, et d'abord leur *longueur*, puis leur douce et cordiale intimité, puis tous les détails précieux que vous me donnez sur votre vie domestique et *publique*, depuis vos terribles incendies du mois d'août jusqu'à votre dernier séjour à Pest. Votre oncle (1) et votre beau-frère (2) ont eu bien tort de vous conseiller le silence sur les

(1) Le comte Étienne Károlyi, frère de la mère de la comtesse Sophie. — Son petit-fils le comte Lászlo Károlyi épousa en 1898 Fanny Apponyi, ma fille et la petite-fille de la comtesse Sophie Apponyi.

(2) Le comte Georges Apponyi, chancelier, père du comte Albert Apponyi.

affaires politiques de la Hongrie, sous prétexte que les journaux me tiendraient suffisamment au courant. Il est vrai que je reçois assez exactement le *Pester Lloyd* et de temps à autre la *Gazette de Presbourg*, quand la police napoléonienne ne la retient pas. Mais tout cela ne vaut pas le témoignage d'une personne du pays, surtout quand cette personne est d'une opinion contraire ou au moins différente : on a toujours besoin d'être éclairé, surtout en politique, par les avis indépendans et différens du sien.

Nous ne sommes pas, vous et moi, tout à fait du même avis sur l'Autriche et la Hongrie. Quant à moi, je vous jure que je ne suis nullement l'adversaire systématique de l'Autriche : loin de là, je me suis souvent dit que, si Dieu donnait aux hommes le droit de choisir ici-bas la mission la plus conforme à leur inclination, ou à leur orgueil, moi j'aurais choisi une grande position en Autriche, parce que je ne sache pas de pays où il y ait plus de bien à faire et un bien plus facile; le respect traditionnel des peuples de ce vaste empire pour l'autorité héréditaire rendant d'autant plus naturel et plus obligatoire le respect de l'autorité elle-même pour les traditions nationales. La diversité extrême des diverses races soumises à la maison de Habsbourg préservait la monarchie de cette odieuse centralisation bureaucratique et démocratique qui est le fléau des États modernes. Les gracieux souvenirs de Rodolphe de Habsbourg, de Ferdinand II, de Marie-Thérèse, de l'Archiduc Charles suffisaient et au delà pour nourrir l'amour-propre naturel des sujets de l'Empereur, sans exclure aucune des gloires spécialement chères à la Hongrie ou à toute autre nationalité : historiquement, géographiquement, socialement, et surtout religieusement, l'empire d'Autriche me semblait être, à l'avènement de l'empereur actuel, dans une situation plus avantageuse qu'aucun autre pays de l'Europe. Mais cette situation est, je le crains bien, irrémédiablement ruinée par les fautes inexcusables du gouvernement. Je ne prétends pas que les Hongrois soient irréprochables, tant s'en faut : mais je conçois parfaitement qu'ils ne veulent pas se fier à un souverain qui, jusqu'à présent, ne leur a donné aucun gage de sécurité, et qui les promène successivement de l'absolutisme pur et simple du système Bach-Schwarzenberg à la bureaucratie parlementaire de Schmerling, au lieu de faire comme son aïeule Marie-Thérèse et d'en appeler au cœur des

Magyars en se mettant avec franchise et simplicité dans leurs mains.

J'honore et j'approuve ceux qui, comme le font le Comte Georges Apponyi et le Tavernicus, font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher, ou retarder la rupture. A leur place, je ferais comme eux, mais, à la place où je suis, c'est-à-dire à celle d'un simple spectateur non indifférent à coup sûr, mais impartial, je regarde cette rupture comme inévitable, à moins d'un miracle de la protection divine, impossible à prévoir. Il y aura à coup sûr de très grands maux pour la Hongrie, mais de plus grands pour l'Autriche; celle-ci périra, mais en supposant que je me trompe et qu'elle vienne à bout de dompter les Magyars, quel beau profit sera-ce pour elle que d'avoir créé en Hongrie une seconde Italie, et d'avoir transformé jusqu'aux enfans hongrois en ennemis mortels de la dynastie et de la monarchie, comme nous l'avons tous vu pour les Vénitiens?

Ceci me conduit au sujet qui vous préoccupe le plus profondément et le plus justement, à l'éducation de vos enfans. — Je suis sûr que non seulement vous autorisez ma franchise à cet égard, mais que vous la provoqueriez au besoin! Le mouvement national est plein de dangers et d'inconvéniens, je le veux bien; mais enfin, il existe; *en soi*, il n'est réprouvé ni par la loi de Dieu, ni par la loi humaine. Au contraire, Dieu et les hommes sont d'accord pour nous prescrire d'aimer notre patrie et de la préférer à tout, excepté à la justice. « Il faut être de son pays: » soyez sûre que cette vérité banale est plus vraie que jamais dans le temps où nous vivons. Ici encore, je suis bien impartial, car je plaide contre moi-même. Je suis aussi peu de mon pays que possible : je n'aime, ni n'admire la France comme l'aiment et l'admirent la plupart de ses enfans; son histoire moderne me déplaît; les crimes atroces qu'elle a commis ou laissé commettre en son nom, et qu'elle n'a point expiés, dont elle ne s'est pas même repentie, m'empêchent d'avoir confiance en son avenir, et la pitoyable mission qu'elle remplit aujourd'hui en devenant le docile instrument de l'égoïsme napoléonien me dégoûte de son présent. Mais cet état de mon âme constitue une infirmité que je reconnais et que je déplore, loin de m'en vanter. Cette infirmité explique en partie l'impopularité dont je jouis: elle m'a empêché de faire tout le bien que j'aurais voulu, et peut-être *pu* accomplir, si j'avais réussi à m'en guérir.

Ne songez pas à séparer vos enfans du courant national, si vous avez à cœur d'abord leur bonheur, puis et surtout le bien qu'ils peuvent faire à leur pays. Armez-les de pied en cap contre le mal qu'ils rencontreront dans le cours de leur carrière, mais ne songez pas à les préserver de tout contact avec ce mal en leur donnant une éducation étrangère à celle de leurs contemporains. Qu'elle soit catholique *avant tout,* soit, mais aussi hongroise avant tout le reste. Que la Hongrie reste soumise à la maison d'Autriche, ou bien qu'elle devienne une nation indépendante, il y aura toujours un rôle très méritoire et très important à jouer chez elle par les catholiques et les conservateurs, mais à la condition *sine qua non* que ces catholiques et ces conservateurs soient *patriotes* comme votre oncle Étienne Karolyi.

Encore une fois, chère Comtesse, je ne vous demande pas pardon de vous faire ainsi la leçon et de pénétrer dans l'intimité de vos sollicitudes maternelles, car je suis sûr que vous y verrez la meilleure preuve de mon affection pour vous. D'ailleurs, ce qui me met plus à l'aise, c'est que vous ne me demandez pas de conseils : ceux que je vous donne doivent d'autant moins vous importuner qu'ils sont tout à fait spontanés. Surtout, ne m'imputez pas la prétention de les présenter comme imbus d'une souveraine sagesse. Je ne donne pas mon avis pour *bon,* mais pour mien : il m'est dicté uniquement par mon amitié pour vous, et par mon intérêt pour tout ce qui vous touche. Rassurez-moi dans votre réponse sur ce que ma prétention aura eu d'indiscret à vos yeux : mais, pour vous dire la vérité, je me sens déjà très rassuré.

Vous allez donc passer l'hiver à Vienne : mais je ne puis pas bien lire le nom de la rue où vous allez demeurer. Ayez la charité de m'envoyer, par une bonne occasion, un plan de Vienne (j'ai perdu celui que j'avais) et marquez-y la maison et la rue que vous habiterez.

Le Comte de Maistre écrivait à Mme Swetchine :

« Jamais je ne m'accoutumerai à ne plus vous voir, à ne plus vous demander compte de vos idées, de vos jouissances, de vos chagrins; quand une fois vous serez placée, envoyez-moi le plan de votre cabinet, que je voie votre table, votre fauteuil et la place de vos livres. »

Je ne vous en demande pas autant; mais je dis comme lui que jamais *je ne m'accoutumerai* à la pensée de ne plus vous revoir. Va pour un hiver, puisqu'il le faut; mais au printemps et l'été prochain, que ferez-vous? N'irez-vous pas en Angleterre pour voir l'exposition avec vos enfans et voir en même temps votre beau-frère Rodolphe (1)? Si vous faites ce voyage, nous nous rencontrerons à Paris et même en Angleterre, car je nourris aussi le projet de ce voyage et de le prolonger jusqu'en Écosse pour visiter quelques sites.

J'en ai vu de bien beaux et intéressans en revenant de chez le P. Lacordaire. J'ai trouvé cet admirable ami dans un état désespéré, il n'y a aucune chance de le conserver : il souffre avec une héroïque patience, mais se fait encore illusion sur son mal, d'autant plus qu'il peut encore se lever et même sortir. J'ai obtenu de lui qu'il dicterait les mémoires de sa vie et surtout de ses diverses fondations.

Il s'est mis à l'œuvre avec beaucoup d'ardeur. Cela nous vaut un beau monument de plus, et cela le distrait de ses souffrances qui ne lui permettent ni de lire, ni d'écrire. Je vous remercie de la tendre sympathie que vous me témoignez à cette occasion, et je vous reparlerai de lui avec détail. En attendant, quand vous aurez fini Ozanam, dont j'espère que vous êtes contente, et qu'il vous faut déguster, je vous prie de vous mettre à lire d'un bout à l'autre les œuvres de Lacordaire : il n'y en a que six volumes, dont quatre de conférences.

Si vous n'en êtes pas ravie, alors... je ne vous aimerai plus; mais je n'en suis pas bien sûr : ce qui est certain, c'est que je n'y comprendrais rien. Toutefois, vous me direz toujours la vérité, n'est-ce pas? Ma femme et ma fille sont on ne saurait plus touchées de votre affectueux souvenir : elles raffolent toujours de la Hongrie et surtout de l'oncle Steffy dont la charmante lettre à ma femme a été aussi bien accueillie que la vôtre. J'ai pris pour moi une de vos photographies, la moins désagréable, ce qui ne veut pas beaucoup dire, car j'aurais eu bien de la peine à vous reconnaître. Ma fille aînée, la jeune mère, a été toujours souffrante depuis ses couches; nous l'attendons le mois prochain ici, où elle rencontrera l'évêque d'Orléans et le général Changarnier, et où nous comptons rester

(1) Le comte Rodolphe Apponyi était alors ambassadeur d'Autriche-Hongrie en Angleterre.

jusqu'en février. Adieu, chère Comtesse, et au revoir, s'il plaît à Dieu.

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), ce lundi 11 novembre 1861.

Chère Comtesse, votre lettre du 2 m'a, en effet, procuré une grande surprise; elle m'a de plus affligé et réjoui, affligé en m'apprenant que vous étiez redevenue si souffrante, et réjoui en me laissant entrevoir une chance de vous revoir. Mais quelle chance si petite, si incertaine que j'ose à peine y penser! Et cependant je n'ai guère fait autre chose, depuis que votre lettre m'est arrivée, malgré une de ces préoccupations auxquelles je suis en proie pour ce pauvre Lacordaire et diverses autres causes.

Ma femme et moi, nous nous ingénions de notre mieux à chercher le moyen de vous faire venir ici. Rien n'eût été plus facile, — avant l'invention des chemins de fer, — car nous sommes sur l'ancienne grande route de Paris à Rome, et il y avait 80 chevaux de poste à notre relais. — Mais aujourd'hui, nous sommes à onze lieues du chemin de fer, et il ne reste pas dans tous les environs *un seul* cheval de poste. Dans cette mère patrie de la civilisation, il n'y a ni chevaux ni voitures! Voilà ce que les Magyars *asiatiques* ne peuvent pas comprendre, et voilà pourtant la triste vérité! Nous n'avons pour circuler que d'affreuses diligences où vous ne voudriez pas entrer, qui correspondent d'ailleurs avec les trains omnibus et de nuit, puis nos propres voitures à demi découvertes, quatre pauvres chevaux dont deux sont boiteux, et par conséquent incapables d'aller vous chercher à cette distance.

Je vous expose avec confusion toute notre misère. Cependant si nous étions dans la belle saison, si les jours étaient encore longs, si surtout il faisait chaud, nous aurions expédié des chars à bancs et au besoin des charrettes en assez grand nombre pour vous faire franchir, tant bien que mal, ces 22 lieues (aller et retour) et nous aurions ainsi goûté le plaisir si vif et si imprévu de vous posséder sous notre modeste toit. Mais c'est surtout la question du climat et de la maison qui, vu l'état de votre santé, me condamne à renoncer à ce bonheur. Notre Morvan est remarquablement froid, et notre maison n'a pas de calorifère. Nous sommes habitués à nos grandes cheminées ali-

mentées par des fagots de sapin, et nous ne nous enrhumons jamais ici, mais il en serait autrement pour vous.

L'affection vit de sacrifices, — elle en impose beaucoup : elle m'impose celui de vous dire la vérité sur tous ces détails avec la franchise et la prudence d'un vieux père de famille !

Mais je ne renonce pourtant pas à vous voir, si ce n'est chez moi, du moins sur votre route. Veuillez étudier, avec l'aide de votre *Indicateur* et de votre carte de France, le plan de voyage que j'ai dressé sur la feuille ci-jointe.

J'ai supposé : 1° que vous arriverez à Paris comme vous me l'annonciez demain mardi soir; 2° que vous tenez à partir pour Rome par le paquebot direct qui doit quitter Marseille dimanche, à ce que vous me dites, car je n'en sais rien; 3° que vous ne tenez pas à rester à Paris plus d'un jour.

J'ai donc combiné un plan d'après lequel, en partant toujours par le train express et en ne voyagant pas de nuit, vous pourriez me donner *un jour* que nous passerions ensemble à *Dijon*, ville assez intéressante, où il y a beaucoup de monumens à voir pour vos enfans, un évêque qui déteste la Hongrie et que j'ai dû prêcher à ce sujet, — et un hôtel supportable. — Si cette idée vous sourit, j'irais vous rejoindre à *Montbard*, seule station rapprochée de vous où s'arrêtent les trains express : nous ferions route ensemble jusqu'à Dijon où nous passerions la nuit et la journée du lendemain.

Pendant ce temps-là, votre oncle qui, en sa qualité de *Sarmate*, doit savoir braver les cahots et les chevaux boiteux, irait à la Roche-en-Breny voir ma femme qui l'appelle à grands cris et prétend (ce dont je doute un peu) qu'il n'hésitera pas à se fatiguer pour elle. S'il ne craint pas de voyager la nuit, cela est très faisable, car en repartant d'ici, il arriverait à Dijon après votre départ, mais vous rejoindrait à Lyon par le même train qui vous conduira le lendemain matin à Marseille.

Malheureusement, le temps vous serre de trop près et ne nous laisse pas le moyen de combiner et de consulter. J'espère bien que vous recevrez cette lettre dès mardi soir. Dans tous les cas, il faut m'écrire par la poste de mercredi. Je recevrai votre lettre jeudi matin, et si vous acceptez mon plan, je partirais aussitôt pour vous rejoindre à Montbard, jeudi à 3 h. 51. Ne manquez pas de mettre la tête à la fenêtre de votre compartiment, quand vous serez arrivée à cette station, afin que je

puisse vous reconnaître. Voici au reste un mot pour le chef de gare à Paris, afin qu'il vous donne un coupé, avec une place réservée pour moi. — Surtout, écrivez-moi par la poste de mercredi, — car il n'y a pas de télégraphe ici, — et dites-moi si le Comte Étienne se décide à venir, afin que je puisse lui retenir à Montbard un véhicule quelconque.

Chère Comtesse, je ne saurais vous parler d'autre chose que de ce voyage. Il va sans dire que si vous n'étiez pas si pressée, si vous étiez d'humeur à braver notre climat et nos distances, nous en serions trop charmés. — Si par hasard le cœur vous en disait, il faudrait alors expédier, dès mercredi matin, une dépêche télégraphique à Mlle Monneret en gare à Montbard, ainsi conçue : « *Annoncez par express au Comte Montalembert de me faire chercher à Montbard jeudi.* » — Je vous enverrais la seule voiture couverte que j'aie ici pour Montbard où elle arriverait dans la nuit et d'où elle repartirait avec vous jeudi. — Cette voiture pourrait vous conduire, vous, le Comte Étienne, votre femme de chambre et un de vos enfans, voilà tout.

Pardonnez-moi toutes ces misères et voyez quelle est la situation d'un gentilhomme campagnard en France sous le règne si heureux et prospère de Napoléon III, sauveur et régénérateur de la société !

Si vous adoptez l'autre plan, il serait prudent d'écrire à Dijon à l'hôtel du Parc qui est, je crois, le meilleur, sans trop le savoir, ou tout autre que vous indiquera l'hôtel où vous logez à Paris, pour demander qu'on vous fasse du feu dans vos appartemens que vous retiendrez en nombre suffisant pour votre caravane : car en France on est toujours exposé à geler pendant les premières heures de séjour dans une auberge. Adieu, chère Comtesse et au revoir, s'il plaît à Dieu, je n'ai pas besoin de vous dire avec quel bonheur !

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), ce 20 décembre 1861.

Oui, chère Comtesse, cela est vrai : vous m'avez paru très ingrate et surtout très injuste d'avoir tardé si longtemps à m'annoncer votre arrivée à Rome. Je vous ai quittée souffrante, beaucoup plus souffrante que je ne m'y attendais, et j'étais vraiment inquiet et impatient de savoir comment vous aviez supporté le voyage. Vous n'avez cru ni à cette impatience, ni à cette inquiétude, sans quoi vous auriez certainement trouvé un

petit moment pour me rassurer. Vous m'avez fait tort en me jugeant si mal, je ne vous le pardonne pas, mais je tâcherai de l'oublier, surtout si vous expiez votre faute en m'écrivant souvent et beaucoup. Je vous ai bien dit que vous m'aviez trop gâté dans le commencement de nos relations et que vous vous en repentiriez. Vous aurez de la peine à vous débarrasser de moi!

Je suis revenu très triste de ce court trajet que nous avons fait ensemble, car je vous avais trop peu et trop mal vue, mais encore plus attaché à vous et sous le charme que vous avez exercé sur moi dès que je vous ai connue. Votre état de souffrance m'a ému; puis un mot que vous m'avez dit en passant m'a montré que vous aviez des chagrins de famille; qui donc n'a pas de ces chagrins? Je vous assure que je ne pourrais nommer personne parmi les gens que je connais et que j'aime qui n'en soit pas là. C'est un des plus grands et des plus douloureux mystères de la toute-puissance divine, que d'avoir ainsi placé l'amertume au sein des affections les plus légitimes et les plus naturelles.

Le malheur auquel je n'étais que trop préparé, quand je vous ai rencontrée, s'est consommé quatre jours plus tard. Je vous fais renvoyer par la poste de Paris le récit des derniers jours du Père Lacordaire, par son disciple et ami, le Père Chocarne. Vous verrez qu'il est mort comme il a vécu, avec la simplicité et l'énergie d'un saint. Plus vous connaîtrez cette grande âme, et plus aussi vous l'aimerez, je l'espère du moins. Pour moi, et pour tous ceux qui pensent comme moi, c'est une perte irréparable.

J'ai reçu votre plan de Vienne, et vous en remercie tendrement. Je ne sais pourquoi je vous ai blâmée de me l'avoir envoyé par la poste; c'est peut-être parce qu'il n'était pas *sous bande;* cela a dû vous coûter beaucoup plus cher. Rappelez-vous cela, chère Comtesse, en bonne mère de famille, qui ne doit pas vouloir faire des dépenses inutiles. Ce plan me sera très cher, comme tout ce que me vient de vous. J'ai très bien reconnu l'endroit où vous demeurez à Vienne, tout près du palais où j'ai été *sous votre protection* voir le Comte Szécsén (1) et le Comte Rechberg.

(1) Le comte Antoine Szécsén, qui était ministre, ambassadeur et maréchal de la Cour, père du comte Szécsén, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris.

Nous suivons toujours avec intérêt les affaires de la Hongrie, à l'aide du *Pester Lloyd*, quoique ce journal soit devenu d'une prudence excessive. Nous avons été horrifiés par ce suicide du Comte Hunyady, que nous avions vu à Pest et qui doit être le fils de celle chez qui vous avez été en nous quittant à Szabalz. Cette affreuse manie du suicide est à mes yeux le symptôme le plus effrayant chez vos chers compatriotes.

Je connais très bien la Via Sistina où vous demeurez maintenant, ayant demeuré moi-même dans la dernière maison de cette rue vis-à-vis de la Trinita dei monte, quand j'étais à Rome il y a bientôt trente ans!

Je vous engage à lire l'ouvrage de Dollinger : *Kirche und Kirchen*. C'est, à mon avis, le livre le plus remarquable qui ait été publié depuis bien longtemps. On n'a rien écrit de plus fort, depuis Bossuet, contre le protestantisme sous toutes ses formes; et en parcourant avec lui le tableau de ce que sont devenues les *Églises sans Pape*, on frémit de joie d'être catholique romain. Mais sur l'origine, la nature et les *infirmités* du gouvernement des États romains, il n'est pas moins sincère et lumineux. Ce qu'il dit est la vérité vraie, et ce à quoi les catholiques substituent trop souvent une vérité de convention. Vous ne m'avez rien dit du sermon que je vous ai adressé, il y a quelque temps, sur l'éducation de vos fils : cela ne m'empêchera pas de recommencer en temps et lieu. Je vous conseille de leur faire lire l'*Histoire romaine à Rome* par M. Ampère : c'est un livre très original et très intéressant où les annales des premiers temps de Rome sont expliquées par les monumens romains. Vos jeunes gens y puiseront toutes sortes de renseignemens utiles et cela leur donnera du *ton;* c'est ce qui manque le plus à la jeunesse de nos jours, surtout aux jeunes catholiques! Chère Comtesse, pardonnez-moi mon ton, à moi, qui est celui d'un sermonneur ; c'est le défaut de la vieillesse et quelquefois de l'amitié; vous ne sauriez douter de la mienne.

Paris, ce 9 mars 1862, 40, rue du Bac.

Faut-il vous l'avouer, chère Comtesse et amie, j'ai été sérieusement fâché contre vous. Il est bien que vous sachiez que, parmi mes nombreux défauts, j'ai celui d'être très défiant et très susceptible à l'endroit des choses du cœur. Pour tout ce qui touche la vie publique ou mondaine et les blessures qu'on y

subit, je suis cuirassé et blasé à fond; mais j'ai conservé de ma jeunesse une extrême sensibilité dans la vie des affections. Quand j'ai vu que vous me *plantiez là*, après m'avoir témoigné une si affectueuse sympathie, j'ai d'abord craint que vous ne fussiez plus malade; mais quand un journal m'a appris que vous aviez assisté au service funèbre du généreux et infortuné Bergés, j'ai cru que vous étiez ou fatiguée de moi ou offensée contre moi pour je ne sais quelle raison. Je vous raconte tout cela uniquement pour me confesser à vous d'un jugement téméraire à votre détriment. Je reconnais que je n'ai aucun sujet de plainte contre vous. Tout au contraire, par votre longue et touchante lettre du 19 février reçue il y a huit jours seulement, vous m'avez donné une preuve d'amitié bien plus grande que tout ce que je pouvais attendre ou mériter de vous. J'en veux surtout conclure qu'il me faut désormais avoir une entière confiance et ne plus m'étonner ni surtout m'offenser d'aucun silence, quelque prolongé qu'il soit. Permettez-moi d'invoquer la même confiance chez vous, chère Comtesse : car, moi aussi, je puis être souvent empêché de vous écrire comme je le voudrais, par ce poids des engagemens et des occupations qui devient de plus en plus lourd à mesure qu'on avance dans la vie.

Pour moi, je ne suis pas tenté de parler beaucoup de vous, même à ceux qui vous connaissent; car je vous aime trop pour ne pas être froissé de l'indifférence *possible* qu'on rencontre quand on se laisse aller à dire ce que l'on pense d'une personne qui vous est chère, à ceux qui la connaissent ou qui l'apprécient moins. J'imagine que vous comprenez cette délicatesse très humaine, mais bien excusable.

Ce qui m'étonne toujours, c'est que nous nous soyons rapprochés l'un de l'autre, malgré les graves dissentimens qui nous séparent dans l'ordre politique : car je vois de plus en plus que vous êtes purement et simplement *absolutiste* et j'ajoute, de la *pire* espèce des absolutistes, de ceux qui font de la religion la base ou l'excuse de leur préférence pour le despotisme. Tout m'a ému et charmé dans votre chère lettre, excepté les conséquences que vous tirez de la faiblesse (comme vous dites) de votre oncle envers son patriotisme, son libéralisme, etc. Je ne prétends pas d'ailleurs vous convertir, je n'en éprouve pas le besoin, je sens que je puis vous aimer sans être d'accord avec vous sur la politique, quelque important que soit le rôle qu'elle a joué

et qu'elle joue encore dans ma vie : je vous demande surtout de ne pas me cacher l'expression de vos opinions sur les hommes et les choses en m'écrivant. Croyez-le, chère Comtesse, je puis très bien supporter les opinions différentes des miennes, même chez mes adversaires, à plus forte raison chez mes amis : je ne suis intolérant qu'à l'égard de l'hypocrisie, de la mauvaise foi et de la fausseté.

Vous me laisserez encore la liberté de vous dire ce que je pense, et vous me serez non seulement agréable, mais utile en me contredisant quand il y aura lieu. Sur plusieurs points, nous sommes d'accord, quant à la Hongrie : il me semble que je vous ai signalé le premier tout ce qu'il y avait de menaçant pour votre pays dans cette triste manie de suicide. Je suis d'ailleurs bien loin de méconnaître ses torts, je crois seulement qu'elle en a moins que l'Autriche : c'est sur l'Autriche que retombera la principale responsabilité dans les catastrophes qui se préparent sur les bords du Danube. Les dernières lettres que j'ai reçues du Baron Eötvös (1) sont très noires et me font croire la proximité de ces catastrophes. Du reste, elles seront probablement précédées par celles qui éclateront sur les bords de la Seine. Le gouvernement impérial est bien fort, mais il est impossible qu'il résiste longtemps au courant révolutionnaire déchaîné par lui. Quand je dis résister, je n'entends pas que le courant doive le renverser ou l'emporter : au contraire. « La révolution, *c'est nous*, » a dit le prince Napoléon : toute la situation est dans ce mot. Or la révolution sera invincible tant que le catholicisme et la liberté ne se seront pas sérieusement et solidement alliés, et nous sommes bien loin de cette entente si nécessaire.

Rien de nouveau à vous mander sur mon intérieur : depuis que je vous ai vue, j'ai été absorbé par mon travail sur le Père Lacordaire. Je suis heureux de vous avoir intéressée par ce récit, mais je vous trouve encore un peu *froide* pour lui : nous en causerons quand nous nous reverrons.

(1) Le baron Joseph Eötvös, aussi célèbre par le rôle qu'il a joué dans la politique de la Hongrie que comme écrivain, vécut beaucoup en France, où il subit l'influence du romantisme français. — Son premier livre politique a été *la Réforme des Prisons*. Il fut à deux reprises ministre des Cultes et de l'Instruction publique, — la première fois dans le *premier* ministère responsable en Hongrie, 1848-1849, puis en 1867. Son petit-fils (fils de sa fille Yolante), le baron Josef Inkey, épousera en 1908 Thérèse Apponyi, ma fille et la petite-fille de Sophie Apponyi, l'amie de Montalembert.

J'espère bien que Paris l'emportera sur les martyrs japonais. Je vous attends avant la fin de mars. Vous arriverez juste pour la réception du prince de Broglie à l'Académie : ce sera, peut-être, la dernière solennité de ce genre qu'il nous sera donné de voir, car l'Académie sera emportée avec tout le reste. Puis il vous faudra aller voir votre beau-frère à Londres où je compte aussi faire une excursion en juin. Dans tous les cas, écrivez-moi toutes vos hésitations et vos variations : maintenant que la glace est rompue, vous n'avez plus de prétexte pour vous taire. Êtes-vous vraiment mieux? Dieu le veuille. Croyez que peu de personnes vous sont plus affectueusement dévouées que votre serviteur et ami.

Paris, ce 18 mars 1862.

Très chère Comtesse, il me semble que je ne vous ai pas assez remerciée de votre dernière lettre. J'y pense sans cesse, et je crains que vous ne m'ayez trouvé trop froid ou trop indifférent dans ma réponse un peu pressée à cette marque si précieuse de votre amitié. Je crois que vous étiez tenue à avoir un peu d'amitié pour moi, puisque vous avez d'abord provoqué la mienne et que je vous l'ai donnée si entière. Mais vous n'étiez pas le moins du monde tenue de me révéler ainsi le fond de votre cœur, ni de me mettre au courant d'un secret dont je n'avais pas le moindre soupçon : il y a donc un acte de confiance spontané et généreux dont je suis profondément touché! J'espère n'en être pas tout à fait indigne, mais j'aime surtout à y voir une preuve véritable du caractère sérieux et solide de votre bienveillance pour moi. J'y veux puiser un motif de ne jamais douter de vous, et je vous prie instamment de me rappeler cet engagement de ma part, s'il m'arrive encore de vous fatiguer de mes reproches sur votre silence ou votre oubli. Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas vous qui me reprocherez un jour mon oubli et mon silence? Je ne le crois pas, mais, hélas! je ne saurais en répondre. Qui peut répondre de soi ou d'autrui? Je vois chaque jour tant d'exemples étranges de la mobilité du cœur humain, que je n'ose plus compter sur le mien. Et cependant, en interrogeant le passé, en fouillant ces ruines amoncelées qui sèment le chemin de ma vie, comme de toutes les vies, j'y trouve un sentiment fidèle et tendre pour toutes les personnes que j'ai aimées, — même pour celles qui m'ont dédaigné ou abandonné, — à plus forte

raison pour celles, en si petit nombre, qui, comme vous, chère Comtesse, m'ont témoigné une affection désintéressée. J'attends avec impatience d'autres nouvelles de vous et de votre cher oncle, surtout de vos projets pour ce printemps. Si je souhaite que la *raison* ne l'emporte pas dans ces projets, — car elle vous ramènerait à Appony et Dieu sait quand nous nous reverrons! — je compte, d'après ce que vous m'avez dit, sur la prochaine arrivée du Comte Étienne. Je ne vois aucun de vos compatriotes ici, excepté le Comte Paul Esterhazy et sa femme : je ne comprends pas trop bien quelles sont les opinions politiques ou religieuses de cet Esterhazy, mais il est fort agréable. J'ai eu du Baron Eötvös une lettre bien triste : il regarde la situation des affaires en Hongrie comme déplorable et déclare que le rôle des hommes modérés comme lui est terminé. J'apprends avec douleur l'état désespéré du Prince Windisgrätz; de tous les hommes que j'ai vus pendant le cours de mon voyage de l'année dernière, c'est celui qui a produit sur moi la plus vive impression. Je ne crois même pas avoir jamais rencontré quelqu'un qui eût à la fois autant de charme et de dignité. Je l'ai revu à Vienne après vous avoir quittée, et cette seconde rencontre a augmenté mon attrait pour lui, malgré la différence de nos opinions sur plusieurs points. Cette différence existe entre nous, chère Comtesse, mais j'espère qu'elle ne portera jamais atteinte à notre amitié. On peut *voir* sous des aspects différens tout ce qui nous entoure, et cependant *sentir* de même. Ce que je sens bien profondément, c'est que vous avez été *très bonne* pour moi et que vous m'êtes très chère. Je vous fatiguerai peut-être à force de vous le répéter, mais vous vous rappelez ce fameux passage de Lacordaire : « Il y a de ces mots... quand on les a dits une fois, il n'y a plus qu'une ressource, c'est de les répéter à jamais. » Adieu, et priez pour moi...

Rixensart près Bruxelles, ce 15 mai 1862.

Chère Comtesse, il me semble que c'est aujourd'hui votre fête, et bien que je ne trouve la Sainte-Sophie dans aucun de nos calendriers ordinaires, romain ou français, cependant je crois bien me souvenir que vous m'avez signalé le 15 mai comme le jour où on célèbre votre fête. Dans tous les cas, vous ne m'en voudrez pas de ce souvenir qui vous prouvera que je suis toujours fidèle à celui de vos bontés pour moi. Une année entière

sera bientôt écoulée depuis les trois heureux jours que j'ai passés sous votre toit; mais l'impression de ce bonheur si court n'est point affaiblie dans mon cœur, et sans avoir le droit de croire plus qu'un autre à la perpétuité des émotions ou des affections humaines, je me figure que l'absence, même la plus prolongée, ne nous rendra plus étrangers l'un à l'autre. J'ai donc bien prié pour vous à la Messe ce matin, et je voudrais pouvoir me dire que vous avez eu une pensée pour moi devant Dieu, en ce jour où vous avez été certainement encore plus en sa présence que de coutume. Mais vous êtes à Rome, entourée de mille objets plus intéressans les uns que les autres et de mille amis ecclésiastiques et laïques, et moi, au contraire, je vous écris du sein de la solitude la plus complète, d'un vieux petit château du Brabant où est le meilleur des parens de ma femme et où elle a elle-même des biens. Sous prétexte de visiter ces biens et à l'occasion de l'enterrement d'une tante, très vénérable et même très aimable, que nous venons de perdre, je suis venu m'enfermer tout seul dans ce vieux manoir, qui a un cloître comme un couvent et où je me plais infiniment, au moins pour quelque temps. Je pense comme M. de Tocqueville qu'on est très bien à la campagne, — *surtout chez les autres*, — car *chez soi*, on y est très tracassé et très souvent ennuyé par les voisins et les visiteurs. Vous devez en savoir quelque chose, chère Comtesse, dans votre bel Appony, où j'ai été si bien *chez vous*, mais dont le gouvernement ne doit pas être sans fatigue et sans difficulté. A propos d'Appony, je vous dirai que j'ai vu chez le Duc de Galliera, pendant leur court séjour à Paris, le Comte Rodolphe votre beau-frère et son agréable femme (1). Je les rencontrerais avec plaisir en Angleterre, où je compte aller, dès que ma charge de Directeur de l'Académie française sera terminée : cette dignité me vaut l'ennui d'avoir à faire un discours fastidieux et inutile sur les *prix de vertu!* et me retiendra à Paris jusqu'à la fin de juin. Ce n'est pas sans un vrai chagrin que j'ai dû renoncer au bonheur de vous revoir ce printemps à Paris, mais je ne comprends que trop bien et j'approuve tout à fait les motifs qui vous ont retenue à Rome, et vous envie le vif intérêt que doit présenter en ce moment le séjour de cette ville unique.

Tout annonce que ce sera pour la dernière fois, de bien long-

(1) Née comtesse Benchendorff.

temps au moins, que la Cour pontificale fonctionnera dans cette splendeur incomparable qui lui est propre. Je n'admets pas un instant que le Pape veuille rester à Rome avec Victor-Emmanuel et consacre, même par sa résignation, le triomphe du sacrilège. Je regarde donc son prochain départ de Rome comme inévitable, et alors Rome déshonorée devra être évitée par tout catholique comme un mauvais lieu.

Je vous ai adressé un de mes meilleurs amis, M. Augustin Cochin, qui m'écrit qu'il vous a déjà vue et entretenue : vous ne sauriez, chère Comtesse, le trop rechercher. Je ne crains pas de vous affirmer qu'il est l'homme le plus distingué de sa génération, le vrai catholique ferme, intelligent, dévoué et éclairé, comme il en faut aujourd'hui. Il ne lui manque aucune qualité. Je suis très impartial en lui décernant ce suffrage, car sur plusieurs points nous ne pensons pas de même. Il est un peu trop *moderne* pour moi, du moins pour mon cœur, pas pour ma raison, qui lui donne raison contre moi-même. Je suis trop vieux pour n'avoir pas une certaine faiblesse d'habitude à l'endroit de la royauté et de l'aristocratie; mais je sais et je *vois* que tout cela est condamné à disparaître irrévocablement, bien moins encore par la terreur révolutionnaire que par la stupidité morale et intellectuelle des princes et des nobles.

Le pouvoir temporel des Papes lui-même ne survivra, — s'il survit, — qu'à la condition d'une transformation radicale. Causez de tout cela avec M. Cochin : personne n'est mieux à même de vous éclairer sur cet avenir, qui doit tant vous intéresser à cause de vos fils. Je crains toujours que vos idées trop absolutistes ne produisent sur vos fils un effet diamétralement opposé à celui que vous désirez. Je viens de voir ce singulier résultat au sein de ma famille. Mme de ***, que vous connaissez peut-être et avec qui votre oncle Étienne s'est trouvé à Blankenberg, excellente et très intelligente du reste, a toutes vos passions anti-libérales. Elle s'est appliquée à les faire partager à ses enfans, Elle n'a réussi que pour sa fille. Son fils a complètement échappé, quoique élevé à la maison et avec les plus grandes précautions, mais par le seul fait de l'exagération des théories et des frayeurs de la mère.

Vous m'en voudrez, chère Comtesse, de ces observations, de ce retour sur un sujet que je crois avoir déjà abordé avec vous; mais vous auriez tort de m'en vouloir, car je ne saurais

vous donner une meilleure preuve de mon affection qu'en vous prévenant du danger que vous courez. Je vous aime assez pour risquer de vous déplaire, dans l'intérêt de ces chers enfans où vous avez concentré naturellement tout l'intérêt de votre vie et chez qui vous risquez de trouver le plus franc mécompte, si vous ne vous appliquez pas à leur faire enseigner le catholicisme avec toutes les aspirations légitimes de la société moderne et même du patriotisme magyar. Je n'ai pas avec moi votre dernière lettre; mais je suis bien sûr d'y avoir remarqué quelques sentimens, qui m'autorisent à vous parler comme je le fais. Si vous reconnaissiez dans mon langage autre chose que la sympathie la plus désintéressée, vous me feriez grand tort. Je dis *désintéressée*, car je n'éprouve aucune envie de vous convertir : au contraire, vos dissentimens animent notre correspondance et me font d'autant plus apprécier l'honneur que vous m'avez fait en témoignant une bienveillance si active... à un libéral incorrigible tel que moi.

J'ai été blessé de votre froideur pour le Père Lacordaire; j'espérais vous avoir touchée par mes récits sur lui et surtout par les extraits merveilleux de ses discours et de ses lettres. Il s'est plus d'une fois trompé, surtout en politique, comme nous nous trompons tous ; mais c'était ce qui manque le plus dans les rangs catholiques, c'était un *homme*, et quel cœur! et non pas des fanatiques sans énergie comme sans esprit, courtisans d'un Césarisme idéal comme tous ceux qui, à Rome ou à Paris, respirent et admirent cet infect *Parfum de Rome* (1) qu'on vient de me faire lire, — en même temps que *l'Église devant la Révolution* par Crétineau-Joly, autre produit du même panier pour moi. J'aime surtout à lire les œuvres de mes adversaires, car cela est beaucoup plus utile et instructif que de se nourrir uniquement de ce qu'on approuve; mais je suis sorti de cette double lecture avec une répugnance invincible.

Il m'a déplu que vous figuriez, sous le titre de la Comtesse (car c'est bien vous, je pense) dans cet affreux volume où Socrate et ensuite Dante sont tour à tour insultés, où l'on maudit jusqu'à la photographie au nom de la religion, et qui semble fait exprès pour détourner les catholiques d'avoir le sens commun et pour dégoûter les honnêtes gens d'être catholiques.

(1) Œuvre de Louis Veuillot.

Chère Comtesse, vous allez me trouver d'une violence impardonnable, soit : grondez-moi, blâmez-moi, condamnez-moi, même en public, si vous voulez, pourvu que, dans le fond de votre cœur, vous ne m'en vouliez pas d'être ainsi *à mon aise* avec vous et de vous lancer à la tête ces élucubrations de ma solitude. Je vous ai déjà prévenue du danger que vous couriez de me rendre trop présomptueux. Dites-moi bien vite que vous me le pardonnez.

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), ce 29 septembre 1862.

Très chère Comtesse, me voici presque aussi coupable que vous, si ce n'est plus! Voici deux mois que votre chère lettre du 19 juillet a été écrite, et je ne vous en ai pas remerciée! Mais je prétends que nous ne saurions être coupables l'un envers l'autre, tant que nous serons vraiment amis. Je vous répète que je ne veux pas que notre correspondance soit une charge pour vous; quand vous aurez autre chose à faire, vous ne m'écrirez pas, et je m'engage à ne jamais vous reprocher votre silence. Vous en agirez ainsi avec moi, j'en suis sûr; car vous êtes d'un naturel moins exigeant et moins défiant que moi. Je compte donc sur votre indulgence, encore plus que je ne l'invoque. Ce qui m'a surtout touché dans votre lettre, c'est de voir que l'anniversaire de notre visite à Appony, ne vous avait pas échappé! Pour moi, j'incline à croire que le souvenir de cette fête de la Saint-Jean, et de ces trois heureux jours passés sous votre toit, ne s'effacera jamais de mon cœur, bien que je sois à l'âge où l'on ne peut plus répondre de sa mémoire ni de rien. Tous les incidens de cette visite me sont restés présens, et infiniment chers, comme aussi toutes les marques de sollicitude et de bienveillance que vous m'avez prodiguées avant cette visite, et qui ont fait tout l'agrément de notre voyage en Hongrie. Pourquoi vous êtes-vous intéressée ainsi à moi? Voilà ce que je me demande souvent, car enfin il est certain que, si nous sommes d'accord sur beaucoup de points, il en est d'autres qui nous séparent. Vous êtes, à mes yeux, la personnification de l'ancien régime, du vieux système absolutiste, fondé sur l'alliance du trône et de l'autel; vous en êtes la personnification gracieuse, aimable et noble. Pour moi qui ai toujours combattu et détesté ce système, presque autant que le despotisme révolutionnaire, j'ai été charmé de rencontrer en vous une avocate intelligente et généreuse de

la cause que je n'aime pas. Vos lettres me plaisent précisément par le côté où vous me contredisez; il m'est non seulement agréable, mais très utile de vous entendre abonder dans un sens qui n'est pas le mien; car il n'y a rien de plus salutaire que la contradiction, quand elle vient d'un cœur aimant et sincère. Voilà mes motifs ajoutés à la reconnaissance et surtout à l'attrait personnel que vous m'inspirez, pour désirer vivement la durée de notre relation épistolaire; vous ne sauriez avoir les mêmes, et je crains toujours d'être un ennui, et un embarras dans votre vie. Je veux donc par-dessus tout ne pas vous importuner au sujet de la correspondance; je veux seulement que vous pensiez quelquefois à moi, comme à quelqu'un qui pense très souvent à vous, et qui vous veut tout le bien possible. Il est doux, ce me semble, de pouvoir se dire que nous avons au loin, très loin de nous des âmes qui s'intéressent à nous et qui vivent plus ou moins de notre vie. C'est dans cette pensée que je trouve surtout « cette petite goutte de joie, » comme dit Bossuet en son magnifique langage « qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies. »

J'ai trouvé votre longue et intéressante lettre, — pas trop longue, notez bien, — à mon retour d'Angleterre et d'Écosse, où je suis resté six semaines et dont je suis revenu, comme toujours, fort enthousiaste de la grandeur virile du peuple anglais, malgré ses crimes, et fort satisfait de voir les monumens et sites historiques que j'y ai visités pour la suite de mon travail monastique. J'ai été, beaucoup plus que je ne l'avais encore fait, à la campagne et me suis arrêté chez plusieurs familles protestantes et catholiques, entre autres chez lord et lady Campden, que vous connaissez, je crois, et qui sont de très bons amis à moi, puis chez lord Fielding, autre converti, très actif et très dévoué. J'ai vu de près ce confort et cette magnificence anglaise, qui n'a pas de rivaux sur le continent. J'ai été fort bien reçu partout, mais nulle part, j'ai à vous le dire, chère Comtesse, je n'ai trouvé cette exquise, et expansive cordialité, qui a fait de votre accueil à Appony un point si lumineux dans ma vie. Je dois ajouter que nulle part non plus, pas même chez les plus grands seigneurs, tels que les ducs de Norfolk, de Northumberland, de Roxburghe, je n'ai vu une pièce si belle et si bien disposée que la Bibliothèque d'Appony. Ce qui m'a le plus intéressé, c'est

ma visite chez la Duchesse de Norfolk, veuve de cet ami dont j'ai parlé en quelques pages que vous trouverez à la fin du sixième volume de mes œuvres. Le duc, mort à quarante-cinq ans, m'avait témoigné pendant les quinze dernières années de sa vie une amitié à toute épreuve et dont il m'avait donné des témoignages tout à fait hors ligne. Né catholique, et appelé par sa naissance à occuper le premier rang après la maison royale, il avait été très mal élevé. A trente ans, la grâce l'a touché, il est venu à Paris suivre les stations des R. P. Ravignan et Lacordaire à Notre-Dame, et, à partir de ce moment, il a vécu comme un saint. Il avait fini par se séparer tout à fait du monde, de la vie publique, et même de sa famille, pour vivre dans la retraite avec sa femme et ses neuf enfans. C'était un modèle d'amour conjugal. Il avait converti sa femme; aussi me disait-elle avec un élan délicieux de tendre reconnaissance : « Je lui dois bien plus que vingt ans de bonheur, je lui dois mon âme, » et elle ajoutait que l'amour inspiré par ses onze enfans (elle en a perdu deux) n'est rien auprès de celui dont elle est encore tout embaumée par ce cher mari. Il s'est vu mourir pendant six mois, et pendant ce temps, il n'a jamais exprimé le moindre désir de revenir sur le sacrifice, mille fois renouvelé, de sa vie et de son bonheur. On ne voyait sur sa figure que l'expression d'un sourire déjà céleste. Pendant ses longues nuits d'insomnie, la duchesse restait toujours couchée près de lui, la main dans la main, causant ensemble de leur bonheur passé et du bonheur éternel. Aussi sa dernière parole a été : « *Sweet wife.* » Mais elle, avec un héroïque dévouement, ne voulant pas que la dernière pensée de son mari fût pour elle, lui fit répéter les trois noms sacrés de Jésus-Marie-Joseph, et il expira en disant : « Marie! oui, Marie, ma mère. » Ces récits m'ont rappelé les vôtres, et j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas d'en avoir quelque idée. Si jamais vous retournez en Angleterre, rappelez-vous qu'il y a, dans ce magnifique et célèbre château d'Arundel, une vraie veuve chrétienne, veillant avec ses neuf enfans auprès du tombeau d'un vrai saint. Personne ne vous en parlera que moi, car le duc avait beaucoup déplu à cette fière aristocratie anglaise dont il était le membre le plus élevé, en dignité, par son excessive humilité, et la duchesse, s'étant toujours effacée comme lui, est demeurée presque inconnue du monde.

J'ai vu à Londres votre neveu, le comte Alexandre Apponyi (1), qui m'a beaucoup plu par son patriotisme hongrois, car vous savez que je fais grand cas de ce sentiment. Je m'incline avec un tendre respect devant les *Saints* comme le Duc de Norfolk. Mais je me détourne avec douleur de la mollesse et de la bêtise de ces gentilshommes, comme il s'en trouve par milliers dans la noblesse française, belge, allemande, qui, élevés par leurs parens ou par des prêtres dans une ignorance et une inintelligence complètes des conditions de la société moderne, ne servent de rien, ni à la religion, ni à leur pays, ni à eux-mêmes. Je vous plains profondément d'avoir perdu cet abbé, qui m'avait beaucoup plu. Dieu veuille que vous puissiez le remplacer convenablement !

Je vous envie beaucoup, chère Comtesse, le bonheur d'avoir été à Rome pendant cette grande et belle réunion des évêques. J'ai eu tout de suite des détails précieux sur cette solennité par l'évêque d'Orléans, chez qui j'ai été à mon retour d'Angleterre, et qui va venir passer dix jours ici, samedi prochain. Vous aurez joui des dernières splendeurs de la Rome Papale, car il est évident, d'après les dernières publications du *Moniteur*, que notre nouveau Charlemagne, comme l'appelaient sottement nos évêques impérialistes, veut démolir l'œuvre du vrai Charlemagne. Nous verrons le Pape exilé, errant de par le monde, comme tant de ses prédécesseurs, mais au sein d'une Europe bien au-dessous de celle d'autrefois. Ce spectacle sera du reste, j'en ai la confiance, fécond en consolations, et en réparations. L'Église avait besoin de cette épreuve pour remonter à la hauteur de son auguste mission, au milieu de cette société moderne qui ne la comprend pas, et qu'elle ne comprend pas non plus, mais que l'on essayerait en vain de ramener dans les voies du passé. Outre l'évêque d'Orléans, j'attends ici le prince de Broglie, notre ami, comme M. de Falloux et M. Cochin. Nous délibérerons ensemble sur ce qu'il conviendra de faire, ou plutôt de dire pour protester contre l'odieuse iniquité qui va se consommer.

MONTALEMBERT.

(1) Le comte Alexandre Apponyi, un des premiers Bannerets de la Hongrie, Grand Trésorier, est aujourd'hui l'un des plus anciens membres de la Société des Bibliophiles français.

LA VIE DÉCIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Camaldoli, 8 juillet.

« Monsieur,

« Vous me trouverez peut-être indiscrète, en tout cas bizarre. Je vous connais et vous me connaissez vraiment trop peu pour qu'il y ait entre nous matière à correspondance. Nous nous sommes rencontrés trois ou quatre fois dans le salon de mon amie Mme Lérins ; vous avez eu l'amabilité de déposer une carte chez moi, rue Vaneau, et voilà tout... Eh bien ! cela ne m'empêche pas d'éprouver aujourd'hui comme l'obligation morale de vous écrire. Et d'abord, vous avez remarqué l'en-tête de mon papier. Vous avez vu d'où ma lettre est datée... Oui, je suis ici, dans *votre* solitude, dans *votre* oasis !... En serez-vous fâché, en serez-vous content ? C'est une question que je me pose, car j'ignore votre caractère. Je ne sais si vous êtes de ceux qui désirent garder jalousement le monopole de leurs amitiés, de leurs trouvailles, de leurs trésors ; ou bien, si vous êtes de ces prodigues, à l'âme généreuse, dont le plus grand plaisir est de partager tout ce qui leur appartient ?... L'avenir m'apprendra dans laquelle de ces deux catégories il faut vous classer. En attendant, j'obéis à un scrupule, je vous révèle ma présence ici

et je vous avoue que ce sont vos descriptions enthousiastes qui m'ont inspiré le désir presque irrésistible de connaître le lieu charmeur.

« Je me souviens de vos paroles : « Un coin de la Toscane que je prétends avoir à peu près découvert. Pas d'habitations réunies, seulement un hôtel, qui est un ancien couvent, un vieux monastère datant du moyen âge, perché à huit cents mètres d'altitude en pleine forêt. Cela s'appelle Camaldoli, du nom des moines Camaldules, c'est frais, délicieux, un peu sauvage... » Comment n'aurais-je pas été séduite, attirée ? Et puis, il y avait une telle harmonie entre le paysage évoqué par vous et ma disposition d'esprit du moment ? C'est là le phénomène intéressant et émouvant pour moi... rassurez-vous, monsieur, cette lettre ne va pas tourner tout à fait aux confidences. Il vous suffira de savoir qu'à la suite de très grandes secousses qui ont amené de profonds changemens dans ma vie, j'étais si désemparée, si lasse, que j'éprouvais un impérieux besoin de calme et de solitude. Les sites connus, les grands hôtels bruyans ne me disaient rien. Vos forêts toscanes, votre vieux monastère, c'était ce qu'il me fallait pour me reposer, me cacher, oublier vraiment pendant quelques semaines.

« Je me suis donc décidée à entreprendre, malgré un état de santé très précaire, un voyage que mon médecin, ma famille, mes amis, m'auraient certes déconseillé, si je les avais consultés. Mais, lorsqu'on est résolu à faire une chose, le plus sûr est de la faire sans demander aucun avis, n'est-ce pas ?... Je suis partie ! seulement, comme il est dit qu'aucun de mes désirs n'aura une réalisation complète, j'ai trouvé moyen de fausser moi-même le but de mon voyage... Au lieu de partir accompagnée de ma seule femme de chambre, j'ai emmené, au dernier moment, une jeune fille devant laquelle j'avais eu l'imprudence de raconter mon projet. Son imagination s'est enflammée tout comme la mienne. (C'est vous, monsieur, qui êtes encore responsable de ce méfait-là.) J'ai vu que je ferais une heureuse ; je n'ai pas eu le courage de résister à la prière d'un regard trop expressif, j'ai faibli... Je ne le regrette pas. On ne doit jamais regretter d'avoir manqué d'égoïsme ; et puis, ma compagne est vraiment fort agréable. Mais ce que je regrette, c'est mon rêve de solitude, le tête-à-tête avec moi-même. J'avais tant de choses à me dire, à m'expliquer ! J'emportais avec moi tout un bagage

de souvenirs, d'impressions anciennes et nouvelles, de sentimens contradictoires, de ruines morales... Il y avait de quoi me livrer à un travail lent, profond, délicat, douloureux, mais qui s'imposait à ce moment de ma vie. On fait bien, de temps en temps, la revue de ses armoires et de ses tiroirs pour vérifier et classer tout ce qu'ils renferment. La mémoire et le cœur recèlent des choses, au moins aussi importantes, aussi précieuses que des chiffons et des papiers... J'étais tout à fait libre cette fois, je n'avais qu'à vouloir... Eh bien! non, j'ai voulu le contraire de ce que je voulais! Inutile de récriminer, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même.

« Donc, nous sommes *deux* à Camaldoli, pour nous y plaire, pour admirer et pour chanter les louanges de celui qui nous a conduites ici... Conduites? hum! plus indirectement que volontairement...

« Enfin, je vous ai fait ma confession, je me sens plus légère.

« Voulez-vous être généreux, voulez-vous accepter notre reconnaissance?

« LUCIENNE BUSSY.

« J'adresse ma lettre à Paris où vous n'êtes certainement plus. J'espère qu'elle ne s'égarera pas en route. »

II

Un demi-cercle de montagnes très rapprochées, une gorge étroite, un entonnoir profond au milieu duquel roule un torrent. Des pentes extrêmement boisées, depuis le sommet jusqu'à la base, s'élevant ainsi que des murailles vertes, assombries et presque noires dès que le soleil commence à se retirer. Sans le ciel bleu, un ciel de turquoise, le vrai caractère du site, c'est-à-dire sa sauvagerie, se révélerait farouchement; mais la radieuse lumière italienne suffit à tout adoucir : la gravité du décor s'imprègne de sa transparence et de sa grâce.

Seuls, des moines, des solitaires, avaient pu concevoir la pensée de construire une demeure dans un lieu aussi écarté, aussi caché. Cependant, les voyageurs étrangers ont l'agréable surprise de trouver l'hôtellerie du vieux monastère très suffisamment adaptée aux besoins du confort moderne.

Les destinées des lieux, comme celles des institutions et des individus sont changeantes! Au moyen âge, un religieux, nommé Romuald, — saint Romuald, par la suite, — avait fondé un couvent de moines Camaldules. La règle de l'ordre, fort sévère au début, s'était adoucie, assouplie, transformée selon les temps. La Renaissance lui avait donné un instant son lustre littéraire, et son faste extérieur, ainsi que peuvent le témoigner une riche bibliothèque et l'aspect presque seigneurial de certaine grande pièce livrée aujourd'hui aux pensionnaires de l'hôtel Andriani, lesquels y entrent non plus pour feuilleter les précieux bouquins du passé, mais pour y lire hâtivement, fiévreusement, comme on lit au xxe siècle, plusieurs journaux de langue italienne, française ou anglaise.

Après avoir été des anachorètes, puis des érudits, puis des manières de princes en robe ecclésiastique; après avoir reconstruit plusieurs fois leurs deux couvens détruits à maintes reprises par des incendies, les moines Camaldules subsistent encore et sont même revenus à leur simplicité primitive.

Dépossédés d'une de leurs propriétés par une loi récente, ils occupent toujours le pittoresque ermitage de l'Eremo, situé tout à fait dans la forêt, quelques centaines de mètres au-dessus de Camaldoli. Une aile de l'hôtel Andriani leur reste d'ailleurs abandonnée par une tolérance spéciale. Dans cette partie de la maison, quelques moines habitent encore. Ce sont les desservans de la chapelle, où les étrangers peuvent entendre la messe le dimanche, et ce sont presque toujours des convalescens à qui leur supérieur a permis de goûter quelque allégement aux austérités ordinaires.

Très disposées à admirer et à s'amuser, « les deux Françaises, » comme les appelaient déjà les autres habitans de l'hôtel, les deux Françaises observaient tout ce qui les entourait, paysages, choses et gens. On les regardait elles-mêmes beaucoup. Elles excitaient la curiosité. Qui étaient-elles? Quel lien de parenté les unissait? Mère et fille?... Ce n'était pas probable. L'écart des âges aurait été suffisant peut-être; mais tout dans l'extérieur et les manières disait non. Sœurs? Pas davantage : trop de différence dans le type et l'allure! L'une avait dû être très jolie; on s'en apercevait aisément, malgré les profondes traces de fatigue marquées sur son visage. Sa taille mince était

cambrée, sa silhouette très élégante. Elle s'habillait avec une distinction recherchée jusque dans les moindres détails. L'autre n'avait pas plus de vingt-trois à vingt-cinq ans; elle était bien proportionnée et d'une beauté plutôt robuste, épanouie. Le teint éblouissant, elle respirait la santé. Beaucoup moins fortunée que sa compagne, évidemment, elle portait des robes très simples; cependant une sorte de goût artiste se révélait dans la forme de son chapeau, dans la coupe de ses vêtemens, dans l'arrangement de ses cheveux.

Non, décidément ces deux femmes n'étaient pas parentes et ne devaient pas appartenir tout à fait au même milieu social.

En raison de son état de santé, la marche était presque interdite à Mme Bussy. Très désireuse de prendre sa volée toute seule, Suzanne Durnan avait contenu son ardeur les premiers jours. Elle n'abandonnait pas sa compagne. Chaque matin, le troisième ou le quatrième banc de la forêt était le point final de leur promenade.

— Asseyons-nous ici, c'est si joli, on est si bien...

On était très bien, en effet, au bord du torrent, dans ce repli profond et ombreux de l'étroite gorge qui voyait monter à droite et à gauche de gigantesques sapins au tronc élancé et nu jusque la cime; mais Suzanne aurait bien voulu monter, elle aussi, avec les sapins, beaucoup plus haut. Il lui en coûtait de rester immobile, et si elle se résignait à le faire, si même elle finissait par ouvrir un livre à l'exemple de Mme Bussy, elle ne réussissait pas à s'absorber : son oreille écoutait la voix du torrent, son regard suivait les bonds de l'écume à travers les rochers, se posait sur les feuillages qui s'inclinaient très bas, jusque dans l'eau, ou grimpait le long des pentes au milieu des arbres.

Cette forêt, dont elle franchissait à peine l'entrée, lui paraissait impénétrable et mystérieuse; elle la devinait très accidentée et de plus en plus belle à mesure qu'on s'y enfonçait.

La seconde promenade, celle de la fin de la journée, était une petite compensation. Comme il ne s'agissait pas de gravir des sentiers pierreux, mais de s'avancer par une route facile, Mme Bussy pouvait marcher pendant une demi-heure.

Tandis que le soleil commençait à s'élever au-dessus de Camaldoli, gagnait les sommets et disparaissait graduellement

derrière eux, on tournait le dos au fond de la gorge, on allait dans la direction de la vallée.

La grande chaleur était apaisée, la lumière moins éclatante caressait doucement tout ce qu'elle touchait.

Des deux côtés de la route, de vigoureux châtaigniers, toute une végétation vivante et vivace attirait le regard. A gauche, le torrent cheminait toujours, mais presque caché sous d'épais feuillages. On ne le voyait pas, on l'entendait seulement. Il ne consentait jamais à se taire, il ne permettait pas aux cigales de couvrir sa voix, il chantait avec elles une sorte de duo bizarre et pourtant harmonieux.

On continuait à avancer, on faisait du chemin sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'on fût arrivé au col. Là, brusquement sans transition, par une large échancrure, s'ouvrait une vue superbe. La vue de la vallée couverte de beaux champs et d'arbres, parsemée de petites maisons sur les toits clairs desquelles le soleil jetait des paillettes brillantes. Et beaucoup plus haut, près du ciel, la chaîne des montagnes aux lignes onduleuses fuyant de chaque côté de l'horizon...

Rentrées presque toujours en retard, Mme Bussy et Suzanne se hâtaient de changer de robe pour le dîner.

On s'habillait un peu le soir, à l'hôtel; la société italienne et étrangère du lieu ne semblait pas indifférente à certains rites mondains, et c'était singulier, c'était piquant, comme contraste, d'entendre, pour peu qu'on y prêtât l'oreille, les psalmodies des moines qui chantaient leur office dans la chapelle solitaire, à cet instant même où, si près d'eux, des messieurs cravatés de blanc, et des dames en robes soyeuses, artistement coiffées, arrangées, parfumées, sortaient de leur chambre pour se diriger vers la salle à manger.

En remontant l'escalier, un jour, le déjeuner de midi terminé, Suzanne avait remarqué une porte vitrée restée entr'ouverte, et derrière laquelle disparaissaient quelques messieurs, le cigare déjà allumé à la bouche. Elle avança la tête, regarda et poussa une exclamation !...

— Oh ! madame, voyez donc, que c'est joli !

Mme Bussy se pencha à son tour, une cour lui apparut, une cour carrée, entourée d'arcades. Elles en franchirent le seuil, se promenèrent autour d'une fontaine ornée de pots de géraniums,

sous les galeries, où quelques marchands ambulans étaient en train de déballer leur pacotille d'étoffes, de vanneries, de poteries. Ces braves gens, très désireux de vendre, appelaient tout de suite l'acheteur, essayaient de le tenter en dépliant et agitant devant lui de larges mouchoirs aux fleurs éclatantes ou lui offrant de jolis paniers finement tressés.

Suzanne et Mme Bussy firent de menues emplettes, amusées et surtout charmées par le caractère bien *italien* de ce petit décor.

Le même jour, une autre surprise leur était réservée. En tournant le coin de l'hôtel, elles se trouvèrent en face d'un attelage de bœufs. Deux superbes bêtes, toutes blanches, avec d'admirables cornes, traînaient une sorte de voiture basse. A la tête des bœufs, un vieillard à longue barbe, vêtu d'un froc de laine blanche, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords; derrière la voiture, un autre homme, un autre moine, habillé comme le premier.

— Ah! voici des Camaldules! quel bonheur! s'écria Suzanne étonnée et joyeuse.

Le vieux moine regarda la jeune fille. Il avait entendu et compris à moitié ou deviné l'exclamation.

Son compagnon détourna la tête en rougissant. Celui-là avait la barbe très noire.

— Prenez garde, vous scandalisez les bons religieux!

— Mais, non, madame, pourquoi voulez-vous que je les scandalise? Le premier m'a regardée avec beaucoup de bienveillance.

— Oui, mais le second vous aura jugée plus sévèrement.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est plus jeune, et qu'il interprète forcément sa règle avec plus de rigueur ou une rigueur différente.

— Vraiment, vous croyez?... Je serai moins démonstrative une autre fois. Je n'ai pas été maîtresse de mon premier mouvement. Malgré tout ce que vous raconté M. Viray, je ne croyais pas tout à fait à l'existence des Camaldules, je n'espérais pas les voir en chair et en os.

— Vous aurez plus de confiance dans notre éclaireur, à présent. Il ne semble pas qu'il nous ait trompées sur aucun point.

— Oh! non.

— Je lui ai écrit notre reconnaissance, mais je ne sais pas s'il s'en souciera beaucoup. Je le connais très peu, en somme, ce M. Lucien Viray; on a beau prétendre que les amis de nos amis sont nos amis, c'est un dicton qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre.

Au centre de la grande salle, toutes les deux, seules, à leur petite table, pendant les repas très longs, Suzanne et Mme Bussy s'amusaient à regarder, à observer, à échanger leurs remarques. Elles s'ingéniaient en suppositions sur la composition des familles, sur la qualité ou la nationalité de certaines gens, sur l'humeur et les agrémens de conversation de plusieurs belles dames.

— C'est tout de même surprenant qu'il y ait ici des étrangers. Comment connaissent-ils Camaldoli, qui est si peu sur la grande route?

— Nous y sommes bien venues, nous! Ne trouvez-vous pas cela tout aussi fort?... D'ailleurs, les étrangers que nous voyons ici ne sont pas des touristes, ce sont certainement des Anglais et des Américains qui ont passé l'hiver en Italie, à Florence plus particulièrement. Ils ont moins de mérite à connaître Camaldoli que nous autres, Parisiennes invétérées.

— Si je le pouvais, déclara Suzanne, je supprimerais les Anglais et les Américains, ils nuisent à la couleur locale. Je ne m'intéresse qu'aux Italiens ici. Ceux-là sont chez eux, à leur place. Leur langue est si sonore, leurs physionomies et leur mimique si expressives, presque trop par moment; mais ça ne fait rien, il suffit de les regarder et de les écouter, même sans comprendre, pour ne pas s'ennuyer.

— Au fait, vous grillez peut-être d'envie de causer à droite ou à gauche?... Moi, je n'ai pas de goût pour les connaissances d'hôtel. J'éprouve de la paresse à faire les premiers frais, et puis je tiens par-dessus tout à rester indépendante. On se défend difficilement contre les personnes qui peuvent vous aborder dès le matin et vous imposer leur conversation plusieurs fois par jour! Pourtant, je ne voudrais pas vous condamner à un régime trop sévère. Si vous vous sentez un peu attirée d'un côté ou d'un autre, ne vous inquiétez pas de moi. Je vous suivrai ou je ne vous suivrai pas, c'est mon affaire; mais considérez que vous êtes tout à fait libre.

— Merci, madame, je n'ai aucun besoin de faire des connaissances. Vous savez pourquoi je suis venue ici : pour voir un coin d'Italie; mais aussi pour être avec vous, seule avec vous, pour vous regarder, vous écouter, vous étudier tout à mon aise.

— Je vous parais donc une énigme?

— Oh! bien mieux qu'une énigme, vous êtes vivante, vivante! J'ai la prétention d'être un peu artiste, c'est la *vie* qui m'intéresse par-dessus tout.

— Vous me trouvez vivante, moi, une malade, une femme finie, abîmée par les chagrins, tuée par la lutte?... Ici, en pleine lumière, on voit assez mes traits tirés, ma figure creusée, mes prunelles éteintes; votre œil de peintre ne peut pas s'y tromper!

— Oh! tout cela ne compte pas. Vous avez le pouvoir de la magicienne : vous attirez et vous animez!... et puis, vous avez été si jolie et vous l'êtes encore tellement! Comment pouvez-vous parler de vos prunelles éteintes? elles sont d'un bleu foncé admirable, et votre regard a par instant un tel éclat... Le même éclat que celui de vos dents, quand vous riez...

— J'ai des momens de répit, d'oubli, où je ressuscite malgré moi; mais aussitôt que les souffrances reprennent le dessus, je ne suis plus qu'une ruine, vous l'avez constaté vous-même bien souvent.

— Je ne dis pas non ; mais c'est par ces contrastes que vous êtes intéressante, passionnément intéressante...

Mme Bussy écoutait sa jeune compagne avec un sourire qui illuminait tout son visage. A cette minute, elle était bien telle que Suzanne venait de la décrire.

— Dites, madame, vous n'êtes pas trop fâchée de m'avoir amenée avec vous?

— Pas le moins du monde. Je vous aime beaucoup, et si je vous intéresse, vous aussi, vous m'intéressez.

— Oh! ce n'est pas la même chose! Qui suis-je, moi? Personne. Je n'ai pas d'histoire, pas de passé, je commence à peine... et je ne sais pas tout ce que vous savez.

— Vous saurez, et vous *serez* à votre tour.

— Peut-être, je l'espère, ce n'est pas sûr... En tout cas, c'est l'inconnu.

— Eh bien! si je suis pour vous « celle qui sait, » vous êtes

pour moi « l'inconnue, » et c'est aussi très curieux. Vous voudriez déchiffrer mon passé ; moi, je vais m'appliquer à vous étudier dans le présent, à vous suivre. Nous ne sommes pas contemporaines, nous n'avons pas reçu la même éducation ; notre conception de la vie, notre idéal sont différens. Sans vous désapprouver, je n'approuve pas complètement ce que vous voulez, ce que vous poursuivez. Voilà pourquoi vous m'intéressez et vous m'amusez.

III

Un orage avait éclaté vers la fin du déjeuner. Depuis ce moment, la pluie ne cessait point de tomber. Le vallon de Camaldoli, éclairé habituellement par un soleil radieux, était, ce jour-là, coiffé d'un grand capuchon de nuages couleur gris de fer.

Il fallait en prendre son parti : ce serait une journée ennuyeuse.

Retirée chacune dans leur chambre un peu éloignées l'une de l'autre, Mme Bussy et Suzanne s'étaient mises courageusement à leur correspondance.

Vers quatre heures, Suzanne, impatiente de remuer un peu, alla elle-même jusqu'à la poste réclamer le courrier. En revenant, elle frappa à la porte de Mme Bussy.

— Voici tout un paquet de lettres pour vous, madame, et vos journaux... Moi, je n'ai pas de chance, rien ! Cela tombe mal, un jour comme celui-ci, précisément.

Mais, Mme Bussy ayant voulu lui tendre un journal en guise de compensation, Suzanne refusa.

— Non, je vous remercie, pas maintenant, je vais retourner à ma tâche. Je n'avais pas écrit une seule lettre depuis bientôt une quinzaine que nous sommes ici. Puisque j'ai commencé aujourd'hui, autant finir d'un coup... Au revoir, je vous ferai peut-être une petite visite avant le dîner.

Restée seule, Mme Bussy prit une à une ses enveloppes, en examina les adresses, afin de mettre des noms sur les caractères tracés. Fixée tout de suite, elle ouvrit d'abord trois lettres indifférentes, ou à peu près, gardant pour les dernières celles qui portaient des écritures amies.

« Vous ne vous attendez pas à des complimens, je suppose, madame et méchante enfant... J'ai eu une jolie surprise à mon retour! C'est ainsi que vous profitez d'une courte absence pour vous sauver, sans consulter ni même avertir votre vieil ami, votre vieux docteur! Non seulement c'est très mal, vous avez commis un péché contre l'amitié; mais, ce qui m'est encore plus sensible (j'ai la faiblesse de vous l'avouer), vous avez commis une très grosse imprudence. Je vous connais; une fois en voyage, livrée à vous-même, vous n'écouterez plus que votre fantaisie, vous ne ménagerez pas vos forces, vous ferez mille sottises... Et après, il sera trop tard pour réparer. Vous gémirez, et moi, je serai bien malheureux... »

Mme Bussy souriait en parcourant ces lignes. Celui qui les avait écrites était le bon ami par excellence, un vieux médecin qu'elle aimait beaucoup et qui la chérissait.

Elle lut enfin la dernière lettre. Celle-là, très longue, rendait comme un son particulier dans la gamme des amitiés; elle ne contenait pas de gronderies, mais des observations curieuses.

« Moi aussi, j'ai quitté Paris, à présent. Ah! comme *Je vous sens loin!* J'ai peine à accepter cette pensée que pendant quatre mois nos chères causeries seront interrompues. Je tiens par-dessus tout, vous aussi, vous tenez, je le sais, aux deux ou trois heures que nous nous consacrons chaque semaine. Quel bonheur, qu'étant très peu pareilles, nos sentimens s'entendent si bien! Pas plus l'une que l'autre nous n'aurions le goût des amitiés exigeantes, tyranniques, qui demandent trop, qui prennent tout, et qui, fatalement, finissent par peser et lasser. Nous respectons notre indépendance mutuelle. C'est un plaisir bien vif et une si grande douceur de pouvoir *tout dire* à quelqu'un qui comprend tout. Le triste, le gai, le personnel et l'impersonnel, jusqu'aux plus petites aventures, jusqu'aux plus menues observations; avec vous, tout prend un sens, avec vous, il n'y a rien de perdu!...

« Ah! comme j'aime à me souvenir de ma première visite rue Vaneau! Dans le grand salon aux boiseries blanches et or, vous êtes venue au-devant de moi. Vous portiez cette robe d'intérieur en satin noir, à cascades de dentelles rousses, qui me plaît tant. Avec vos mouvemens aisés, votre sourire, vous aviez l'air d'une fée gracieuse et spirituelle, d'une de ces aimables fées de jadis

transformée en Parisienne d'aujourd'hui. Vous ne m'avez pas paru intimidante ni déconcertante; mais un peu troublante, pourtant. Un premier coup d'œil vous a suffi pour voir clair en moi : très simplement, directement, en touchant si juste, vous m'avez dit de ces choses qui m'ont remuée, bouleversée. Notre intimité est née ce jour-là; depuis, elle s'est développée, resserrée. Je me sens heureuse, près de vous, parce que vous me voyez tout à fait telle que je suis. J'ai essayé de vous expliquer cela quelquefois; vous avez compris. Mais il y a autre chose encore. Dois-je tout dire?... Oui, avec vous, je puis. Je suis sûre que ma franchise ne vous fâchera pas, elle vous amusera plutôt... Eh bien! vous êtes la seule personne à qui j'ose avouer mes mauvais sentimens! Et cela est si soulageant, si délicieux!... En cherchant bien, je connais deux ou trois femmes presque parfaites. Je les admire, je les vénère, je les aime; mais je me tiens à distance respectueuse. Elles ont dépassé la ligne ordinaire. Elles sont si fortes et si riches moralement, elles ont tant de bien à opposer au mal, qu'elles sont à celui-ci infiniment indulgentes, accueillantes pour ainsi dire... Moi, je n'atteins pas si haut, je reste à mi-côte. Je ne suis pas encore assez détachée de moi-même pour prendre sereinement mon parti de ce qui me heurte, me froisse, m'indigne, me fait souffrir... Oh! que je suis heureuse de vous avoir rencontrée! Vous, vous êtes une personne exceptionnelle par un ensemble de dons remarquables et séduisans, mais vous n'êtes pas parfaite : la méchanceté des autres vous exaspère, elle peut vous rendre, par réaction, un peu injuste et même méchante... Alors, nous nous comprenons, je puis me montrer à vous « au naturel, » avec ce que j'ai en moi de meilleur et de moins bon, je me raconte, je me confie, je me dévoile entièrement devant vous... »

Interrompue dans sa lecture par l'entrée de sa femme de chambre qui lui apportait une tasse de lait, M[me] Bussy reprit quelques secondes plus tard la lettre au point où elle l'avait laissée. La suite donnait surtout des détails sur un petit voyage, une installation à la campagne. Ce qui devait retenir M[me] Bussy et la faire réfléchir, c'était les premières pages. Elle y retrouvait tout entière une amie qui n'était pas une amie d'enfance, ni de jeunesse, une personne rencontrée, par un hasard assez curieux, en dehors des relations habituelles. Elles étaient très différentes de caractères, de natures, de destinées, mais il y avait aussi

bien des rapports entre leur manière de penser, de sentir, et jusque dans les choses qui les avaient fait souffrir.

On aurait pu intituler leur intimité : contrastes et affinités sympathiques.

Elles s'étaient fait beaucoup de bien : l'une, Mme Bussy, avait apporté à l'autre un réconfort moral très vivant et très agissant. La seconde, discrète, sûre, et comprenant le rôle de confidente comme il doit être compris, n'irritait jamais, et calmait souvent l'excitabilité nerveuse de son amie.

Au résumé, le simple hasard de leur rencontre ressemblait beaucoup à une intervention providentielle.

Une amitié très vive, mais libre et souple, lorsqu'elle se réalise entre deux personnes de même sexe ou de sexe différent, est un des plus rares, des plus précieux bienfaits de ce monde.

Cette grise journée au ciel pleureur s'acheva pour Mme Bussy en méditations provoquées par les deux lettres qu'elle venait de lire. L'heure présente et Camaldoli s'effaçaient devant le souvenir des années anciennes. Quelle cruauté dans le contraste d'un passé lourd, opprimé, et d'un présent libre, mais si impuissant!

A vingt-trois ans avait commencé, pour Mme Bussy, une vie de recluse entre les murs d'une grande propriété. En se mariant, elle abandonnait Paris et un milieu très mondain. Elle les avait quittés volontairement, dans une sorte d'élan vertueux, de désir de réaction contre des frivolités et d'autres choses qu'elle réprouvait. Autour d'elle, elle avait trop vu, trop deviné... Elle n'était pas exempte de coquetterie; elle aussi était capable de se laisser griser par certains succès; mais, en même temps, une espèce de force et de droiture de caractère, d'élévation d'esprit qui se rencontre plutôt rarement chez les femmes douées pour plaire, l'armaient contre elle et lui créaient un idéal sérieux. Si sa double nature avait été comprise et ses meilleurs instincts encouragés, elle aurait pu trouver un équilibre heureux. Ce fut le contraire qui arriva. Bien que profondément épris d'elle, son mari se montra injuste et même dur. Il subissait deux influences, celle d'une tante et celle d'une sœur également acharnées à nuire à la jeune femme. Elle était traitée en suspecte, surveillée, épiée, réprimandée, punie pour des légèretés et des fautes pré-

sumées, car elle était dans l'impossibilité matérielle de commettre ces fautes. Son vrai crime était d'être jolie, spirituelle, séduisante et d'appartenir à une famille où plusieurs femmes s'étaient acquis une de ces réputations mondaines qu'on ne saurait qualifier de vertueuses.

Mais pourquoi devait-elle payer pour d'autres? M. Bussy était très intelligent; elle était intelligente aussi; ils auraient dû pouvoir s'expliquer. Ils n'y parvinrent pas. L'orgueil de l'un, l'amour-propre de l'autre s'entre-choquaient sans cesse. Les premières années furent terribles. La violence de M. Bussy causait de véritables terreurs à sa femme; cependant, elle le défiait quand même; elle se plaisait à mettre les apparences contre elle.

Des luttes sans trêve contre un adversaire qui aurait dû être son soutien, des luttes sans merci contre deux femmes bornées et jalouses. Et puis, des heures douloureuses, la perte de deux enfans, enlevés tout jeunes, et les maux physiques, résultant en partie de ses épreuves, qui l'avaient envahie en pleine jeunesse.

Une fois par an, elle partait pour Paris. Elle y passait environ un mois. Cela était toléré, parce que cela s'appelait remplir un devoir de famille. Elle était replongée, tout à coup, dans l'élément le plus opposé à celui où s'écoulait son existence. Elle s'y sentait tout aussi étrangère, tout aussi exilée que dans sa prison provinciale. Ici aussi, des choses lui déplaisaient, la blessaient, autrement, mais tout autant. Enfin, déchirée entre toutes sortes de regrets, de révoltes, d'incertitudes, elle ne savait proprement plus qui elle était, où et comment elle aurait voulu fixer sa vie; elle sentait seulement que cette vie était manquée, irrévocablement!

Les années avaient passé; sa santé atteinte depuis longtemps, sans qu'on voulût le croire, — naturellement on la traitait de « femme nerveuse, » on mettait tout ce qu'elle éprouvait sur le compte de l'imagination, — sa santé s'était altérée tout à fait. Un médecin, beaucoup plus clairvoyant que les autres, avait fini par ouvrir les yeux de son mari. Ses deux persécutrices avaient manqué à leur tâche à un moment donné; l'une mourut; l'autre, appelée par une parente qui réclamait ses soins, fut obligée de s'éloigner. Le mari et la femme restèrent enfin en tête à tête. Elle était moins jeune, aux trois quarts minée par la

maladie; la jalousie de M. Bussy n'aurait plus eu de sens; personne n'était plus là, d'ailleurs, pour l'exciter contre sa victime. Un sourd travail de regrets, de remords, se faisait en lui. Elle le devinait, mais elle ne disait rien. A son tour, elle voulait ignorer, ne pas comprendre. Elle avait été abreuvée de trop d'injustices pour pouvoir oublier déjà. L'heure du pardon total devait venir beaucoup plus tôt qu'elle ne le pensait. C'était elle la malade, son mari le bien portant; cependant, ce fut lui qui partit le premier. Une très courte maladie, une mort presque subite... Elle s'était trouvée veuve et seule, et déracinée, et désemparée, avec une santé détruite, un passé affreux, un avenir qui ne pouvait pas en être un... Et pourquoi tout cela? En expiation de fautes qui n'étaient pas les siennes ou de celles qu'on la supposait capable de commettre et qu'elle n'avait pas commises!...

Ce qui lui semblait monstrueux, c'était d'avoir été punie précisément parce qu'elle avait incliné du bon côté, parce qu'elle avait voulu confier sa destinée à une direction sérieuse. Un effort méritoire, de grands sacrifices pour aboutir à ce qu'elle avait eu ! Il y avait de quoi ébranler toute foi dans la morale, et si elle avait été plus jeune, si son état de santé ne lui retirait pas à présent la liberté de mouvement et d'action, il lui aurait été permis de rêver toute sorte de revanches... Mais non, trop tard! le dernier mot était dit. A supposer qu'elle eût encore d'assez longues années à vivre, ce ne serait qu'en spectatrice. Elle regarderait les autres s'agiter, désirer, espérer, et elle, elle serait, les trois quarts du temps, clouée sur sa chaise longue avec la seule occupation de soigner son pauvre corps...

Pourtant, en dépit de tout, sa vitalité semblait intacte ; elle conservait son énergie et même *sa gaieté*.

IV

— Grande nouvelle, madame, la voiture de poste a amené un voyageur français, je viens de le croiser dans le vestibule.

— Français, vous êtes sûre? Un Français, c'est l'oiseau rare ici.

— J'ai entendu ce monsieur parler avec le secrétaire et avec M. Andriani : il n'y a pas de doute, c'est un compatriote.

— Alors, tant mieux! surtout s'il peut nous faire honneur. Quel air a-t-il? Est-ce un homme jeune, un homme âgé ?

— Il est plutôt jeune. Il m'a paru bien. Je n'ai pas pris le temps de l'examiner, du reste; je n'ai fait que passer.

Comme la veille, le ciel était très orageux et il n'y avait guère moyen de songer à s'aventurer loin de l'hôtel. Suzanne regagna sa chambre.

A sept heures, tout habillée pour le dîner, elle frappait de nouveau à la porte de Mme Bussy. Ne recevant pas de réponse, elle entra et trouva la pièce vide.

Il ne lui restait plus qu'à se mettre à la recherche de sa compagne, déjà descendue, sans doute, dans un des salons.

Suzanne n'eut pas à aller loin. De l'escalier même, elle aperçut Mme Bussy. Assise sur un des divans du vestibule, auprès de quelqu'un, qui n'était autre que le voyageur nouvellement arrivé, elle semblait engagée avec lui dans une conversation des plus animées.

— Comment! elle a déjà fait la connaissance de ce monsieur? Voilà qui est curieux, par exemple!

Aperçue elle-même et appelée d'un geste de main rapide, Suzanne s'approcha.

— Vous êtes étonnée, s'écria Mme Bussy, en riant, il y a de quoi!... Et vous le serez bien plus encore quand je vous aurai présenté M. Viray, M. Lucien Viray, le seigneur de Camaldoli, l'inspirateur de notre voyage!

Le nouveau venu et Mlle Durnan se saluèrent.

— Eh bien! oui, c'est comme cela, reprit Mme Bussy. Au reçu de ma lettre, M. Viray a eu la pensée de venir nous rejoindre ici pour quelques jours. On ne peut pas être plus aimable!

— Ou plus indiscret, madame.

— Non pas, non pas, nous vous trouvons tout à fait aimable, soyez-en persuadé, nous aurions bien mauvaise grâce à ne pas être reconnaissantes... Imaginez-vous, Suzanne, ma lettre est parvenue à M. Viray au moment où il allait partir pour un voyage dans le Tyrol avec un ami. Il n'a pas hésité à laisser son ami prendre les devans, il a fait lui-même un grand détour pour venir nous faire les honneurs de Camaldoli.

— Que vous connaissez mieux que moi, à présent.

— C'est peu probable. Mlle Durnan a de bonnes jambes, elle est intrépide, elle a commencé à explorer la forêt ; mais moi, je me suis à peine écartée des abords de l'hôtel. Il nous reste certainement bien des choses à connaître dans votre domaine, car nous sommes chez vous, nous ne l'oublions pas.

— Oh ! madame, vous êtes trop bonne de disposer de Camaldoli en ma faveur; Camaldoli n'est la propriété exclusive de personne, et en ce moment, c'est vous qui y êtes chez vous.

Cet échange de complimens, de phrases courtoises continua pendant la première partie du dîner. Tandis que Suzanne était plutôt silencieuse, et que M. Viray répondait avec une politesse non exempte de quelque contrainte, Mme Bussy se multipliait en frais pour leur hôte. Elle voulait faire sa conquête, et du premier coup; c'était important. Elle sentait aussi la curiosité des tables voisines très excitée, elle devinait les remarques sur les deux Françaises et leur compatriote. Pour la galerie, comme pour M. Viray, Mme Bussy tenait à honneur de se montrer brillante. Elle fut récompensée de ses efforts. Avant la fin du repas, gagné peu à peu par sa grâce et sa verve, M. Viray se mit à parler lui aussi ; il décrivit les différentes curiosités de la région, particulièrement le couvent de la Verna, le célèbre monastère où saint François s'était retiré à plusieurs reprises.

Suzanne, intéressée tout à coup, posa des questions. Mme Bussy comprit que la glace était rompue.

L'orage avait cessé depuis plusieurs heures déjà. En sortant de table, on s'aperçut que des étoiles brillaient un peu partout entre les grands lambeaux de nuages qui traînaient encore dans le ciel.

M. Viray proposa une petite promenade sur la route mi-claire mi-obscure. Il était satisfait, au fond, d'avoir trouvé chez Mme Bussy une appréciatrice enthousiaste des beautés de Camaldoli. Déjà, presque repris lui-même par la séduction du lieu qu'il avait découvert et loué, il perdait peu à peu sa raideur des premiers momens.

On n'alla pas bien loin, car la route était encore très mouillée. En revenant, on consulta le portier, personnage important de l'hôtel, espèce d'oracle renseigné sur toutes choses.

Le portier croyait ferme au retour du beau temps dès le lendemain.

V

— Mlle Suzanne Durnan?... Eh bien! Suzanne Durnan, c'est une jeune fille qui a perdu ses parens et sa fortune, et qui est entrée dans la carrière artistique avec du courage, des illusions, de la crânerie et un petit esprit révolutionnaire tout à fait dans le goût du jour.

— Elle fait de la peinture?

— Oui, et elle est bien douée; mais elle n'est pas la seule.

— Vous ne paraissez pas approuver les ambitions de Mlle Durnan. Cependant, si elle a perdu ses parens et sa fortune, elle doit être obligée de gagner sa vie.

— A peu près. Mais elle aurait pu choisir une autre voie. Elle est intelligente, jolie, très agréable, elle pouvait espérer se marier. Une tante, bonne personne, lui offrait sa protection et un milieu suffisamment mondain où elle aurait paru à son avantage et pu faire une heureuse rencontre. Suzanne a refusé, elle ne veut rien devoir qu'à elle-même. Elle n'a en tête que l'art et l'indépendance, elle mangera son petit capital en quelques années pour arriver au bout de ses études. Après cela, c'est l'inconnu. Tant pis! elle se grise de liberté et d'orgueil, ça lui suffit pour le moment.

— Enfin, vous la blâmez?

— Oui et non. Nous ne sommes pas de la même génération. A son âge, je n'aurais pas poursuivi le même but; mais j'avais aussi mes rêves ambitieux, je ne puis donc pas la blâmer. Elle m'intéresse, je la suis avec une curiosité sympathique. D'ailleurs, elle est charmante; j'espère que vous aurez du plaisir à vous promener dans sa compagnie. Il ne faut pas que vous vous ennuyiez pendant les quelques jours que vous passerez ici : il y va de notre honneur.

— Oh! madame, vous ne le pensez pas!

— Mais si, absolument... Vous n'étiez pas content, hier soir, pas content du tout, malgré vos louables efforts pour être poli. Quand vous avez reçu ma lettre, il vous a pris, comme ça, une idée de partir, de venir nous retrouver. C'était aimable et généreux, chevaleresque même. Vous avez suivi votre élan. Seule-

ment, une fois ici, l'enthousiasme est tombé tout à coup. Vous vous êtes demandé : « Pourquoi suis-je venu ?... » Voilà les pièges de l'imagination ! On s'enflamme à l'avance, et puis, quand on a réalisé son joli projet, brusquement on se refroidit.

— Madame, vous êtes dans l'erreur, et vous interprétez mes sentimens très méchamment.

— J'exagère peut-être un peu, mais bien peu. Voyons, soyez franc, je vous en saurai gré, et notre victoire n'en sera que plus flatteuse, si nous réussissons à changer votre disposition d'esprit.

— Mais pourquoi dites-vous toujours *nous?* Je ne connais pas Mlle Durnan, j'avais à peine remarqué que vous mentionniez la présence d'une amie. Si je suis venu à Camaldoli, c'est uniquement attiré par vous, pour vous voir, pour vous connaître.

Lucien Viray avait dit ces mots avec beaucoup de vivacité.

Ils étaient assis tous les deux sur un des premiers bancs de la forêt, dans ce vert décor un peu sombre, où le soleil s'insinuait difficilement à travers quelques branches moins épaisses. Lucien Viray reprit :

— Non, vous vous trompez tout à fait. Ce qui m'a amené ici, c'est un mouvement tout égoïste. Votre lettre était si particulière, si conforme à l'impression que j'avais reçue de vous dans nos trois rencontres chez Mme Lérins ! J'ai été convaincu que vous étiez une personne exceptionnelle, que vous saviez beaucoup de choses que les autres ne savent pas, que vous comprendriez, que vous *me comprendriez*. Alors, je suis parti avec le besoin obscur de me confier, de me raconter... Voilà la vérité vraie, et voilà pourquoi, ayant reconnu tout à coup ma folie ou plus exactement mon ridicule, je me suis senti gêné, désemparé une fois en votre présence.

Un sourire de léger triomphe se joua involontairement sur les lèvres spirituelles de Mme Bussy.

— Et vous aussi ! s'écria-t-elle. Depuis quelque temps, je ne compte plus mes *recrues*. On vient à moi. Il paraît que j'attire les âmes et les confidences... Autrefois, on sollicitait la faveur de m'adresser des complimens, on me regardait, on m'admirait, et il y avait des femmes qui me jalousaient. Hélas ! ce temps n'est plus ! J'ai changé de spécialité. Maintenant, je suis la voyante et la consolatrice. C'est peut-être tout aussi glorieux, mais j'ai la faiblesse de regretter mes premiers succès.

— Pardonnez-moi, madame, je dois vous paraître décidément tout à fait ridicule.

— Mais pas le moins du monde. J'ai quelques années de plus que vous, je le sais très bien. Vous êtes un homme jeune; je ne suis plus du tout une jeune femme. Si je regrette le passé, je ne me cramponne pas à lui. Il est heureux qu'il me reste encore quelque chose à faire. Je suis toute au service de ceux qui veulent bien m'attribuer quelques connaissances psychologiques.

L'horloge de l'hôtel-couvent s'était mise à sonner. Mme Bussy compta les coups, consulta sa montre.

— Onze heures déjà... Je vais vous quitter; j'ai deux lettres pressées à expédier par le courrier de midi. Nous nous retrouverons au déjeuner; et puis, vers le tard, vous me ferez grimper avec Suzanne. Je veux essayer, me lancer. Oh! très prudemment, car mes forces ne me permettent pas grand'chose; mais enfin, je tiens à profiter de votre présence à Camaldoli... Au revoir, sans rancune, n'est-ce pas?... Tenez, je vous donne rendez-vous demain matin ici encore, sur mon banc; nous reprendrons la causerie intime, vous me raconterez tout ce qu'il vous plaira de me raconter, et je tâcherai de justifier une confiance qui me flatte.

Mme Bussy accompagna ces derniers mots d'un de ces sourires brillans, éclair de coquetterie, d'esprit, d'intelligence, qui effaçaient instantanément la fatigue de ses traits. Elle rejeta le châle dont ses épaules étaient enveloppées, l'enroula sur son bras et reprit le chemin de l'hôtel. Sa démarche était plus lente que ses mouvemens toujours très vifs, mais elle n'était pas languissante, et elle frappait par son rythme élégant.

Comme la veille, ils étaient assis derrière un rideau de sapins, tout près du torrent à la grave chanson. Ils avaient déjà échangé pas mal de propos qui pouvaient être un prélude aux thèmes personnels.

— Eh bien! demanda tout à coup Mme Bussy avec un regard qui interrogeait et encourageait, vous êtes donc très malheureux?

— Oui, très malheureux, d'une certaine manière, sans avoir pourtant le droit de me plaindre. Oh! c'est bien simple, j'ai gâché ma vie!

— C'est très simple, et très triste aussi... Mais êtes-vous sûr de l'avoir fait tout seul?

— Oh! madame, je redoutais votre sévérité, et voilà que déjà vous me cherchez des excuses!

— Des excuses, non, des consolations, peut-être... Vous vous attribuez un rôle trop important. On n'est jamais exclusivement l'auteur de ses maux; il y a toujours « quelqu'un, » ou plusieurs « quelqu'uns » pour nous aider à commettre des fautes, à tomber dans des pièges. Notre destinée est une œuvre à laquelle nous collaborons pour une part plus ou moins large; mais ce n'est jamais une œuvre entièrement personnelle. Nous autres femmes, nous ne sommes pas maîtresses de nous-mêmes, — Suzanne Durnan et la nouvelle école espèrent changer cela... qui vivra verra, — en attendant, et jusqu'ici, nous avons vécu dans une étroite dépendance des liens de la famille. Nous étions à la merci de l'entourage naturel, notre bonheur ou notre malheur résultait de son bon ou de son mauvais vouloir... Vous, les hommes, vous êtes libres, très libres; mais il vous arrive fréquemment de changer votre liberté en esclavage, parce que, justement, ne relevant que de vous-mêmes, vous vous trouvez exposés au hasard des influences étrangères, ce qui fait que, au fond, vous courez de grands risques, et que votre condition peut arriver à être aussi malheureuse que la nôtre, par d'autres voies... n'est-ce pas exact?

— Oui, très exact...

— Nous sommes d'accord sur le premier point, bon... Alors, maintenant, racontez votre histoire.

— Mon histoire?... Évidemment, cela s'appelle ainsi; mais les premières phrases à dire sont si gauches... enfin, voici : De douze à quinze ans, je passais pour un garçon bien doué J'avais de l'ardeur, beaucoup d'ardeur, et j'avais déjà une vocation! Je m'étais enflammé, c'est le mot, pour la marine, je voulais être marin. Personne ne m'avait influencé, c'était mon idée et mon idéal. J'avais bien raison! Au début de la vie, il faut être amoureux d'une carrière, comme on le serait d'une femme, s'enthousiasmer pour elle, « l'auréoler. » C'est la vraie manière de s'engager dans l'existence. Mes parens m'encourageaient peu, il leur plaisait de voir une toquade dans ce que j'appelais de ce grand mot : ma vocation. J'aurais eu un peu de peine à vaincre les résistances; j'y serais parvenu pourtant, si

la fatalité ne s'en était mêlée. Coup sur coup, une grave maladie et un accident bête, une jambe cassée, des complications à la suite : résultat, perte de deux années au moment décisif des concours. Je passe rapidement sur les péripéties de ce petit drame, ma désolation, le contentement peu dissimulé des miens, etc., et il a fallu renoncer définitivement! Me croiriez-vous? aujourd'hui encore, je ne suis pas résigné. J'ai connu des marins; les uns aimaient leur métier, les autres en médisaient. Chez les premiers eux-mêmes, je n'ai jamais trouvé la flamme de mon enthousiasme; ils raisonnaient, balançaient souvent le pour et le contre. Rien n'y a fait, je suis resté fidèle à mon idéal. J'ai continué à envisager la vie de la mer par ses beaux côtés, ses grands côtés, les horizons changeans, la variété des spectacles, la monotonie même des longues traversées qui crée la méditation intérieure, la discipline rigoureuse imposée aux autres et à soi; le danger possible... et les images, les impressions rapides, colorées, intenses, recueillies partout où l'on s'arrête, où on passe, plutôt. Enfin, tous les aspects de la vie réunis dans une seule vie! Quelle est la carrière qui ne paraît pas terne et mesquine en comparaison? Se spécialiser, être marqué d'une empreinte, entrer dans un certain moule pour n'en plus sortir jamais, c'est abominable! L'être intelligent devrait avoir droit à une absolue liberté d'esprit et d'action. Je le pensais, jeune; je le pense toujours. Mais il faut pouvoir... En désespoir de cause, je me suis présenté au concours des Affaires étrangères, j'ai réussi. Une dizaine d'années hors d'Europe, voilà mon meilleur temps, car j'avais demandé les postes les plus éloignés de Paris, la Perse, le Brésil. Je trouvais là comme une revanche et une petite vengeance : ma famille avait raillé mes goûts aventureux. Je cherchais une compensation. La carrière diplomatique telle que je l'ai pratiquée, non pas en mondain, en amateur des grandes capitales d'Europe, mais en curieux des mœurs lointaines et en amoureux de la nature exotique, avait tout de même un certain charme... Eh bien! j'ai donné ma démission, pour un motif qui n'avait rien d'administratif, pour une cause d'ordre intime que je ne puis ni ne veux vous raconter, madame... Depuis, j'ai regretté amèrement, dirai-je, ma détermination? Dirai-je mon coup de tête?... Un faux départ et une sortie trop brusque; puis le vide absolu. Voilà tout mon bilan, je n'en suis pas fier!

— Il y a longtemps que vous avez donné votre démission ?

— Quatre ans.

— En somme, vous êtes un romanesque, un sentimental, cela ne me déplaît pas... et, peut-on vous le demander : vous avez été très malheureux?... J'entends par l'autre cause, la cause mystérieuse.

— J'ai été malheureux, oui, exaspéré ensuite, pendant une année environ. Et puis, je me suis repris ; mais alors, j'ai réalisé toute la bêtise de ma conduite.

— Vous auriez pu rentrer dans la carrière.

— Non, je n'aime pas paraître me déjuger : ayant voulu sortir, je suis resté dehors.

— Et depuis, qu'avez-vous fait ?

— Pas grand'chose. J'ai voyagé, j'ai erré, je me suis dérobé autant que j'ai pu aux autres et à moi-même.

— Et quels sont vos projets ?

— Je n'en ai pas.

— Il faudrait pourtant mettre un intérêt dans votre vie.

— Je m'intéresse à beaucoup de choses, à presque tout, mais je n'ai pas le moindre talent artistique à cultiver, je suis obligé de l'avouer.

— Et votre famille ?

— Mes parens n'existent plus. Je n'ai qu'une sœur, une sœur mariée.

— Est-elle bien pour vous ?

— Charmante, mais redoutable... Sa solution à elle, c'est de me donner une femme. Elle me persécute, je passe mon temps à déjouer ses manœuvres, à éviter les pièges très habiles qu'elle ne se lasse pas de me tendre.

— Jouez-lui le tour de vous marier tout seul !

— Je ne saurais pas et je ne me sens aucun entraînement. Le mariage n'est pas une carrière, n'est pas un but ; c'est un accident dont les suites sont plus ou moins fâcheuses.

— Décidément, vous êtes assez malade... Je ne vois pas le remède du premier coup; mais j'y réfléchirai. Il faudra que nous trouvions. Quand mon intérêt est éveillé, quand je m'attache au cas de quelqu'un, je ne l'abandonne plus.

— Merci, madame... Ah ! j'ai bien peur que vous ne soyez obligée de me mettre aux incurables... mais je suis très touché de votre patience à m'écouter et de votre bonté. L'instinct ne

m'avait pas trompé. Je suis venu à Camaldoli après avoir lu votre lettre, parce que j'ai senti que vous étiez la seule personne à qui je pourrais raconter mon histoire.

— Et vous, je serais curieuse de savoir ce que vous diriez de la mienne, si vous la connaissiez... Peut-être vous la raconterai-je, une fois, dans les grandes lignes, en passant sous silence, comme vous l'avez fait, certains détails trop personnels. Après coup, les détails sont peu de chose ; c'est la philosophie d'une existence qui intéresse, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Si on m'avait dit la bonne aventure, quand j'avais vingt ans, à en juger sur ma mine, la prédiction aurait été celle-ci : « Beaucoup d'éclat, vie brillante et heureuse... » Eh bien ! j'ai eu la destinée à la fois la plus tourmentée et la plus étouffée qu'on puisse imaginer.

— Ce n'est pas possible !

— C'est tout ce qu'il y a de plus véritable. Ma beauté, mes forces, mes espoirs, tout a été tué peu à peu. Ne protestez pas poliment pour ma beauté, ce n'est pas la peine. On peut en retrouver, tout au plus, comme un souvenir à travers ce masque de fatigue attaché pour toujours sur mon visage maintenant... Quant à ma gaîté, c'est la seule chose qui subsiste de ce qui fut « moi. » Je ne sais vraiment comment m'expliquer ce phénomène, mais après des crises de souffrance physique et morale qui devraient me briser, je me relève, et j'ai encore le pouvoir de rire et de faire rire... Tenez, une comparaison me vient souvent à l'esprit. Elle est un peu trop poétique, mais tant pis ! Elle rend bien ce que je sens : quand je songe à ce que ma vie aurait dû être, et à ce qu'elle a été, je crois voir une de ces ruines impressionnantes, émouvantes, avec quelques pans de muraille, seuls debout au milieu de tout le reste écroulé. Désolation, effondrement... Par-ci, par-là, des plantes, poussées au hasard parmi les décombres, et la large baie de ce qui avait été une fenêtre encadre un grand morceau de ciel bleu et un coin de paysage doré par le soleil... Ce soleil sur ce coin de paysage, c'est ma gaîté, si vous voulez... Voilà, je vous en dirai peut-être plus long un jour. A présent, nous serons amis, je l'espère, puisque nous sommes tous deux des éclopés, des meurtris ; mais vous, vous êtes plus jeune, et vous êtes un homme, la vie vous réserve des compensations ; tandis que moi, je me trouve face à face avec l'irréparable.

VI

Pendant deux jours Mme Bussy avait un peu abusé de ses forces ; aussi, ce soir-là, en sortant de table, elle refusa la courte promenade que M. Viray lui proposait pour lui faire prendre l'air.

— Non, je vous remercie, je ne me sens pas en état ; demain, peut-être... Mais ce n'est pas une raison pour vous immobiliser tous les deux, allez, sortez, promenez-vous. Quand vous en aurez assez, vous reviendrez me tenir compagnie.

Suzanne ne dit pas non, et Lucien Viray montra de l'empressement à l'accompagner.

— Je vous souhaite beaucoup de plaisir. La soirée n'est pas bien claire, par exemple. Il y a des nuages, la lune doit être presque cachée !

— Oh ! cela ne fait rien, ce sera tout de même très beau par momens, affirma M. Viray.

Avec lui, Suzanne tourna l'angle de l'hôtel, fit les premiers pas vers la forêt.

Un grand nuage couvrait la lune, on ne voyait pas les étoiles, et la nuit était très noire. Marcher dans cette obscurité n'était pas très engageant. Mais, tout à coup, un phénomène inattendu attira l'attention de Suzanne. A droite, à gauche, sous les arbres et le long des deux pentes qui bordaient le chemin de la forêt, elle vit briller une infinité de petites lueurs. Plus grosses que celles de vers luisans et non pas immobiles comme elles, ces lueurs montaient, descendaient, avançaient, reculaient, se rencontraient en tous sens et lançaient mille petits feux.

— Mon Dieu, que c'est joli ! Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Mlle Durnan.

Son compagnon répliqua :

— C'est la danse des lucioles, une spécialité de Camaldoli... Quel dommage que Mme Bussy soit privée de ce spectacle ! Il y a plus d'insectes en mouvement que d'habitude ce soir, parce que l'air est chargé d'électricité. Les lucioles sentent l'orage... Vous n'avez pas peur, vous voulez bien continuer un peu ?

— Oh ! oui, dit Suzanne.

Son regard plongeait devant elle, dans la forêt obscure, mais toute papillotante de points lumineux, toute palpitante de l'agitation des lucioles. Ce scintillement de diamans animés sur un fond très sombre éblouissait les yeux, et la voix un peu effrayante du torrent invisible remplissait l'oreille : on ne savait plus très bien où on était, on pouvait se croire transporté dans quelque royaume fantastique.

Il arriva à Suzanne de trébucher une ou deux fois, parce qu'elle ne voyait pas devant elle et que son pied heurtait une pierre ou un morceau de bois. Son compagnon avançait la main pour la soutenir, et lorsqu'ils parvinrent à l'endroit où le sentier devenait tout à fait étroit et commençait à monter le long du torrent, Lucien Viray prit résolument le bras de M[lle] Durnan.

— Mais c'est vous qui êtes au bord, maintenant, je ne veux pas, c'est trop dangereux, protestait Suzanne.

— J'ai le pied très sûr, et je connais parfaitement les sinuosités du chemin. D'ailleurs, nous allons pouvoir retourner. Maintenant que vous avez une idée de l'aspect nocturne de la forêt, il vaut mieux nous rapprocher de l'hôtel.

Ils revinrent lentement sur leurs pas. La lune avait percé les nuages, elle se montrait énorme et blafarde à travers leur large déchirure. Un éclair apparaissait par instant, se tordait dans le ciel en serpent lumineux, puis s'éteignait ; mais les lucioles continuaient toujours leur danse fiévreuse.

Tout à coup, les deux promeneurs perçurent des sons de guitare mêlés au chant de plusieurs voix.

— De la musique en plein air, par une nuit comme celle-ci, voilà une très heureuse idée ! dit Lucien Viray.

— Allons écouter, proposa Suzanne.

En s'avançant, ils distinguèrent un groupe de sept à huit personnes, les unes debout, les autres assises sur un grand tronc d'arbre couché en travers de la route.

La silhouette élancée et gracieuse d'une jeune femme, vêtue de blanc, se détachait d'abord. C'était une des chanteuses. Elle répondait aux deux autres assises à ses pieds, sur le tronc d'arbre ; celles-là s'accompagnaient chacune d'une guitare. Les voix étaient timbrées, jolies, les phrases musicales, alternées, d'une mélancolie un peu traînante, mais non sans couleur et sans passion ; les paroles, qui n'étaient pas italiennes, avaient une sonorité inconnue.

— Quelle est cette langue, savez-vous ? demanda Suzanne.

— Je crois bien que c'est du portugais.

— Ah ! oui, ce doit être cela, ces dames sont portugaises, en effet.

Suzanne reconnaissait la jeune femme brune et ses deux sœurs qu'elle voyait à l'hôtel avec leur famille, depuis son arrivée ; leur teint chaud, leurs yeux, leurs physionomies expressives l'avaient intéressée tout de suite.

Après avoir écouté à quelque distance cette sérénade qui empruntait et ajoutait de la poésie au décor féerique de la forêt, au ciel orageux, à la lune capricieuse, Suzanne et Lucien Viray s'éloignèrent. Ils n'avaient pas été invités à écouter les musiciennes, ils craignaient de se montrer indiscrets.

Un peu plus loin, ils croisèrent une grande ombre marchant à longs pas agités.

— Tiens, c'est le « beau Docteur, » dit en riant Suzanne. Il écoutait de tout près, il y a deux minutes ; à présent, grisé de poésie, il éprouve, sans doute, le besoin d'une promenade solitaire.

Souvent, Mme Bussy et Suzanne avaient échangé des réflexions amusées sur ce jeune homme.

Il avait une belle prestance, des traits réguliers, des yeux noirs, un air sentimental et nonchalant. L'« Invité, » en sa qualité de médecin de l'hôtelier prévoyant, il menait une existence contemplative, semblait vivre dans une double attente : celle des maladies qui pourraient se produire d'un moment à l'autre et réclamer ses services, et celle d'un roman... « Le beau Docteur, » comme l'avait surnommé Mme Bussy, devait être persuadé que son physique le prédestinait fatalement à quelque aventure passionnée.

— Eh bien ? demanda Mme Bussy, voyant venir à elle Suzanne Durnan et M. Viray dans le vestibule où elle s'était installée aussi confortablement que possible sur une chaise longue de bambou ; eh bien ! êtes-vous satisfaits de votre promenade ?

— Ah ! madame, s'écria Suzanne, je vous avais bien dit que la forêt était une forêt magique ! Ce soir, elle m'a montré tous ses enchantemens. Vous ne vous figurez pas ce que vous avez perdu, c'était de la pure féerie, c'était merveilleux !

Et Mme Bussy dut entendre la description des lucioles, des

éclairs, de la lune au milieu des nuages et de la sérénade portugaise. Elle n'écouta pas très bien, elle observait Suzanne et Lucien Viray, curieuse de découvrir si leur tête-à-tête comptait aussi parmi ce que Suzanne appelait « les enchantemens de la forêt ?... »

VII

Les journées qui suivirent furent légères et charmantes pour tous les trois, pour Lucien Viray particulièrement.

Les causeries intimes, au bord du torrent, avec Mme Bussy, lui étaient une précieuse aubaine. Il parlait de lui-même, il échangeait beaucoup de réflexions avec une femme que son intelligence naturelle, un esprit pétillant, un don d'intuition remarquable, par-dessus tout des expériences douloureuses et la maladie, avaient profondément affinée.

D'autre part, les promenades faites en compagnie de Suzanne Durnan n'étaient certes pas indifférentes. Avec Suzanne, il valait mieux se tenir à la limite des thèses et des discussions ; on la devinait armée pour la défense, et même l'attaque, prête à affirmer « ses idées » d'une façon très énergique, un peu agressive. Elle était éminemment moderne et indépendante. Ce n'était pas ce qui intéressait le plus M. Viray ; mais il y avait sa beauté, sa beauté jeune, vigoureuse et harmonieuse. Comment n'aurait-on pas éprouvé du plaisir à marcher à sa suite dans des sentiers difficiles, à admirer à côté d'elle de superbes échappées de vue, à l'admirer elle-même sous l'auréole dorée que lui faisait la grande forêt ombreuse et lumineuse.

Ainsi, elles étaient là toutes les deux, l'une pour le charme de son esprit, l'autre pour celui de ses yeux. Lucien Viray jouissait de sa double bonne fortune, avec nonchalance et reconnaissance à la fois ; il n'analysait pas trop son plaisir, mais il le sentait vivement.

Suzanne se plaisait simplement dans la société de M. Viray et ne songeait à rien. Mme Bussy était celle qui réfléchissait et cherchait le plus. Plusieurs fois déjà, sous les sapins, quand la lumière matinale donnait tant d'éclat, de fraîcheur au teint, une limpidité si brillante aux yeux de leur jeune compagne, Mme Bussy, surprenant le regard de Lucien Viray attaché sur Suzanne, n'avait pu s'empêcher de sentir une petite morsure

intérieure. Mais sa philosophie intelligente était intervenue aussitôt : « La jeunesse, la santé... mon Dieu, c'est tout simple. Si on songeait à lutter avec la jeunesse et la fraîcheur, quelle pauvreté ce serait !... »

Un matin, elle aborda le sujet à brûle-pourpoint avec Suzanne. Celle-ci, entrée dans sa chambre pour s'informer de ses nouvelles, s'était assise un instant à côté de son lit.

— M. Viray a l'air de prendre tout à fait goût à ses promenades avec vous. Il vous admire, c'est très certain... Il y aurait là une conquête à faire...

— Une conquête ? Oh ! quelle idée, madame ! comme si je pensais à cela, comme si c'était mon but dans la vie !

— Non, ce n'est pas votre but, vous en avez un autre, je le sais ; mais quand une occasion qu'on n'a pas cherchée se présente, ce serait absurde de la laisser perdre.

— Je n'entends pas bien ce que vous voulez dire... M. Viray peut s'apercevoir que je ne suis pas mal, c'est possible, et puis après ?...

— Après, vous pourriez lui plaire de plus en plus. Tout vous est favorable en ce moment pour agir sur lui, l'intimité de la campagne, les promenades en tête à tête sous le grand soleil, et au clair de lune. C'est l'idéal rêvé ! Quelle est la femme, la jeune fille, moins séduisante que vous, qui ne réussirait pas dans de pareilles conditions ?

— Oh ! toutes, excepté moi.

— Parce que vous ne voulez pas ; vous n'auriez qu'à vouloir.

— Je n'ai aucune envie de tourner la tête à M. Viray, je n'en vois pas la nécessité.

— Vraiment ? Il y en a qui l'essaieraient seulement pour le plaisir, pour l'art. Mais vous, vous pourriez y ajouter une pensée plus sérieuse, vous pourriez songer au mariage.

— Au mariage ! jamais de la vie !

— Vous êtes extraordinaire ! On vous parle d'un homme intelligent, d'éducation raffinée, ayant vraisemblablement une assez jolie fortune... Qu'est-ce que vous pouvez bien demander de plus ?

— Mais je ne demande rien, madame, rien du tout. Je ne veux pas me marier, c'est-à-dire je serais très fâchée de me marier avant quelques années. J'ai mes plans ; je me refuse à ce qui peut les entraver.

— Vous aimez mieux courir les hasards, les risques si réels pour une femme, d'une carrière artistique, au détriment d'un bonheur qui est peut-être à votre portée ?

— Certainement, madame, je suis décidée à essayer mes forces, avant de m'avouer vaincue. Vous pouvez me juger folle, orgueilleuse, tout ce que vous voudrez, c'est ainsi.

— Singulière, je vous trouve simplement singulière, répliqua Mme Bussy.

— Et puis, ça, c'est mon point de vue personnel ; mais je vous assure qu'en ce qui concerne M. Viray, vous vous trompez tout à fait. Il peut avoir pour moi une espèce d'admiration de passage, de plein air, comme qui dirait. C'est très superficiel : moralement, je ne suis rien moins que la personne selon son goût ; moralement, intellectuellement, c'est vous qui l'intéressez, vous qui lui plaisez.

Suzanne prononça ces mots avec un accent où on pouvait sentir un léger et inconscient dépit. Mme Bussy, qui l'écoutait en souriant, se mit à rire. Au fond, elle pensait à peu près la même chose. C'était surtout la curiosité qui l'avait poussée à *sonder* Suzanne, et aussi un sentiment de confraternité féminine. Elle devait engager sa jeune compagne à ne pas négliger ce qui paraissait être une occasion favorable. Mais, du moment que Suzanne ne voulait pas, et se montrait si fermement résolue à tenter son expérience artistique, tout était dit.

Toujours bien fatiguée, Mme Bussy ne pouvait presque plus marcher ; elle ne dépassait pas son banc de l'entrée de la forêt. M. Viray l'y accompagnait chaque matin pour une causerie d'une heure. Et c'était là encore que lui et Suzanne venaient la retrouver au retour de leurs promenades.

— Allez, grimpez, leur disait-elle, explorez à ma place, puisque je ne suis plus qu'une pauvre invalide.

L'ardeur de Suzanne était si grande qu'elle avait peine à la contenir à présent. Lucien Viray semblait satisfait de l'enthousiasme de la jeune artiste, il l'en récompensait en achevant de lui révéler les détails intimes de leur belle retraite.

La forêt à elle seule pouvait absorber toute l'attention ; sévère, dans son ensemble, elle avait aussi des aspects gracieux. En s'enfonçant sous ses ombrages, on faisait les plus jolies découvertes : tantôt un petit étang, miroir de nymphes invi-

sibles, tantôt un grand tapis de fleurs, jeté sur un tapis de mousse, ou bien un champ de lis, ces beaux lis rouges de Toscane qui dressent leur tête de feu au-dessus d'une tige longue et fière. C'était quelquefois aussi, à travers un rideau de feuillage, une ouverture inattendue sur des lointains ensoleillés.

La forêt n'était *qu'une*, mais tout à fait différente dans ses deux parties. M. Viray les distinguait, les caractérisait fort justement en les appelant la forêt dantesque, la forêt selon Boccace. Dans celle-ci qui continuait la première, le vert luisant des châtaigniers succédait au vert sombre des sapins. Le torrent poursuivait son chemin impétueusement. Il s'enfonçait de plus en plus, creusait son lit, y entassait d'énormes roches; et sur les bords, des arbustes, des plantes de toutes sortes, noisetiers, clématites, fougères, genêts d'or s'enchevêtraient hardiment, se courbaient, trempaient jusque dans l'écume bouillonnante.

La gorge, très resserrée d'abord, s'élargit peu à peu. Camaldoli est une grande coupe verte qui s'emplit chaque jour de ciel bleu et de soleil. On y entend sans répit le duo grave et charmant du torrent et des cigales. Certains jours d'orage quelques roulemens de tonnerre viennent s'y mêler, de grandes nuées sombres apparaissent au loin, tandis que le ciel reste encore clair au-dessus du vieux couvent et de sa ceinture d'arbres.

Le vallon est si exactement fermé à ses deux extrémités, qu'on peut s'y sentir dans un petit univers complet, séparé du reste du monde. En avant, le village de Serevalle, perché sur une arête de colline, semble posté au tournant de la vallée pour surveiller l'horizon et défendre la solitude de cette oasis de repos.

Il suffisait de sortir de l'hôtel pour avoir à admirer; mais, dans l'hôtel même, les surprises pittoresques ne manquaient point.

— Je suis sûr que vous ne connaissez pas la pharmacie, dit un jour Lucien Viray.

— La pharmacie? répétèrent Mme Bussy et Suzanne avec un regard interrogateur.

— Oui, l'ancienne pharmacie du couvent où les moines de l'Eremo s'approvisionnent, et où vous et moi, vulgaires touristes, nous pouvons aller chercher quelques médicamens, à la condition de ne pas être trop modernes dans nos exigences...

Je vais vous montrer la pharmacie, puisqu'elle est dans la maison, cela ne vous fatiguera pas, madame.

Deux pièces assez spacieuses, mais basses de plafond; tout le long des murs de belles boiseries et des armoires, contenant des bocaux de cristal, des cornues, des vases de vieille faïence italienne à fines ornementations bleues et jaunes. Dans une vitrine, un grand squelette debout; suspendu au plafond, un crocodile empaillé!

Avec son luxe ancien, les objets riches et les objets bizarres qu'elle renfermait, la pharmacie avait tout à fait l'air d'être le laboratoire de quelque vieil alchimiste. Pour compléter l'illusion, il aurait presque suffi de mettre un chapeau pointu sur la tête du pharmacien, homme à longue barbe noire, à lunettes, à houppelande de toile grise, qui procédait avec une sage lenteur aux petites besognes de son état, et pesait, en ce moment, des poudres dans les plateaux d'une mince balance. Dans un angle de la même pièce, un jeune moine Camaldule était occupé à remplir de paille une caisse, avant d'y coucher des bouteilles. Le jeune frère, trapu, courtaud, n'ayant qu'une couronne de cheveux bruns autour de son crâne rasé, paraissait fortement intimidé par la présence d'étrangers et surtout par celle des dames. Il baissait la tête et détournait obstinément les yeux. Mme Bussy, qui s'aperçut du manège du pauvre petit religieux, abrégea la station dans cette amusante pharmacie où elle serait restée volontiers davantage.

— Je préfère les disciples de saint François à ceux de saint Romuald! déclara Suzanne. Ils ne voient pas de péché à vous regarder bien en face, et ne s'interdisent pas une franche gaîté.

— Que voulez-vous? répliqua Lucien Viray, il ne faut pas trop en demander aux Camaldules, c'est leur règle qui a influé sur leur caractère. En tout cas, comme élément pittoresque, on peut les préférer aux Franciscains; dans les sentiers de la forêt au milieu des feuilles vertes, la robe de laine blanche est d'un effet bien plus joli que ne le serait la robe de laine brune.

Là où M. Viray, Suzanne et même Mme Bussy retournaient volontiers à telle ou telle heure de la journée, c'était dans la jolie cour à laquelle on arrivait soit par un escalier intérieur, soit extérieurement par une pente voûtée. Autour de la fontaine égayée de géraniums rouges, sous les galeries à arcades se dérou-

laient de petites scènes d'un caractère populaire. Le dimanche matin surtout, l'affluence était grande, car paysans et paysannes des environs, venus pour assister à la messe, se réunissaient là en sortant de la chapelle. Les marchands ambulans, désireux de ne pas perdre cette occasion de vente, avaient dressé comme chaque jour leur étalage; des hommes, des femmes, des enfans disposés par groupes, causaient entre eux ou faisaient quelques emplettes; deux ou trois carabiniers, représentans de la force, se promenaient paisiblement au milieu de cette foule pacifique. Et parfumant le tout de couleur locale, des odeurs de cuisine et d'huile, un peu fortes pour des odorats étrangers, mais savoureuses quand même, s'échappaient de la boutique d'un petit gargotier appelé Pisello. Pisello était l'humble émule, et point du tout le rival du chef, son voisin, puisqu'il ne travaillait pas pour la même clientèle, se contentant d'héberger les rouliers et les marchands.

Un soir, à dîner, Lucien Viray raconta à ses compagnes une anecdote amusante; la veille, un personnage grave avait distribué des petits papiers pour annoncer qu'il ferait une lecture de quelques chants de Dante. Un petit nombre de personnes charitables ou naïves s'étaient enfermées héroïquement pour écouter la lecture; les autres habitans de l'hôtel, après avoir déposé quelques pièces blanches sur une assiette, s'étaient prudemment éloignés de la grande salle et répandus dans le vestibule et au dehors.

Lucien Viray révéla à Mme Bussy et à Suzanne que le lecteur de Dante faisait chaque année son apparition à Camaldoli, pendant la saison: toutefois, pour ne pas lasser le public, renouvelé en partie seulement, il avait deux cordes à son arc; interprète du grand poète une année, prestidigitateur l'année suivante! Il cultivait des arts très différens et changeait de personnalité avec une habile souplesse, se prenant toujours grandement au sérieux, d'ailleurs. Le matin même, il avait eu un bel élan d'indignation lorsque quelques paysans, attablés chez Pisello, où lui-même prenait son repas, avaient osé le traiter de baladin... Baladin, lui, le lecteur de Dante!...

— Voyez-vous, concluait Lucien Viray, Camaldoli est un endroit unique! Il n'y a pas d'hôtel suisse, situé aux plus invraisemblables altitudes, qui ne reçoive la visite de ces inévitables musiciens et de ces soi-disant amuseurs dont le triste métier

consiste à s'imposer à un public complaisant; mais je défie bien la Suisse et les autres pays de connaître ce type rare du lecteur de Dante prestidigitateur : ça, c'est un produit du cru, un produit bien italien!

VIII

A regret, mais un peu par discrétion, un peu pour revenir à ses premiers projets, Lucien Viray avait fixé le jour de son départ. Mme Bussy, elle aussi, pensait à regagner la France.

Avant de quitter Camaldoli, elle avait à cœur de faire quelque chose de déraisonnable. Elle ne recula donc pas devant une promenade en « treggia, » la pittoresque, mais bien peu confortable voiture à bœufs de la région.

Plusieurs centaines de mètres au-dessus de l'Eremo, le couvent, l'ermitage actuel des moines Camaldules, au milieu des sommets qui s'échelonnent et de pics très aigus, le Prato Al Soglio étale sa large prairie, encadrée de superbes hêtres; c'est un endroit fait à souhait pour un déjeuner sur l'herbe, un frais repos, une longue halte paresseuse. Ce fut là qu'ils passèrent plusieurs heures en causeries. Le sentiment de la séparation prochaine mettait une légère émotion dans les propos échangés.

— Je sais quelqu'un qui va être grondée à son retour, grondée par des amis rabat-joie, grondée par son vieux docteur surtout. Un voyage, un pareil voyage, quelle folie pour une malade!... car je suis une vraie malade, ne vous y trompez pas, cher monsieur et chère mademoiselle... Mais tant pis! Rien ne pourra me faire regretter d'être venue à Camaldoli pour vous y rencontrer... Nous avons réalisé une chose qui n'était pas préméditée et qui s'est trouvée être une jolie chose... A l'arrivée, des inconnus les uns pour les autres, maintenant des amis presque, n'est-ce pas?

— Dites « tout à fait, » madame! s'écria Lucien Viray.

— Non, je maintiens presque. C'est déjà gentil... Il reste entre nous quelques réticences, quelques petites défiances, c'est forcé... D'abord, moi, j'ai beaucoup de mérite à vouloir du bien à mes semblables en général, et à vous deux en particulier. J'ai

trop lieu de vous envier! Je suis hors de combat, moi, tandis qu'à elle, à cause de sa jeunesse, à vous, parce que vous êtes un homme, la vie offre tant de possibilités!

— Vous oubliez qu'elle nous offre aussi des pièges, des dangers.

— Je vous les envie avec le reste... Tenez, cette belle Suzanne émancipée, nous discutons à perte de vue, je lui donne tort quelquefois, elle est dans l'erreur souvent, j'en suis persuadée. Elle sera obligée de rabattre de ses ambitions et de sa fierté. Mais enfin, ses rêves, à l'heure présente, sont en force et en vie, et peut-être les réalisera-t-elle pour une part... Mes rêves, à moi, où sont-ils? Dans l'oubli, dans le néant.

— Il y a quelqu'un à côté de vous qui a des regrets très pareils aux vôtres, permettez-moi de vous le rappeler, madame.

— Oh! que ce n'est pas la même chose!... Vous pouvez déplorer vos erreurs, si le cœur vous en dit. Vous êtes bien portant, et vous êtes un homme, donc, vous avez encore un avenir, il dépend de vous et de votre chance de le faire meilleur que le passé... Je suis la seule ici à qui l'existence ait dit : « Un point, c'est tout; tu n'as plus rien à attendre. Si tu restes un tison ardent pour ceux qui s'approchent de toi, tu es un tison éteint pour toi-même. »

— Mais, c'est admirable!

— Vous trouvez? Grand merci!

— Nous avons chacun notre petite flamme intérieure, j'entends les êtres qui pensent et qui sentent. Quand nous ne savons plus la défendre, quand nous la laissons éteindre, c'est pire que la fin, n'est-ce pas?... Vous, vous êtes la flamme qui a résisté à tout, que rien n'a pu étouffer, qui s'alimente seulement d'elle-même pour réchauffer les autres... C'est admirable, je le répète.

Lucien Viray était chaleureux, éloquent pour exprimer son admiration. Depuis qu'il était là, Suzanne, insensiblement, s'était renfermée dans une assez grande réserve. Elle observait avec beaucoup d'intérêt Mme Bussy et son nouvel ami; mais elle gardait jalousement, vis-à-vis d'eux, le trésor de ses idées et de son indépendance de pensée. Elle avait conscience qu'ils étaient plus près l'un de l'autre moralement, étant pour ainsi dire de la même génération; tandis qu'elle, beaucoup plus jeune, représentait un esprit nouveau, des tendances nouvelles qu'elle ne

voulait pas trop exposer à leur incompréhension ou à leur critique.

D'ailleurs, une intimité à trois ne saurait jamais être une intimité complète ; les élémens apportés par chacun sont trop différens pour se fondre. L'équilibre est délicat à maintenir ; le partage, soit inégal, soit trop égal, peut créer des troubles.

Bien que désintéressées toutes les deux à l'égard de M. Viray, Mme Bussy et Suzanne n'auraient pas tardé à éprouver, éprouvaient peut-être déjà un léger ombrage réciproque : Mme Bussy voyait trop clairement que le plaisir des yeux allait à Suzanne ; Suzanne n'ignorait pas que la sympathie spirituelle était pour Mme Bussy.

IX

— Notre dernière causerie... Demain, vous serez loin et dans trois jours, moi-même, je quitterai cet endroit charmant où il était *écrit* que nous devions nous rencontrer.

Mme Bussy disait cela avec son beau regard brillant et malicieux, et aussi avec un peu de mélancolie dans la voix.

Elle en savait, maintenant, beaucoup plus long sur Lucien Viray. Par les choses qu'il lui avait confiées peu à peu, par celles qu'elle avait devinées, elle était arrivée à reconstituer presque toute son histoire. Elle savait qu'une femme, aimée avec passion quelque temps, avait joué un rôle néfaste dans sa vie.

Il l'avait connue à Rio, dans le milieu diplomatique dont ils faisaient tous les deux partie. C'était une étrangère, Espagnole par son père, Suédoise par sa mère. Ses origines si opposées lui avaient donné comme deux beautés, deux séductions, deux caractères, et la rendaient sans doute plus complexe, plus indéchiffrable. Elle avait épousé un Espagnol. Son mari était mort assez inopinément pendant un voyage de congé. A la suite de cet événement, Lucien Viray avait dû se résigner à une séparation qu'on lui représentait comme momentanée. Il respectait les convenances du deuil, il jugeait lui-même que l'éloignement s'imposait pendant quelques mois, au moins. Mais, après un an et demi d'attente fiévreuse, l'époque du revoir

étant toujours et de plus en plus reculée, et sentant sa patience vraiment à bout, il avait voulu agir, il avait voulu partir.

Sa demande de congé au Ministère à peine expédiée, il recevait une lettre qui devait lui porter un grand coup : l'amie absente lui annonçait son second mariage!...

Peu ou point d'explications. Le passé comme effacé ; seulement des protestations chaleureuses et l'espoir de se rencontrer bientôt pour renouer les liens de l'amitié fidèle.

Le nouveau mari était, lui aussi, un diplomate. Sans aucun retard, Lucien Viray devait solliciter un poste d'Europe et indiquer quel serait ce poste aussitôt qu'il pourrait.

Sa réponse ne tarda guère :

« Nous ne nous rencontrerons ni en Europe, ni ailleurs, nous ne nous rencontrerons plus nulle part. J'ai donné ma démission. »

Le dépit, la rage, la souffrance, avaient dicté sa conduite dans le premier moment. Combien amèrement il avait regretté son coup de tête depuis, Mme Bussy le savait.

Le temps s'était écoulé ; mais pas plus à présent qu'au premier jour, il n'arrivait à comprendre ni la trahison, ni les plans ambigus révélés par la première lettre et celles qui avaient suivi.

Mme Bussy commentait à sa manière.

— C'était, évidemment, une personne désireuse, avant tout, d'être correcte, d'avoir toujours une situation et un mari... L'auriez-vous épousée, vous, après son veuvage ?

— Peut-être que non... Je ne sais pas, je n'avais pas envisagé cette éventualité... C'était à elle à m'interroger.

— Elle n'en avait pas besoin, probablement, elle avait vu très clair... Je me figure que cette belle personne vous connaissait très bien, tandis que vous ne la connaissiez pas du tout. Vous n'aviez pas perdu votre temps à étudier son caractère. C'était un tort. Le caractère ne devrait pas être négligé, dans les aventures amoureuses, puisqu'il y a toujours un moment où c'est lui qui entre en scène pour compliquer et gâter la situation... Je vais vous dire quelle idée je me fais, au moral, de votre Espagnole-Suédoise : Une impulsive très calculatrice. En tant qu'impulsive, elle simplifie ses actions, va droit au but. Mais la calculatrice vient ensuite, qui raffine et combine... On savait

que vous n'épouseriez pas, d'ailleurs on vous aurait peut-être craint comme mari, on vous aimait mieux comme ami, et on espérait vous ravoir pour tel après le second mariage.

— Peut-être... c'est ce calcul que je n'ai pas analysé, mais dont j'ai eu l'intuition, qui m'a indigné, exaspéré... De là ma révolte, ma réponse et ma fuite.

— Oui, mais de là aussi la faute irréparable, l'abandon de votre carrière... Celle qui vous trahissait, en somme, valait-elle un aussi grand sacrifice ?

— A qui le dites-vous! Je l'ai si souvent maudite depuis, et je me suis si souvent bafoué moi-même... Quand je songe à mes élans de jeunesse! je voyais la vie si vivante et si colorée! J'aurais voulu la goûter sous toutes ses formes; je méprisais les gens qui s'enrégimentent et s'enferment dans un cercle limité. Je rêvais une destinée active, mouvementée et libre... Aujourd'hui, je suis libre, oui, très libre, à ne savoir que faire de ma liberté, et je me trouve moins intéresant qu'un notaire...

— Eh bien, avant de nous séparer, il faut prendre un parti : Promettez-moi de répondre à votre parent, de vous engager à lui donner votre concours l'hiver prochain.

— Je me sens si peu entraîné! J'aurai, malgré moi, le sentiment d'une déchéance : accepter la perche qui m'est tendue, me résigner à un semblant d'occupation... Je ne dis pas, cette besogne, faite supérieurement, pourrait avoir son intérêt et son utilité; mais moi, je serai inférieur.

— Tâchez de ne pas l'être. Cela dépend de vous, vous êtes bien assez intelligent, je pense! Vous n'auriez pas choisi cela par goût, je l'admets; mais imposez-vous un effort : l'effort vaut par lui-même.

Lucien Viray avait un cousin à la tête d'une grande industrie, ce cousin lui proposait de faire pour lui certains voyages d'étude. Il hésitait, nullement entraîné, comme il disait. Mme Bussy l'encourageait ferme.

— Oui, il faut vous imposer cette pénitence. Ce sera une bonne expiation volontaire... Savez-vous ce qui m'inquiète le plus dans votre cas? C'est que, privé d'un grand intérêt ou d'un intérêt forcé, les femmes jouent un trop grand rôle dans votre vie... Oui, les femmes, sans exception pour moi, si vous voulez; mais moi, je ne puis être qu'une donneuse de conseils, très

désintéressée, tandis que les autres... votre sœur veut vous marier, m'avez-vous dit?

— Ah! oui, une jolie idée! Sait-on qui on épouse? Connaît-on jamais à l'avance la « charmante jeune fille? »

— Pas plus qu'on ne connaît le « charmant jeune homme, » soyons équitables. Les risques sont sérieux, aussi bien pour l'un que pour l'autre... Je ne prêche pas la morale à outrance; mes principes ne sont pas inflexibles, mes préjugés sont plutôt légers. Je pense qu'en se mariant, on donne un bon exemple et qu'on a soi-même plus de chances d'être heureux, si l'on tombe heureusement, voilà tout... Ah! bien choisir la femme, et ne pas se laisser choisir par elle, tout est là!... C'est curieux, je vous envie d'être un homme, d'être libre, d'avoir la possibilité et la permission de suivre votre fantaisie; et, en même temps, je vous plains et je voudrais pouvoir vous protéger contre *elles*, ou contre *elle* toute seule... Les aventures, c'est séduisant! C'est dangereux, aussi. Vous êtes un sentimental, un énergique par certains côtés, mais enfin un sentimental. Vous avez été déjà victime de votre conception romanesque de la vie. Je ne voudrais pas vous voir devenir trop raisonnable, ce serait dommage, mais il ne faut pas non plus que vous soyez toujours puni sans l'avoir vraiment mérité.

Quatre jours plus tard, ils avaient quitté ce beau vallon ombreux de Camaldoli, où le hasard avait réuni leurs trois personnalités, si différentes, pour leur faire vivre, les uns par les autres, un moment intéressant ou simplement joli.

Un joli moment, n'est-ce pas beaucoup déjà?... Le solide, le durable, sont choses si rares en ce monde, que nous apprenons à attacher du prix à l'éphémère, au fugitif, lorsqu'ils ont eu un grand charme.

Un joli moment, c'est le petit nuage doré qui glisse sur un ciel lumineux et auquel le regard et le cœur se sont accrochés pour le suivre un instant dans sa fuite...

MARIANNE DAMAD.

(La dernière partie au prochain numéro.)

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

J'ai vu, pour la dernière fois, Anatole Leroy-Beaulieu très peu de jours avant sa mort; il était dans son grand cabinet de travail de l'École des Sciences politiques, à demi couché dans son fauteuil; sa tête amaigrie, presque momifiée, reposait sur des oreillers. Il avait voulu m'entretenir des examens qui allaient commencer et pour lesquels je devais le suppléer; sa voix mourante se ranima pour parler, avec une sollicitude détaillée, de ses élèves, et pour s'enquérir des nouvelles de l'Orient balkanique, où la guerre italo-turque lui faisait prévoir des complications prochaines. Ses élèves, les peuples de l'Europe et particulièrement de la péninsule des Balkans, c'étaient les préoccupations les plus chères à son esprit. Il aimait ces jeunes générations et ces jeunes nations qui lui paraissaient porter en elles le secret d'un avenir dont il s'était plu à sonder le mystère avec toute la force de son esprit avide de science et toute l'ardeur de son âme passionnée d'espérance.

La lourde charge de lui succéder dans cet enseignement auquel il donnait sans compter son temps et son travail, le souci de suivre et d'expliquer, dans leurs complications dramatiques, les événemens d'Orient, m'ont empêché jusqu'ici d'achever l'article que la *Revue*, où, de 1872 à 1911, sa signature a paru si souvent, se devait à elle-même de consacrer à cette mémoire. Au lendemain de sa mort, M. Francis Charmes lui a déjà rendu, dans sa chronique, un bref, mais définitif hommage. Aussi bien un certain recul n'est-il pas défavorable aux vrais grands morts; il permet, lorsque l'écho frivole des conversations mondaines et des regrets conventionnels s'est évanoui, de prendre plus juste

mesure de leur statue, de mieux discerner ce que le temps, grand niveleur des réputations surfaites, épargnera pour l'inscrire au livre d'or de l'histoire. Ne devant rien à la mode, rien à la réclame, rien à ces passions d'une heure qui gonflent de vent des noms bientôt oubliés, la figure d'un Anatole Leroy-Beaulieu semble s'élever à mesure qu'elle s'éloigne.

I

La division classique : l'homme, l'œuvre, cadre si commode pour un portrait d'écrivain, ne saurait convenir à qui veut étudier la vie et les livres d'Anatole Leroy-Beaulieu. Ses livres, c'est sa vie; ses livres sont des actes. Même dans le plus objectif d'entre eux, son ouvrage capital, *l'Empire des Tsars et les Russes,* on le retrouve lui-même avec toute sa personnalité; l'homme transparaît à travers l'œuvre; à plus forte raison, en est-il ainsi de ses études sur la vie sociale, religieuse, politique de son temps; elles sont action, non pas spéculation, ni œuvre d'art. Anatole Leroy-Beaulieu était le contraire d'un « homme de lettres, » ajusteur de mots, ciseleur de phrases; il était un homme de rêve que la hantise de l'idée incitait à l'action. Plusieurs de ses livres sont composés de conférences; il a semé, çà et là, ici même surtout, de nombreux articles qu'il n'a jamais recueillis en volume. Il lui suffisait d'avoir dit une fois ce qu'il avait à dire. Il faut donc, si l'on veut caractériser sa personnalité et mesurer son influence, recourir à ses livres, et, pour comprendre la portée de ses livres, connaître sa personnalité.

Anatole Leroy-Beaulieu est, avant tout, un indépendant, un individuel; on le comprendrait mal, si l'on prétendait l'expliquer uniquement par « le milieu et le moment » où il a vécu; sa forte personnalité a marqué sur ses idées le cachet original de son jugement propre. La « Liberté, » dont il a parlé avec des accens presque lyriques, c'est d'abord, pour lui, la liberté de travailler à sa guise, de voyager, de penser, de rêver à son heure et selon l'inclination du moment. Cet amour presque farouche de l'indépendance, qui est l'une des sources et l'une des formes de son « libéralisme, » il le doit à son éducation première; dès le lycée Bonaparte, sa santé délicate, l'extrême sensibilité de ses nerfs, font de lui un élève brillant, mais irrégulier; ses études sont coupées de longs voyages, de séjours à la campagne. Ses

camarades, qui sans doute enviaient un peu son sort, voyaient en lui un fantaisiste et le croyaient appelé à un brillant avenir dans les arts. Il avait, d'un artiste, l'imagination ardente, la sensibilité délicate; il avait aussi quelque chose du type classique qu'on se plaît à attribuer aux artistes; ses mains semblaient trop délicates et menues pour manier autre chose qu'un pinceau léger, ses pieds trop fins pour marcher autrement que dans un rêve, son corps trop frêle pour soutenir d'autre poids que celui de sa tête chargée de ses visions intimes. Ses longues boucles d'un blond cendré retombaient sur son front pâle, rejoignaient sur les tempes sa barbe soyeuse, et semblaient encadrer le dessin très pur de son visage d'une auréole de lumière dorée. Ses yeux d'un bleu profond et très doux, singulièrement pénétrans quand il les fixait sur l'objet de son attention, avaient parfois des extases, des absences, des étonnemens candides. Ceux qui l'ont connu, dans l'éclat de ses trente ans, croyaient voir marcher quelqu'un de ces beaux jeunes hommes sortis du pinceau des vieux maîtres du Nord. Tête d'artiste, non, plutôt tête rêvée et réalisée par un artiste. On a parlé, après ses travaux sur la Russie, de sa « tête de slave mystique. » J'ai entendu parmi ses amis étrangers, en Pologne notamment, vénérer « la tête de Christ d'Anatole Leroy-Beaulieu. »

A l'âge où les jeunes gens pâlissent sur les examens et les concours, lui formait son goût et ornait son esprit; je crois bien qu'il ne possédait aucun diplôme, si ce n'est peut-être la peau d'âne du bachelier. Il voyageait, en Italie surtout; il y accompagnait sa mère, veuve de bonne heure, âme délicate, d'une piété ardente et large, qui exerça sur la formation de ses sentimens intimes, de son âme idéaliste et sensible, une tendre et pénétrante influence. Il suffisait de connaître Anatole Leroy-Beaulieu pour deviner que de douces influences féminines avaient veillé discrètement sur sa vie, écartant de son chemin tout ce qui aurait pu troubler sa méditation : sa mère d'abord, ensuite cette compagne admirable qui sut, avec une sollicitude, une abnégation de tous les instans, créer, autour de son rêve, une atmosphère de calme, de sérénité, de charité. Au cours de ses voyages, il observait beaucoup et de près, non seulement les œuvres d'art, mais la nature et surtout les hommes, les sociétés et les nations. Il travaillait à ses heures, à sa manière : « J'ai beaucoup travaillé dans ma vie, pourra-t-il dire plus

tard, jusqu'à en être parfois malade. » Il étudiait avec ardeur les sujets qui enchantaient son imagination. Il est, en un certain sens, un autodidacte; il a lui-même dirigé ses études et ses recherches; il connaît les maîtres, mais il ne jure sur la parole d'aucun. Il serait difficile de citer ceux qui ont exercé sur lui une particulière influence, si ce n'est peut-être Saint-Simon et les Saint-Simoniens, Le Play, les grands « catholiques libéraux, » Lamennais, Montalembert, Lacordaire, dont le lyrisme vibrant, la générosité entraînante, le romantisme religieux, séduisirent sa jeunesse et auxquels il a consacré de belles pages où s'exhale l'ardeur d'un disciple, mais d'un disciple qui n'abdique pas son sens critique et qui juge les idées avant de les faire siennes. Son père, député de Lisieux en 1848 et pendant les premières années de l'Empire, était lié d'amitié avec Guizot et l'on pourrait trouver, chez Anatole Leroy-Beaulieu, quelque chose de l'âme rigide du grand doctrinaire; mais il ne faudrait rien exagérer; le disciple, si disciple il y a, s'est émancipé. Par son milieu familial, il était en relations avec les Saint-Simoniens, qui commençaient à monnayer les puissantes utopies du prophète pour en faire sortir le magnifique essor industriel et commercial de la France sous le second Empire; il doit, à cette école, la notion de l'importance essentielle de la religion dans la vie des sociétés et la pleine compréhension de la transformation radicale de la vie des grandes nations civilisées par le développement du machinisme, de l'industrie et du crédit. Les questions religieuses et les questions économiques, dans lesquelles Saint-Simon et ses disciples avaient apporté des vues si originales, seront aussi l'objet favori des études d'Anatole Leroy-Beaulieu; mais là, sans doute, s'arrête la ressemblance, et encore faut-il se défier de certaines analogies de surface qui cachent de profondes et décisives différences.

Il est nécessaire de dire, pour éclairer la physionomie morale d'Anatole Leroy-Beaulieu, qu'il jouissait, par sa famille, d'une large aisance. La formation si particulière qu'il put se donner n'eût pas été possible s'il avait dû faire carrière, gagner son pain et celui des siens. La fortune, souvent corruptrice pour les âmes faibles, devient, pour les individualités fortes et naturellement élevées, un merveilleux outil de formation. La nécessité du travail régulier et quotidien, qui soutient les caractères sans relief et augmente leur rendement, peut aussi couper les ailes d'un talent qui voudrait prendre son essor. La misère et la persécu-

tion sont déprimantes aussi souvent que la richesse et la faveur; la lutte sans répit, si elle n'aboutit pas au succès, use et brise les énergies. La fortune, qui donne le goût et l'habitude de l'indépendance, contribue à entretenir, chez certains hommes d'élite, la préoccupation des affaires publiques et l'illusion de croire que la « liberté » est le premier de tous les biens; pour celui qui lutte chaque jour âprement pour sa vie, c'est souvent, comme on l'a dit, la liberté qui opprime. Le libéralisme d'Anatole Leroy-Beaulieu est d'abord fait de son amour de l'indépendance personnelle. Il vit, pense, travaille sans entraves, sans but immédiat. Il préféra toujours l'indépendance de sa vie aux honneurs, l'indépendance de sa pensée à la satisfaction de jouer un rôle sur la scène politique où trop de cabotins coudoient les grands acteurs. C'est ce trait de son caractère qui se dessine au premier plan dès les premières années de sa vie d'homme.

Né en 1842, il assiste à la période de pleine prospérité du second Empire; c'est l'époque où il parcourt l'Europe, éduquant sa sensibilité, meublant sa mémoire, et où il ouvre les yeux sur la vie et sur le mouvement des sociétés. A l'âge où les idées que l'adolescence emmagasine commencent à se coordonner pour laisser jaillir la pensée personnelle, il a déjà vu la mêlée des opinions et l'anarchie des illusions généreuses aller se perdre, avec la seconde République, sous le manteau semé d'abeilles d'or d'un Napoléon. Mais l'idéal libéral survit à la chute de la liberté politique et, pour l'avoir longtemps cultivé dans le secret de leur cœur, les hommes de cette génération y sont restés fidèles à travers toutes les déceptions. Anatole Leroy-Beaulieu est du nombre de ceux qui entretiennent la flamme sacrée. Sous l'Empire, il est dans l'opposition, et, pourtant, en 1872, à l'âge où les passions politiques sont les plus ardentes, les plus impitoyables, on le voit prendre la plume et juger Napoléon III, vaincu et malheureux, avec sévérité, mais sans haine et sans partialité : c'est son premier article à la *Revue des Deux Mondes* qui fonde sa réputation, séduit Buloz et ouvre toutes grandes au jeune écrivain les portes de la maison.

Conflit, dans l'État, des anciens partis politiques; conflit, dans l'Église, des opinions ultramontaines et des espérances libérales; proclamation de l'infaillibilité doctrinale du Pape, cause d'inquiétude pour les uns, objet, pour d'autres, d'un en-

thousiasme sans mesure; conflit, en Europe, des grandes forces historiques; naissance, sous l'influence des idées françaises, et application du principe des nationalités qui unifie l'Italie, agite la Pologne, rassemble les Allemagnes et qui, finalement, faussé par Bismarck, adapté aux besoins de la force germanique, se retourne, en 1870, contre la France : tels sont les grands contrastes qui se déploient devant les yeux d'Anatole Leroy-Beaulieu. Il se passionne pour la « liberté des peuples, » son cœur est avec tous les révoltés du droit contre la force; il est tenté, en même temps, de se faire garibaldien et zouave pontifical. Ce joli trait, qui peint si bien les élans généreux de son caractère, je l'emprunte à l'excellent article que M. Pierre de Quirielle lui a consacré, au lendemain de sa mort, dans la *Revue hebdomadaire*. Déjà, dans cette anarchie des idées, dans ce déchaînement des forces, Anatole Leroy-Beaulieu cherche, parmi tant de ruines, ce qui demeure, et, parmi tant de sujets de divisions et de guerre, ce qui unit.

Nous avons, sur les premiers contacts de cette intelligence curieuse et de cette sensibilité délicate avec la vie, avec l'art, avec la politique, avec l'amour, un précieux témoignage, ce sont ces « fantaisies poétiques » qu'il publiait à vingt-cinq ans sous le titre : *Heures de solitude*. Rien n'est plus révélateur pour l'histoire d'une intelligence d'écrivain que ces premières confidences de son cœur à sa plume ; il est caractéristique qu'Anatole Leroy-Beaulieu ait débuté par un volume de vers et un roman. Il ne faut chercher dans ses poésies ni l'éclat du verbe, ni la fougue des passions, ni la richesse du rythme; ces vers n'annoncent pas un Lamartine, mais ils nous montrent dans quelles avenues s'engageait déjà sa pensée et quelles régions sereines elle habitait. L'épigraphe, empruntée à Schiller, dit assez l'inspiration de ces rêveries :

Nicht länger wollen diese Lieder leben
Als bis ihr Klang ein fühlend Herz erfreut
Mit schönern Phantasien es umgeben
Zu höheren Gefühlen es geweiht.

« Ces chants auront assez vécu s'ils résonnent jusqu'à une âme sensible, s'ils peuvent la réjouir, l'entourer des plus belles fantaisies et l'élever à de plus hautes pensées. » C'est une âme sensible qui parle aux âmes sensibles, et qui, à travers les fan-

taisies d'une imagination poétique, se donne déjà pour mission d'élever les pensées de ceux qui liront ses confidences. Ses sentimens sont tendres, doux, parfois naïfs. Les strophes consacrées à l'amour respirent la délicatesse et la pureté. Les yeux d'Anatole Leroy-Beaulieu ne se reposent sur rien qui ne soit élevé; son romantisme n'évolue jamais vers le réalisme et le naturalisme.

J'en ai déjà bien vu de douces jeunes filles
Qui m'ont charmé le cœur
Et j'aimais à les voir alertes et gentilles
Car en les regardant je me sentais meilleur.

Les vers ne valent pas cher, — il en est de meilleurs dans le recueil, — mais la nuance du sentiment est de qualité fine :

Fleur, miel, ou jeune fille, admirer au passage,
Respirer sans toucher, telle est la loi du sage.

Amour platonique, vertu, idéal ; réminiscences romantiques, imitation de Schiller et de Gœthe ; inspiration religieuse et parfois mystique (1), tel est le ton général de ces premières expansions poétiques. Mais on y voit aussi poindre l'apôtre futur de la justice internationale et de la liberté des nations. On est au lendemain de l'insurrection de 1863 ; plusieurs pièces chantent les malheurs de la Pologne ; voici une strophe curieuse, bien caractéristique des illusions de cette époque sur l'Allemagne que l'on ne voulait voir qu'à travers ses philosophes, ses poètes et ses musiciens ; c'est à propos de la Pologne :

Honte surtout au peuple artiste et libéral
Qui vit de poésie et comprend l'idéal,
A la terre de l'harmonie,
A ce peuple savant, philosophe et rêveur,
Qui n'en cache pas moins d'égoïsme en son cœur,
Honte à la noble Germanie.

D'autres vers célèbrent l'affranchissement de l'Italie et promettent à Venise le secours de la France.

La France a, de Milan, vengé le long outrage,
La France un jour viendra de l'impur esclavage
Délivrer la Reine des mers !

(1) Voyez par exemple *Un soir d'été à Paris*, pièce assez curieuse qui finit par une paraphrase du *Pater*.

Le roman, assez médiocre, qu'Anatole Leroy-Beaulieu écrit vers la même époque : *Une troupe de comédiens*, a aussi en partie pour cadre Venise et retrace la prise de « la Reine des mers » par les Autrichiens en 1849.

Telles étaient les « fantaisies poétiques » où se plaisait la jeunesse d'Anatole Leroy-Beaulieu, fantaisies déjà sérieuses, austères même ; il promène son ardente curiosité à travers l'Europe où bouillonnent les aspirations nationales et où fermentent les espérances libérales, d'autant plus séduisantes pour un jeune cœur épris de justice et d'idéal qu'elles sont vaincues, refoulées, bridées. Déjà, dans ces « années d'apprentissage, » apparaissent ses goûts sérieux, les tendances élevées de son esprit. Ses pèlerinages d'art et d'études à travers le monde latin et germanique, dont il sait les langues et connaît les littératures, sont laborieux. « L'étude des différens peuples de l'Europe, pourra-t-il dire dans la préface de *l'Empire des Tsars et les Russes*, de leurs mœurs, de leur littérature, de leurs institutions, de leur état social, a été la principale occupation de ma jeunesse. » Il subsistait, malgré tout, dans ces études, un côté amateur, ou, pour employer sa propre expression, « fantaisie. » La guerre de 1870 va apporter à ce jeune homme de vingt-huit ans, déjà si au courant de ce qui se passe à l'étranger, des raisons patriotiques de s'en instruire davantage et d'éclairer ses compatriotes : ce sera sa manière à lui de travailler au relèvement de la patrie mutilée. L'année terrible a déterminé l'orientation intellectuelle et morale des hommes de cette génération. La précédente, celle du second Empire, avait été dupe de son optimisme ; elle avait cru, avec Bastiat, aux « harmonies économiques ; » l'essor industriel de la France sous Napoléon III, le succès du régime libre-échangiste, paraissaient inaugurer le règne de l'industrialisme, prédit par Saint-Simon, et annoncer l'âge d'or de la paix et de la concorde universelle ; la bourgeoisie française se laissait aller à la joie de vivre, de travailler, d'accroître ses richesses ; le Corps législatif rejetait ou mutilait les lois militaires proposées par le maréchal Niel ; la jeunesse libérale et républicaine était séduite par les utopies humanitaires ; on s'imaginait que les nations unifiées s'embrasseraient et tresseraient des couronnes à la France, apôtre du principe des nationalités. On avait cru à la force du droit, et voilà que l'on se réveillait en face de Bismarck et du droit de la force. La France s'était trompée sur elle-même et

sur les autres. Pour éviter le retour de pareilles catastrophes, il fallait qu'elle se connût mieux elle-même et qu'elle connût mieux les autres; il fallait qu'une génération réparatrice refît une France forte, une France complète. Taine se faisait historien et étudiait « les origines de la France contemporaine; » Sorel renonçait au roman pour devenir un maître de la politique étrangère et montrer comment l'évolution interne de la France est conditionnée par les intérêts et les ambitions des autres puissances; Boutmy fondait l'École libre des Sciences politiques; Anatole Leroy-Beaulieu allait révéler à la France que, là-bas, dans les plaines de l'Europe orientale, grandissait une puissance colossale, la Russie, qui pourrait un jour se dresser en face de l'Allemagne, et que le slavisme pourrait devenir un contrepoids au germanisme. Le tempérament moral d'Anatole Leroy-Beaulieu ne sera pas modifié dans son essence; il restera idéaliste, il gardera même son optimisme; mais il y trouvera désormais un principe d'action. La blessure de la France mutilée ne s'est jamais guérie dans le cœur de ce bon Français. Si objectives que soient ses études sur les pays étrangers, notamment sur la Russie; si exactes que soient ses méthodes d'observation; si scrupuleuse sa volonté de rendre à chaque peuple la justice qu'il mérite, il n'en est pas moins vrai que ses travaux ont pour mobile secret l'intérêt national; comme une flamme interne et sacrée, l'amour raisonné de sa patrie malheureuse vivifie toute son œuvre et lui confère son unité. L'humanitarisme un peu flottant de sa jeunesse n'a pas résisté aux leçons de l'expérience; un patriotisme ardent, qui n'est pas exclusif et qui reste idéaliste, lui succède.

II

Vers 1870, la France ignorait presque tout de la Russie; elle ne la connaissait que par son gouvernement et sa diplomatie; l'âme russe, les mœurs russes, les ressorts profonds qui déterminent les manifestations extérieures de la vie dans ce corps immense, lui étaient inconnus. Anatole Leroy-Beaulieu, sur une indication de Buloz, entreprit de les lui révéler. Dès lors commença pour lui un immense labeur de quinze années d'où sortirent les trois volumes de *l'Empire des Tsars et les*

Russes (1) et de nombreux articles qui n'ont pas été recueillis en volume. Il faut y ajouter ce livre si intéressant : *Un homme d'État russe (Nicolas Milutine) d'après sa correspondance inédite, Étude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II (1855-1872)* (2) où il explique les grandes réformes du « Tsar libérateur » et montre, pour ainsi dire, la politique russe en action. Dans une abondante documentation, précise, contrôlée par lui-même, grâce à sa connaissance approfondie de la langue russe, Anatole Leroy-Beaulieu fait un classement et un choix ; il ordonne, il compose ; son analyse du caractère russe, de la société et du gouvernement, est un modèle de conscience et de pénétration en même temps que d'exposition claire, précise et colorée : œuvre de science en même temps qu'œuvre d'art. Non seulement Anatole Leroy-Beaulieu a révélé la Russie à la France, ainsi qu'en témoigne un bon juge, E.-M. de Vogüé, mais il a aidé les Russes à se mieux connaître eux-mêmes, à prendre conscience plus nette des traits dominans de leur nature. La méthode est celle de Taine ; mais on trouve aussi, dans *l'Empire des Tsars et les Russes*, la trace de l'influence de Le Play. La supériorité de l'œuvre d'Anatole Leroy-Beaulieu vient de ce qu'il a le goût des études économiques dans leurs rapports avec la vie, et le sens des problèmes religieux : par là il s'élève très au-dessus de l'école positiviste. Cette compréhension de l'importance capitale des questions religieuses dans la vie des peuples, que l'on trouve aussi chez Saint-Simon et chez Le Play, fait du troisième volume du grand ouvrage d'Anatole Leroy-Beaulieu, consacré à *la Religion*, un véritable chef-d'œuvre. Nulle part l'auteur n'a fait preuve d'une pareille ampleur de vues, en même temps que d'une égale pénétration psychologique. « Partout de nos jours, écrit-il, il y a, entre les questions religieuses et les questions sociales, une corrélation qui éclate aux yeux les moins ouverts ; et cette connexité deviendra plus manifeste à chaque génération ; » c'est pour avoir compris cette compénétration réciproque des questions religieuses et des questions sociales qu'Anatole Leroy-Beaulieu a si bien expliqué « le fond religieux de l'âme russe ; » c'est aussi

(1) Hachette, 3 vol. in-8. L'ouvrage est épuisé. Nous serait-il permis d'exprimer le vœu que les héritiers et les éditeurs d'Anatole Leroy-Beaulieu fassent faire un nouveau tirage d'un livre qui n'a rien perdu de sa valeur?

(2) Hachette, 1884, in-16.

pourquoi il a si finement analysé les idées et expliqué l'apostolat social et mystique de Tolstoï, soit dans *l'Empire des Tsars*, soit dans le bel article qu'il écrivit ici même après la mort du vieux *barine* de Iasnaïa Poliana avec qui il avait eu, au cours de ses voyages, de longs entretiens. Il y avait, entre ces deux apôtres du « renouvellement intérieur de l'homme, » du salut des sociétés par la réforme des individus, de secrètes affinités. « Son originalité, a dit, du grand romancier russe, l'écrivain français, était dans le sentiment moral, dans l'inspiration évangélique ; » on pourrait lui appliquer à lui-même ces paroles. Tolstoï eut plus de génie, mais Anatole Leroy-Beaulieu l'emporte par le sens de la mesure, par le bon sens.

Nous chercherons moins ici à analyser l'œuvre d'Anatole Leroy-Beaulieu qu'à faire comprendre son âme. Mais il faut, une fois pour toutes, avoir dit que son grand ouvrage sur la Russie le classe parmi les maîtres de la littérature politique, parmi les initiateurs d'un genre d'études si nécessaire, dans un temps d'âpre concurrence internationale, à un peuple vaincu. Il a complété et mis à jour son grand ouvrage par des articles d'actualité chaque fois qu'un grand événement est venu modifier ce qu'il avait dit de la Russie. C'est d'abord la naissance et le développement, dans l'Empire des Tsars, particulièrement en Pologne et dans le bassin du Donetz, de la grande industrie. Le moujik, qu'il avait décrit si foncièrement paysan, abandonne son *isba*, quitte son *mir* et vient s'agglomérer autour des hautes cheminées et des puits de mines : c'est le commencement d'une évolution sociale et morale qui désespérait Tolstoï vieillissant, et dont Anatole Leroy-Beaulieu a montré ici, avec plus de sérénité d'esprit, les inévitables conséquences (1). « Ainsi se modifie, disait-il, sans révolution et sans secousse brusque, sous l'action lente et continue des agens économiques, la structure intime, avec les conditions sociales, de l'immense empire. » Encore quelques années et les « secousses brusques, » la « révolution » même, allaient venir. Personne ne suivit de plus près ces événemens, et avec plus d'attention sympathique, qu'Anatole Leroy-Beaulieu. Il aimait la Russie et la liberté ; il crut, avec tout son cœur de « libéral, » et aussi avec tout son patriotisme de Français, à l'heureuse issue des réformes constitutionnelles inau-

(1) *Les transformations sociales de la Russie contemporaine*, 1er août 1897.

gurées par le manifeste du 17 octobre 1905. Il assista à l'ouverture, par le tsar Nicolas II, de la première Douma, dans la salle Saint-Georges au palais d'Hiver, « un des spectacles les plus grandioses et les plus impressionnans qu'il m'ait été donné de contempler dans ma vie déjà longue, » a-t-il dit (1) ; il a décrit en une page saisissante le tableau de « ces deux Russie qui se regardaient, se toisaient, se défiaient l'une l'autre, » la Russie officielle et bureaucratique d'une part et les représentans du peuple russe de l'autre ; et, dès cette première séance, il a prédit la dissolution prochaine de la Douma et l'échec de réformes dont la tendance révolutionnaire allait s'affirmer dans le manifeste de Wiborg. Nul ne déplora davantage cette faillite des espérances libérales que l'ami de toutes les libertés sages, Anatole Leroy-Beaulieu, mais il ne désespéra pas de l'avenir. « Selon un proverbe national, écrivait-il ici même (2), la Russie a quitté une rive et n'a pas atteint l'autre ; mais elle ne peut ni retourner à la rive ancienne, ni jeter l'ancre entre les deux bords opposés. Si périlleux que semble le passage, il le lui faut achever, et, avec de la prudence, de la persévérance, de la décision, rien ne lui interdit d'y réussir. Au lieu d'être au terme d'une révolution avortée, la Russie est au début d'une longue évolution qui peut encore s'accomplir sans catastrophe, sans rupture brusque entre le passé et l'avenir ; mais pour que cette évolution, de l'absolutisme au régime constitutionnel, s'achève sans révolution, quelques mois ou quelques années ne suffiront pas ; il y faudra un demi-siècle de luttes, les efforts d'une au moins, de deux ou trois générations peut-être. » « En dehors du régime constitutionnel, a-t-il dit ailleurs, il n'y a plus d'issue pour le peuple russe (3). »

Pour l'homme qui avait si admirablement analysé et décrit l'organisation et la psychologie religieuse de la Russie, l'ukase d'avril 1905 était un événement dont nul mieux que lui ne pouvait mesurer l'importance. La liberté religieuse, Anatole Leroy-Beaulieu l'avait demandée dans son livre ; il la salua avec

(1) Voyez *Questions actuelles de politique étrangère*, 1 vol. in-16 ; Alcan, p. 365.

(2) *Entre deux rives. — La Russie devant la troisième douma*, 15 septembre 1907.

(3) *La Russie nouvelle et la liberté religieuse* ; *Revue* des 1er et 15 avril 1910 ; Cf. Préface de l'ouvrage de M. Pierre Chasles : *le Parlement russe* (Arth. Rousseau, 1910). M. P. Chasles est aussi l'auteur d'un bon article sur *Anatole Leroy-Beaulieu et l'Empire des Tsars* paru dans la *Revue des Sciences politiques* (janvier 1913).

enthousiasme quand elle parut assurée, il la défendit quand elle fut attaquée et retirée : c'est l'objet des deux articles que nous venons de citer. L'Empire des Tsars n'est pas habité par une seule race, un seul peuple ; on y trouve plusieurs religions et de nombreuses sectes ; tout autour du noyau grand-russe s'étendent des provinces frontières, des *Oukraïnes*, qui ne sont ni les moins prospères, ni les moins civilisées : la Finlande est protestante, la Pologne catholique, le Caucase arménien et musulman ; beaucoup de Moscovites de pur sang russe appartiennent, ouvertement ou en secret, aux sectes du *raskol*. C'est pourquoi la politique des partis de droite, le nationalisme intransigeant des « hommes russes, » les mesures de concentration autocratique de M. Stolypine, l'abandon de la méthode « libérale » vis-à-vis des religions non « orthodoxes, » n'avaient pas l'approbation d'Anatole Leroy-Beaulieu ; il croyait cette méthode dangereuse pour la Russie, il aurait préféré, pour elle, la liberté religieuse et « un régime constitutionnel... appuyé sur un large self-government régional. » Telles étaient ses vues ; il ne nous appartient pas de les discuter ; il suffit qu'elles aient été celles d'un ami sincère et désintéressé de la Russie et de l'un des hommes de tous les pays, — y compris la Russie elle-même, — qui l'ont sans doute le mieux connue.

Un empereur, un roi, un pape, une restauration, paru en 1879, est le recueil des premiers articles politiques, refondus et complétés, d'Anatole Leroy-Beaulieu. Napoléon III, Victor-Emmanuel, Pie IX, Alphonse XII y sont étudiés dans leur personnalité et dans leur politique. C'est, à propos d'eux, toute l'Europe et trente ans d'histoire que l'auteur fait revivre ; œuvre de maturité déjà, où apparaît une connaissance directe et personnelle des personnages et des faits, mais où l'on retrouve encore les traces de la ferveur du jeune pèlerin, qui s'enthousiasmait pour l'unification et la libération de l'Italie. L'étude sur Pie IX le montre « catholique libéral, » convaincu des dangers, pour l'Église, de l'esprit infaillibiliste et de l'excessive centralisation gouvernementale. Un des premiers parmi les écrivains catholiques, Anatole Leroy-Beaulieu indique les avantages qui peuvent résulter, pour l'extension du pouvoir spirituel et du magistère moral de la Papauté, de la perte de son domaine temporel.

Dans *la France, la Russie et l'Europe*, qui date de 1888,

Anatole Leroy-Beaulieu analyse la situation de l'Europe au moment où un jeune empereur vient de monter sur le trône des Hohenzollern et où s'ébauche, entre Paris et Pétersbourg, une alliance destinée à faire contrepoids à la Triplice et à rétablir l'équilibre de l'Europe. Lorsqu'il s'en est allé, pour la première fois, en Russie, François Buloz lui a dit : « Allez voir si la Russie n'est pas une planche pourrie. » Il a vu ; il a constaté que, si l'écorce est, par endroits, attaquée, « le cœur du bois est sain. » Dans un chapitre très remarquable, il expose quels seraient, dans une alliance, les avantages des deux pays, l'apport de chacun d'eux, les risques inégaux qui en résulteraient pour l'un et pour l'autre. La conclusion est très favorable à la conclusion d'une alliance, alliance de paix, de sécurité, de garantie sur laquelle la France ne peut pas compter pour une politique de « revanche, » et à laquelle elle ne doit sacrifier ni ses grands intérêts en Orient (1), ni ses bonnes relations avec l'Autriche. Sur la nécessité, pour l'équilibre de l'Europe, de l'existence et de l'intégrité de l'empire des Habsbourg, sur l'avantage, pour nous, d'un rapprochement entre Vienne et Pétersbourg, Anatole Leroy-Beaulieu apporte des argumens que le temps n'a pas affaiblis. Au contraire, son étude sur la rivalité anglo-russe n'a plus qu'un intérêt historique ; il y expose très clairement la politique russe en Asie, ses fins, ses moyens. Il est piquant de remarquer que, cherchant quels alliés l'Angleterre pourrait trouver contre la Russie, en cas de conflit en Asie, Anatole Leroy-Beaulieu n'oublie que le Japon ; il a parfaitement vu et expliqué que le point vulnérable de l'empire russe était sur le Pacifique ; mais, d'où viendrait le coup, il ne l'a pas deviné : l'avenir réserve de ces surprises aux écrivains politiques (2) !

Après la Russie, l'Orient balkanique, l'Empire ottoman, ont été l'objet de ses études. Il ne nous a laissé aucun ouvrage important ni sur les Slaves des Balkans, ni sur les populations de la Turquie; aussi bien n'en a-t-il pas fait une étude métho-

(1) Sur les inconvéniens de « l'engouement » franco-russe, l'auteur est revenu dans ses *Études russes et contemporaines* (1897, Calmann-Lévy) et particulièrement sur le danger de sacrifier à la Russie nos intérêts en Orient. Ce volume contient en outre divers articles ou préfaces : *Alexandre II. — Alexandre III. — Le Pape Léon XIII.— Gladstone. — La Visite de Nicolas II. — La France, l'Italie et la Triple alliance*, avec un échange de lettres entre l'auteur et Ruggiero Bonghi, etc.

(2) Ce volume renferme en outre une intéressante étude sur *Katkof*.

dique et complète. Ce qu'il va chercher en Orient, c'est l'application d'un principe de justice internationale : la libération des peuples. En Italie et en Allemagne, le principe des nationalités, venu de France, a fait son œuvre au détriment de la France; dans le monde slave, dans la péninsule des Balkans, il servira la politique française en créant des contrepoids à la puissance germanique : c'est l'espérance d'Anatole Leroy-Beaulieu. Il trouve l'intérêt de sa patrie d'accord avec un principe supérieur de justice ; double raison pour lui de soutenir la cause des peuples d'Orient. Il fit campagne, en 1896, pour une intervention française en faveur des Arméniens. Dans son éloquente conférence : *les Arméniens et la question d'Arménie* (1), il demande que l'Europe, et, à sa tête, la France, obligent la Turquie à donner à toutes les nationalités des garanties de sécurité et des réformes, conformément au texte du traité de Berlin. L'intérêt de l'humanité et celui de la France, dans cette question arménienne, lui semblaient coïncider : il y voyait un cas particulier d'une loi générale qui fait qu'en Orient, la cause des peuples, sans en excepter le peuple turc, ne fait qu'un avec celle de l'influence française. Il connaissait, pour les avoir visités chez eux, tous les peuples de l'empire ottoman et il avait constaté quel est encore, parmi eux, le prestige de la France. Ces magnifiques vestiges de la grandeur de l'ancienne France, qui assurent à la France d'aujourd'hui, à sa langue, à ses intérêts politiques et économiques, une si précieuse avance sur ses concurrens, Anatole Leroy-Beaulieu ne comprenait pas qu'on en pût méconnaître l'importance, en compromettre le maintien. Son patriotisme et son libéralisme, si désintéressés et si purs, n'arrivaient pas à concevoir qu'un gouvernement français d'esprit sain pût sacrifier à des passions sectaires, à la chimère du laïcisme, les intérêts les plus évidens de la France. Dans un vigoureux article (2), il a flétri ici même les lois Waldeck-Rousseau appliquées par le cabinet Combes. L'état d'esprit de certains « radicaux » était, pour lui, une énigme indéchiffrable. « Nous croyons volontiers au patriotisme de tous, disait-il; comment prétendre rester patriotes, si, dans le vote ou dans l'application des lois, on ne veut tenir aucun compte de la répercussion de ces lois sur la

(1) Imprimerie Clamaron-Graff.

(2) *Revue* du 1er mars 1903. *Les Congrégations religieuses, le Protectorat catholique et l'influence française au dehors.*

puissance du pays? » Il se désespérait de penser que les solutions libérales, qui lui étaient chères, auraient été, en même temps, les plus favorables à l'influence française : « Et dire que, pour échapper à cet avilissement d'une double politique ou d'une double morale, pour conserver à la France le droit de porter la tête haute en face des nations, il n'y avait qu'à rester fidèle à soi-même, à se fier à l'esprit moderne, à la raison ou au bon sens français; il n'y avait qu'à laisser la France donner, chez elle, l'exemple de ces principes qu'elle prétend représenter aux yeux des peuples, et qu'à reconnaître, à tous les Français, sans privilège pour les uns, sans exception pour les autres, l'égal bénéfice de la liberté, dans le droit commun! » Tout Anatole Leroy-Beaulieu « libéral » et patriote est là! Et voici comment cet homme, l'un des Français qui connaissaient le mieux les autres peuples, qui avait le plus réfléchi aux destinées et aux intérêts de la France au dehors, républicain et libéral sous l'Empire, concluait son article : « Le jour où, pour obéir aux sommations de l'anticléricalisme, la France aura lâchement abdiqué sa fonction de grande nation catholique, elle sera singulièrement diminuée aux yeux mêmes des peuples où le nom français avait gardé le plus d'éclat et le plus d'amis. Ce sera, pour nous, le signal de la décadence définitive, de l'irrémédiable déchéance préparée et hâtée par des mains françaises. A l'heure fatidique des compétitions universelles, entre les peuples et les races, nous aurons, nous-mêmes, rejeté ou brisé, comme inutile, le traditionnel instrument de notre ascendant ou de notre suprématie au loin... Veut-on la caractériser d'un mot... je n'en trouve qu'un : la politique de l'anticléricalisme est, pour la France, une politique de suicide national (1). »

J'ai déjà dit comment, après 1870, les études un peu flottantes, un peu « fantaisistes, » d'Anatole Leroy-Beaulieu s'étaient précisées et orientées vers un but : la reconstitution de l'intégrité et de la grandeur française, l'avènement de la justice internationale. Il ne séparait pas ces deux grandes causes, l'avènement de la justice internationale ayant pour condition essentielle et devant avoir pour premier effet la reconstitution de l'intégrité française. La question d'Alsace-Lorraine est partout, invisible et présente, dans les ouvrages de ce grand Fran-

(1) P. 112, 113. Cf. dans *les Doctrines de haine*, p. 227.

çais; il en a peu écrit, mais il y a pensé toujours et il en a beaucoup parlé, dans ses cours, avec une émotion que ses auditeurs n'oublieront jamais. « Durant de longues années, je me suis demandé, anxieusement, quel était notre devoir et quel était notre droit vis-à-vis de l'Alsace-Lorraine. Avions-nous le devoir, avions-nous même le droit d'en parler, d'en écrire publiquement (1)? » Il ne rompit le silence qu'en 1911, pour étudier la question de l'autonomie de l'Alsace-Lorraine et de la lutte pour la culture française; il le fit avec un tact et une discrétion parfaite, mais aussi avec joie, comme s'il eût voulu, avant de mourir, libérer sa conscience. La solution, il ne la trouve pas dans un vague internationalisme humanitaire, dans une abdication de nos revendications françaises, mais plutôt dans la constitution d'une fédération européenne (2); il n'en aperçoit d'ailleurs la possibilité qu'à travers des obstacles pour le moment insurmontables, dont le premier est la question d'Alsace-Lorraine elle-même. Anatole Leroy-Beaulieu ne s'est laissé séduire par aucun des sophismes pacifistes qui ont cours aujourd'hui; il était plus « humain, » cependant, que tous nos faiseurs de systèmes; il l'avait prouvé par l'admirable et bien rare effort d'objectivité qu'il avait réalisé toute sa vie pour connaître les peuples étrangers et entrer dans leur mentalité. Nous sommes tous portés à mesurer les autres d'après notre propre échelle, à les juger d'après notre propre conception du droit. S'il existait, pour Anatole Leroy-Beaulieu, des critères invariables du juste et de l'injuste, il savait aussi se garder de prendre pour l'absolue justice ce qui n'en est que la forme relative, transitoire ou locale. Avant de juger, il s'efforçait de comprendre. Il croyait que pénétrer l'âme des autres peuples, analyser leurs sentimens, interpréter leurs besoins, étudier leurs intérêts, ce n'est pas seulement la condition nécessaire pour les juger avec impartialité, c'est encore le moyen de mieux connaître, de mieux aimer notre propre pays, de comprendre, par une expérience personnelle, qu'il est le seul où nos intelligences puissent fleurir, nos âmes s'épanouir pleinement, le seul où nos morts parlent à nos cœurs et où les pierres mêmes ont un sens.

(1) Ces lignes sont le début de son article : *l'Alsace-Lorraine et la lutte pour la culture française*, dans *le Correspondant*.

(2) Il indique cette idée dans son *Rapport général sur les États-Unis d'Europe au Congrès des Sciences politiques* de 1900.

III

Il serait difficile et factice de faire une classification rigoureuse parmi les œuvres d'Anatole Leroy-Beaulieu. Toutes, sans en excepter même les œuvres politiques dont nous venons de parler, sont inspirées ou dominées par une idée morale, jusques et y compris une brochure datée de 1875 sur *la Restauration de nos monumens historiques*. Elles n'appartiennent pas à un genre nettement défini. Entre *la Révolution et le Libéralisme* (1890), *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie* (1892), *Israël chez les nations* (1893), *Le règne de l'argent* (1894-1897), le *Dialogue sur le socialisme et l'individualisme*, *les Doctrines de haine* (1902), un grand nombre d'articles et de conférences, où sont abordés les sujets les plus variés, le lien est facile à saisir ; je le chercherais, pour ma part, non point tant dans les divers aspects de l'idée de liberté, si chère qu'elle ait été à Anatole Leroy-Beaulieu, que dans le développement, et je dirais presque, la prédication de l'idée de justice. Il n'est ni un historien, comme Taine ou Sorel, bien qu'il ait écrit d'excellentes pages historiques, ni un économiste, comme son frère M. Paul Leroy-Beaulieu, bien qu'il ait abordé certaines questions qui touchent à l'économie politique, ni un publiciste spécialement occupé des affaires religieuses, comme Montalembert ou Veuillot, bien qu'il les ait étudiées avec passion : il est tout cela en quelque mesure, mais il est surtout autre chose : il est un moraliste, c'est-à-dire qu'il s'abstrait rarement de ses préoccupations morales. Il tempère même la rigueur de ses doctrines « libérales » en économie politique, en sociologie, par des considérations d'ordre moral. M. Pierre de Quirielle a bien raison d'hésiter à le ranger parmi les « doctrinaires ; » ce grand idéaliste a eu, certes, dans tous les domaines de la pensée, ses préférences et ses répugnances très caractérisées, mais il s'est toujours placé plus haut que les controverses doctrinales, il a toujours été prêt à subordonner ses opinions à ce qu'il croyait être la justice. On a dit de lui qu'il recherchait en tout « la justesse ; » disons tout simplement la justice. Il a poussé l'amour de la justice jusqu'au degré héroïque qui est la charité. C'est là le point central de son œuvre, ce qui en fait l'unité, ce qu'elle renferme de plus bienfaisant et de plus durable. Cet amour de la justice,

qui a été la lumière de sa vie, avait sa source dans l'Évangile, dans le sentiment chrétien très élevé et très large qui vivait dans son cœur et qui, de là, éclairait son intelligence et dirigeait son jugement; il est le trait dominant de sa personnalité morale; il donne à sa physionomie ce qu'elle a de plus noble, de plus désintéressé. Même ses prédilections pour la « liberté » sont, chez lui, une forme de ce besoin de justice. Lorsqu'un conflit s'élève dans son esprit entre les doctrines « libérales, » qui lui venaient de son milieu, de son éducation, de son goût personnel pour l'indépendance, et son ardent et profond désir de justice, c'est le second qui l'emporte.

Peu d'hommes de notre temps ont eu, du rôle du christianisme et en particulier de l'Église catholique, dans la société moderne, une idée plus grande qu'Anatole Leroy-Beaulieu; peu d'hommes ont été plus préoccupés que lui de l'avenir de cette Église dont le pouvoir lui apparaissait comme le plus haut qui ait jamais existé en aucun temps et comme le seul capable, encore aujourd'hui, d'opérer dans les sociétés humaines cette réforme morale sans laquelle il estimait que toutes les autres sont caduques. Il pense, avec Saint-Simon, que le grand magistère moral de l'humanité doit appartenir à un pouvoir religieux; et il croit, à l'encontre de Saint-Simon, que ce pouvoir peut être l'Église catholique et la Papauté. Il a beaucoup lu les grands catholiques de l'école « libérale; » il voit, comme eux, l'avenir dans une alliance, une collaboration de l'Église et de la « liberté. » J'ai dit déjà comment il comprenait la « liberté; » mais il n'était pas, comme ces foules dont parle Bossuet, prêt à suivre tous les faux prophètes, « pourvu qu'il en entende seulement le nom. » Il n'était pas un doctrinaire du « libéralisme, » moins encore dans le domaine religieux que dans le domaine économique. Dans l'introduction de son livre *l'Église et le Libéralisme*, il a soin de spécifier qu'il s'agit de la « liberté » politique, et que d'ailleurs « la liberté n'est qu'un moyen et non un but. » Il croit à la nécessité et à l'avenir de la « liberté » politique et il a beau regarder autour de lui, il ne découvre pas « pour les questions religieuses notamment, d'autres solutions que les solutions libérales. » La « liberté » qui lui est chère, ce n'est pas l'idole révolutionnaire, le principe abstrait et absolu condamné par Grégoire XVI et Pie IX, c'est plutôt les « libertés, » telles qu'on les comprend en Angle-

terre ou, au sens négatif, l'*habeas corpus*, les garanties des individus contre les abus du pouvoir, la faculté de résister à tout absolutisme humain, de ne subir aucune contrainte dans sa pensée et dans sa volonté. Il a horreur du jacobinisme qui sacrifie l'individu à l'État et qui aboutit, au nom de la « liberté, » à la pire des tyrannies. Il voit dans le christianisme la plus forte barrière contre cette absorption de l'individu; il a affranchi l'homme ancien; il garantira la « liberté » de l'homme moderne. Jésus-Christ est mort pour chaque individu, non pour l'État ou la société, et sa mort donne un prix infini à chaque âme individuelle; elle condamne tous les genres d'oppression comme incompatibles avec la dignité de chaque homme. « Il faut qu'un peuple croie ou qu'il serve, » dit Anatole Leroy-Beaulieu citant Tocqueville. Voilà, si je le comprends bien, en quel sens il est un « catholique libéral; » peut-être serait-il plus exact de dire qu'il est un libéral catholique.

Il a épanché dans son livre *Les catholiques libéraux* quelques-unes des angoisses de son propre esprit, partagé entre les sentimens profondément catholiques ancrés dans son cœur par son éducation et fortifiés par ses méditations intimes, et ses tendances « libérales » en politique et en sociologie. On y sent vibrer des accens très personnels, comme dans cette page éloquente où il s'élève contre Émile de Laveleye et combat sa proposition de faire adopter aux nations modernes le protestantisme comme plus compatible avec la liberté politique et la démocratie. Il ne va pas jusqu'à admettre, avec Tocqueville, que le catholicisme soit, de toutes les formes du christianisme, la plus favorable à la démocratie, mais il rejette aussi la proposition contraire. « Ce que l'Église combat dans la démocratie moderne, dit-il, ce n'est pas la démocratie elle-même, ce n'est ni l'égalité, ni la fraternité, c'est l'esprit de la démocratie contemporaine, ses passions, ses convoitises, ses instincts antireligieux, ses appétits de domination. » Ceux qui font la guerre au catholicisme préparent le lit de la révolution et du socialisme; mais il faut bien se garder aussi de faire, de la lutte contre la révolution, de la contre-révolution, l'accompagnement obligé de la religion; l'Église doit être au-dessus de tous les régimes politiques, la religion au-dessus des querelles des partis, car « en religion, non moins qu'en politique, la faveur des partis va presque toujours aux opinions les plus tranchées et aux thèses

les plus outrées. » L'esprit mesuré d'Anatole Leroy-Beaulieu ne sympathise nullement avec Louis Veuillot dont il admire cependant le talent; il craint, pour l'Église, cette domination du « laïcisme journalistique » qui s'arroge le droit de juger les évêques et à qui tout semble permis parce qu'il défend l'ultramontanisme. Entre les « ultramontains » et les « libéraux, » entre Veuillot et Dupanloup, Montalembert, Lacordaire, ses sympathies vont nettement au second groupe.

Qu'Anatole Leroy-Beaulieu, apôtre ardent de la liberté, ne soit cependant pas un « doctrinaire » du libéralisme et qu'il n'admire pas intégralement la révolution française et ses principes, c'est ce que prouve surabondamment son ouvrage *La Révolution et le Libéralisme* qui parut d'abord ici même, en 1889, après l'Exposition du Centenaire, et qui est l'un des plus originaux qu'il ait écrits. Il est l'adversaire de tous les blocs; ses conceptions sont assez larges et assez élevées pour lui permettre de faire une place dans ses admirations même à des idées qui pourraient sembler contradictoires. Il est un aristocrate de la pensée, il se refuse à penser avec la foule; penser ne peut être, à ses yeux, qu'un acte individuel et personnel, l'acte par excellence où se révèle la liberté de chaque homme. En face du culte officiel de la Révolution, il maintient son droit de juger, d'exercer sa critique personnelle. Ses articles sont moins amers, moins profonds peut-être aussi, que les fortes *Remarques sur l'Exposition du Centenaire* de Vogüé. Anatole Leroy-Beaulieu est un psychologue moins pénétrant, un logicien moins rigoureux que Taine, dont il admire les travaux sans approuver toutes ses conclusions, mais il met peut-être mieux en lumière tout ce qu'a de complexe l'œuvre de la Révolution; il fait mieux le départ de ce qui, pour lui, mérite de survivre et de ce qu'il voudrait voir disparaître. Somme toute, malgré ses réserves, Anatole Leroy-Beaulieu est plutôt un défenseur de la Révolution; elle a lancé dans le monde une conception nouvelle du droit, droit des individus, droit des nationalités, droit de résistance à l'oppression; et c'est de quoi il lui est reconnaissant. Les « Droits de l'homme, » tels qu'ils ont été écrits par les Constituans, lui apparaissent comme la base indestructible de toutes les libertés sans lesquelles nous ne pourrions plus vivre. Il regrette que les révolutionnaires aient fait table rase d'un passé où subsistaient d'excellentes institutions, il se fait le défenseur attristé de la

tradition abolie, il constate que la Révolution a échoué dans son œuvre politique, mais il reconnaît que son œuvre sociale a réussi : elle a établi l'égalité.

La partie la plus originale de ce livre est celle où Anatole Leroy-Beaulieu expose « les mécomptes du libéralisme ; » on l'y sent partagé entre son penchant théorique pour le « libéralisme » et la constatation loyale de certaines de ses conséquences. Le libéralisme, — c'est la définition qu'il en donne, — a prétendu résoudre toutes les questions au moyen de principes abstraits ; il a été « rationnel, spéculatif, idéaliste, optimiste même ; » il a voulu faire tout découler de deux principes : liberté, égalité. Partout il a éprouvé des mécomptes. « L'essence du libéralisme moderne, c'est d'être rationnel avant tout ; » or, il est impossible de plier le monde « aux déductions absolues de la raison abstraite et du droit spéculatif. » De là maintes désillusions. La démocratie, issue de lui, s'est retournée contre lui ; elle ne s'est pas contentée des solutions libérales, elle a fait appel à la loi ; elle est restée « éprise des maximes abstraites et absolues du rationalisme politique, » mais la notion d'égalité est passée au premier rang. « Ce besoin de liberté, qui répond aux plus nobles instincts de l'esprit, était moins fort que le goût d'égalité qui flatte les moins nobles. La notion de liberté s'est étendue au domaine social et elle a signifié « affranchissement du joug de la pauvreté et du travail. » L'idée de « liberté, » le sens du mot « libéral, » ont été faussés. La démocratie a été ainsi, pour le libéralisme, une cause de perversion.

Dans quatre domaines le libéralisme a prétendu appliquer ses solutions, partout les résultats ont été contraires à ceux qu'on avait espérés.

Mécomptes politiques. Le libéralisme prétendait transporter le gouvernement de la nation à ses élus ; on pensait qu'ainsi le gouvernement deviendrait plus national et plus compétent. On a eu le règne des partis, une moitié de la nation foulée et opprimée par l'autre ; la politique est devenue un métier où réussissent souvent les plus médiocres et les moins scrupuleux. La multitude ne comprend pas la liberté ; « elle identifie la liberté avec le pouvoir, et, s'imaginant être libre dès qu'elle peut tout, elle traite en ennemis de la liberté les hommes assez osés pour braver sa puissance. » La liberté ne saurait résulter non plus des groupemens locaux ou corporatifs, car, « ce néo-fédéralisme

démocratique, la liberté et les droits individuels, dont le respect est la mesure de toute vraie liberté, n'ont, contrairement à de spécieuses illusions, rien à en espérer. » Ainsi la démocratie aboutit à la tyrannie au nom des droits de l'État et des intérêts généraux, à l'anarchie au nom des droits de la commune et des intérêts locaux ou de classe. Anatole Leroy-Beaulieu s'apitoie, en un passage éloquent où l'on sent vibrer l'accent de ses déceptions personnelles, sur la ruine des anciennes espérances des libéraux.

Mécomptes dans les questions nationales. On avait cru renouveler, par l'application du principe des nationalités, la base des relations internationales; « de l'égale liberté des nations devait sortir la fraternité des peuples. » Mais on avait mal défini ce que c'est qu'une nation, et il s'est trouvé un Bismarck pour « ramener hypocritement l'Europe au vieux droit de conquête. » Au principe national, la démocratie tend à substituer l'internationalisme.

Mécomptes dans les questions religieuses. On se flattait de résoudre la question des relations de l'Église et de l'État par la liberté et la tolérance; mais l'État démocratique s'est laissé entraîner à l'irréligion, à la guerre contre la religion. Même la séparation de l'Église et de l'État ne serait pas un remède, car l'État ne peut pas ignorer les religions et elle serait, par ailleurs, funeste à la puissance française (1).

Mécomptes dans les questions économiques. Là aussi on s'était flatté de tout résoudre par la liberté, en proclamant l'incompétence de l'État; là aussi on aboutit à un échec; partout la démocratie fait appel à l'État; l'Allemagne est étatiste, l'Angleterre elle-même le devient.

Ainsi l'avènement de la démocratie a dérangé les calculs du libéralisme. Le problème est aujourd'hui de concilier la démocratie et la liberté, car la liberté est d'autant plus nécessaire que la démocratie est plus triomphante et plus portée à abuser de sa victoire. Au surplus, les choses politiques sont contingentes; il ne faut pas essayer de les plier à la rigidité d'une doctrine. « La vérité, c'est que, en politique, il n'y a pas d'ordinaire de solution définitive; c'est que les doctrines absolues ne peuvent s'appliquer, dans toute leur intégrité, au monde mobile des

(1) Le même volume contient une intéressante étude, qui date de 1886, sur la séparation de l'Église et de l'État.

faits. La vérité, c'est que, pour opérer un changement durable dans les mœurs et dans l'esprit public, il faut plus de temps, plus d'efforts, plus de luttes que ne l'imaginaient nos pères; c'est que la fondation d'un gouvernement libre est une œuvre singulièrement plus longue et plus compliquée qu'ils ne l'avaient rêvé. La vérité, enfin, c'est que le libéralisme, non moins que l'ancien dogmatisme autoritaire, a eu, lui aussi, des prétentions démesurées; c'est qu'il a eu trop de foi dans les formules, qu'il a montré trop de dédain pour les droits historiques et les institutions traditionnelles, qu'il a trop cru à la facilité d'édifier un gouvernement sur des notions abstraites; c'est, en un mot, qu'il a trop présumé de l'Homme et de la Raison, et peut-être aussi de la Liberté, qui ne saurait être sa fin à elle-même, et qui ne possède pas toujours l'efficacité pratique ou la vertu créatrice que nous nous plaisions à lui attribuer ; car, si elle favorise le développement intellectuel et matériel des sociétés, la Liberté ne saurait suppléer aux doctrines morales, les seules dont une civilisation se nourrisse et vive.

« La faute ou, mieux, l'erreur du libéralisme, c'est de s'être montré trop spéculatif, trop dogmatique, trop optimiste. Cette noble erreur, qui tenait à l'époque où il est né, aux parens dont il est sorti, il l'a durement expiée; l'événement l'en a, d'habitude, assez corrigé. Pour avoir, dans sa jeunesse, donné sur un écueil, le siècle vieillissant serait malavisé de s'aller jeter sur l'écueil opposé. Après avoir eu trop de foi dans la force des idées et dans l'ascendant de la raison, il serait triste de se laisser choir, par découragement, dans le scepticisme, dans le pessimisme, dans l'empirisme, où trop de libéraux désabusés sont enclins à se précipiter (1). »

J'ai tenu à ne rien retrancher de cette page éloquente ; elle montre à quel point l'esprit d'Anatole Leroy-Beaulieu est exempt de dogmatisme, ouvert à toutes les idées, prompt à saisir les aspects multiples de la réalité et à les exposer avec une entière loyauté. M. Frédéric Masson, dans la séance publique des cinq Académies, a prononcé sur lui un mot très juste, dont cette page est la vérification : « A force d'avoir éduqué son libéralisme, il en avait perdu les préjugés. »

S'il en fallait donner d'autres preuves, on les trouverait dans

(1) *La Révolution et le libéralisme*, p. 212.

le livre : *la Papauté, le socialisme et la démocratie* (1) qu'il écrivit à propos de la mémorable encyclique de Léon XIII sur la Condition des travailleurs. Il avait trop le sens inné de la grandeur morale, il avait une idée trop élevée du magistère spirituel de la Papauté, pour ne pas admirer de toute son âme le geste historique du Pape, gardien et interprète de la morale éternelle, qui a tracé, en face des conditions nouvelles du travail issues de l'industrialisme, les droits et les devoirs des employeurs et ceux des travailleurs, et les voies qu'il faut suivre pour aboutir à la paix sociale. Au point de vue religieux, Anatole Leroy-Beaulieu apprécie la portée de l'initiative hardie qui aurait pu, si elle avait été mieux comprise des catholiques et des travailleurs, faire du Saint-Siège l'arbitre suprême de la justice dans les rapports sociaux, le tuteur impartial de tous les droits. Ainsi avaient, de tout temps, parlé les Pères et les Docteurs; ainsi avaient agi autrefois les grands pontifes pasteurs des peuples, législateurs des sociétés; ainsi, à son tour, parlait leur successeur. Le moraliste qu'est avant tout Anatole Leroy-Beaulieu applaudit au langage de Léon XIII: « Les riches, les hautes classes, sont inconsciemment les grands facteurs du socialisme. Leur vie est une prédication contre la société. Combien se préoccupent de la mission sociale de la richesse? La légitimité de la fortune est sans cesse mise en question par la façon dont le monde en use et en mésuse... » Mais, du point de vue économique, il fait quelques réserves et exprime certaines craintes; ce qui l'inquiète, c'est l'intervention de l'État, l'Étatisme. Et il est curieux, ici, de voir son « libéralisme » anti-étatiste aux prises avec le sentiment profond de la justice qui est l'essence de sa nature morale. Il reconnaît que l'enseignement du Pape est bien « la justification philosophique du droit d'intervention de l'État. » La difficulté est dans l'application, dans la fixation d'une limite. « D'hommes qui n'admettent en aucun cas l'intervention de l'État, j'avoue que, pour ma part, je n'en connais point. » Le laissez faire absolu n'est ni possible, ni souhaitable. « L'État, notamment, est tenu de veiller à la liberté aussi bien qu'à l'exécution des contrats, au respect de la morale et de la dignité humaine dans l'atelier et dans l'usine, à la sécurité du travailleur dans la

(1) 1 vol. in-12; 1892. Calmann-Lévy.

mine ou dans la fabrique ; il est tenu, en particulier, de défendre contre les périls d'un labeur excessif ou prématuré les enfans, les adolescens, les jeunes filles, tous ceux qui, par leur âge ou par leur sexe, semblent incapables de se protéger efficacement eux-mêmes. » Ce sont de très larges concessions, et qui peuvent entraîner tout le reste, car la borne est bien difficile à déterminer. Anatole Leroy-Beaulieu redoute qu'on ne se laisse séduire par les théories de « l'État providence; » il dénonce le caractère anti-chrétien de cette déification de l'État; il craint que l'on ne cherche à étendre le sens des paroles positivement dites par le Pape, au lieu de prendre garde plutôt à toutes les précautions dont l'encyclique a soin d'entourer l'intervention de l'État. « Oui, Très Saint-Père, s'écrie-t-il, nous nous défions de l'État, monarchique ou républicain, populaire ou bourgeois, parlementaire ou césarien; nous nous défions de sa prudence, de ses lumières, de ses doctrines et de ses visées; nous nous défions de ses procédés, de ses méthodes, de son goût de réglementation, de ses engouemens et de son outrecuidance; nous nous défions de sa moralité, de sa conscience, de sa probité. Il nous est malaisé de voir en lui l'organe du Droit et l'instrument de la Justice. »

C'est par des organismes vivans, corporatifs, qu'Anatole Leroy-Beaulieu, avec Léon XIII, préférerait voir résoudre les problèmes sociaux; il souhaite le développement des syndicats professionnels; il est d'avis de leur conférer la personnalité civile. Mais, avant tout, et c'est toujours là qu'il en revient, la question sociale ne sera résolue que par une réforme morale. Convertissez-vous! Allez au peuple! Il le prêche avec Tolstoï. Il admire ceux qui se vouent aux œuvres sociales. « Si j'étais né un quart de siècle plus tard, il me semble... que j'irais, moi aussi, grossir le nombre de ces échappés du scepticisme qui s'ingénient, à la Pascal, à trouver la foi dans les œuvres. » A relire, après vingt ans, ce livre qui fut, en son temps, très discuté, j'y retrouve bien la marque d'une intelligence imprégnée des principes du « libéralisme » économique, d'un « libéralisme » très éclairé et très « éduqué, » mais j'y retrouve surtout le langage généreux et noble qui vient du cœur de ce grand affamé de justice.

« En étudiant l'action du Juif et le moderne Israël, comme en examinant les enseignemens du Pape sur le socialisme et sur la démocratie, j'ai toujours en vue le même objet : la liberté

religieuse et la paix sociale. *Caritas et pax*, telle est ma devise. » Ainsi s'exprime Anatole Leroy-Beaulieu à la fin de la préface d'*Israël chez les Nations*. Et, de fait, tous ses livres sur les questions sociales, religieuses et morales ne sont, à les bien prendre, qu'un seul et même livre, un seul et même combat pour la justice et la paix. Son âme idéaliste, son intelligence nourrie en un temps de confiance optimiste en la « liberté, » assista avec un étonnement douloureux à l'explosion des haines sociales, nationales ou religieuses : commune de Paris, socialisme, anticléricalisme. Il fut blessé dans la délicatesse de ses sentimens les plus intimes, les plus personnels, par ces déchaînemens de passions et de violences ; il fit un effort méritoire pour les comprendre tout en les combattant. *Israël chez les Nations* (1) est un chef-d'œuvre de haute impartialité et d'information scrupuleuse. Pour connaître et peindre la vie juive, il voulut voir de ses yeux toutes les principales communautés israélites d'Europe, pénétrer dans les ghettos les plus sordides, interroger lui-même les rabbins, les membres les plus représentatifs des colonies juives, sur leurs idées, leurs tendances, leurs croyances, leurs mœurs. La première règle de l'honnêteté professionnelle, pour un écrivain politique, c'est de se renseigner exactement, d'envisager tous les aspects du sujet qu'il aborde : personne n'a observé cette règle, dans un sujet plus délicat, avec plus de conscience qu'Anatole Leroy-Beaulieu. L'abondance des renseignemens pris sur le vif, des impressions personnelles, donnent à son livre un intérêt durable et le fera vivre comme un témoignage véridique sur l'état social des Juifs d'Europe à la fin du XIXe siècle.

Dans son ardeur à redresser les injustices, Anatole Leroy-Beaulieu ne concède même pas à James Darmesteter que le Juif ait été un agent de destruction des sociétés vieillissantes et qu'il ait ainsi travaillé à en faire sortir des sociétés nouvelles et supérieures ; ce rôle historique, dont le grand écrivain et philologue juif fait gloire à Israël (2), et dont les antisémites lui font grief au nom du droit de légitime défense des sociétés nationales contre les élémens hétérogènes qui menacent leur homogénéité et leur existence, Anatole Leroy-Beaulieu le conteste. Il ne voit, dans l'antisémitisme, qu'une aberration du

(1) Calmann-Lévy, 1893, in-12.

(2) Voyez la brochure : *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*, 1881, réimprimé dans *les Prophètes d'Israël*, 1892. — Cf. *Israël chez les nations*, p. 58.

sentiment populaire dans les démocraties modernes ; il le combat comme un sentiment bas, indigne d'un peuple civilisé et libre, comme une injustice dont un chrétien doit rougir, comme un danger enfin, car il risque de détourner l'énergie des peuples modernes de la réforme morale interne qui seule recèle le secret de leur salut.

« Elles sont malades, s'écrie-t-il, nos sociétés contemporaines, plus malades, peut-être, que ne l'imagine le plus convaincu des antisémites. L'erreur de l'antisémitisme est de se méprendre sur les causes du mal et sur le siège du mal. Il n'en aperçoit et n'en veut apercevoir qu'un symptôme, et ce symptôme, il le prend pour le principe morbide. L'antisémitisme est essentiellement « simpliste » comme on dit aujourd'hui : la complexité des phénomènes sociaux lui échappe, et cette infirmité, qui devrait être sa condamnation, est pour beaucoup dans ses succès près du populaire, dont la simplicité se laisse toujours séduire à ce qui lui semble simple... Il n'est pas vrai que, pour rendre la santé aux nations modernes, il suffise d'en retrancher le Sémite, comme le fer d'un chirurgien extirpe un kyste ou une excroissance maligne. Le mal est autrement grave et autrement profond. Le mal est en nous-mêmes, dans notre sang, jusque dans la moelle de nos os ; ce n'est pas un corps étranger qu'il suffise, pour guérir, d'enlever de nos chairs. Les Juifs seraient jusqu'au dernier bannis de la terre de France, Israël aurait disparu de la face de l'Europe que la France n'en serait guère plus saine, ni l'Europe mieux portante. La première chose, pour guérir, c'est de connaître sa maladie. Or, l'antisémitisme nous fait illusion ; il nous aveugle sur nous-mêmes en s'efforçant de nous faire croire qu'au lieu d'être en nous, la cause de notre mal est hors de nous. Pas d'erreur plus dangereuse... »

« L'avènement de la justice sur la terre a été le rêve de Juda ; » c'est aussi celui d'Anatole Leroy-Beaulieu, et c'est de ce point de vue qu'il est revenu, à plusieurs reprises, sur la question juive, par exemple dans l'*Antisémitisme*, conférence faite à l'Institut catholique de Paris, le 27 février 1897 (1), et dans un chapitre des *Doctrines de haine*, qui est aussi une conférence faite à l'École des Hautes Études sociales (2). On était alors en

(1) Calmann-Lévy, 1 vol. in-16 ; 1897.

(2) *Les doctrines de haine. L'antisémitisme, l'antiprotestantisme, l'anticléricalisme ;* Calmann-Lévy, 1902, 1 vol. in-16.

pleine « affaire Dreyfus; » les passions les plus violentes divisaient entre eux les Français, et l'on apercevait, dans cette tourmente politique et sociale, un mélange incroyable, chez les mêmes hommes, des sentimens les plus nobles avec les moins avouables; dans de telles crises qui sont, pour parler comme Anatole Leroy-Beaulieu, de véritables « guerres civiles morales, » qui retentissent jusque dans l'intimité des consciences, le plus difficile n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où est le devoir. Pour Anatole Leroy-Beaulieu le devoir fut avec tout ce qui unit contre tout ce qui divise, contre tous les « blocs, » contre tous les « anti; » il voyait avec chagrin s'amonceler, entre Français, des haines qui ne pouvaient manquer de se traduire par de longs troubles civils et par un affaiblissement du rayonnement extérieur de la France. Les haines s'engendrent les unes les autres. Dès 1897, parlant à des catholiques sur l'antisémitisme, il condamnait avec vigueur « l'action actuelle de la franc-maçonnerie comme nuisible à la patrie française, funeste à la société contemporaine; » mais il mettait son auditoire en garde contre les périls de l'antisémitisme : « Les violences des uns ouvrent la voie aux violences des autres. On commence par le juif, on finit par le jésuite. Prenez garde que l'histoire ne se répète encore. »

En 1902, la prophétie se réalisait ; on était en pleine crise d'anticléricalisme et Anatole Leroy-Beaulieu se désolait de tant de germes de division semés entre Français « L'anticléricalisme se retourne, en quelque sorte, contre le protestant et le juif... Chaque campagne anticléricale ranime et l'antisémitisme et l'antiprotestantisme. C'est, à mes yeux, une des raisons de repousser, résolument, l'anticléricalisme. J'oserai dire : semez l'anticléricalisme et vous récolterez l'antiprotestantisme et l'antisémitisme, car la guerre appelle la guerre, et l'intolérance, l'intolérance. » Un pouvoir libre de toute passion confessionnelle, tel est, selon lui, le meilleur remède. Dans l'état actuel de la France, toutes les tentatives qui, sous prétexte d'unité morale, aboutissent en fait à l'oppression d'une minorité, sont nuisibles à l'intérêt national : l'égalité devant la loi est la seule sauvegarde. « Liberté, tolérance, paix, » telle est, ici, comme dans tous ses livres, la conclusion d'Anatole Leroy-Beaulieu. A tout ce qui nous divise, opposons le patriotisme qui nous unit.

«... Mais où est notre idéal? Il est écrit : le cœur de l'homme est là où est son trésor. Où est notre trésor? N'est-ce pas dans les coffres du banquier juif? Là est notre cœur, tout comme le cœur du Sémite. Le mal est que nous n'avons plus ni foi ni enthousiasme; nous ne savons trop que croire, ni de quel idéal nous éprendre... Notre monde moderne ne croit plus qu'à la richesse. Et cette foi au dieu dollar, ni l'Europe, ni l'Amérique, n'ont eu besoin qu'elle leur fût prêchée par des apôtres de Judée (1)? » Cette phrase d'*Israël chez les nations* résume l'idée qui inspire la série d'articles, non réunis en volume, parus dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1894 au 15 janvier 1898; ils constituent sous ce titre : *Le règne de l'argent*, comme un complément, une suite d'*Israël chez les nations*. Anatole Leroy-Beaulieu veut y démontrer que la toute-puissance du dieu Mammon, à notre époque, n'est pas le fait des Juifs, mais bien la conséquence d'une double transformation : transformation économique qui a amené la prépondérance de l'industrie et de la richesse mobilière; transformation politique qui a amené l'établissement des régimes démocratiques qui toujours aboutissent, « au moins pour un temps, à la royauté de l'argent. » Elle est aussi et surtout la conséquence de l'affaiblissement de la foi et de l'abaissement de la moralité. Juifs et chrétiens sont entraînés par le même courant d'incrédulité, d'amour du luxe et des jouissances; ils aiment également l'argent, « lettre de change sur toutes les voluptés. » Le vieil idéalisme juif disparaît comme le grand renoncement chrétien : « le juif a oublié son Messie et le chrétien ne se souvient plus de son Sauveur. » « La soif dévorante, la soif diabétique de l'argent » est la caractéristique de nos sociétés démocratiques. « La démocratie enfante la ploutocratie. Quel remède à cette décadence des mœurs publiques? Ce n'est pas l'intervention de l'État; l'étatisme ne fait que développer le mammonisme... La loi est chose morte; elle n'a point en elle de principe de vie. Elle n'a jamais arrêté la décadence des nations. Tolstoï et les mystiques ont raison, à travers toutes leurs outrances; ni l'État, ni la loi, ni même la science n'ont de quoi fermer les plaies de nos sociétés. Le remède efficace est au dedans de nous, dans la rénovation morale. » Ce mal des sociétés contemporaines est un

(1) *Les doctrines de haine*, p. 328.

mal moral sur lequel peuvent seuls agir des remèdes moraux. « Le mal n'a pas son principe à la Bourse, mais dans nos cœurs et, pour le réprimer,... il faut une réforme intérieure, une réforme morale... Je ne sais qu'une façon de réformer la société, c'est de réformer les individus. » Pour entreprendre une telle conversion, « il nous faudrait des prophètes et des saints. » Anatole Leroy-Beaulieu n'est-il pas un prophète lui-même, si c'est être un prophète que de passer toutes les idées au crible de la loi morale, d'envisager toutes les questions sous l'angle de l'éternité, *sub specie æternitatis*, de se refuser à les voir sous l'aspect matériel des lois de l'économie politique « orthodoxe, » *sub specie pecuniæ*, et de prêcher la conversion des pécheurs pour le salut de la société? Tels passages, que nous avons cités, font penser à Isaïe ou à Daniel. « S'ils s'inspiraient de l'Évangile, les chrétiens redouteraient plutôt d'être riches; mais reste-t-il des chrétiens parmi nous? Sous le froc du moine sans doute ou sous la guimpe de la sœur de charité. J'aperçois bien encore des catholiques, des protestans, voire des orthodoxes, qui croient et qui prient, mais combien de chrétiens parmi eux? Pour la plupart, le christianisme s'est figé en formules et en rites (1). » Le retour à l'esprit de l'Évangile, en même temps qu'il est le sel de la vie chrétienne, peut aussi devenir le prétexte de dangereuses perversions lorsqu'il renie toute direction et toute autorité, lorsqu'il cesse d'être mesuré et humain pour se perdre dans les nuages de l'humanitarisme anarchique d'un Tolstoï, dans les rêveries mystiques d'un Joachim de Flore : « qui veut faire l'ange fait la bête. » Anatole Leroy-Beaulieu s'est gardé de ces aberrations. Il a beaucoup lu l'Évangile et l'Ancien Testament; il a médité les phophètes d'Israël dont s'alimentait son grand rêve de justice et de paix; mais il n'est jamais tombé dans « l'Évangélisme. »

« Des prophètes et des saints, » l'âge n'en est-il pas passé? Et qui donc aujourd'hui les écouterait? « Il paraîtrait, sur les places de nos modernes Ninives, un Isaïe aux lèvres de feu, un Jonas la tête couverte de cendres, ou un jeune Daniel aux regards enflammés, que la foule, sceptique et souriante, n'en courrait pas moins à ses plaisirs et à ses affaires, au turf et à la Bourse (2). » Telle est la conclusion aussi éloquente que décevante

(1) *Revue* du 15 mars 1894, p. 245.
(2) *Revue* du 15 janvier 1898, p. 365.

de cette série d'articles sur le règne de l'argent : *vox clamantis in deserto!* La réforme morale serait seule efficace, mais elle est impossible. Que faire alors? Se retirer dans le désert, sur un idéal rocher de Pathmos, et, de là, jeter l'anathème à la corruption du siècle? Anatole Leroy-Beaulieu s'arrête devant cette conséquence logique et, par une heureuse contradiction, dans sa vie active, il se garde de le mettre en pratique.

Ces études où il touche aux questions sociales et économiques, si elles ne révèlent peut-être pas, disons-le franchement, un théoricien très supérieur de la science économique, sont particulièrement intéressantes pour la connaissance, de la méthode et du caractère, — c'est tout un, — d'Anatole Leroy- Beaulieu. Il recherche en tout la justice et la mesure; il a le goût des nuances et des distinctions sans lesquelles les jugemens, inspirés souvent par la passion et le préjugé, risquent de tomber dans l'injustice; une vérité partielle, trop vite généralisée et transformée en loi, conduit aux pires erreurs; ces vérités globales, ces vérités « en bloc, » qui recouvrent souvent les plus odieux mensonges et abritent les plus détestables oppressions, il les fuit avec horreur. Dissiper des préjugés, faire tomber des haines pour aboutir à la paix sociale et nationale, voilà son but.

IV

« Presque tous les hommes illustres sont, dans leur vie, plus petits que leurs œuvres; il y en a très peu qui échappent à cette dissection. » C'est M. Émile Faguet qui s'exprime ainsi dans son nouveau livre sur La Fontaine (1). A la règle qu'il pose, Anatole Leroy-Beaulieu est une notoire exception. Il est supérieur à ses œuvres, il les domine ; elles traduisent ses idées, ses efforts à la poursuite de la justice. Ce qui nous intéresse surtout, dans ses écrits, — son grand ouvrage sur la Russie mis à part, — ce que la postérité retiendra, c'est l'orientation générale de sa pensée au milieu des problèmes qui ont occupé son époque; j'en ai indiqué les points fixes, la ligne directrice, la préoccupation dominante, qui est toute morale, toute pénétrée d'idéalisme. Il est de cette lignée de grands bourgeois « libé-

(1) D'après le contexte, M. Faguet veut dire tous les *écrivains* illustres.

raux » qui commence à Royer-Collard, à Benjamin Constant, qui se continue avec les Casimir Perier et les Guizot, pour aller s'éteignant avec les Léon Say et les Aynard; ils ont cru à la « liberté politique » et ils ont pensé la réaliser sous Louis-Philippe ; ils ont espéré, d'après Cobden et Bastiat, avec de grands chrétiens comme Gratry, voir sortir de la « liberté économique » une fraternité nouvelle des hommes et des peuples; ils s'inspiraient de l'exemple d'une Angleterre « libérale » qui, elle-même, a disparu, si tant est qu'elle ait jamais existé telle qu'ils se la représentaient. Il y avait, certes, dans toutes ces conceptions, une part d'illusions, mais il est de pires illusions! Par là, Anatole Leroy-Beaulieu appartient à un passé qui ne reviendra pas, du moins sous la même forme. Mais je crois avoir montré que tout son système d'idées n'est, chez lui, que l'écorce de l'homme pensant; elle recouvre une âme infiniment sensible et délicate, sous un extérieur froid et presque distant, un cœur enthousiaste et généreux, enflammé, pour la justice et la liberté, non pas d'une passion théorique et idéologique, mais d'un amour effectif qui s'applique à tous ceux, peuples ou individus, qu'il estimait victimes de l'injustice ou de l'oppression. L'idéologie d'Anatole Leroy-Beaulieu était profondément imprégnée de christianisme, de foi catholique.

J'ai indiqué la nuance de son catholicisme, à la fois « libéral, » en ce sens qu'il se faisait l'idée la plus élevée de la valeur sans seconde d'une âme humaine, d'un individu humain, d'une pensée humaine, et du respect que mérite une si haute dignité, — et traditionnel, en ce sens que sa foi reconnaissait l'autorité établie dans l'Église et acceptait l'enseignement séculaire de la doctrine. Apôtre de la réforme morale, il en voyait l'instrument indispensable dans la religion, et spécialement dans le catholicisme. La rupture de tout lien entre l'Église et l'État lui semblait une aberration également funeste à ces deux grands pouvoirs moraux; aussi, au moment où fut votée, en France, la séparation de l'Église et de l'État, vit-on ce grand « libéral, » adversaire de l'étatisme, s'unir aux plus notoires des catholiques « sociaux » pour informer le Pape qu'il existait, chez nous, des catholiques persuadés que l'Église et l'État avaient l'un et l'autre intérêt à ne pas vivre en ennemis, à ne pas s'ignorer l'un l'autre, et qui les regardaient, selon l'enseignement traditionnel de l'Église, même lorsqu'ils sont séparés par des différends passa-

gers, comme des collaborateurs naturels à une même œuvre de justice et de salut social.

Si l'on trouve, dans l'œuvre d'Anatole Leroy-Beaulieu, des traces d'idéologie, il faut, en revanche, admirer, dans sa vie, une magnifique et féconde activité. Une âme d'apôtre vivait en lui, si c'est être apôtre que de n'écrire et de ne parler que pour communiquer aux autres une pensée toujours élevée, toujours généreuse. Son grand apostolat fut son enseignement à l'École libre des Sciences politiques. Comme professeur d'abord, comme directeur plus tard, il se sentait chez lui dans cette maison de Boutmy, de Taine, de Sorel, de Vandal; il y trouvait un milieu d'idées sympathiques aux siennes, une même passion désintéressée de bien servir la patrie en lui préparant, au dedans, des citoyens éclairés, des fonctionnaires, des hommes d'État capables de travailler pour le bien public et de refaire une France forte; au dehors, des amis impartiaux qui sachent rendre justice à notre pays si jalousé, si calomnié. Anatole Leroy-Beaulieu était surtout professeur; il avait la vocation de l'enseignement, car enseigner, c'est se donner, établir entre ses auditeurs et soi une communion de pensées; il aimait sa chaire autour de laquelle se pressaient des élèves venus de tous les pays du monde; il a fait ainsi, par sa parole, passer un peu de sa grande âme généreuse dans les réalités politiques de son temps. C'était une joie pour lui, quand il lui arrivait, — et c'était fréquent, — dans quelque ville lointaine, d'être reconnu et salué au passage d'un « mon cher maître, » par quelqu'un de ces anciens élèves qu'il avait essaimés dans toute l'Europe. Nombreux sont aujourd'hui les hommes d'État, les parlementaires, les diplomates européens qui s'honorent d'avoir été ses disciples. On connaissait, à l'étranger, la droiture et la loyauté de son esprit, la haute impartialité qui faisait de lui l'un des rares hommes qui fussent pleinement capables d'apprécier et de proclamer les mérites de chaque peuple; aussi était-il presque plus populaire au dehors que dans son propre pays. On ne savait pas assez, en France, quel prestige auréolait sa personnalité hors de nos frontières, ni que l'autorité de son nom était, pour notre patrie, un honneur et une force. Il le savait, lui, et c'était la joie de sa vie, car il était ardemment, profondément patriote, bien qu'avec discernement et sans ostentation. Il était de ceux qui se refusent à danser sur le « tréteau banal. » Nullement

courtisan de l'opinion, il ne craignait pas de la heurter; dût-il rester seul, il disait ce qu'il croyait devoir dire. Peut-être ne lui déplaisait-il pas trop de se sentir très loin du vulgaire profane : les prophètes ont toujours été secrètement flattés de prêcher dans le désert; ils sont, par essence, des isolés; ils ne sont pas des conducteurs d'hommes, et, si la masse les écoutait, ils perdraient leur raison d'être. Anatole Leroy-Beaulieu avait une aversion instinctive pour les idoles de la foule. Il ne partagea « l'engouement » public ni pour Boulanger, ni pour Skobeleff, « un Boulanger qui avait gagné des batailles. » Nous avons vu qu'après avoir été l'un des promoteurs de l'alliance franco-russe, il a jeté sur les entraînemens exagérés des avertissemens utiles. Il ne vibre pas avec l'âme populaire ; il ne change pas avec l'opinion, cette « reine évaporée » de notre époque. Pendant « l'affaire Dreyfus, » il ne prit pas parti publiquement, s'efforçant de juger de haut, de planer au-dessus des passions déchaînées. Ses préférences ne se traduisaient jamais en paroles sonores, en périodes bien équilibrées, comme celles de cet autre « libéral » qu'était Émile Ollivier. Il a dit lui-même qu'il « n'avait rien de l'avocat » et il a dit vrai. Il n'était pas non plus homme de parti; aussi les partis ne l'ont-ils pas accueilli et est-il resté en dehors des assemblées politiques. Il était mauvais candidat, même, dit-on, à l'Académie française, où il aurait vivement souhaité d'entrer et où il aurait été à sa place.

Ce qui demeure, en définitive, de lui, c'est surtout, — outre son grand ouvrage, — ce qui, tout d'abord, ne frappe pas le regard : son exemple, son enseignement, ses élèves. Cette haute et douce figure était celle d'un patriote, d'un bon ouvrier de la grandeur nationale, qu'il ne séparait pas du progrès et du bonheur de l'humanité. Et s'il est vrai de croire, avec l'Évangile, que le Royaume de Dieu est inséparable de sa justice, il convient de dire, de ce grand passionné de justice, qu'il a travaillé de toute son âme à l'avènement du Royaume de Dieu.

RENÉ PINON.

SCÈNES DE LA PACIFICATION MAROCAINE

II (1)

UNE COLONNE DE PACIFICATION

Présentations. — Le départ; incidens de route. — Combat de nuit. — Dialogues tactiques. — Dans l'attente des événemens. — Les amis de la première heure. — Problèmes politiques et guerriers. — A la recherche des silos. — Les effets de la pression morale. — Les premiers soumissionnaires. — Les mercantis et le problème économique. — Une grave décision. — Au cimetière. — Promesses d'avenir.

« Mon colonel, permettez-moi de vous présenter M. Pointis, un vieil ami, qui désire suivre en touriste les opérations de la colonne des Zaër, et qui n'ose vous le demander ? » Une appréhension se devinait dans le ton déférent d'Imbert, qui n'ignorait pas la répugnance instinctive de nombreux guerriers pour les civils dont ils redoutent, en campagne, la curiosité brouillonne et les jugemens prétentieux. Justement, son chef était de ceux-là. Il ne ressemblait pas aux habiles metteurs en scène qui ne se lancent jamais sur les pistes du « bled » sans vérifier avant leur départ l'accord et la puissance des trompettes de la Renommée. Son état-major, copieux, laborieux et modeste, n'était pas composé selon les règles de l'art local. Aucun météore militaire n'y présidait aux relations avec la Presse; nul photographe adroit n'y réservait pour les grands Illustrés les clichés dénonciateurs des gestes triomphans et des actes glorieux; nul publiciste ne s'y préparait à faire connaître au

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

Monde, en les magnifiant, les pensées d'un « patron » qui, même en pyjama, ne cherchait pas à poser devant l'Histoire.

Le colonel se détourna. Il cessa de contempler le plateau où grouillaient déjà les troupes qui, dans leur impatience du départ, oubliaient les indications précises de l'ordre de mouvement. Une contrariété fugitive crispa son visage tanné en des pays lointains, où la vivacité du regard faisait oublier la neige précoce d'une barbe sans apprêt. Pointis devina le refus poli, mais imminent. Il se hâta de réfuter les objections qu'il eût faites lui-même. « Certes, mon colonel, dit-il, je comprends que mon désir vous paraisse indiscret. Mais je ne suis ni journaliste, ni spéculateur. C'est un voyage d'études autant que d'agrément que je compte faire, à mes risques et périls, en pays zaër. Si vous voulez bien me laisser profiter de la protection de vos troupes, je ne serai pas plus gênant que le dernier des « bouchaïb » de votre convoi. » Le colonel sourit : « Puisque vous acceptez d'avance les risques de l'aventure, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser une faveur que j'accorde à des mercantis. Votre ami Imbert s'occupera de vous et vous rendra supportable la vie des camps. » En phrases brèves, Pointis remercia, car il comprenait que l'heure n'était pas propice aux prolixes effusions. Il s'éclipsa prestement pour confier sa petite caravane à la surveillance intéressée d'un marsouin débrouillard, que son emploi de « muletier du train régimentaire » vouait aux étapes sans gloire, mais sans danger des convois. Et, libre de soucis, tandis qu'Imbert s'éloignait vers sa troupe figée dans l'attente, il chercha un bon poste d'observation pour contempler le défilé.

Aux abords du point initial, une foule tourbillonnait. C'étaient les partisans. Ralliés de la première ou de la onzième heure, ils étaient accourus comme des mouches vers l'appât des pillages prochains. La masse de leurs burnous sombres dominait les selles hautes, dont les innombrables tapis rouges ou bariolés chatoyaient au soleil. Juchés sur leurs chevaux dodus au poil luisant, sur leurs biques sans âge aux côtes saillantes, ils dressaient en des attitudes fières leurs fusils plus redoutables pour nos troupes que pour les dissidens. Embellies avec amour par des ornemens de cuivre ou d'argent grossièrement ciselés, le parfait entretien des armes dont les types allaient du Lee-Metford à 16 coups jusqu'au modeste Gras, les révélait comme

les outils préférés de ces travailleurs du désert. Groupés par des sympathies de familles les piétons faisaient contraste, dans leurs souquenilles grisâtres, avec les cavaliers solennels. Leur misère s'affirmait dans les turbans étriqués, dans les faces hâves, dans les fusils branlans. La plupart, trop pauvres pour posséder même d'antiques *moukhalas*, brandissaient les bâtons avec lesquels ils conduiraient les troupeaux razziés. Tous avaient le poignard en sautoir, pendu à des passementeries crasseuses. Et leur cohue indisciplinée, avide et bavarde, évoquait dans l'imagination toujours en éveil de Pointis la ribaudaille et les chevaliers des combats moyenâgeux.

Soudain, cette troupe hétéroclite se précipita. Le chef du service des Renseignemens de la colonne apparaissait derrière son escorte de goumiers que signalait un fanion verdâtre, orné d'une queue de cheval délavée. Grand maître des partisans, dispensateur souverain des futures dépouilles, des brevets de caïd et de cheikh, son arrivée était saluée par les marques exubérantes d'un servile respect. Il distingua par une étreinte protectrice quelques mains de courtisans particulièrement connus, dispersa des complimens et des bénédictions, et proféra d'une voix martiale des ordres méticuleux. Aussitôt les cavaliers s'élancèrent vers les crêtes dans un galop de fantasia; les fantassins les suivirent en trottinant, pour tendre autour de la zone de marche un immense réseau protecteur : « L'étape ne sera pas troublée, » murmura Pointis qui admira ce déploiement correct et rapide. Il savait en effet depuis longtemps que l'audace des partisans dans le rôle d'éclaireurs croît en raison inverse de la proximité de l'ennemi.

Cependant, la cavalerie régulière, qui suivait en bon ordre sur le chemin, s'éloignait déjà dans un nuage de poussière où se brouillaient les complets kaki des chasseurs d'Afrique, les vestes rouges des spahis, les manteaux bleus des goumiers. L'avant-garde apparaissait au point initial, annoncée par une rumeur joyeuse. Goumiers à pied de la Chaouïa, tirailleurs sénégalais, jacassaient en marchant d'un pas élastique, ravis d'aller enfin régler avec « les Marocains » un compte séculaire de rancunes. Leurs turbans blancs, leurs chéchias rouges papillotaient dans les taillis rabougris de lentisques et de chênes verts qui, vus de l'éminence où Pointis était assis, faisaient songer à quelque prairie émaillée de marguerites et de coquelicots.

Puis, à des distances variables selon les difficultés de la piste, venaient les unités d'infanterie européenne dont les hommes, écrasés par le sac, montraient déjà sous les casques en bataille des figures congestionnées. L'artillerie de montagne intercalait ses mulets énormes, ses canonniers vigoureux portant comme un joujou d'enfant le mousqueton en bandoulière, entre des théories de fantassins essoufflés, qui enviaient les omoplates libres et conscientes des mitrailleurs. Ceux-ci, fiers de leur rôle spécial, fraternisaient avec les canonniers qu'ils daignaient traiter en égaux.

Soudain, Pointis aperçut Imbert dont l'air maussade l'étonna : « Que signifie, cher ami, en ce jour solennel cette triste figure ? lui demanda-t-il avec intérêt. Quelque contrariété ?... » Imbert poussa son cheval hors de la piste pour laisser la voie libre au détachement de « joyeux » qui le suivait, et s'arrêta : « Devinez ce qui m'arrive ! » cria-t-il furieux. Pointis, résolument, jura qu'il en était incapable. « Eh bien ! voici, reprit Imbert. Au moment de partir, on me communique ce que nous appelons l'ordre de bataille. Savez-vous ce qu'y deviennent mes tirailleurs ? Partagés en trois, mon cher, pour être dilués dans les trois élémens de la colonne. L'unité nouvelle, qui s'appelle « groupe » et qui fleurit au Maroc, doit comprendre, à doses presque égales, des zouaves, des marsouins, des Sénégalais, des Algériens et des Marocains. Il paraît que les seules qualités de ces guerriers disparates résident dans un mélange où s'annihilent leurs défauts. Rusticité, solidité, agilité, habileté, chaque chef de groupe, — j'en suis un, hélas ! — aura tout à son service. Les « Teurs » n'ont qu'à se bien tenir. » Et, rageur, dans ses récriminations prolixes, il prophétisa les pires catastrophes. « Voyez ! conclut-il en ricanant. Jusque dans le convoi, ils ont exercé leur manie de tout brouiller ! »

Pointis avait écouté sans broncher les doléances d'Imbert. Il le savait enclin, dans la colère, aux exagérations pessimistes, et il se préparait à le calmer sous une pluie de commentaires lénifians ; mais l'aspect du convoi qui s'approchait l'effara. Les phrases consolatrices s'évanouirent de son esprit où se pressaient déjà de fâcheuses comparaisons. Au lieu des pelotons serrés de chameaux innombrables, dirigés par les équipes habiles et zélées d'officiers, de sous-officiers et de béchamars qu'il avait admirées entre Rabat et Fez ; au lieu des charges

bien arrimées de caisses et de ballots uniformes, portées par les animaux dociles et vigoureux s'écoulant doucement comme un fleuve au cours régulier, il voyait une cohue bruyante, rétive et bigarrée : « Mais c'est la sortie de l'Arche après le Déluge ! s'écria-t-il. Et s'il n'a pu mieux organiser ses moyens de transport, votre chef est vraiment traité en parent pauvre ! — Oui, c'est du joli ! grommela Imbert. Vous pensez à l'arche de Noé ; moi, je songe à Barnum. Avec ça, nous irons vite et loin !... »

Le spectacle était, en effet, cocasse et peu banal. Anes petits comme des moutons, mulets vacillant de vieillesse, poulains dont le poil broussailleux dénonçait le jeune âge, chameaux écorchés et galeux défilaient pêle-mêle, sans hâte, mais non sans bruit. Quelques sous-officiers français, déjà sans souffle et sans voix, quelques goumiers plus placides, s'évertuaient en vain à mettre un peu d'ordre dans cette ménagerie. Les femmes sordides sous leurs haillons crasseux, les enfans à l'allure traînante, les vieillards contemporains des temps bibliques suivaient le flot qu'ils auraient dû conduire, et leur inertie méprisante répondait aux Roumis trop pressés qu'on arriverait sûrement tôt ou tard, *inch Allah!* Les prétextes ne leur manquaient pas, d'ailleurs, pour flâner sur le chemin. Les charges hâtivement faites, bâties sans soin, dégringolaient les unes après les autres, et les animaux retrouvaient un reste de vigueur pour s'éloigner, en quelques bonds, du cauchemar de leur fardeau. Les conducteurs s'empressaient comme des Augustes de cirque, avec une maladresse roublarde ; ils obstruaient le passage, et ces arrêts prolongés, se répercutant jusqu'à l'arrière-garde, augmentaient le désarroi.

« Je n'ai jamais vu confusion pareille, dit Imbert. Nous ne serons pas au bivouac avant la nuit ! Mauvais début pour une entrée en campagne !... » Et, talonnant avec rage son cheval qui n'y comprit rien, il s'éloigna au galop pour rattraper sa troupe. Pointis, interloqué, le suivit un moment des yeux ; puis, quand son ami eut disparu derrière les fourrés, il détourna son attention vers ses bagages dont l'arrivée à l'étape lui paraissait incertaine. Il aperçut enfin le marsouin qu'il avait préposé à leur garde et qui l'interpella sans façon pour lui faire constater son dévouement. Rassuré par l'accord qui régnait entre les serviteurs, les animaux et le soldat bénévole, Pointis à son tour se hâta de fuir les nuages de poussière et la cohue du convoi. Il

courut d'une traite jusqu'à l'avant-garde, et la trouva immobilisée dans l'attente, sur un col que la colonne devait traverser. Des officiers, en groupes affairés, inspectaient à la lorgnette le paysage qui s'étendait à leurs pieds. Le colonel, maîtrisant son impatience, supputait la durée d'écoulement de la petite armée qui se tordait avec lenteur et s'allongeait dans les méandres caillouteux du chemin. Les derniers élémens quittaient à peine le poste, et le soleil s'abaissait déjà sur l'horizon.

« Voici le théâtre de la guerre... Le grand chef n'a pas l'air content, et pourtant il ne peut désirer plus beau champ de manœuvre contre un ennemi figuré,... » chuchota dans l'oreille de Pointis une voix connue. Pointis acquiesça. Le capitaine Merton du Train des Équipages, stagiaire aux Affaires Indigènes et dont il avait été le commensal à la popote d'Imbert, lui montrait d'un geste large la plaine immense, doucement ondulée, que fermaient dans le lointain, vers le Sud, des montagnes tourmentées, à la silhouette bleuâtre. Rendus presque invisibles par la distance et les vibrations de l'air surchauffé, des cavaliers se coulaient dans les vallons, s'égrenaient sur les lignes de faîte indécises et enchevêtrées. Ils sortaient on ne savait d'où, car nulle fumée révélatrice de douars ne se dressait vers le ciel pâle; et nulle pensée hostile ne paraissait coordonner leurs mystérieuses évolutions.

« Ce sont nos partisans?... » questionna le colonel, intrigué lui aussi, comme ses officiers, par cette paix sereine d'un paysage où grouillaient peut-être des foules cachées dans les replis du sol. — « Oui, mon colonel, » affirma sans hésiter le chef des Renseignemens, qui expliqua son verdict dans un murmure de suppositions contradictoires. « Oh! oh! dit tout bas Merton à Pointis, vous verrez que, cette fois encore, le service des renseignemens va être celui des « faux tuyaux. » — Que supposez-vous donc? — Rien qui ne soit vraisemblable. Nous sommes arrivés sur le col avant les ennemis qui espéraient nous en disputer le passage. Ils ont manqué leur coup. Ils vont donc rester dans la plaine pour surveiller nos mouvemens et... il y aura de la musique cette nuit. »

Merton avait, quoique peu bavard, une réputation bien établie de sagacité, dans les popotes du Camp-Marchand et des postes voisins. Il s'était spécialisé, en amateur, dans les problèmes de la politique locale, et il passait pour connaître à fond les indi-

vidus et les coutumes du pays zaër. Mais, d'un naturel conciliant, il ne lançait jamais ses idées à l'assaut contre les opinions de ses chefs. Et, tandis que les officiers de l'état-major discouraient avec gravité sur la nature et les intentions des cavaliers mystérieux, il expliquait doucement à Pointis le plan probable des ennemis : « Voyez-vous, disait-il, cet interminable convoi qui alourdit notre marche? Nous ne pourrons arriver au point d'eau choisi pour l'étape; nous sommes obligés de nous arrêter avant la nuit, et la source la plus proche est située dans un bas-fond que je connais. Au Maroc, les avant-postes ne s'éloignent pas de la troupe qu'ils doivent protéger. Pendant la nuit, les dissidens seront donc libres de s'installer sur les hauteurs voisines du bivouac, et de tirer dans le tas aussi longtemps qu'ils auront des munitions. Nous riposterons tant bien que mal. Dès le jour, nous compterons la « casse, » tandis que les ennemis, disparus avec l'aube, triompheront dans leurs douars. »

Cependant, la théorie du convoi se rapprochait. Les fractions de l'arrière-garde apparaissaient à leur tour dans les éclaircies encore lointaines des fourrés. Vers le Sud, nulle silhouette ne se montrait plus sur les ondulations qui s'estompaient déjà dans la brume légère du soir. Mais les prévisions de Merton se réalisaient. Un contre-ordre modifiait les projets annoncés au départ et que l'heure tardive rendait inexécutables. L'étape était diminuée de plusieurs kilomètres, pour permettre à tous, bêtes et gens, de s'installer avant la nuit autour d'un chapelet de flaques profondes qui miroitaient non loin du col. Et, malgré cette variante inattendue, les étoiles brillaient depuis longtemps dans un ciel d'encre quand les derniers arrivés eurent dressé leurs petites tentes au bord des tranchées qui protégeaient le bivouac.

Dans la cohue des animaux qui s'entassaient au fond du vallon herbeux d'où montait un tumulte de cris dissonans et rageurs, Pointis errait avec une infatigable patience, à la recherche de ses bagages et de renseignemens. Il savait que, en campagne, les conducteurs de mulets sont, avec les cuisiniers, la corporation la mieux avertie des nouvelles du théâtre de la guerre et des intentions des grands chefs. Mais, cette fois, s'il trouva aisément sa petite caravane, il ne réussit pas à satisfaire sa curiosité. Du chef de convoi, comme du dernier des tringlots, il ne put tirer que des suppositions vagues : « On ne sait pas ce qu'on fera demain... tout dépend de ce qui se passera cette nuit... »

Pointis, impressionné par ces pronostics peu rassurans, se hâta de faire disparaître sa tente dans un repli du sol, pour s'abriter contre la pluie prochaine de balles, amies ou ennemies, que l'instinct de la conservation lui faisait pressentir. Et, découragé par les difficultés d'une marche de nuit à travers les ballots épars, les cordes d'attache, les animaux échappés, il renonça dès les premiers pas à rejoindre ses commensaux habituels pour le repas du soir. Seul sous ses toiles, il grignota sans appétit quelques vivres de circonstance, avant de se coucher tout habillé sur le petit lit de campagne où il s'annihila péniblement dans un sommeil angoissé de cauchemars.

Un fracas de détonations sèches et graves, un bruissement d'orage traversé par des sifflemens plaintifs, des imprécations toutes proches, des commandemens impérieux, le frôlement ponctué de cliquetis d'armes d'une foule qui semblait ramper, l'éveillèrent en sursaut : « La voilà bien, l'attaque de nuit. Pourvu qu'ils ne soient pas dans le camp... » grommela-t-il. Et, le browning à la main, il se précipita hors de la tente, prêt à vendre chèrement sa vie. Mais il s'arrêta aussitôt, émerveillé.

La pleine lune à son zénith jetait sur la campagne une clarté vive. Des points brillans, aux éclipses rapides, dessinaient sur les hauteurs qui entouraient le camp des illuminations pareilles aux girandoles de gaz d'une fête foraine. D'autres, moins nombreux, apparaissaient dans les fonds d'où s'élevaient des clameurs. Une harpe gigantesque, caressée avec fougue par des mains agiles, semblait frissonner sur le camp; mais ses cordes invisibles étaient tracées par les balles des fusils de tous les types connus. Des chocs mats dans les charges déposées à terre, des plaintes de blessés, des soubresauts de bêtes atteintes par les projectiles, faisaient au concert de la fusillade et des cris un lugubre accompagnement. Sur les crêtes couvertes d'un glacis de lumière blonde, dans l'ombre des vallons tout proches, des voix coléreuses injuriaient les Roumis, invectivaient les partisans et les goumiers. Vers le douteux abri des tranchées, les troupiers se coulaient en rampant, tandis que les Sénégalais, confians dans leurs gris-gris, se décidaient avec peine à prendre des attitudes passives si nouvelles pour eux. Officiers et sous-officiers s'employaient à faire taire des ripostes qui permettaient à l'ennemi de repérer son tir sur la lueur des coups de feu. « Ça y est! nous sommes entourés et dominés! Et il n'est pas trois

heures... » murmura Pointis qui avait consulté sa montre à la clarté de la lune. « Je ne pourrai plus dormir. Que faire jusqu'au jour?... » Après de courtes réflexions, il conclut qu'il ne devait pas rester à l'abri, tandis que les autres se battaient. Il s'orienta et, s'efforçant d'esquiver les ricochets qui ronflaient sur le sol, il se dirigea rapidement vers la face du bivouac occupée par le groupe d'Imbert.

Des muletiers du train de combat étaient déjà étendus sans vie ; des infirmiers tiraient des cadavres par les pieds, ou portaient avec précaution, en rasant la terre, des brancards où râlaient des blessés. Il lui parut que l'ennemi, favorisé de ce côté par la disposition du terrain, dirigeait sur les tranchées appuyées à des blocs de roches visibles de très loin un feu particulièrement intense. A droite, les Sénégalais roulés en boule attendaient l'ordre de foncer en avant; seuls, leurs meilleurs tireurs guettaient comme à l'affût, et lâchaient à longs intervalles des coups de fusil sur les lueurs qui révélaient à trois ou quatre cents mètres la présence des assaillans. Au centre, les marsouins, convaincus de l'inutilité de ces ripostes, s'arrangeaient pour reprendre, à l'abri de leurs petits talus, le sommeil interrompu. A gauche, les goumiers moins placides rendaient coup pour coup, injure pour injure. Imbert, que l'alerte avait surpris dans un pyjama blanc, glissait comme un fantôme au long de sa ligne; il commentait avec insouciance la situation tactique et il expliquait à ses officiers les derniers ordres du colonel.

« Rien à faire jusqu'au jour, dit-il à Pointis qui l'interrogea. La colonne est composée d'élémens trop disparates pour qu'il soit possible de tenter une contre-attaque sérieuse sans risquer des méprises funestes. Songez que nos détachemens se sont vus hier pour la première fois! Donc, nous laissons les ennemis brûler en paix leurs cartouches. Dès que nous y verrons assez clair, toutes les faces du bivouac feront une offensive générale pour « donner de l'air » au convoi et faciliter le départ. » Avec la gravité que lui conférait son incompétence, Pointis approuva ce plan. D'ailleurs, à en juger d'après la violence de leur feu, on pouvait espérer que les assaillans épuiseraient vite leurs munitions. Leur imprévoyance garantissait le succès des projets du colonel. Ils semblaient avoir hâte de vider leurs poches à cartouches avant le jour, soit pour faire à temps une retraite sans danger, soit pour terroriser la colonne figée dans une attente

passive, et tenter ensuite un assaut fructueux. Comme dans les incendies de brousse qu'il avait vus au Tonkin, la ligne de feu gagnait en effet les crêtes encore obscures; elle fermait le cercle autour du bivouac et, sur des cimes abruptes, qu'on aurait crues inaccessibles, des grappes lumineuses apparaissaient enfin dans un tumulte de cris et de sifflemens.

« Ce serait un petit Sedan, s'ils avaient de l'artillerie, conclut Imbert. Mais, malgré le clair de lune, ils font plus de bruit que de mal. » Pointis protesta : « Cependant, les infirmiers et les médecins ne sont pas inactifs. —Sans doute. Mais, en réalité, nos pertes sont légères. » A ce moment, un agent de liaison apporta de nouveaux ordres, et Pointis s'éclipsa pour aller observer le bivouac.

Sur une pente douce, assis au milieu de son état-major déférent, le colonel fumait paisiblement sa pipe en épiant les progrès de l'ennemi. Pointis entendit au passage un « ça finira très bien, » qui le réconforta d'une confiance joyeuse. L'appréhension qu'il avait éprouvée dès les premiers coups de feu était depuis longtemps évanouie. Sur le sol que labouraient les balles il marchait allégrement, et son âme s'exaltait du danger impunément bravé. Il se jugeait ridicule en songeant qu'il s'était d'abord courbé peureusement pour franchir à toute vitesse les espaces découverts, et il ressentait une vanité puérile en parcourant sans précautions, d'un pas nonchalant, un terrain où régnait la mort. Ses facultés intellectuelles avaient acquis une extraordinaire acuité. Ses yeux et son cerveau enregistraient avec précision les moindres détails du spectacle auquel il assistait. Il se louangeait sans réserves d'avoir la bravoure solitaire dans la nuit, et il se prit à murmurer : « C'est beau, la guerre, puisqu'elle procure de telles sensations! »

Devant lui, maintenant, les zouaves aplatis au bord de leur talus exécutaient, comme à la manœuvre, sur des objectifs incertains, des feux de salve impeccables. Pointis s'attarda un instant à calculer en vain le résultat de leur tir, puis il se dirigea vers l'Ambulance où convergeaient des brancardiers qui se coulaient comme des crabes dans les plis du terrain. Mais soudain il s'arrêta, ébahi. Simultanément, des mitrailleuses « déchiraient la toile » et des obus coiffaient les rochers où les lueurs plus denses de la fusillade venaient de révéler des groupes compacts d'ennemis. « Ils vont sans doute devenir plus prudens

et moins gênans, » murmura-t-il. Les points lumineux qui, par endroits, dessinaient des grappes s'espacèrent en effet aussitôt et dansèrent comme des lucioles. L'intensité du feu diminua, mais non la furie des invectives. Les assaillans, invoquant la solidarité zaër, invitaient à la désertion partisans et goumiers, et les échos se renvoyaient les chapelets d'injures d'une richesse insoupçonnée par les cochers parisiens.

Cependant, le ciel blanchissait à l'Orient. Avec une agilité discrète, le chef du convoi faisait déjà bâter ses animaux; le personnel de l'ambulance abattait les tentes et fermait les paniers. L'escadron se massait sans bruit dans un vallon défilé. Mais, grâce à la clarté naissante qui décelait ces préparatifs, l'ennemi comprit que l'instant était propice pour fixer la colonne sur sa position, semer le désarroi, augmenter les pertes et tenter une attaque brusquée. Ses fusils firent rage pendant que des groupes de guerriers se faufilaient à travers les palmiers nains pour se rapprocher des tranchées qu'ils supposaient mal gardées. Il fut promptement déçu. Tout à coup la sonnerie : « En avant » retentit. L'offensive prévue se déclancha. Comme un éclair, baïonnettes hautes, l'infanterie jaillit hors du bivouac, et la cavalerie, dans un galop furieux, balaya la zone de marche de la colonne vers le Sud. Pointis béa d'admiration. Les fantassins gravissaient allégrement les pentes, et les Marocains affolés ne tentaient pas de les arrêter. Le cercle de feu était rompu de toutes parts. Sur les hauteurs abandonnées par les assaillans, nos troupes s'arrêtaient pour tenir par leur tir l'ennemi à distance et protéger l'écoulement du convoi.

Or, l'adversaire semblait se ressaisir. Du tertre où il s'était placé, Pointis le voyait esquisser une manœuvre désespérée. Des burnous s'agitaient en signe d'appel sur un piton voisin où les guerriers couraient se rassembler à l'abri des roches. Il voulut assister au dernier acte du drame et, comme Imbert devait ce jour-là commander l'arrière-garde, il alla vers lui.

Dans son ignorance de la tactique marocaine, il espérait voir une charge folle des dissidens, lancés en ruée foudroyante à travers le rideau d'infanterie jusqu'au convoi qu'ils disperseraient pour le piller. Mais Imbert souffla sans pitié sur ces illusions : « C'est bon pour les « nègres du Soudan, » comme on dit en Algérie, de se faire sottement tuer en plein jour dans une attaque sans merci. Le Marocain n'oublie jamais qu'il est père

de famille et que son cheval lui appartient. Vous ne verrez donc pas, ici, des corps à corps enragés comme ceux qui ont causé la perte des Bonnier, des Fiegenschuh et des Moll, — pour ne citer que les plus connus. Toutefois, si une manœuvre en retraite, réglée comme une figure de ballet, peut vous intéresser, profitez de l'occasion. » Pointis accepta et suivit son ami qui dirigeait prestement sa troupe, par un vallon encaissé, vers la nouvelle position qu'elle devait occuper. Mais son esprit était obsédé par les récits impressionnans qu'il avait naguère entendus. Avec une inquiétude mal dissimulée il questionna : « Vous croyez donc pouvoir vous « décrocher » aisément ? » Imbert sourit : « Comment ! vous aussi, vous croyez aux histoires que les mots « accrocher, » « décrocher » résument dans ce pays de Tartarins ? Sachez donc que tout chef, quel qu'il soit, est « accroché, » s'il se laisse faire, et doit pouvoir « se décrocher » quand il veut. — Pourtant, quand on est chaudement engagé... — Vous m'amusez, mon cher, car vous récitez une leçon bien apprise. Une troupe n'est « chaudement engagée, » comme vous le dites, que si elle reste longtemps immobile, ou si elle se déplace avec lenteur, par petits bonds exécutés homme par homme, ainsi que je l'ai vu faire à nombre de théoriciens. L'immobilité ou la lenteur attirent les Marocains qui concentrent alors leur tir sur des adversaires inertes. Eux ne risquent pas grand'chose, car ils manœuvrent en vitesse, sur de grands fronts, en ordre mince ; mais nos sections, nos compagnies, nos groupes, quand ils sont empêtrés dans les procédés de tactique européenne, forment des cibles très vulnérables, et se trouvent presque toujours « chaudement engagés. »

La troupe, maintenant, quittait le thalweg où elle masquait son mouvement, pour s'installer avec précautions sur une ligne de faîte où elle semblait se tenir à l'affût. Les Marocains, occupés à se garer des obus que l'artillerie faisait de loin pleuvoir sur leurs rochers, n'avaient pu éventer cette manœuvre qni plaçait le groupe d'Imbert comme une muraille à l'arrière du convoi. Ils s'en aperçurent trop tard, et leur déception se traduisit par une fusillade intense, mais à peu près inoffensive.

« Ça y est ! les figurans sont en place ! » dit Imbert qui venait d'expédier ordres et comptes rendus. Nous resterons ici le temps nécessaire pour que l'ambulance et le convoi puissent gagner assez de champ. » Du mamelon où il s'était assis avec

Pointis et son adjoint, il pouvait surveiller sa troupe et les tentatives de l'ennemi. Celui-ci esquissait des pointes bientôt arrêtées par une « bande » ou l'adresse de quelques bons tireurs. La nature du terrain, le dispositif adopté pour l'attente rendaient en outre impossible tout mouvement enveloppant vers le convoi, suivant la formule qu'affectionnent les Marocains. L'ensemble donnait une telle impression de sécurité que Pointis ne put s'empêcher de conclure : « Il avait raison, cette nuit, le colonel : ça finira très bien ! » Imbert approuva : « Vous voyez, cher ami, que la guerre au Maroc n'est pas bien difficile. Avec du sang-froid chez les chefs, de l'initiative et du bon sens chez les subordonnés, on doit sortir avec honneur des situations les plus embarrassées. Je ne pense pas qu'une troupe nombreuse, encombrée d'un lourd convoi, puisse jamais être placée par les circonstances dans des conditions plus mauvaises que celles de notre bivouac. Les « farouches Zaër » ont fort bien manœuvré. Ils ont fait une copieuse consommation de cartouches : à 20 sous chacune, beaucoup de leur argent est parti en fumée. Cependant, malgré le clair de lune, malgré les belles cibles que nous leur offrions, nos pertes ne sont pas fortes. J'ai entendu parler d'une dizaine de tués, d'une trentaine de blessés, et nous ne laissons pas plus d'une douzaine de bourricots et de mulets sur le terrain. Vraiment, ce n'est pas cher ! » L'officier adjoint protesta : « Le combat n'est pas fini ! Nous allons sûrement être accompagnés qnand nous partirons à notre tour. » Et il montrait deux blessés que les brancardiers emportaient : « Bah ! reprit Imbert, notre immobilité momentanée en est la cause. D'ailleurs, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. On oublie trop souvent cet axiome au Maroc. Des rencontres qui passeraient inaperçues comme d'insignifiantes escarmouches dans une guerre d'Europe sont toujours, ici, qualifiées de « sanglans combats. »

La causerie continua ainsi, parsemée de silences. Les cavaliers marocains avaient renoncé à faire admirer leur audace. Ils ne venaient plus, dans un galop de fantasia, faire volter leurs chevaux à 200 mètres des tireurs, et leurs groupes de fantassins n'affrontaient plus les rafales des mitrailleuses. Tapis derrière les rochers, ils sentaient la partie perdue, mais, dans leur vanité, ils guettaient le départ de la troupe, afin de pouvoir s'attribuer le succès par la possession du champ de bataille.

Ils ne devaient pas attendre longtemps. Un chasseur

d'Afrique arrivait à toute vitesse et faisait connaître que l'éloignement du convoi permettait enfin l'abandon de la position. Le colonel, ajoutait-il, disposait un groupe en arrière pour faciliter « le décrochage » d'Imbert : « Allons, l'instant est solennel ! » goguenarda celui-ci. Pointis, mon ami, suivez la moitié de mon groupe qui va détaler. Je vous rattraperai tout à l'heure. » Cachés par la déclivité du sol, les Sénégalais élargissaient en effet leur front à l'insu de l'ennemi, prenaient la place des marsouins et des mitrailleurs qui filaient vivement vers une ride éloignée de 500 mètres où ils s'installaient prêts à tirer. Les Sénagalais se replièrent alors à leur tour, et quand les Marocains, s'apercevant enfin de la supercherie, se montrèrent sur la crête évacuée, ils furent accueillis par une fusillade nourrie qui arrêta net leur élan. Quoique ralentie par les piétinemens du convoi, dont le millier de bêtes s'écoulait avec difficulté sur la piste étroite, la marche en échelons, par bonds de grande amplitude, continua dès lors sans incidens. Le « groupe de manœuvre, » avec ses canons, y prenait part avec élégance sur l'autre versant de la vallée. Les Marocains, submergés par une pluie d'obus et de balles qui les maintenait à distance et rendait invulnérables les troupes en mouvement, cessèrent bientôt une poursuite sans espoir.

Pointis, la lorgnette sans cesse aux yeux, avait supputé le nombre de leurs morts et de leurs blessés qu'il voyait emporter couchés en travers sur les selles. Quand le dernier Marocain eut disparu, il donna fièrement à Imbert le résultat de ses observations. Imbert, sans hésiter, le jugea exagéré : « Je ne crois pas, dit-il, aux chiffres imposans qui évaluent, d'habitude, les pertes de nos adversaires. A les totaliser depuis 1908, on trouverait que le Maroc n'a plus d'habitans. Mais, aujourd'hui, je ne m'oppose pas à ce que vous pensiez avec les soldats « qu'ils en ont pris pour leur rhume, » et la légende du « décrochage » doit vous paraître exagérée. » Pointis en convint. « Après tout, continua son ami, nous n'avons pas à nous enorgueillir. Aux colonies, nous combattons un contre quatre ; au Maroc, le rapport est renversé. De plus, nous y avons force canons et mitrailleuses. Je ne pense pas que ce système soit meilleur. Il n'accoutume pas les chefs et la troupe aux vraies difficultés de la guerre. Il rend le succès assuré, mais il n'exerce pas à le mériter. Et cependant, jusqu'aux derniers des soldats, nous plastronnons tous, comme

si nous avions accompli de grandes choses. Tenez, écoutez-les! Ils ne seraient pas plus fiers si l'engagement d'aujourd'hui était la revanche de Sedan! »

Sur la piste qui serpentait entre des ondulations légères, la troupe maintenant marchait en colonne de route. Malgré la poussière, la chaleur, la tension nerveuse de la nuit et de la matinée, Sénégalais, marsouins et « joyeux » commentaient avec entrain les incidens du combat. On les sentait si alertes, si riches de bravoure joyeuse, que Pointis se cabra : « Oh! oh! vous cultivez toujours le paradoxe, comme au Tonkin. De quoi vous plaignez-vous? De ce que les Marocains n'ont pas de canons et ne chargent pas à l'arme blanche? Laissez donc aux politiciens que vous savez la joie de diminuer vos mérites de guerriers. D'ailleurs, ces Marocains dont vous dédaignez la faiblesse possèdent bien des moyens d'action qui vous manquent et qui remplacent en partie ceux qu'ils n'ont pas. Avec la connaissance parfaite du pays où vous marchez en aveugles, ils sont presque tous cavaliers, tandis que vos colonnes se traînent comme des tortues. Ils peuvent vous attaquer où et quand ils veulent, échapper à votre poursuite, harceler vos convois, vous ruiner en détail! — Oui, dit Imbert, c'est un essaim de moustiques qu'on chasserait avec une massue... » Mais Pointis confessa qu'il avait trop soif pour continuer la discussion.

La chaleur, en effet, augmentait la fatigue sur la piste à laquelle les ondulations du plateau donnaient un profil de montagnes russes. Les arrêts imposés par les à-coups du convoi rendaient l'étape interminable. Soudain l'ascension d'une côte fit découvrir un spectacle réconfortant. Une plaine immense apparaissait, bordée vers le Sud par des montagnes violettes aux contours déchiquetés; vers l'Ouest, une large trouée entre deux collines la prolongeait jusqu'aux limites de l'horizon; à l'Est, elle dominait un chaos de pitons chauves, dont les sommets seuls émergeaient, et qui jalonnaient la vallée mystérieuse de l'Oued Grou. Isolé comme une île au milieu d'un lac, un tertre élevé, aux pentes abruptes, dressait auprès d'une source abondante sa silhouette de château fort. Une foule agitée grouillait sur ses flancs, et les petites tentes de la colonne, prestement déployées, commençaient à l'entourer d'un chapelet jaunâtre. Des traces de cultures anciennes, les vestiges de moissons récentes, des pistes enchevêtrées dont la netteté dénonçait une

circulation intense, attestaient que des douars nombreux avaient dû, naguère, animer ce désert.

« C'est Hadjerat-ben-Naceur, expliquait Merton à Pointis pendant leur déjeuner sommaire, — après qu'Imbert eut enfin installé l'arrière-garde sur l'emplacement qui lui était réservé dans le bivouac. — L'endroit est fameux dans les légendes locales, et vous y pourrez chercher les ruines d'une enceinte et d'un village berbères. Depuis cinquante ans, peut-être, les Zaër ont expulsé les anciens habitans, et les tentes ont remplacé les maisons. — Mais les Zaër eux-mêmes, que sont-ils devenus? Je n'en vois pas un dans ce pays qui me paraît abandonné. — Rassurez-vous; ils ne sont pas loin. Nous les trouverions au bord du Grou, dans les replis des montagnes où ils supposent que nous n'irons pas les chercher. — Alors? — Alors, ils viendront à nous tout de même. Ils se sont battus, leur honneur est sauf. Ils ne tarderont pas, sans doute, à demander « l'aman. » Au Maroc, le plus sûr moyen de pacifier une tribu est de la combattre à grand orchestre. Ses guerriers sont ravis de montrer leur bravoure dans un beau « baroud, » et l'on s'explique après. La soumission qu'ils offrent est, le plus souvent, sans arrière-pensée. Ceux qui, chez nous, croient conquérir le Maroc par la seule persuasion sont des utopistes dangereux. N'est-ce pas votre avis, mon commandant? dit-il en se tournant vers Imbert. — Vous en savez plus que moi, et je ne vous contredirai pas, répondit celui-ci. Je préfère aller aux nouvelles. Peut-être apprendrons-nous quelque chose. » Merton et Pointis acquiescèrent. Ils partirent tous trois d'un pas nonchalant.

Sous les tentes aux parois relevées pour combattre avec les caresses du vent la chaleur concentrée par les toiles, les officiers commentaient avec bruit le début des opérations. Ils critiquaient les manœuvres, décernaient les blâmes, mesuraient les éloges en termes vifs. Imbert, au passage, était choisi pour arbitre : on savait que les deux officiers tués dans l'affaire appartenaient à son groupe et qu'il avait fait tirer les derniers coups de fusil. Il s'y refusait poliment, car les dissertations tactiques après boire lui répugnaient : « A quoi bon ratiociner? disait-il. Les Marocains nous ont-ils empêchés de partir à notre heure, d'arriver où nous voulions, à notre heure? Que vous faut-il de plus? » Mais, comme un officier, important et gras, s'obstinait à dogmatiser en affirmant que l'importance des pertes prouvait

« la pile » reçue par la colonne, il éclata : « Seriez-vous, mon cher, de ceux qui cataloguent ainsi les rencontres : ni mort ni blessé pour la « brillante victoire, » un blessé pour l'« engagement, » un tué pour l'« affaire, » trois pour le « sanglant combat, » dix pour la « défaite ? » Si la « casse » vous donne de tels soucis, vous feriez peut-être mieux de ne pas vous y exposer ! » L'autre appartenait à la catégorie de ceux que leurs camarades dénomment sans pitié « les vautours, » parce qu'ils apparaissent avec la formation des colonnes et disparaissent après les propositions de récompenses. Il comprit et se tint coi.

De causerie en causerie, les trois amis se trouvaient maintenant dans le quartier de l'état-major. Une cohue de chevaux et de Marocains y était rassemblée. Les chevaux sommeillaient sous leurs housses écarlates ; les hommes, disséminés en petits groupes, causaient à voix basse et se décochaient à la dérobée de mauvais regards. La somptuosité relative des burnous, l'éclat des tuniques vertes et roses, la beauté des armes accrochées aux arçons des selles révélaient des personnages importans. Les vêtemens étaient frais comme au sortir des coffres, et les chevaux au poil luisant attestaient un voyage exempt de fatigues : « Qui sont ces nobles étrangers ? » demanda Pointis en les comparant, du geste, au lot de partisans déguenillés ou poussiéreux affalés plus loin sur le sol, et dont les montures fourbues avéraient les agitations de la nuit et les galopades folles du matin. « Ça ? dit Merton, c'est le passé qui attend sa revanche ! » Et, sur une interrogation d'Imbert, il précisa : « Ce sont les amis de la première heure, ceux qui assiégeaient déjà les bureaux des environs. Il y a les pacifiques de la dernière siba, qui ont perdu des troupeaux razziés ou des parens tués ; il y a des caïds expulsés de leurs tribus qu'ils ne voulaient pas suivre dans leur dissidence ; il y a ceux qui nous ont servis comme guides ou comme espions, comme négociateurs ou comme chefs de bande ; il y a ceux qui n'étaient rien et qui voudraient être quelque chose ; il y a ceux à qui nous avons promis des récompenses et qui nous firent crédit jusqu'à des temps meilleurs. Il y a des braves gens et des coquins, des malins et des traîtres, des intrigans et des victimes. Pour tous, maintenant, c'est l'heure de la curée, car ils espèrent que les Zaër du Sud vont en faire les frais. Ils viennent réclamer leur dû, sur la foi de vagues promesses consolatrices ou de quelques lettres banales.

Paroles ou écrits, même insignifians, sont pour eux des titres qui consacrent leur influence et qu'ils entendent monnayer. Malgré leur aspect opulent, ils ont les dents longues et le ventre creux. »

A ce moment, le chef du service de Renseignemens sortit de sa tente pour donner audience à ses administrés. Par son rôle il était l'Éminence grise de la colonne, et il en était fier. Cependant, il s'arracha des mains qui l'agrippaient en gestes d'une exubérante cordialité, pour échanger avec Imbert et ses amis des congratulations courtoises. Pointis, que les commentaires de Merton avaient intrigué, profita de la rencontre pour s'étonner du hasard qui faisait converger en même temps sur le rocher d'Hadjerat la colonne et les solliciteurs : « Tout se sait au Maroc, lui fut-il répondu, et les nouvelles vont vite. Ces gens-là ont compris que nous voulions en finir avec les Zaër, et que nous laisserions des postes dans leurs districts les plus reculés. Ils sont venus pour le règlement des comptes, en devinant que nous resterions quelque temps ici. Chacun a cru arriver le premier. » Et, tandis qu'ils s'éloignaient, Imbert et ses amis entendirent un bourdonnement de voix insinuantes : « N'oublie pas que le cheikh Mohammed, des Ouled Moussa, m'a volé trente moutons l'an dernier... Tu m'as promis, t'en souviens-tu, de me nommer caïd des Ouled Daho, à la place de cette canaille d'Hammani !... » Les cliens parlaient tous à la fois, et Merton conclut : « On aura fort à faire pour se débrouiller dans ce chaos de rancunes, de convoitises, de doléances légitimes et de sermens fallacieux. »

Pendant les jours suivans, les troupes aménagèrent leur bivouac pour un long séjour. Les événemens qui s'accomplissaient autour de Marrakech imposaient à la colonne un arrêt indéterminé. Ils avaient fixé au Sud le théâtre principal des opérations, et toutes les forces disponibles du Maroc étaient employées dans la lutte contre El Hibba. Des soucis plus pressans faisaient oublier la prompte soumission des Zaër qui, naguère, était ardemment désirée. A cette évolution imprévue, la colonne avait perdu, avant son départ, un bataillon, un escadron, et surtout son beau convoi de chameaux, remplacé par de lamentables animaux réquisitionnés en toute hâte, qui la condamnaient à l'immobilité. Même l'occupation d'un plateau rocheux à quelques kilomètres d'Hadjerat-ben-Naceur, pour y fonder

un poste sur les confins des grandes confédérations Zaïan, Tadla, Zaër, dont les territoires se soudaient non loin de là. était jugée par l'autorité supérieure comme une aventure téméraire. On craignait en effet que le puissant Moha-Ou-Ammou, chef des Zaïan, n'offrît alors son appui aux tribus rebelles. Au cours d'une reconnaissance du pays environnant, une rencontre fortuite qui coûta 11 tués et 29 blessés semblait justifier cette prudence. On voulait éviter l'engrenage, tant que l'horizon politique ne serait pas éclairci dans le Sud.

Une telle sagesse déconcertait Imbert. Malgré les amputations, la colonne comptait 1 500 fusils, 4 canons, 4 mitrailleuses et une centaine de sabres. C'était, assurait-il, une force bien supérieure à toutes celles qui firent, par étapes épiques, la conquête africaine de Dakar au Ouadaï. Il savait que, même en se gênant beaucoup, les dissidens ne pouvaient rassembler plus de 500 fusils. En quelques jours, croyait-il, une campagne brillante établirait l'autorité française jusqu'aux limites extrêmes du pays Zaër. Les cavaliers ennemis qui venaient narguer de loin le bivouac excitaient sa fureur et son dépit, partagés d'ailleurs par de nombreux officiers. Un fougueux « soudanais » avait même déclaré dans un jugement définitif : « C'est une colonne commémorative, celle des Zaër, et le rocher d'Hadjerat-ben-Naceur lui sert de piédestal ! » Pointis, lui, vaguait désemparé à travers le camp, dans l'attente d'un dénouement. Il déplorait l'étourderie qui l'avait lancé en pleine aventure dans un « voyage d'études » qui lui apparaissait sans but et sans fin. Mais il ne pouvait se résoudre au retour immédiat vers la côte, derrière un convoi. Le service des Renseignemens estimait à plusieurs dizaines de milliers le nombre des moutons possédés par les seuls tribus dissidentes ; les sommaires explorations de surface donnaient des indications prometteuses sur la richesse minière du sous-sol. Laines et métaux, lui disait-on, valaient bien que le premier « civil, » qui n'était pas un marchand de goutte, égaré en pays Zaër attendît avec patience le rétablissement de la tranquillité.

Les notables de la colonne l'y invitaient en termes pressans. Et comme Pointis, un soir, faisait de sceptiques réserves, le commandant du cercle, homme aimable et pondéré, lui expliqua : « L'expérience prouve que le stationnement prolongé d'une forte troupe, en un lieu convenablement choisi, a pour

effet la soumission presque sans coup férir des tribus révoltées. Or, nous sommes ici les maîtres des terrains de pâturages; autour de nous se trouvent de nombreux silos, dont nous ignorons encore les emplacemens exacts, mais dont nous interdisons l'approche. Nous pouvons ainsi réduire les dissidens par la famine. Ils le savent, et ils ne tarderont pas à capituler. » Et, sur un geste d'Imbert, il reprit : « Je sais bien que notre attitude n'a rien de positivement héroïque. Mais nous ne cherchons que le résultat. Le Maroc est trop près de la France pour que nous agissions comme au Soudan : l'opinion publique ne veut pas, ici, de combats meurtriers. Les deux dernières affaires nous ont coûté 20 tués et 50 blessés, dont la moitié environ sont des Français; il ne faudrait pas beaucoup de rencontres semblables pour rendre le Maroc aussi impopulaire que le Tonkin ou Madagascar. — Vous avez tout à fait raison, mon commandant, dit Merton. D'ailleurs, les soumissions seraient déjà faites, si les dissidens croyaient que nous voulons occuper définitivement leur pays. Mais, l'an dernier, une colonne a déjà traversé ce district. Ils espèrent que nous ferons de même, et ils attendent notre départ. Pour rester indépendans, ils supporteront bien quelques semaines de privations. La création immédiate d'un poste leur démontrerait la vanité de leurs espérances. — Hé! sans doute! Mais c'est impossible tant que El Hibba rôdera autour de Marrakech. » Imbert allait protester, quand le chef des Renseignemens apparut, l'air joyeux : « Mon commandant, bonne nouvelle! Un indicateur a promis de nous montrer des silos de dissidens. Le colonel a décidé de les faire vider par les partisans qui pourront nous vendre l'orge dont il leur fait cadeau. Cette générosité doublera leur zèle, et les Subsistances qui sont à court en profiteront. — Bonne affaire! dit Imbert. Cette fois, les dissidens vont enfin être frappés à l'endroit sensible. — Et ils se hâteront de nous demander l'aman, » conclut le commandant du cercle, qui avait l'esprit déductif.

Dès le lendemain, au point du jour, le groupe d'Imbert allait protéger l'opération que les arabisans de la colonne, par un néologisme hardi, dénommaient « rittelage » des silos. Pointis avait obtenu sans peine l'autorisation d'y assister, et les soldats s'égayaient du bon tour qu'on allait jouer aux dissidens. Une foule miteuse d'individus et d'animaux suivait en

désordre la troupe, et Pointis constata, non sans surprise, qu'elle augmentait rapidement : « D'où viennent donc tous ces gens-là ? » demanda-t-il à Merton qui chevauchait à côté de lui. Il montrait des taches noires qui dévalaient à toute vitesse, par monts et par vaux, et venaient se perdre dans la cohue. C'étaient des vieilles femmes, des hommes sans âge, des enfans ; ils poussaient des bourricots, des mulets antiques, des chameaux perclus, et louaient Allah qui leur avait permis d'arriver à temps. Ils partageaient avec les partisans les bissacs vides dont ils étaient pourvus et qui devaient servir au transport du butin. Plusieurs avaient de longues tarières pour sonder les emplacemens de silos.

Merton avait déjà questionné l'un des caïds qui menaient ce peuple à la curée. Il sut donc expliquer à Pointis le motif d'une telle affluence. Le projet de « rittelage » et la générosité du colonel avaient couru comme une traînée de poudre dans le camp des partisans. Pendant la nuit, des envoyés courageux et rapides avaient porté l'heureuse nouvelle dans les douars soumis. Aussitôt, des travailleurs bénévoles s'étaient mis en route par des sentiers sûrs, pour aider aux recherches et augmenter le profit. Pointis comprit alors que la constance de nos ralliés avait surtout pour mobile l'espoir de « manger le voisin. »

Sur une ondulation largement étalée le guide s'arrêta : « C'est ici, » dit-il à Imbert qui disposa sans retard sa troupe comme un vaste réseau protecteur autour du *mers*. Les soldats gouaillaient en allant sur les positions assignées au détachement, et « cherchez la grange ! » était le rébus affolant que les anciens proposaient avec astuce aux nouveaux débarqués. Pointis, rebuté par l'énigme du sol couvert de palmiers nains et de chaumes, renonçait à la résoudre et, trop prompt à conclure, il soupçonnait quelque mystification.

Cependant, la théorie des « ritteleurs » était arrivée près du champ qui abritait les silos convoités. Merton, que le chef des Renseignemens avait délégué comme arbitre des querelles probables et surveillant général des opérateurs, arrêta la caravane pour lui adresser une harangue éloquente et concise : « Tout ce que vous trouverez est à vous, et vous pourrez le vendre au Lieutenant de l'Administration. Vous serez payé sans délai. » Et, se tournant vers Pointis : « Je crois qu'ils ont compris, dit-il. Regardons-les travailler. »

Comme une volée de moineaux, tous s'étaient éparpillés sur

le champ mystérieux, tandis que les bêtes, entravées suivant l'usage, s'évertuaient à paître une herbe maigre. Avec une hâte fébrile, les mains fouillaient le sol, cherchaient les places où la terre ameublie était un indice souvent trompeur. Les uns avaient des poignards qui facilitaient la besogne. D'autres maniaient de longues tiges de fer pointues. Plusieurs utilisaient les sondes qu'ils devaient à la prévoyance de leurs parens accourus des douars. Quelques-uns, avec des physionomies graves, étudiaient des alignemens, mesuraient des distances, comme si leurs calculs étaient inspirés par de secrets documens. Pendant une heure environ, une activité cupide les secoua tous sans résultat, et Pointis s'ébahissait de leur ardeur. Mais Imbert qui contemplait lui aussi la scène s'étonnait de la lenteur des recherches et doutait déjà de leur efficacité.

Soudain, un cri de joie retentit. Une sonde avait pénétré sans effort de toute sa longueur dans le sol, dénonçant ainsi la cheminée d'un silo. Poignard en main, l'homme creusait, aidé par quelques amis complaisans. Les mottes volaient, chassées du trou par des doigts agiles. L'excavation, bientôt profonde d'un mètre, laissait enfin à découvert un épais matelas de paille pourrie. Et l'heureux chercheur se reposa un instant, la figure ruisselante, une flamme d'anxiété dans les yeux : « Orge, ou blé ? » lui demanda Merton. L'autre leva l'index vers le ciel pour attester l'omniscience d'Allah. Puis, avec une énergie farouche, il écarta les chaumes d'où montait une odeur nauséabonde, et regarda : « Orge ! orge ! » cria-t-il, et il bénit le Seigneur : « Pourquoi donc cette joie ? questionna Pointis qui avait observé le manège. — Hé ! lui répondit Merton, ignorez-vous que l'Administration n'a pas besoin de blé, et que l'orge seule l'intéresse pour la nourriture des animaux ? L'homme est sûr, maintenant, de toucher ce soir beaucoup d'argent, tandis qu'il aurait dû transporter jusque chez lui les 20 ou 30 quintaux de blé que peut contenir un silo. »

Le charme était rompu. Comme si la première cachette découverte donnait un repère indispensable, les trouvailles se succédaient avec rapidité. Mais des protestations coléreuses dominèrent bientôt les cris de joie, et des groupes animés s'agitèrent autour des silos entr'ouverts. Des bras se tendirent avec des gestes de menaces et des mains furieuses secouèrent les sondes comme des épieux. Merton se précipita.

La figure convulsée, des hommes s'invectivaient avec fureur. C'étaient des chercheurs à qui des concurrens disputaient la possession de leurs découvertes. Les parens, les amis des deux parties les soutenaient de la voix, et les plus fougueux bondissaient déjà vers les fusils suspendus aux selles des chevaux : « Ça va se gâter, souffla Imbert à Pointis, et nous allons voir une mêlée générale. » Mais Merton, par des actes dénués de douceur, s'était frayé un passage et, d'un ton impérieux, exigeait des explications. Comme tous hurlaient à la fois, il eut quelque peine à comprendre. Il y parvint cependant. Il sut alors que le *mers* n'était pas la propriété exclusive des dissidens. Plusieurs silos appartenaient à des indigènes qui n'avaient pas suivi leur douar dans la rébellion ; eux-mêmes ou leurs amis faisaient valoir des droits dont les heureux chercheurs, jugeant ces réserves trop tardives, contestaient la légitimité : « Ce sont chicaneries arabes, dit Merton à ses amis. Le caïd ou la djemma vont décider. » Il ne doutait pas, d'ailleurs, de la vénalité des jugemens, car il savait que les autorités et les notables, pour s'assurer un avenir exempt de querelles, s'efforçaient parfois de pallier contre salaire la sévérité des représailles. Mais c'était le seul moyen de calmer l'effervescence, et chacun accepta, non sans murmures, les décisions du caïd.

Cependant les bissacs finissaient par se gonfler de grains extraits en toute hâte. Quelques « ritteleurs, » plus avides ou plus braves que les autres, étaient déjà partis avec leurs animaux lourdement chargés. Les recherches continuaient maintenant dans un calme relatif, et le butin s'annonçait copieux. Assis à l'ombre d'un rocher, Imbert et Pointis, lestés du traditionnel repas froid, écoutaient en sommeillant Merton qui leur expliquait l'âme indigène. Soudain, quelques détonations assourdies par la distance les firent se dresser en sursaut. Imbert fouilla de sa lorgnette la ligne de ses postes et constata leur tranquillité. Mais, au loin, des cavaliers rôdaient sur les crêtes où flottaient encore les nuages légers des coups de fusil inoffensifs : « Ce sont les propriétaires qui protestent, dit Merton. Ils attendront notre départ pour venir contempler les dégâts. » Et, vraiment, ils ne paraissaient pas décidés à combattre pour protéger leurs biens. Ils esquissèrent quelques pointes timides afin de tâter la ligne de défense et, la jugeant sans doute trop bien gardée, ils s'évanouirent derrière un coteau.

Cet incident avait glacé le zèle des « ritteleurs. » Dès le premier coup de feu ils cessaient les recherches, et leur hâte maladroite à bourrer leurs bissacs les rendait semblables à des Augustes affolés. En quelques minutes, les silos déjà ouverts étaient vidés, et les bêtes de charge rangées en bôn ordre au fond d'un vallon. Puis, les caïds et quelques notables prièrent Merton de donner le signal du départ : « Mais vous n'avez pas fini ? s'écria celui-ci. Vous avez le temps de trouver encore beaucoup de silos. — Oui ! oui ! c'est fini ! clamaient en chœur les autres. Il n'y a plus rien, tu peux en être sûr ! » Et leurs regards se coulaient, furtifs, vers la direction où avaient paru les dissidens. « Ce sont des lièvres, dit Merton qui lisait dans leurs âmes. Aucun d'eux ne souhaite qu'une balle perdue ravisse un père à sa famille et livre son butin à d'ingrats héritiers. Partons, puisqu'ils le veulent. Après tout, la journée a été bonne, et le colonel sera content de ce coup d'essai. —Quelle est donc la valeur du butin d'aujourd'hui ? demanda Pointis. — Environ 100 quintaux d'orge et une vingtaine de blé. »

Tandis qu'ils causaient, à un signal d'Imbert le détachement se repliait pour le retour. Les rôdeurs le suivaient de loin, par petits groupes, et l'on put les voir qui s'arrêtaient sur le *mers* pour y mesurer l'étendue de leur ruine. Surpris sans doute de ne pas la trouver complète, ils ne voulurent pas tenter le sort et se décidèrent à continuer pour leur compte le « rittelage » inachevé. Pendant la durée du trajet jusqu'au camp, les partisans enfin rassurés se félicitaient de leur bonne fortune, et se concertaient pour vendre le plus cher possible aux Subsistances l'orge gratuite des dissidens.

Les jours qui suivirent, l'opération fut tentée avec un égal succès sur tous les *mers* des environs. Pointis, que le spectacle divertissait, ne manquait pas d'y assister. Il observait ainsi les indigènes dans les conflits de ruse et de rapacité que faisait naître la découverte des silos. Il savait ainsi, maintenant, que des réserves immenses de grains dorment, au Maroc, sous la terre qui les protège mieux que des murailles. Il avait vu des hommes asphyxiés par l'odeur méphitique de silos oubliés que le hasard faisait mettre à jour, et que les anciens des tribus attribuaient à des familles depuis longtemps éteintes. Il s'expliquait l'invulnérabilité des rebelles jusqu'à la trahison qui livrait le secret de leurs cachettes ou la retraite de leurs troupeaux. Il comprenait

enfin que, même en possession de ces richesses, les troupes d'une colonne considérable ne peuvent « vivre sur le pays » et que leur existence dépend toujours de la régularité des convois.

Ces convois étaient le cauchemar d'Imbert, car ils s'exécutaient avec un grand appareil militaire, sur la paisible route de Camp-Marchand où l'escorte allait camper. En même temps qu'aux malades évacués par l'Ambulance, aux tonnelets vides des Subsistances, elle assurait la sécurité à nos amis indigènes qui cherchaient pour leur orge, dans le poste voisin, un acheteur officiel plus généreux que l'officier d'approvisionnement de la colonne. Officiers et soldats ne se privaient pas de faire des réflexions narquoises en contemplant les théories de mules ou de bourricots chargés du grain des dissidens, qui partaient d'Hadjerat-ben-Naceur pour y revenir le lendemain avec le même fardeau. Convoi libre à l'aller, convoi administratif au retour, la rubrique seule changeait. Et l'invraisemblable cupidité des Marocains était démontrée par le maigre bénéfice de deux ou trois pesetas acquis au prix de deux journées de marche fatigante sous un soleil ardent.

Le pillage méthodique des grains, exécuté sous la protection de la colonne, donnait donc aux partisans les moyens de spéculer gratuitement contre elle. A ces opérations exemptes de risques s'usait toute leur ardeur guerrière. Ils n'étaient plus assez belliqueux pour aller en nombre, dans les forêts à peu près sûres de l'Ouest, y chercher des provisions de bois que le service des Subsistances leur aurait pourtant payé cher. On devait donc mobiliser fréquemment un groupe tout entier qui rapportait à la fin de la journée, sur les animaux disponibles, le bois indispensable au chauffage du four et à la cuisson des alimens. Convois, corvées de bois et « rittelage » sans l'attrait des coups de fusil étaient ainsi les seuls passe-temps de la colonne qui semblait fixée pour toujours sur son rocher. Les partisans, eux, trouvaient l'existence belle ; mais leur couardise et leur paresse étaient sévèrement jugées dans le camp : « Pourquoi garde-t-on de si coûteuses inutilités? demanda un jour Imbert qui aimait s'instruire. — Eh! tant qu'ils sont avec nous, ils ne sont pas contre nous, lui répondit-on. De plus, quoique les dissidens ne connaissent pas la fable du Loup et du Chien, ils comparent avec envie leur sort misérable à celui des partisans. En politique, nous ne devons rien négliger. »

Tant de patience et de machiavélisme devaient enfin être récompensés. Un matin, Pointis qui était allé aux nouvelles accourut tout affairé : « Imbert! venez vite! Les bourgeois de Calais sont dans le camp! — Que voulez-vous dire? demanda sans s'émouvoir son ami qui rédigeait un rapport sur une vague escarmouche de la veille où, selon la formule, l'ennemi avait été repoussé « avec des pertes sérieuses. » — Vous ne comprenez pas? Une tribu sollicite l'aman : tout l'état-major est en révolution! » Intrigué, Imbert abandonna ses papiers et se mêla au flot de curieux que l'événement attirait vers la tente du colonel.

Une demi-douzaine de Marocains, à pied et sans armes, entourés par des partisans amènes, conféraient avec le chef des Renseignemens, qui leur révélait les conditions éventuelles du pardon. Avec une énergie verbeuse, les parlementaires signifiaient qu'ils étaient prêts à tout accepter. Ils juraient que le gouvernement n'aurait pas désormais de fils plus soumis et plus dévoués, et ils montraient, en signe de leur humilité repentante, le taureau traditionnel qu'un « meskine » conduisait. L'accord préparatoire ainsi conclu, on les présenta sans retard au colonel, qui les félicita de leur décision et leur vanta les douceurs de la paix dont les bienfaits inonderaient prochainement le pays Zaër : « Nous sommes les enfans du gouvernement, et le colonel est pour nous un père! » clamaient à l'envi les délégués de la tribu. Et, selon le rite, ils se préparaient à couper les jarrets du taureau pour faire agenouiller la pauvre bête en symbole de leur soumission, mais on leur déclara que les mœurs françaises répugnaient à la tuerie en détail. Ils crurent alors que cette sensibilité masquait un refus poli de l'aman, et ils en témoignèrent une vive contrariété. L'interprète se hâta de les rassurer et les congédia, non sans appeler sur eux les bénédictions d'Allah. Mais le plus âgé des parlementaires jugea le moment favorable pour exposer la requête qui résumait les désirs des dissidens et que, fidèle aux usages de la civilité marocaine, il avait réservée pour la fin. « Puisque le colonel est juste et miséricordieux, dit-il, qu'il nous délivre du caïd qui se prétend notre chef! Il a « un gros ventre » et c'est à cause de lui que nous étions dissidens. »

Or, le caïd affectait depuis le début de la scène la joie exubérante du père biblique au retour de l'enfant prodigue. A cette accusation inattendue, il répondit par des protestations

indignées : « Ils disent maintenant que j'ai un gros ventre, pour faire croire à mon avidité ! Ce sont des menteurs ! Ils m'ont renié, chassé de la tribu parce que je ne cachais pas ma sympathie pour les Français. J'ai dû me réfugier auprès de Camp-Marchand pour fuir les vengeances de mes ennemis. J'ai suivi la colonne avec quelques serviteurs, pour intercéder en faveur de ceux qui m'ont persécuté parce qu'ils sont ignorans. J'ai le cœur pur, je suis pauvre, et qu'Allah me change en pourceau si je ne dis pas la vérité ! » Le colonel savait, à n'en pas douter, que le caïd s'était depuis longtemps compromis pour notre cause, mais aussi qu'il était maître dans l'art de « faire suer le burnous. » Il déclara qu'il ne sacrifiait jamais ses amis, et que sa vigilance réprimerait les abus. L'orateur des dissidens, satisfait d'avoir soulagé sa conscience, n'insista pas : « Que la bénédiction de Dieu soit sur toi ; tout est bien ! » conclut-il en serrant avec effusion les mains des assistans. Et suivi de ses acolytes, il alla sans rancune chez le caïd qui le conviait au cousscouss de la réconciliation.

En chemin, partisans et rebelles assagis se complimentaient sur les brillans combats où ils s'étaient mesurés, sur les prouesses qu'ils avaient accomplies. Quoique placés, par le hasard ou le calcul, aux deux côtés opposés de la barricade, on devinait que, hors des vues de nos troupes, la haine ou le fanatisme n'avaient jamais animé leurs simulacres de guerriers. Ils se retrouvaient à la fin de la comédie, comme des acteurs heureux d'avoir bien joué leur rôle, pleins d'une ironie méprisante pour les spectateurs de la colonne qui en avaient fait les frais : « Drôle de pays, dit Pointis à Merton qui observait leur manège ; drôle de pays que celui où les divergences politiques se commentent à coups de fusil et ne laissent pas de rancunes. — Oui, sans doute ; mais, à voir fraterniser ainsi nos amis et nos ennemis d'hier, je ne m'étonne plus d'avoir maintes fois entendu passer sur nos troupes des balles qui semblaient venir du côté des partisans ! »

Le soir même, les soumissionnaires installaient leurs douars à proximité du camp. Ils ne venaient pas de loin, car les montagnes voisines leur avaient assuré jusqu'alors une inviolable retraite. Mais ils étaient heureux d'en finir avec une existence d'inquiétude et d'alertes. L'inertie prolongée de la colonne leur avait paru cacher un piège, et la crainte d'un réveil tragique,

plus encore que le pillage de leurs silos, les détachait de la rébellion. En quelques minutes, ils dressaient leur cinquantaine de tentes noires sur deux vastes circonférences dont une nuée de chiens hargneux et vigilans gardaient les abords. Et quand vint le soir, dans les enceintes que renforçaient des fagots d'épines, le sol disparut sous un tapis mouvant de troupeaux entassés. Puis, les bougies de traite allumées sous les tentes dessinèrent dans la nuit deux cercles de feu; des chants, des mélodies sauvages célébrèrent la paix reconquise et la sécurité du lendemain. Dans le camp, officiers et soldats écoutaient les aboiemens rageurs des chiens, les voix nasillardes. Ce retour inespéré de la vie dans le désert mettait un vague attendrissement dans l'âme des plus endurcis.

« Le problème de l'existence va être simplifié, » s'écria tout à coup l'officier d'approvisionnement qui, dans un groupe animé, épiloguait avec Pointis sur les conséquences politiques de l'événement. — Que vous êtes prosaïque! riposta Pointis. Ne songez donc pas sans cesse à vos victuailles, et laissez-vous bercer par le charme de cette nuit étoilée, de cette symphonie wagnérienne, de ces lumières tremblotantes qui évoquent une ronde de lutins. — Oh! oh! dit l'autre; seriez-vous poète, monsieur Pointis? Au lieu de ces balivernes, je vois des œufs et des poulets pour les popotes, des bœufs et du bois pour les Subsistances, car je suppose que ces ex-dissidens vont être heureux de nous ravitailler pour gagner les douros de leur contribution de guerre! » Mais prosateurs et poètes songeaient surtout aux femmes qu'ils avaient aperçues au crépuscule, tandis qu'elles revenaient de la fontaine, la cruche inclinée sur l'épaule, enveloppées avec grâce dans leurs haillons poudreux. Leurs imaginations surchauffées précisaient des intrigues furtivement ébauchées près des sources discrètes, dénouées dans le mystère des fourrés de lauriers-roses; et, compliquant de rivalités pressenties leurs rêves incohérens, ils se lançaient dans l'ombre des regards férocement jaloux.

Tous furent déconcertés par la brièveté de leurs illusions. Le retour du premier lot de rebelles ne transformait pas le désert en pays de Cocagne. Les femmes jeunes étaient dérobées aux tentations. Soit hasard, soit calcul, seules d'horribles vieilles ou des enfans faisaient la navette, à l'heure du berger, entre la fontaine et les douars. Avec une indifférence narquoise, les maîtres des innombrables troupeaux qui erraient autour du

camp semblaient se plaire, par leurs prétentions exagérées, à rendre les transactions impossibles. Tandis que, autour des tentes, cuisiniers ou chefs de popote étaient chaque jour effarés par les prix de famine exigés pour les volailles et les œufs, l'officier d'approvisionnement se débattait pendant des heures contre les offres ondoyantes de quelques vendeurs avides et têtus. Comme s'ils étaient délégués par leurs frères pour explorer jusqu'à leurs dernières limites l'inexpérience et la générosité des Roumis, ils cotaient à des sommes extravagantes les bêtes faméliques et minables qu'ils venaient offrir à regret. Et, dans leurs finasseries sans vergogne, ils se montraient aussi redoutables que les plus rusés des maquignons.

Ces duels économiques avaient en Pointis un spectateur assidu. Il espérait acquérir ainsi l'expérience qui lui manquait encore pour fixer sa décision et préciser ses projets. Il pesait les moutons et les bœufs, évaluant le rendement de leur laine et la valeur de leurs peaux, supputait les prix d'achat et de transport, échafaudait parfois de vertigineux profits. Mais l'officier d'approvisionnement le rappelait à la réalité : « Nous sommes trop bons, monsieur, et ces gens-là nous grugent. Comprenez-vous cela? 200 francs, des bœufs qui en vaudraient 60 à Madagascar et 15 au Laos! On nous a recommandé de ne pas trop chicaner sur les prix afin d'attirer les indigènes et de créer un courant commercial; ils en profitent sans pudeur! — Avouez qu'ils auraient tort de se gêner. — Sans doute; mais ils nous trouveraient plus malins et plus respectables si, après avoir razzié les animaux dont nous avons besoin, on leur en donnait un juste prix. — Ils mettraient alors leurs troupeaux hors d'atteinte, et leurs douars aussi. — Bah! on les attraperait tôt ou tard. En attendant, ces générosités, politiques sans doute, sont de fâcheux précédens qui gêneront beaucoup les colons. — Les conséquences en seront passagères. Vos fournisseurs vous tiennent la dragée haute parce qu'ils spéculent sur votre disette, qu'ils peuvent facilement s'entendre et qu'ils trouvent plaisant de vous faire payer en réalité leur contribution de guerre. Mais quand une paix définitive aura fixé les tribus, le nombre des vendeurs fera diminuer les prétentions, une concurrence acharnée dressera les uns contre les autres ces Marocains avides, et il y aura de beaux jours pour les Européens. — Ou pour les Juifs, » résuma l'autre qui professait pour la conquête marocaine un enthousiasme modéré.

Pointis convint que cette conclusion était vraisemblable. Il avait déjà observé l'infiltration des fils d'Israël dans le camp. Depuis deux semaines environ, ils arrivaient avec les convois, car ils n'osaient pas s'exposer seuls aux mauvaises rencontres de la route. Ils obtenaient sans peine l'autorisation d'installer dans l'enceinte leur maigre bagage et leurs doucereuses personnalités. Les nouveaux arrivans étaient accueillis avec grâce par leurs frères qui les aidaient à dresser les tentes blanches où s'empilaient des coupons d'étoffes claires, des bijoux et des parfums de pacotille enviés par les Sénégalais, où brillaient les plateaux de cuivre, sans cesse entourés par les Marocains amateurs de thé. En face des marabouts misérables de mercantis, où des Grecs affables et des Français parfois douteux débitaient des conserves avariées et des liquides inquiétans, un mellah grandissait, où s'ébauchaient des négoces avouables et se perpétraient de louches trafics. Là des partisans sans scrupules venaient offrir en cachette les cartouches que les tirailleries d'une escarmouche récente leur permettaient d'escamoter; là disparaissaient, malgré les perquisitions les plus minutieuses, les fusils des goumiers déserteurs. Sur les marchés des dissidens, à 80 douros le fusil, une peseta la cartouche, le bénéfice était assez grand pour faire braver quelques risques. Mais, aussi, là s'amoncelaient les toisons des moutons, les poils des chèvres et des chameaux, que les Youddhis fureteurs achetaient déjà dans les douars; là s'entassaient les peaux de bœufs achetées une à une aux Subsistances par un Hébreu malin qui guettait la fourniture générale de la viande aux troupes et l'adjudication de l'abattoir.

« Hé! hé! Pointis, lui dit un soir Imbert qui le surprenait dans ses investigations, vous arriverez trop tard, mon ami! Vous trouverez la place prise! — Je le craindrais, si je n'avais d'autres espoirs et d'autres projets. Mais combien les mercantis français d'en face sont maladroits! Ils ne voient pas plus loin que leur comptoir de marchand de goutte, et leur ambition se borne à verser à vos troupiers une ivresse épileptique avec leurs liquides frelatés. — Ne les plaignez pas! le vin en poudre qu'ils reçoivent par colis postaux leur assure des bénéfices coquets. Ils gagnent environ 100 francs par jour, chacun, sans sortir de leur tente. Soyez sûr qu'ils se moquent de leurs voisins, de leurs étalages minables et de leurs essais d'accapareurs.

— Sans doute, mais, quand les troupes seront dispersées, ils se plaindront de la dureté des temps. Et quand les véritables colons viendront dans ce pays pour y tenter de véritables affaires, les indigènes leur préféreront les juifs qui parlent leur langue, qu'ils connaissent, et dont ils sont connus. — Absolument comme en pays annamite, où les Français ne peuvent rien sans l'intermédiaire du compradore chinois. Pourtant, nos progrès de militaires ne sont pas tellement rapides que vous autres civils, pour qui nous travaillons, ne puissiez faire en même temps la conquête économique du Maroc. »

Imbert faisait allusion à l'inertie apparente de la colonne, qui inspirait les critiques acerbes des officiers et les gouailleries des soldats. Cependant cette inertie apparaissait peu à peu aux dissidens comme une menace énigmatique et redoutable. Les plus prudens et les moins résolus, lassés de leur sort incertain, songeaient à celui de leurs frères qui avaient déjà obtenu l'aman. Ils connaissaient les bénignes conditions de la paix; ils savaient les fabuleux profits que laissaient les fournitures de bois, les ventes de bœufs et de moutons. Ils n'espéraient même plus conserver intacts leurs silos, car le chef des Renseignemens faisait servir les rivalités de tribus à la découverte des *mers*. Et soudain le mouvement des soumissions se déclancha. Pendant une semaine, le va-et-vient des parlementaires égaya le camp. Pendant une semaine, chaque jour les curieux assistaient au retour de nouveaux douars. En vain les irréductibles encore nombreux essayaient-ils de s'y opposer. Quelques coups de fusil, un obus bien dirigé, une fantasia de spahis et de chasseurs d'Afrique suffisaient pour faire disparaître leurs guerriers dans les gorges sauvages où les téméraires de la colonne, seuls, proposaient de les poursuivre. Car ils étaient jaloux des exploits accomplis au delà de l'Oum-er-Rbia par les troupes que le colonel Mangin menait à la conquête de Marrakech. Ils comparaient les courses folles derrière les cavaliers d'El Hibba aux besognes sans gloire où s'émoussait leur ardeur, et ils rêvaient d'inscrire sur les bords de l'Oued Grou un nom aussi prestigieux que celui de Bou-Othman.

Mais, un soir, Merton remarqua dans le quartier de l'état-major l'agitation bourdonnante qui précède les grands événemens. Il avait des intelligences dans la place et il courut s'enquérir du mystère qui planait sur le bivouac. Ce qu'il apprit le

bouleversa. Il s'était accoutumé à l'engourdissante inaction de l'expectative, et il n'espérait plus en sortir que pour le retour dans sa petite garnison. Or, l'autorité supérieure, désormais sans inquiétude vers le Sud, rendait la liberté de manœuvre à la colonne des Zaër. On allait fonder un poste sur les confins des Zaïan et des Tadla, et l'on se tournerait ensuite contre les Zemmour qui menaçaient la route de Rabat à Fez : « Quand partons-nous? avait demandé Merton. — Demain. — Qui doit commander le poste? — Je l'ignore, le colonel n'en a pas encore parlé. — Sait-on au moins s'il y aura bataille? — Les Beraber, appelés par les Bou Acheria, rôdent aux environs. Si notre mouvement est éventé, leur harka pourrait bien aider les dissidens à nous barrer la route. — Dieu vous entende ! Voilà longtemps qu'on ne s'est cognés. » Merton alors s'éclipsa prestement pour annoncer à Imbert la joyeuse nouvelle, et son interlocuteur reprit en maugréant ses passe-temps stériles de gratte-papier.

Déjà les projets de départ étaient connus dans le bivouac. Officiers et soldats semblaient s'éveiller d'une longue léthargie. Des quolibets et des chants fusaient sous les tentes et les abris de feuillages, tandis qu'une activité prudente inspirait le nettoyage des armes et l'inspection des fournimens. Imbert ne manifesta donc aucune surprise quand Merton lui révéla les plans qu'il croyait être encore le seul à connaître : « Ah ! vous saviez?... M. Pointis lui-même est au courant sans doute?... dit Merton vexé. Vous savez aussi, peut-être, qui sera le commandant du poste qu'on doit fonder à Sidi Kaddour? — Justement, ne vous en déplaise. C'est moi-même, pour vous servir. » Imbert à son tour raconta les péripéties de la conférence où s'était décidé son sort. Il s'en déclarait satisfait : « Songez donc ! j'aurai ce qu'on appelle un beau commandement : trois compagnies, un goum mixte, une section d'artillerie, une de mitrailleuses ; c'est-à-dire plus de 800 hommes. Un poste à construire, un secteur de sept tribus à organiser, des voisins turbulens, et pas de télégraphe ! Tous les bonheurs à la fois. » Puis, coupant les effusions de Merton qui le complimentait, il ajouta d'un air narquois : « Ah ! j'oubliais... J'ai demandé au colonel, qui l'accorde, votre nomination d'officier de renseignemens du poste. J'aurais dû vous consulter. Cela vous ennuie, peut-être? — Ma foi non. Je le souhaitais sans oser le dire. » Et il se confondit en remerciemens.

Le lendemain, au point du jour, l'exode commençait. Il n'avait pas été possible d'emporter avec le convoi le stock énorme de vivres et de matériel qui s'était amoncelé dans le parc des Subsistances. L'ambulance elle-même s'était dédoublée pour laisser en repos, jusqu'à la prochaine évacuation, les malades nombreux qui geignaient sous ses marabouts. Un détachement gardait ces inévitables impédimenta, et la colonne réduite à ses élémens mobiles s'ébranlait pour aller occuper le plateau de Sidi-Kaddour. Un poste devait s'y dresser sur les confins du pays zaër jusqu'alors ruiné par l'anarchie dans l'indépendance, comme un témoignage de l'avènement des temps nouveaux.

Après deux heures de marche, la colonne s'arrêta. L'avant-garde était arrivée sur une ligne de faîte où elle se dissimulait derrière des rochers. L'état-major semblait observer avec précaution, et des chasseurs d'Afrique galopaient en estafettes de tous côtés. Les troupes abandonnaient la piste, se glissaient à travers les crêtes et les vallons pour occuper une ligne immense. L'artillerie se faufilait vers les positions dominantes, où ses canons de 65, écrasés par la masse des blocs énormes qui les abritaient apparaissaient à distance comme des joujoux d'enfant. L'arrière-garde se massait avec le convoi dans un bas-fond. Nul cri, nulle détonation ne s'étaient encore fait entendre, mais Pointis, qui s'attardait dans un examen de cailloux, comprit que la colonne prenait un dispositif de combat. Il ne voulut rien perdre du spectacle et, dédaigneux de la géologie, il courut vers l'avant.

Du poste où il s'était placé, le paysage s'étalait devant lui, lugubre, malgré la couleur éclatante dont le parait un soleil prestigieux. Dominant comme une falaise le confluent de deux vallées qui l'entouraient, un plateau bas, pierreux, était semblable au piédestal cyclopéen d'une ville écroulée. Des blocs gigantesques couvraient le sol dont la chaleur de l'été avait depuis longtemps flétri la fugitive parure de gazon et de fleurs. Des massifs isolés se dressaient çà et là comme des vestiges de tours; des aiguilles perçaient les amoncellemens informes, évoquant les piliers intacts de temples foudroyés. Seule la tache blanche d'une koubba neuve scintillait au loin dans la grisaille des grès. Ce chaos de roches figé dans un silence de mort et sur qui semblait peser une malédiction biblique faisait songer à la fin des âges dans les mondes éteints.

Mais la vie n'avait pas complètement disparu de ce coin de terre désolé. Au creux d'un ravin étroit, des flaques d'eau miroitaient entre des taches vertes où convergeaient des pistes nettement tracées, qui dénonçaient des humanités toutes proches. Les lorgnettes révélaient en effet à l'arrière-plan quelques fumées légères de douars invisibles, et, s'infiltrant sur le plateau, se coulant derrière les blocs, un grouillement de cavaliers qui accouraient par groupes rapides. On distinguait les burnous verts et rouges des Beraber, et la présence de ces guerriers redoutés faisait prévoir un combat sérieux : « Où sommes-nous donc, Imbert? demanda Pointis qui cherchait à se reconnaître sur une carte simplifiée par les « blancs » des régions inconnues. — Mais c'est Sidi-Kaddour. Ne l'avez-vous pas deviné? — Brr! on croirait voir un paysage lunaire. Et c'est là que vous devez désormais vivre? — Oui, mon cher; vivre, mais non aimer et mourir, comme dit la chanson. En attendant, il faut combattre, paraît-il, pour conquérir ces rochers. »

Un canon venait en effet de tonner. Le nuage noir et gris échappé du projectile coiffait un éboulis de roches où des Marocains s'étaient embusqués. Le tumulte de l'explosion, amplifié par les échos, terrifia les guerriers qui s'éparpillèrent. Les obus, maintenant, pleuvaient sur tous les abris d'où l'ennemi tirait, en riposte, des coups de fusil inoffensifs. Mais les gaz de la mélinite étaient plus redoutables que les balles des shrapnells dont il avait appris à se garer. Les effets inattendus de ces obus qu'il ne connaissait pas brisèrent promptement sa résistance, et ses tireurs les moins aguerris commencèrent une retraite précipitée. A ce moment, goumiers, sénégalais, marsouins et zouaves dévalaient les pentes. Rivalisant de vitesse, ils abordaient le plateau, décrivaient une conversion à gauche pour chasser de rocher en rocher les Marocains qui s'attardaient et les refouler vers l'extrémité du plateau, sous le feu des canons. Beraber et dissidens comprirent aussitôt le danger qui les menaçait; ils s'enfuirent en désordre. Chasseurs d'Afrique et spahis, aussitôt lancés à leur poursuite, les forcèrent à disparaître sans espoir de retour derrière les montagnes qui fermaient l'horizon.

Cet engagement brillant avait à peine duré une demi-heure. Le commandant du Cercle, qui l'avait dirigé, rayonnait d'un légitime orgueil. Grâce au colonel dont il était l'adjoint estimé,

il tenait « son affaire » dont il pouvait espérer une légitime récompense. Et comme il était bienveillant et sympathique, chaque officier s'empressa de le complimenter. Pointis n'y manqua pas. Il n'oubliait pas, quoique « civil, » qu'il était officier de réserve, et l'allure de l'affaire lui plaisait. Il lui trouvait un petit air d'offensive résolue qui contrastait avec la timidité méthodique dont les gens de guerre au Maroc inspiraient trop souvent, croyait-il, leurs périodiques opérations. Tout joyeux encore du spectacle auquel il venait d'assister, il héla Imbert qui se dirigeait à pas rapides vers son groupe immobilisé sur le plateau : « Hein ! vous les avez vus, les fameux Beraber? Pensiez-vous qu'ils détaleraient si prestement? — Les praticiens de la guerre marocaine en sont tout désorientés, lui répondit Imbert. Il paraît d'ailleurs que c'étaient des « semble-Beraber, » comme on dirait à Toulon. Les « vrais » nous auraient, dit-on, attaqués au couteau, tellement ils sont braves. Vrais ou faux, c'est encore une légende qui s'en va ! Mais l'affaire a été bien menée. Avec de l'hésitation, le combat d'infanterie dans ces roches aurait pu nous coûter cher. »

Les pertes, en effet, n'étaient pas graves. Quelques blessés et trois tués seulement occupaient les brancards de l'ambulance dont les marabouts se dressaient déjà sur le plateau. Mais, par un hasard extraordinaire, chacune des trois races représentées dans la colonne payait de l'un des siens cette nouvelle étape de la domination française dans le sauvage pays zaër : un marsouin, un sénégalais, un goumier avaient donné leur vie pour la fondation du poste de Sidi-Kaddour.

Selon l'usage, les victimes du combat devaient être évacuées sans délai sur Camp-Marchand. Mais, cette fois, on pouvait faire exception pour les morts. Ils dormiraient en paix près de la garnison qui devait achever dans ce district lointain l'œuvre de la pacification. Tel était l'avis du médecin-chef, malgré les hésitations du colonel qui décida de consulter Imbert : « Êtes-vous superstitieux? lui demanda-t-il. — Non. Pourquoi? — Parce que vous pourriez considérer comme un mauvais présage l'inauguration d'un cimetière au jour où je crée le poste que vous devez commander. — Bah ! mon colonel, les anciens conquérans noyaient dans les fondations des villes nouvelles les cadavres des victimes sacrifiées aux dieux protecteurs de la cité. Nous adapterons leurs coutumes au devoir du temps présent. »

Rassuré, le colonel ordonna pour le soir même les détails de la cérémonie.

Tandis que ses officiers piquetaient avec soin l'enceinte du nouveau poste et que les soldats édifiaient en toute hâte le mur de pierres sèches qui devait les abriter, Imbert cherchait aux environs le futur champ du repos éternel. Il le trouva sans peine. Un terrain doucement incliné s'étendait au pied d'une falaise imposante dont l'ombre couvrait le sol d'une douce fraîcheur. Des cascatelles de plantes vertes jaillissaient entre les crevasses de roches qu'elles paraient d'une grâce austère, et les blocs qui semblaient entassés par des titans faisaient un cadre grandiose au lopin de terre où devaient dormir les morts. Écrasé par cette majesté sereine, Imbert se recula pour mieux voir. Très haut, minuscules et agités, ses hommes se détachaient sur le ciel où se découpaient en ombres chinoises leurs gestes menus. Devant lui, tissé par l'humidité des nuits, un épais tapis d'herbe où frissonnaient des palmiers nains cachait la terre noire et le pied des rochers : « Ils seront bien, là, » murmura-t-il, après une longue rêverie et, le cœur gros d'une tristesse lourde, il alla donner ses ordres aux fossoyeurs.

Au coucher du soleil, une foule immense et recueillie entourait les trois tombes creusées dans le sol vierge. Les morts, enveloppés dans des couvertures brunes qui plaquaient sur leurs formes rigides, étaient étendus au bord des trous béans. Quelques goumiers et quelques tirailleurs, sorciers ou marabouts, plaçaient au fond, avec des gestes compassés, les pierres rituelles qui devaient servir de couche funèbre à leurs camarades musulmans. Des soldats serraient avec émotion la croix et les couronnes rustiques dont ils allaient parer le tumulus de celui qui était de leur race. En termes d'une sobre éloquence, les capitaines des défunts avaient rendu hommage à leur bravoure et donné leur fin glorieuse comme exemple aux vivans. Les Marocains et les Sénégalais tournaient déjà vers l'Orient, avant de les descendre sur leur lit souterrain, les corps du goumier et du tirailleur, et les Européens s'apprêtaient à jeter sur la tombe du marsouin la pincée de terre du dernier adieu, quand le colonel s'avança au milieu du cercle en faisant de la main un signe qui fut aussitôt compris. Chacun se figea, et la voix du chef s'éleva dans un silence religieux :

« Ce n'est pas, dit-il, un hasard aveugle qui a choisi les vic-

times d'aujourd'hui. Le Français, le Sénégalais, le Marocain qui vont dormir ensemble dans le cimetière de Sidi-Kaddour appartenaient à trois races longtemps ennemies, qu'une intelligente et mystérieuse volonté fait maintenant travailler en commun au triomphe de la civilisation. Sur cette terre marocaine où tant des nôtres périrent dans l'esclavage, où tant de noirs furent vendus comme du bétail, la France, fidèle à sa mission séculaire, prend une éclatante revanche. Elle réunit sous son drapeau les fils des oppresseurs et des opprimés, les fond dans le même amour de l'ordre et de la justice, dans le même respect de sa force et de sa grandeur, et les lance à l'assaut de la barbarie. Ces trois morts pour la cause commune doivent donc être, pour nous autres soldats, un emblème de fraternité. Je vous demande instamment de leur garder une place dans vos réflexions comme dans votre souvenir. »

Et, se tournant successivement vers les pauvres dépouilles couchées sur le sol, le colonel leur adressa le salut militaire, si noble dans sa simplicité.

Sénégalais et goumiers se précipitèrent aussitôt vers leurs morts pour accomplir les derniers rites, tandis qu'une houle secouait les rangs des officiers et des soldats français. Une hésitation alors passa sur le visage tanné du colonel qui, d'un geste, les immobilisa : « Messieurs, reprit-il d'une voix claire, ces Africains, qui sont nos inférieurs par l'éducation et la mentalité, nous donnent en ce moment un bel exemple. Ils ont une religion et ils n'en rougissent pas. Quelqu'un sait-il à quelle confession appartenait le soldat mort? » Dans le silence, un souffle timide s'éleva : « Il était catholique, mon colonel. — Sait-on s'il était pratiquant ? » A cette question nul ne répondit : « Sans doute, reprit alors le colonel, la famille serait heureuse d'apprendre qu'une prière a été dite sur la tombe de son fils. L'un de vous veut-il rendre à son camarade ce dernier devoir ? » Nul ne bougea. « Personne, parmi vous, ne se souvient de ses prières d'enfant ?... » Des regards s'échangèrent, interrogateurs et furtifs ; des pieds s'avancèrent, vite retirés. Ces hommes qui méprisaient les balles, qui recherchaient les corps-à-corps sanglans avec de féroces ennemis, étaient glacés par le respect humain. Malgré la majesté de la scène, ils craignaient de paraître ridicules par un acte conforme cependant à leurs secrets désirs. « Eh bien ! reprit le colonel avec simpli-

cité, puisque aucun de vous n'a la mémoire assez fidèle, je vais dire une prière qui ne froissera les sentimens de personne, quels que soient son culte ou ses opinions. » Et, découvrant d'un geste large sa tête grise, il commença : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Près des tombes voisines, les Sénégalais et les goumiers psalmodiaient à demi-voix leurs oraisons. Sur les Français une émotion contenue passait, évoquée par les mots séculaires et les intimes souvenirs qu'ils ravivaient. Serrés autour du chef dans une ardente communion d'âmes, ils abdiquaient pour un instant leur orgueil ou leurs préjugés dans le touchant aveu de faiblesse et d'amour qu'ils balbutiaient après lui. Des mâchoires se contractaient, des boules semblaient rouler nerveusement dans les gosiers, des éclats humides illuminaient des regards qui voulaient être indifférens. Et quand le colonel prononça : «...mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il, » de nombreuses mains maladroites esquissèrent le signe de la croix par l'habitude soudainement instinctive des anciens gestes oubliés.

« Très chic, l'épisode ! » murmura Pointis à l'oreille d'Imbert qui s'en allait avec le flot des assistans. « Et la cérémonie avait vraiment grande allure ! — Oui, répondit Imbert. Ils feraient bien de venir voir ça, au lieu de se chamailler à propos de leurs opinions politiques, les officiers que tourmente, en France, le mal d'avancement. Ils apprendraient à vivre... et peut-être aussi à mourir. » Sur la foule silencieuse qui maintenant gravissait en petits groupes le versant du plateau, sur le camp dont les tentes disparaissaient entre les roches, sur la campagne déserte, le soleil couchant lançait un poudroiement d'or. « Voyez, reprit Imbert en s'arrêtant pour montrer à son ami les vallées, les montagnes qui, jusqu'à l'horizon lointain, semblaient couvertes de jaunes moissons. Voyez ! le voilà, le présage ! La mort engendrera la vie, le cimetière ouvert aujourd'hui précédera la cité. La graine de force et de justice que la colonne sème avec le poste nouveau sur le plateau de Sidi-Kaddour germera bientôt. D'elle sortiront des moissons de paix et de richesses plus belles que celles dont ce soir radieux nous donne en ce moment l'illusion ! »

PIERRE KHORAT.

LE JARDIN DE MARIE-ANTOINETTE

AU

PETIT-TRIANON

Bien avant que vînt en France l'archiduchesse Marie-Antoinette, le Petit-Trianon tenait une place dans les chroniques de la Cour, et ses collections botaniques, classées par Bernard de Jussieu, comptaient dans les annales de la science. La maison délicieuse, créée par Gabriel pour Louis XV, attendait cependant la renommée. La Reine l'y apporta dès le premier jour qu'elle y parut. Désormais, les regards du royaume et de l'Europe se fixent complaisamment sur cette aimable résidence, où l'on n'a vu jusqu'ici qu'une annexe élégante du Trianon de Louis XIV. Marie-Antoinette y entreprend des travaux considérables, et la curiosité universelle les commente ; elle y fait son séjour favori, et chacun s'intéresse à ces lieux enchanteurs, un peu mystérieux, où la royauté, la beauté, la jeunesse, en s'éloignant du faste de Versailles, rayonnent d'un plus vif éclat.

Le don du Petit-Trianon à Marie-Antoinette fut un des premiers actes du jeune Louis XVI (1). Il y avait un précédent à cette somptueuse libéralité conjugale. Marie Leczinska avait

(1) Sources de cette étude : *Mémoires* inédits du comte de Caraman, appartenant à M. le duc de Caraman. Album de plans et dessins, exécuté sur l'ordre de Marie-Antoinette pour l'archiduc Ferdinand, et conservé à la bibliothèque d'Este, à Modène. *Journal du duc de Croÿ*, publié par le vicomte de Grouchy et Paul Cottin; *le Petit-Trianon*, par Gustave Desjardins; *le Sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, par D. Mornet; *Essai sur l'architecture*, par le P. Laugier. Ouvrages du prince de Ligne, du marquis de Girardin, de Watelet, Morel, Duchesne, Chabanon, Delille, Bertin, etc.

reçu du Roi le grand Trianon de Louis XIV, et s'en servait pour loger son père, le roi Stanislas, pendant les séjours qu'il faisait auprès d'elle. Un peu plus tard, Mme de Pompadour engageait Louis XV à établir dans le voisinage une de ces « ménageries » rustiques alors à la mode et à réunir une série de plantes rares, qui prit bientôt un grand développement. On construisit un pavillon, un salon de verdure dans un jardin à la française, et enfin le petit château, qu'inaugura Mme du Barry. Il s'élevait au milieu de vastes serres et d'importantes plantations botaniques regardées comme des modèles, et que dirigeaient avec autorité les savans jardiniers Claude et Antoine Richard, collaborateurs du grand Jussieu.

C'est tout cet ensemble que Louis XVI mit à la disposition de la Reine : « Vous aimez les fleurs, aurait-il dit; j'ai un bouquet à vous offrir, le Petit-Trianon. » On lui prête un autre propos, sans vraisemblance : « Ces beaux lieux ont toujours été le séjour des favorites du Roi; ils doivent donc être le vôtre. » Au reste, cette fantaisie des souverains ne surprend personne et, le 7 juin 1774, l'ambassadeur de l'Empire, Mercy-Argenteau, l'apprend à l'Impératrice de la façon la plus naturelle : « Depuis longtemps et lorsque Madame l'Archiduchesse était encore dauphine, elle désirait beaucoup d'avoir une maison de campagne à elle en propre, et elle s'était formé plusieurs petits projets à cet égard; à la mort du Roi, le comte et la comtesse de Noailles suggérèrent le Petit-Trianon. » Le comte de Noailles, plus tard maréchal de Mouchy, mari de la dame d'honneur de la Reine, était gouverneur de Versailles et, à ce titre, avait qualité pour exprimer un avis; il s'offrait à y joindre une démarche auprès du Roi. Mercy trouva qu'une intervention officieuse ne convenait pas à la dignité de la Reine, et son conseil fut « de faire elle-même cette demande sans le concours de personne. Sa Majesté daigna agréer mon idée et, au premier mot qu'elle prononça au Roi du Petit-Trianon, il répondit avec empressement que cette maison de plaisance était à la Reine et qu'il était charmé de lui en faire don. Cette maison est à un quart de lieue du château de Versailles; elle est agréablement bâtie, fort ornée, avec de jolis jardins et un jardin séparément destiné à la culture des plantes et arbustes étrangers. »

La bonne grâce du Roi, son gendre, enchante l'impératrice Marie-Thérèse; ce présent compte à ses yeux comme un heu-

reux présage; elle en parle dans sa première lettre à la jeune Reine, écrite avec une effusion qu'elle ne retrouvera plus : « Tout l'univers est en extase ; il y a de quoi : un roi de vingt ans et une reine de dix-neuf ans, toutes leurs actions sont comblées d'humanité, générosité, prudence et grand jugement... Qu'il est doux de rendre les peuples heureux, fût-il même seulement en passant ! Que j'aime en cet instant les Français ! Que de ressources dans une nation qui sent si vivement ! Il n'y a qu'à leur souhaiter la constance et moins de légèreté; en rectifiant leurs mœurs, cela se changera aussi. La générosité du Roi, pour Trianon, qu'on dit la plus agréable des maisons, me fait grand plaisir... » Mais, presque aussitôt, la « vieille maman » a le pressentiment des dangers qui peuvent naître. Ce sont les engouemens de sa fille qui l'inquiètent et aussi l'amour des futilités, qu'on peut redouter de voir grandir : « Je crains ce point pour vous plus que tout autre. Il faut absolument vous occuper de choses sérieuses, qui peuvent être utiles, si le Roi vous demande votre avis ou vous parle en amie. Ne le menez pas dans des dépenses extraordinaires ; que ce charmant premier don du Roi ne serve pas à faire de trop grandes dépenses, encore moins de dissipations... » La petite reine se défend bien de toutes ces gronderies : « Ma chère maman peut compter que je n'entraînerai pas le Roi dans de grandes dépenses; bien au contraire, je refuse de moi-même les demandes qu'on me prie de lui faire pour de l'argent. » Elle ne refusera pas toujours, et Trianon même sera bientôt l'occasion de profusions qui lui seront cruellement reprochées.

En souhaitant un jardin qui fût son domaine particulier et où elle pût jouer à son gré avec les fleurs et les arbres, Marie-Antoinette montrait un goût qui était celui de son entourage. Marie Leczinska ne s'était pas avisée de ce genre de distraction; mais déjà ses filles, à l'imitation de Mme de Pompadour, se flattaient de transformer à leur guise le parc de Bellevue, que Louis XV venait de leur donner. Le Comte de Provence ne possédait pas encore Brunoy, ni le Comte d'Artois, Bagatelle ; mais ils se faisaient peindre par Drouais, chacun avec sa princesse, en costume de jardiniers galans, et les progrès de l'horticulture ne laissaient pas de les intéresser. C'est que, jusque dans l'éducation des princes, se faisait sentir ce renouveau des sciences de la nature, dont le Trianon botanique de Louis XV nous

fournit un témoignage. La famille royale était curieuse de l'acclimatation des fruits étrangers et de la culture des primeurs, auxquelles le potager de Versailles s'était de tout temps consacré. Mais on discutait aussi autour de la Reine d'une question générale bien plus large, qui renouvelait dans ses principes l'art des jardins et qui passionnait les esprits à un degré que nous pouvons à peine nous imaginer.

Depuis plus de trente ans, une mode venue d'Angleterre changeait peu à peu le goût des Français et les détachait des formes qu'avait portées à leur perfection le génie du grand siècle. Cette révolution esthétique était propagée, comme celle qui touchait à la vie sociale, par Jean-Jacques Rousseau. La description fameuse du jardin agreste de Julie, aux allées « tortueuses et irrégulières, » remplissait toute une lettre de *la Nouvelle Héloïse*, et les thèses de ce roman, paru en 1760, développaient alors leurs conséquences. Mais le retour à la nature avait triomphé bien avant Rousseau. La plus ancienne protestation contre le genre français paraît être celle d'Addison, dont le *Spectateur* était traduit en 1720, et qui proposait, comme formule nouvelle du jardin, « un joli paysage. » Le jardinier Dufresny introduisait déjà chez nous les premières innovations, en créant quelques jardins irréguliers. Tous nos littérateurs qui visitaient l'Angleterre en rapportaient les idées qui y avaient cours; l'abbé Le Blanc, par exemple, revenait plein de mépris pour « l'air peigné et les dessins recherchés de nos parterres, » ce qui l'amenait à leur préférer « ces rochers informes et sauvages, ces arbres vénérables de la forêt de Fontainebleau. » On louait partout le parc de Stowe, qu'une épître de Pope opposait expressément à Versailles, si bien que le rédacteur de l'article des jardins dans l'*Encyclopédie* s'inquiétait de voir triompher les allées tordues et les courbes compliquées. En même temps, se révélait aux deux pays un genre de pittoresque usité chez les Chinois, et les *Lettres édifiantes* inséraient, en 1749, les narrations du Père Attiret, peintre de l'empereur de la Chine, qui ouvraient aux amateurs d'horticulture un champ de curiosités nouvelles.

L'abandon des traditions du jardin français n'allait pas sans résistance; la lutte est attestée par la quantité de brochures et de traités, qui se multiplient précisément au moment où Marie-

Antoinette va faire son choix. Le spirituel *Essay on modern Gardening*, où Horace Walpole s'afflige de la perversion du goût en France, est de 1770. Le duc de Nivernais en publiera plus tard la traduction; mais celle du théoricien Whately a paru dès 1771, à Paris, sous ce titre : *l'Art de former les jardins modernes;* et beaucoup de lecteurs français s'attachent à l'ouvrage de doctrine, *Dissertation on Oriental Gardening*, où l'architecte des jardins de Kew, sir William Chambers, a résumé en 1772 ses souvenirs de voyage en Chine et les observations de toute sa vie relatives à la supériorité des jardins chinois sur ceux de l'Europe. Déjà le créateur d'Ermenonville, M. de Girardin, ayant appliqué ses idées d'élève de Chambers et de Jean-Jacques, se prépare à les répandre dans son livre : *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations;* on y lira que, « l'esprit étant devenu moins rare que le sens commun, il n'y a plus que la nouveauté qui puisse frapper les hommes; le moment où, à force de s'en écarter, ce qu'il y a de plus nouveau pour eux, c'est la nature, est le moment de les y ramener en les conduisant à en connaître et à en sentir tous les charmes. » Voici maintenant des travaux français exactement contemporains des projets de Marie-Antoinette. L'*Essai sur les jardins* de Watelet s'imprime en 1774; Lerouge commence la même année la publication de sa collection de plans gravés sur les *Jardins anglo-chinois à la mode;* l'important traité du botaniste Duchesne *Sur la formation des Jardins* est de 1775; celui de Morel, architecte du prince de Conti, *Théorie des Jardins*, est de 1776. Tous reflètent les idées modernes et leur donnent une consécration définitive.

Au reste, pour former le goût des gens de cour, rien ne vaut les entretiens de Walpole, et surtout ceux du prince de Ligne, ce très grand seigneur répandu dans les cercles les plus divers, qui applique aux jardins de l'Europe entière sa curiosité avertie. Plus instruit que Walpole, le prince du Saint-Empire est porté comme lui à la satire; mais sa sensibilité est beaucoup plus fine. Sans afficher l'anglomanie, en protestant même contre ses excès, il s'est fait le champion du jardin naturel, et c'est d'abord la France, sa seconde patrie, qu'il lui plaît de convaincre : « C'est à elle, écrit-il, à l'emporter sur tout et dans tous les genres. A force d'épuiser les arts, qu'on revienne à la nature. Je parie que le jardin de Montaigne était naturel

comme lui. C'est vous, pays charmant, qui réunissez tout. Pays enchanteur, vous êtes fait pour ressusciter dans vos jardins l'Arcadie heureuse. Rendez votre terre digne du séjour d'Astrée. Ne la privez pas des dons qu'elle a reçus de la nature en abondance, pour les remplacer par ceux de l'opulence. Vos cascades de marbre, vos magnifiques statues, vos pavillons superbes, vos sentiers mis en berceau et vos jets qui menacent le ciel ne valent pas un trône de gazon. »

Cette propagande par la brochure, par la conversation, par le voyage, a porté ses fruits. Donnant l'exemple chez eux, des princes du sang ont rompu hardiment avec les traditions de Louis XIV. A Chantilly, le jardin anglais du prince de Condé a bouleversé le dessin de Le Nôtre. Le duc de Chartres, toujours à l'affût des nouveautés et surtout des nouveautés venues d'Angleterre, achève dans la plaine Monceau une création entièrement conforme aux principes en honneur au delà de la Manche. Elle possède toutes les « ruines » et « fabriques » qu'on y prodigue, et Carmontelle, écrivant sur Monceau, loue le prince d'avoir fait « d'un jardin pittoresque un pays d'illusion. » Marie-Antoinette a dû prendre à le parcourir un plaisir extrême. On l'a conduite aussi, dans le faubourg Saint-Germain, voir une des curiosités de Paris, l'hôtel Biron. Mercy note cette promenade instructive, au mois d'octobre 1773 : « Madame la Dauphine est venue toutes les semaines à Paris ; elle y a vu le salon des peintures, la galerie des plans (au Louvre), quelques magasins marchands, la foire de Saint-Ovide, le jardin du maréchal duc de Biron. » Mais une partie seulement de ce jardin est dans le genre nouveau, et auprès de la maison, les parterres à la française, encadrés d'allées en ligne droite, répètent, selon l'usage des particuliers, les arrangemens et les perspectives de Versailles.

Marie-Antoinette ne pouvait désirer autour d'elle rien qui rappelât le grand jardin royal, qu'elle avait sous les yeux depuis quatre ans. Il fallait à sa jeune grâce un cadre moins écrasant, à ses plaisirs plus d'aisance, à ses heures de retraite le séjour d'élection d'une âme sensible. Ceux qui l'entouraient l'avaient habituée à dénigrer Versailles et à en méconnaître les beautés profondes. Elle critiquait, comme tout le monde, la grande terrasse trop vaste et sans ombrage, les immenses bassins reflétant une façade jugée démesurée et monotone, la tristesse des

sombres ifs et des charmilles indéfinies servant de fond aux statues, la symétrie de ces « éternelles allées » (le mot est de Delille), ne menant jamais à l'imprévu. C'était le lieu commun des connaisseurs : « Versailles est triste, écrivait le prince de Ligne; mais le plus grand des rois et le roi du plus beau pays ne peut guère avoir d'habitation traitée autrement. » Le vicomte d'Ermenonville allait plus loin et n'acceptait même point l'excuse de la majesté : « Le Nôtre, dit-il, a massacré la nature; il a inventé l'art de s'entourer à grands frais d'une enceinte d'ennui. »

Comment s'étonner qu'une jeune reine, excitée par des propos excessifs, fît bon marché de cette grandeur dont elle ne comprenait pas le sens? A la Cour, à peine quelques esprits indépendans, comme le duc de Croÿ, résistaient-ils à ce dénigrement de bon ton, admis par tous. Chacun préférait s'en tenir au jugement du prince écrivain, qui en ces termes sacrifiait à peu près toutes les maisons de France : « On est étonné, on est ravi; mais ce ravissement passe bien vite. Elles perdent à l'examen. On a tout vu d'abord; on s'y ennuie; elles se ressemblent toutes. De malheureuses règles mal entendues ont produit une patte d'oie, un parterre, des bosquets à la droite pareils aux bosquets de la gauche. Des arbres épuisés, des charmilles languissantes, des chemins labourés où l'on ne peut pas se promener, une verdure malsaine, du foin au lieu de gazon, des découpures qu'on y ménage maladroitement pour les détacher; des jardins enfin, qui ressemblent à ceux que l'on met sur nos desserts. Encore j'aimerais mieux nos cristaux, puisqu'ils ont l'air d'avoir au moins de l'eau, et qu'elle manque presque partout. J'oubliais des plantations ridicules, des dessins, des festons, de malheureuses haies en broderies qui n'ont pas le sens commun, et, autour de cela, une muraille qui ôte la vue de la campagne. Hélas! elle dédommagerait au moins de tout ce que ces parcs, superbes aux yeux des voyageurs imbéciles, m'offrent de triste et de mal entendu... »

Cet état d'esprit ne datait point des dernières années. On est surpris de le trouver pleinement développé dans un ouvrage qui faisait autorité depuis le milieu du siècle, l'*Essai sur l'Architecture* du P. Laugier. Ce jésuite, au service du roi Stanislas, a institué le premier la critique rigoureuse et complète de Versailles. Après avoir loué les chefs-d'œuvre de sculpture qu'on y

rencontre à chaque pas, il se demande si ses jardins ont « de quoi fournir aux plaisirs de l'âme et à l'amusement des yeux un agréable et riant spectacle. » « Si la richesse des bronzes et des marbres, ajoute-t-il, si la nature étouffée, ensevelie sous un appareil outré de symétrie et de magnificence, si le singulier, l'extraordinaire, le guindé, l'ampoulé, font la beauté d'un jardin, Versailles mérite d'être préféré à tout. » L'écrivain de la cour de Lunéville dresse la liste des très graves reproches qu'on fait à l'œuvre de Louis XIV, et quelques-uns sont pour nous surprendre : sa situation dans « cette vallée étroite, tout environnée de montagnes et de lugubres forêts ; » son caractère « trop renfermé, » qui tient toujours le promeneur « comme entre quatre murailles, » à cause des palissades de charmilles, « dont l'alignement et la hauteur font d'une allée une rue très ennuyeuse ; » l'ensemble de la verdure, qui n'a point « de vivacité et de fraîcheur ; » les parterres de broderies dessinés en cordons de buis et garnis de fleurs « assez médiocres. » Le manque d'eau est le principal défaut de ces jardins, où l'on a tant travaillé pour l'amener : « Versailles même, écrit le prince de Ligne, quand on examine ses bassins, où il y a souvent de l'herbe, a l'air de la décadence. » Mais quelles eaux artificiellement disposées trouveraient grâce devant le P. Laugier ? Il se plaint avant tout de ne rencontrer jamais, autour du palais de Louis XIV, les charmes « d'une rivière ou d'un ruisseau qui, par ses divers bouillons et cascades, nous amuse, nous parle, nous captive et nous fait rêver. » Le jésuite de Stanislas est merveilleusement d'accord avec Jean-Jacques ; il nous livre le grief principal des contemporains contre Versailles et contre l'ancien Trianon, tout remplis de « ce grand air de symétrie » et si résolument étrangers « à la belle nature. »

De tels jugemens, portés par les voix autorisées du siècle, étaient arrivés à faire loi. On ne voyait plus dans Versailles qu'une « prison des rois, » selon un mot de Ligne qui a dû frapper l'imagination de Marie-Antoinette : « Un cri général, écrit Duchesne en 1773, déclare ennuyeuse la promenade dans les bas du jardin ; et, ce qui est encore plus décisif, on les abandonne. » L'auteur du traité *Sur la formation des Jardins* en donne plusieurs raisons précises, qui inviteront à appliquer au Petit-Trianon des principes tout contraires : « L'uniformité

dans la décoration des Allées des Saisons, jusqu'à des distances dont la correspondance ne saurait être aperçue; l'étendue peut-être un peu trop grande des lieux qu'elles occupent, qui les fait trouver déserts et inhabités, tandis qu'à l'aspect des grilles qui terminent les allées on sent toujours avec chagrin qu'on est enfermé ; le défaut de points de vue extérieurs ; enfin le déplaisir encore plus grand de trouver l'entrée des bosquets barrée par des enceintes particulières..., ce qui, en ôtant la facilité de s'égarer dans des détours et de jouir de la variété de la décoration intérieure des bosquets, prive de la ressource que la promenade pourrait y trouver en abandonnant les grandes allées comme des routes ennuyeuses. » On aura soin qu'aucun de ces inconvéniens ne vienne déparer le domaine nouveau, que la promenade y soit partout aisée, que les percées dans les clôtures donnent toujours l'illusion qu'il est découpé en pleine campagne.

Toutes les âmes de ce temps invoquent la nature, célèbrent la liberté de ses paysages et ne veulent emprunter qu'à elle le décor de leur existence. On ne comprend plus l'idée créatrice de Versailles, qui a utilisé les ressources naturelles à des fins rigoureuses et à des magnificences disciplinées. Watelet la condamne expressément, quand il décrit, d'une plume malicieuse, les jardins des grands, dont il veut détourner ses contemporains et dont ses éloquentes déclamations contribuent à dégoûter la Reine : « On verra, dit-il, des ornemens factices préférés aux ornemens naturels. Les arbres seront soumis à des formes et à des usages qui les défigurent. On les rendra par des soins ridicules semblables à ces hommes disgraciés dont le corps et les différentes parties n'ont aucune proportion entre elles. Les branches et les feuillages mutilés et transformés en plafonds ou en murs n'oseront végéter que sous les lois du fer; des distributions semblables à celles des appartemens reproduiront en plein air des salles, des cabinets, des boudoirs, où se trouvera le même ennui qui remplit ceux que couvrent les lambris dorés. L'eau stagnera dans des bassins ronds ou carrés; elle sera emprisonnée dans des tuyaux pour attendre quelques instans de liberté de la volonté du fontainier. Le marbre, qui prétendra ennoblir par la richesse ce qui dans la nature est bien au-dessus de la somptuosité, s'y montrera souvent dans un état de dépérissement qui contraste avec ses prétentions à la

magnificence. Le triste bronze y ternira l'émail riant des fleurs... » L'écrivain doit reconnaître que, même en ces lieux artificiels, la nature sait se libérer : « Cependant, dans quelques coins oubliés, la nature encore hasardera d'user de ses droits à la liberté ; et s'il arrive que ces arbres tourmentés par le fer et le niveau vieillissent, ils acquerront, en dépit de leurs tyrans, des proportions grandes, nobles et robustes. Alors, parvenus à élever leurs cimes au-dessus de la portée des échelles et des croissans, ils reprendront les traits de cette beauté majestueuse et pittoresque qui appelle et fixe les regards. C'est alors que de larges allées, devenues de superbes galeries, formeront leur voûte au sommet des airs. Les branchages étendus sans gêne s'approcheront à leur gré, s'entrelaceront sans contrainte, et se feront justement admirer par des effets que l'art ne peut imiter. » Ne voit-on pas que c'est la description même du noble aspect qu'offrait, aux abords de Versailles et du Grand-Trianon, l'ensemble des plantations de Le Nôtre ?

Elles n'avaient jamais été plus belles qu'à l'heure où on les condamnait à disparaître. Le duc de Croÿ ne pouvait, à ce qu'il raconte, se lasser d'admirer le développement des arbres de Versailles, que dédaignaient injustement ses contemporains : « C'est là, dit-il, qu'il y a les plus hauts chênes que j'aie jamais vus, égalant pour quelques-uns le droit et la hauteur des plus hauts sapins. Leur ombrage, avec la quantité d'oiseaux, mériterait plus d'éloges qu'on n'en fait. » Et le grand seigneur, connaisseur excellent, ajoute avec quelque mélancolie : « Le goût des prairies prétendues naturelles d'Angleterre faisait qu'on prenait à tâche de blâmer ces superbes jardins qui, quoiqu'un peu monotones, sont les plus riches du monde. » Après la replantation générale ordonnée en 1775, Delille saluera encore, au second chant de ses *Jardins*, ce vénérable parc qu'on vient de mutiler,

Chef-d'œuvre d'un grand Roi, de Le Nôtre et des ans !

Tant de majesté, de si glorieux souvenirs, une beauté ennoblie, mais atteinte par le temps, ne pouvaient émouvoir une archiduchesse d'Autriche adonnée à son rêve de création particulière et pressée de se faire un séjour différent de tout ce qu'avaient aimé avant elle d'autres princesses. Dès le mois de juillet 1774, les lettres de Mercy nous apprennent quels sont

les soins de sa jeune royauté auxquels Marie-Antoinette donne la première place : « La Reine, écrit-il le 2 juillet, est maintenant tout occupée d'un jardin à l'anglaise, qu'elle veut faire établir à Trianon. » Et le 31 juillet : « Le Roi a donné des ordres pour que l'augmentation d'un terrain à entourer de murs, ainsi que tout ce que peut désirer la Reine relativement à cet établissement, soit exécuté avec la diligence et le soin possibles. » Ce n'est là qu'une des marques nombreuses de l'empressement du Roi, qui frappe si agréablement les contemporains au début du règne, et dont Marie-Antoinette sait qu'elle peut user à sa fantaisie. L'ambassadeur ajoute un détail, qui a de l'importance dans ce récit : « Les plans ont été formés par un comte de Caraman, officier général qui a beaucoup de goût et qui a fait arranger un jardin en ce genre attenant à son hôtel à Paris. La Reine a voulu voir ce jardin, et cela a été l'objet d'une promenade que Sa Majesté a faite en ville. » Cette promenade mérite de retenir l'attention, car elle achève de fixer les destins du Trianon nouveau.

Victor-Maurice de Riquet, comte de Caraman, ancien chambellan du roi Stanislas, maréchal de camp depuis 1761, était un de ces officiers généraux, assez nombreux au XVIIIe siècle, qui utilisaient les loisirs de leur carrière à acquérir des connaissances abondantes et pratiquaient avec supériorité quelque art ou quelque science. Le prince de Ligne le prend fort au sérieux comme jardinier, loue à Paris ses plantations à l'anglaise « dans le meilleur genre, » et regrette aimablement qu'il manque d'eau pour celles qu'il fait à Roissy. Le comte de Caraman joignait à une véritable compétence, dans les études qu'il avait choisies, les manières les plus parfaites et le ton de la Cour. Son hôtel (qui est aujourd'hui l'hôtel de La Rochefoucauld d'Estissac) était situé dans la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, proche l'esplanade des Invalides. Son nom n'était point inconnu à la Reine, lorsqu'elle songea à l'honorer de sa visite. Les mémoires encore inédits de ce gentilhomme montrent qu'il s'était empressé de lui communiquer des plans, dès qu'on avait parlé du Petit-Trianon, et le comte de Noailles présenta son premier dessin, qui fut trouvé fort séduisant. La Reine, écrit M. de Caraman, « avait bien voulu me donner la direction de son jardin de Trianon et approuver à Marly, ainsi que le Roi, le

dessin très travaillé que j'avais envoyé à cet effet. » Peu de temps après, il était avisé par M. de Noailles que la Reine viendrait voir sa maison le lendemain, 22 juillet, à cinq heures de l'après-midi.

« Malgré l'honneur, raconte-t-il, que me faisait une pareille visite, je fus très embarrassé. La sécheresse était extrême; les gazons de ce jardin étaient grillés; les feuilles des marronniers et des tilleuls étaient jaunes, et, comme je n'habitais pas ma maison l'été, ce jardin était négligé. Je partis le 21 au soir, et je commençai à faire couper, rouler et arroser mes gazons, ôter les feuilles mortes, placer les pots de fleurs que j'envoyai acheter chez le fleuriste et ceux que me prêtèrent mes voisins, au milieu des arbustes touffus, dont ils semblaient être la production, parce qu'on voyait des giroflées sortir d'un buisson de lilas, et des roses trémières d'une masse de seringas. Une belle tente fut établie sur une sommité de gazon; les cordes étaient des guirlandes de fleurs naturelles, et des festons de semblables fleurs étaient placés avec grâce autour du sommet de la tente. Des orangers, des lauriers-roses en fleurs et des jasmins d'Espagne entouraient cette tente, sous laquelle une table ronde, avec une corbeille de fleurs et des assiettes, et couverte de vermeil, portait une collation et des glaces. Mes parterres furent garnis de fleurs, qu'on me loua et dont les pots furent enterrés dans les plates-bandes de façon qu'on croyait qu'elles étaient plantées naturellement dans ces plates-bandes. Les appartemens furent tous garnis de fleurs, ainsi qu'un joli pavillon au bout du jardin, qui fut peigné et ratissé avec le plus grand soin. La matinée du 22, les orages ne cessèrent sur le gazon qu'une heure avant l'arrivée de la Reine, et je dois dire en vérité qu'en douze heures de temps ils reprirent leur verdure à force d'eau. Tous les gens de la maison, les voisins, les amis, tous se réunirent pour m'aider. » Le tableau n'est-il pas charmant de cette émotion joyeuse de tout un quartier, où chacun prend sa part de l'honneur royal fait au voisin?

Mme du Deffand, qui a recueilli les propos en sa maison de Saint-Joseph, les rapporte à Mme de Choiseul et insiste sur les grâces de l'auguste visiteuse : « Elle avait avec elle Madame, Mmes de Durfort et de Pons. Les princesses Clotilde, Élisabeth et Mademoiselle l'accompagnèrent. Mme de Beauvau, qui lui avait inspiré cette curiosité, l'attendit dans la maison avec son mari

pour la recevoir. M. de Caraman, averti dès le matin, vint tout préparer. Comme Mme de Beauvau avait mandé que la Reine ne voulait voir personne, Mme de Caraman n'osait se rendre chez elle. Mme de La Vallière jugea qu'elle devait y venir; elle arriva un quart d'heure avant la Reine, qui la traita à merveille... et charma tout le monde. » M. de Caraman note d'autres détails : « La Reine étant en deuil, je ne pouvais avoir de la musique dans ce jardin ; mais j'établis deux orchestres, l'un de flûtes, l'autre de cors de chasse, dans des appartemens du Palais-Bourbon, de l'autre côté de la rue, et ce concert étonnant et éloigné fit le plus grand effet, sans offenser la règle du deuil. Enfin, outre la collation de la Reine et de la compagnie, j'en fis préparer une superbe pour les écuyers et les gardes; et les valets de pied, cochers et postillons eurent aussi un goûter dans la cour. Mes jolies petites filles, coiffées de fleurs, présentèrent un bouquet à la Reine sous le nom de filles du jardinier et lui firent de jolis complimens. Elles chantèrent le trio de *Zémire et Azor* et, malgré l'étiquette, furent admises à la collation royale, où les glaces furent trouvées excellentes. La Reine resta près de deux heures à se promener, à prendre des glaces et à faire la conversation avec Mme de Caraman, qui était venue de Roissy. » Le comte ajoute qu'il fut confirmé ce jour-là dans sa charge de « directeur des jardins de la Reine, » et qu'il se rendit dès le lendemain à Trianon, pour s'entendre avec l'architecte sur l'ensemble des travaux.

La visite de Marie-Antoinette chez les Caraman jeta le plus grand trouble parmi les agens réguliers du service des Bâtimens du Roi; ils se croyaient seuls chargés de lui fournir des idées et l'intervention de l'amateur parisien causa une déception cruelle. A la vérité, Sa Majesté s'était adressée d'abord à leur compétence et, si elle ne suivit point leurs conseils, c'est qu'on ne sut pas deviner ses désirs. Comment demander à Antoine Richard, par exemple, de sacrifier sans réserve, ainsi qu'il était pourtant nécessaire, l'œuvre botanique de son père et la sienne? On comprend qu'il ait essayé d'en garder quelque partie dans le plan qu'il proposa, sans se troubler d'un fâcheux désaccord entre les vitrages des grandes serres et les ornemens dont il peuplait le nouveau jardin. Son dessin était tout à fait à la mode anglaise et l'on pouvait se fier à lui pour appliquer

rigoureusement les préceptes d'outre-Manche, car il les avait étudiés avec passion à Kew et à Stowe, à l'époque où se propageait en Angleterre ce qu'on croyait être l'imitation des jardins de la Chine. Cette imitation, au reste, devait produire des erreurs extraordinaires. Au principe déjà contestable de grouper artificiellement dans un même lieu tous les accidens pittoresques de la nature, montagnes, rochers, cascades, lacs et rivières, les théoriciens anglais unissaient la singularité d'y accumuler les « fabriques » les plus diverses. Obélisques, pyramides, colonnes, temples ruinés, ponts chinois, kiosques et pagodes s'y mêlaient aux statues allégoriques, aux faux monumens funéraires, aux fragmens arbitrairement disloqués de l'architecture de tous les temps.

Les Français, qui s'engouèrent un instant de ces amusemens, ne devaient pas tarder à en comprendre l'absurdité : « Ce genre, écrit en 1776 le sage Morel, par l'abus qu'on en fait, est peut-être le plus dangereux de tous et ne saurait exister longtemps. En rejetant les jardins symétriques, on leur a substitué des compositions bizarres; on les a remplis d'une multitude de fabriques placées sans ordre, distribuées sans goût, sans principes et sans intention. On a réuni les costumes et les édifices de tous les siècles, de tous les pays; on a associé la mythologie à l'histoire; on a mis les temples grecs avec les églises; les palais se sont trouvés à côté des chaumières; l'Asie est confondue avec l'Amérique... On a cru faire des prodiges, en chargeant les tableaux d'objets disparates, comme si c'était un moyen de rendre la nature; peut-être même s'est-on flatté de l'embellir; et tout cela n'a produit que de dégoûtantes et coûteuses puérilités. » Le prince de Ligne disait, plus brièvement : « Point d'esquisses des grandes choses... Quand on voit la Grécie de plusieurs Anglais et la Gothie de M. Walpole, on est tenté de croire que c'est le délire d'un mauvais rêve. » Et l'académicien Chabanon faisait courir avec succès, en 1775, une épître de ton frondeur contre « la manie des jardins anglais, » qui osait débuter par une apologie de Le Nôtre et raillait avec agrément les aberrations de ses successeurs. En voici quelques vers, dont Delille avoue s'être inspiré :

Ne m'offrez plus la ridicule image
De ces monumens faux que l'art a contrefaits.

J'aime un vieux monument parce qu'il est antique;
C'est un témoin fidèle et véridique
Qu'au besoin je puis consulter;
C'est un vieillard de qui l'expérience
Sait à propos nous raconter
Ce qu'il a vu dans son enfance,
Et l'on se plait à l'écouter.
Mais ce pont soutenu par de frêles machines,
Tout ce grotesque amas de modernes ruines,
Simulacres hideux dont votre art s'applaudit,
Qu'est-ce, qu'un monstre informe, un enfant décrépit?
Il naît sans grâce et sans jeunesse;
Du temps il n'a rien hérité;
Il ne sait rien et n'a de la vieillesse
Que son masque difforme et sa caducité.

Le plan d'Antoine Richard tenait de la pure anglomanie, tout rempli par conséquent d'encombrantes magnificences. Son dessin, déjà compliqué à plaisir par les zigzags de ses sentiers et les méandres superflus de ses deux rivières, réunissait sur un étroit espace toutes sortes de décorations disparates : pagode, grand et petit kiosque, volière chinoise, volière turque avec effet d'eau, bains à la turque, théâtre de verdure à la française, sans parler d'une bergerie et d'une vacherie qui pouvaient être dans le genre suisse. Quatre îles étaient formées par le cours des rivières, que des blocs de rochers faisaient dévier à chaque instant. Une pensée plus heureuse, où se révélait le botaniste, était celle des plantations d'arbres rares, tantôt réunis, comme dans les salles de tulipiers et de mélèzes, tantôt isolés sur les pelouses, où trouvaient place des micocouliers, des bouleaux du Canada, des saules de Babylone et des arbres de Judée. Au reste, le voisinage immédiat du petit château demeurait dessiné à la française, avec des fleurs et des ronds d'eau, et l'on n'offrait à la Reine, sous les fenêtres de son salon, que la vue de quelques maigres parterres et d'une orangerie vitrée. Elle lisait assez bien un plan pour s'apercevoir que le plaisir en serait médiocre.

Pouvait-elle aussi penser que les fantaisies de son jardinier, auxquelles ne manquaient guère que le faux temple et la fausse ruine, apparaîtraient bientôt assez ridicules? Elles lui étaient montrées revêtues du prestige de la mode, et c'était, en toutes choses, celui que Marie-Antoinette subissait avec enthousiasme. Par bonheur, il y avait des gens de goût parmi ses amis, qui

surent l'avertir et l'inquiéter, et l'on doit une louange à la princesse de Beauvau pour avoir procuré à sa souveraine les avis de M. de Caraman. Le plan du comte pour Trianon nous est bien connu, puisque c'est celui-là même qu'on a exécuté. Il est d'une simplicité heureuse et d'un art très pur. Sans doute, l'auteur ne prend nul soin de ménager les serres et potagers des Richard; il les jette bas sans la moindre hésitation, pour mettre à la place sa montagne, sa cascade et son lac; mais, s'il accepte une ruine sur un rocher, idée qui sera plus tard abandonnée, il élimine les constructions puériles, le bric-à-brac exotique, l'entassement des hors-d'œuvre; il allège le tracé des allées, multiplie les vastes pelouses, où circule une rivière faisant le tour de l'enceinte et composant, avec les bosquets, des perspectives ingénieuses. Ce projet satisfait la passion de l'époque pour les aspects naturels et observe les principes du jardin anglais, sans en accepter les abus.

En cette sorte de concours établi entre les idées des jardiniers de profession et celles du gentilhomme amateur, on doit approuver pleinement le choix de la Reine. Mais ce ne fut pas sans froissemens que s'imposa cette préférence. Il fallut que le comte de Noailles, qui protégeait les Richard, se mêlât de l'affaire, pour adoucir le chagrin qu'ils ressentirent à voir rejeter leur plan et détruire leurs travaux antérieurs. Du moins leur laissa-t-on le soin et la charge du nouveau jardin, et nous verrons qu'à défaut des plates-bandes, qu'il fallait bien sacrifier, et des raretés botaniques de serre, dont ils ne purent garder que peu d'espèces, ils eurent toute liberté d'orner Trianon d'arbres de leur choix et d'y continuer leurs essais d'acclimatation des grands végétaux. Quant aux collections proprement dites, elles ne furent pas « culbutées » sans ménagement; on prit soin d'en respecter le classement et on les transporta intactes au Jardin des Plantes de Paris, nommé alors le Jardin du Roi. La « méthode naturelle » et les principes de Jussieu avaient définitivement prévalu dans cet établissement, et les séries de Trianon y arrivèrent à point, pour aider à la réorganisation qu'il venait de subir sous l'impulsion du grand botaniste.

Les travaux du Petit-Trianon pendant tout le règne de Louis XVI ont été dirigés par un architecte savant, habile et digne de plus de gloire, Richard Mique. Dès le mois de septembre

qui suivit la mort de Louis XV, Gabriel avait demandé à se retirer du service des Bâtimens. Cette mesure, qui eut son effet au premier janvier suivant, permit de confier à des mains nouvelles la réalisation des projets de Marie-Antoinette. Mique fut nommé intendant et contrôleur général des Bâtimens de la Reine, ce qui introduisait dans les nomenclatures de l'*Almanach royal* un titre fort singulier et une division de services assez capricieuse. Une volonté féminine les avait imposés à l'abbé Terray, qui n'avait pas fait la moindre résistance. L'architecte fut dès lors le maître de ses travaux, échappant, au moins pour un temps, au contrôle de l'administration des Bâtimens du Roi, dirigée par le comte d'Angiviller. Né à Nancy en 1728, d'un père architecte, Richard Mique était un de ces Lorrains bien vus du roi Stanislas, qui avaient bénéficié des faveurs spéciales de sa fille, Marie Leczinska. Il fut traité de même par la nouvelle souveraine, à qui Marie-Thérèse recommandait les anciens sujets de sa maison. Ayant quitté la Lorraine, il borna longtemps son ambition à obtenir le poste de premier architecte des bâtimens construits par Stanislas et auxquels il avait travaillé. Ce poste, vainement sollicité au temps de Marigny, n'ayant pas été créé, Marie Leczinska employa Mique à Versailles et lui fit construire le magnifique couvent des Ursulines, dont elle dota la ville royale; les parties conservées de cette maison sur l'avenue de Saint-Cloud, dans le lycée Hoche d'aujourd'hui, témoignent encore des talens de l'artiste. Marie-Antoinette l'avait donc hérité de la feue Reine; mais il pouvait faire valoir aussi sa parfaite connaissance du genre nouveau dans les jardins et des diverses résidences lorraines aménagées suivant le goût chinois.

Mique était lié avec Hubert Robert, peut-être par leur commune origine provinciale. Si l'on ne trouve nulle part, dans les comptes relatifs à Trianon, le nom du paysagiste, il ne s'ensuit pas qu'on doive le croire étranger à ces travaux. Protégé par M. d'Angiviller, il était, à ce moment même, occupé dans Versailles à réaliser le projet du rocher des Bains d'Apollon, où devait être mis le fameux groupe de Girardon, *Apollon servi par les Nymphes;* il est impossible qu'il n'ait pas donné ses avis pour les motifs pittoresques qu'on voulait introduire à Trianon et pour lesquels il était, nous dit-on, « l'homme en vogue. » Au reste, un élève de Mique, l'architecte Fontaine, destiné à devenir plus célèbre que son maître, assure que « la Reine consulta

plus d'une fois l'habile peintre pour la forme et le placement des chaumières, des rochers et des autres petits ouvrages auxquels les architectes attachent peu de gloire. » Il n'est pas sans intérêt de pouvoir appuyer sur un témoignage contemporain, et tout à fait assuré, la part prise aux créations de Marie-Antoinette par l'artiste charmant, qui fut le conseiller de tant de grands amateurs de l'époque.

Le jardin de la Reine est donc sorti de la collaboration du comte de Caraman et de l'architecte Mique, aidés des avis d'Hubert Robert et du travail d'Antoine Richard. Mais il n'est plus question du gentilhomme, dès que les ouvrages ont commencé; ses idées acceptées, il n'est pas consulté lorsqu'on les réalise. Mique s'est chargé seul de l'exécution des plans approuvés par la Reine et veut s'en acquitter à son honneur. Cependant les circonstances ne facilitent pas sa besogne. La première difficulté vient du manque de fonds, dont souffrent alors tous les services et particulièrement celui des Bâtimens du Roi; la seconde, et non la moins grave, de la mauvaise volonté des agens du comte d'Angiviller et du directeur lui-même, dépossédés momentanément de Trianon au bénéfice d'intrus.

La Reine ordonne, et s'imagine qu'on obéira à ses ordres aussi promptement qu'on le faisait pour les favorites du feu Roi; mais les temps sont changés, et Turgot, qui vient de succéder à l'abbé Terray au contrôle général des finances, n'ouvre point sans hésiter une caisse qu'il est si malaisé de remplir. On devine les difficultés de Trianon par une lettre du 28 septembre 1774, que lui adresse la dame d'honneur au nom de sa maîtresse impatiente : « Vous savez, monsieur, que la Reine fait faire un jardin chinois à Trianon. Sa Majesté était convenue avec M. l'abbé Terray, et avec la permission du Roi, que ce serait M. Mique, intendant des Bâtimens de cette princesse, qui en serait chargé, et qu'il (l'abbé Terray) fournirait les fonds tous les mois; il n'y a rien de payé jusqu'à présent, et je joins ici la note de ce qui est nécessaire pour le présent et jusqu'après Fontainebleau. Depuis l'arrangement pris, la Reine a infiniment diminué le projet, Sa Majesté ne voulant pas causer une grande dépense. La Reine est malade, ce qui l'empêche de vous dire elle-même son affaire, et m'a ordonné de vous l'expliquer. La somme du moment est de huit mille livres. Je vous prie d'être bien persuadé, monsieur, que j'ai l'honneur d'être plus que

personne votre très humble et très obéissante servante. — *Arpajon, comtesse de Noailles.* » Le contrôleur général trouverait ici une occasion excellente de faire sa cour à la Reine et de s'assurer quelque faveur, en laissant carte blanche à Mique pour les travaux de Trianon. Mais il a la mauvaise grâce d'y voir clair en ces projets; il s'informe et s'aperçoit, sur les rapports demandés à l'architecte, que le jardin exige une première mise de fonds de deux cent mille livres, et qu'il y a déjà de fortes dépenses engagées, cinquante mille livres par exemple pour les seuls gazons. Il n'accorde aucun supplément pour ces ouvrages sans urgence, qui demeureront suspendus jusqu'à l'automne de l'année suivante.

Le crédit s'use vite du ministre philosophe, dont l'œuvre financière poursuivie avec suite pourrait sauver la monarchie de bien des dangers qui la menacent. Les privilégiés de cour sont ligués contre l'ennemi des abus, et c'est maintenant la Reine qui est à leur tête, dissimulant à peine son mécontentement personnel contre Turgot. En quelle mesure lui garde-t-elle rancune pour les affaires de Trianon? Peut-être un peu de complaisance pour ses fantaisies l'eût-il inclinée à s'indigner moins des réformes qui atteignent les gens de son entourage et qui lui sont dépeintes comme autant d'arbitraires vexations ou de fâcheux passe-droits. En tout cas, Marie-Antoinette s'est plainte au Roi des retards apportés à l'exécution de son jardin anglo-chinois; elle a obtenu que des ordres formels fussent donnés au contrôleur général pour mettre cent mille livres à sa disposition. L'ordonnance est du 27 août 1775, et Mique reprend bientôt ses ouvrages restés en souffrance pendant toute une année. Il ne touche pas encore aux serres placées à l'ouest du petit château; mais il achève la belle pelouse au pied de la façade du nord et fait exécuter, dans la partie qui longe l'avenue, la fouille de la rivière, dont le tracé forme la grande île et qui doit se replier plus tard vers les collines. Il aménage un petit bois pour la promenade et présente en même temps à la Reine, habituée désormais à passer de fréquens après-midi à Trianon, un grand jeu de bague chinois qu'elle a désiré.

M. de Caraman cependant demeure à l'écart. Il le raconte sans nulle aigreur : « M. Mique suivit ou ne suivit pas mes plans; mais il avait la charge et la disponibilité des fonds, et petit à petit on oublia et je laissai oublier mes plans de Trianon;

il resta toujours quelque impulsion en ma faveur, dont un autre eût tiré parti; mais ce n'était pas mon genre. » La Reine envoya son portrait sur une boîte enrichie de diamans à son collaborateur bénévole, qui se rendit à Versailles, le 13 mai 1775, pour la remercier; c'est apparemment à cette date que prirent fin ses services de jardinage. Il préférait d'ailleurs en rendre d'autres, et le Roi, qui l'avait apprécié, le nomma lieutenant général en 1780.

Au commencement de 1776, les sommes destinées à Trianon étant près d'être épuisées, on évaluait encore à deux cent mille livres ce qui restait à faire. Malgré les difficultés des temps, Angiviller, meilleur courtisan que Turgot, se mettait tout entier au service des projets de la Reine. Il lui adressait, au début d'avril, un mémoire propre à faire valoir son zèle : « Si les fonds ordinaires de mon département n'étaient pas toujours trop inférieurs à ses besoins, je ne me permettrais pas d'occuper Votre Majesté de l'espèce d'embarras dans lequel je me trouve, pour les vingt mille livres à peu près qu'exige le jardin. Mais, puisque les circonstances s'opposent à mon vœu le plus cher, celui de prévenir les désirs de Votre Majesté, je La supplie très humblement de vouloir bien m'autoriser à rendre compte, de sa part, au Roi de l'état actuel des choses et à prendre ses ordres... Peut-être Votre Majesté préférera-t-Elle de parler Elle-même au Roi, et je me permettrais volontiers de L'y engager. Si Elle daignait m'en laisser le soin, ce sera me réserver un moyen de plus de Lui marquer et mon respect et mon zèle. » Marie-Antoinette permit au Directeur général de parler au Roi et de solliciter ensuite du ministre de la finance l'assignat des sommes à dépenser. On avait alors affaire à M. Necker, qui songeait aussi aux économies; il manifesta peu d'empressement, puis finit par accorder, en deux annuités, les fonds jugés nécessaires. Mais l'excellent Mique n'était point au bout de ses peines, car Angiviller ne lui pardonnait pas son titre, trop semblable au sien, d'intendant et contrôleur général des Bâtimens de la Reine.

Les rivalités d'attributions, les relations tendues, l'aigreur dans les correspondances font l'histoire ordinaire des administrations aux frontières mal définies. On retrouve en souriant, dans les dossiers d'archives, les phrases de ton vif ou de forme

perfide, échangées en des momens de colère ou d'amertume, qui ont ému plus que de raison de bons serviteurs du Roi, trop soucieux de faire apprécier leurs mérites. L'architecte émancipé avait beau se sentir soutenu par la Reine, il devait s'incliner, au moins pour la forme, devant l'important personnage de qui dépendait toute l'activité des arts en France. Il venait justement d'être placé au rang de ses collaborateurs les plus directs, en étant élevé à la fonction de premier architecte du Roi, vacante par la démission de Gabriel. La protection de Marie-Antoinette la lui avait fait obtenir, et sa commission, datée du 21 mars 1775, n'excluait des attributions antérieures de Gabriel que le directorat de l'Académie royale d'Architecture conservé au premier architecte démissionnaire, sa vie durant. Presque aussitôt, pour être plus sûr de tenir Mique sous sa dépendance, Angiviller édictait un règlement qui supprimait ces fonctions de premier architecte, devenues trop importantes aux dépens de sa propre charge, et réduisait le nouveau nommé à l'honorariat. Mais, pour ce qui regardait Trianon, la Reine persistait à ne vouloir de lui que de l'argent et non des conseils. Elle l'obligeait à écrire à Mique, le 4 avril 1777 : « Sa Majesté m'a fait l'honneur de me dire qu'il est dans ses intentions que tout ce qui concerne l'établissement de son jardin soit traité et suivi par vous. » L'administration abandonnait donc le contrôle des créations nouvelles; et, pour faire sa cour avec d'autant plus d'empressement qu'il avait paru jusqu'alors un peu tiède, Angiviller multipliait les facilités, faisait fléchir les règlemens, trouvait de l'argent quand il n'y en avait pas, en un mot s'arrangeait de façon à ne plus mécontenter l'impatiente souveraine, même quand les fantaisies répétées et coûteuses venaient rompre brusquement l'équilibre de ses comptes.

Il n'y réussissait pas toujours; Marie-Antoinette était exigeante, voulait être servie sur-le-champ et ne comprenait pas qu'on hésitât à commencer un travail, parce qu'on manquait de fonds pour payer les fournisseurs ou les entrepreneurs. Ceux-ci se plaignaient sans cesse des retards accumulés et des règlemens irréguliers, qui pour Trianon laisseront encore, en 1791, une dette approchant le demi-million. Le public en apprenait quelque chose, et ses premières récriminations sont mentionnées, dès le 17 septembre 1776, dans un des rapports de Mercy : « Le public a vu d'abord avec plaisir que le Roi donnait Trianon à la

Reine; il commence d'être inquiet et alarmé des dépenses que Sa Majesté y fait. » Et l'ambassadeur, encore insuffisamment renseigné, parle de cent cinquante mille livres nécessaires à la fantaisie anglaise, pour laquelle « on a culbuté les jardins. » Bientôt l'opinion, portée à exagérer, se figurera que le déficit, qui menace depuis tant d'années les finances royales, est sérieusement aggravé par ces dépenses de Trianon; des commis mécontens propageront ce bruit, et les ennemis de Marie-Antoinette auront beau jeu à lui en faire un grief. Ainsi, de tous côtés, ont grossi contre elle les motifs de mécontentement, par la méchanceté des gens intéressés à la perdre, par sa propre faute et par l'esprit courtisan de ceux qui la servent.

L'artiste ni l'historien des arts n'ont à se préoccuper de telles conséquences politiques; ils ne s'intéressent qu'à l'œuvre réalisée et aux efforts accomplis afin d'en assurer la beauté. Rien n'a été épargné pour satisfaire une maîtresse difficile et qui ne manque point de goût naturel. Pour le paysage, le plan ne laisse aucune place à la critique. Un grand rocher, muni d'une source, s'élève au bout d'un petit lac creusé entre deux collines et qui se prolonge par la rivière. Traversée d'abord par un pont en maçonnerie, voisin d'un îlot, la rivière décrit une courbe élégante au nord du jardin, redescend en s'élargissant autour d'une grande île, et finit en deux bras formant presqu'île dans la pelouse devant le château. Plusieurs bouquets de bois d'essences variées sont disposés parmi les allées, où la ligne droite n'apparaît qu'une seule fois pour une avenue d'arbres de Judée, qui longe un instant la rivière. Tel est le dessin harmonieux et sobre qui sera exécuté.

Les fabriques prévues pour orner les perspectives subiront, au cours de l'exécution, des modifications nombreuses, toujours dans le sens de la simplification. La Reine en élimine quelques-unes, qu'il n'y a pas lieu de regretter. Elle écarte d'abord la pièce principale, la fausse ruine qui sévit dans tant de parcs célèbres et qu'impose presque partout l'imitation anglaise. On lui a proposé un temple ancien dressé sur le grand rocher et « entouré de débris supposés tombés du frontispice; » mais elle a lu les moqueries de Chabanon et pense à ce sujet comme son ami le prince de Ligne : « Point de ces abatis de temples, que l'on voit d'abord n'avoir jamais existé. L'image de la destruction est tou-

jours affreuse, et tous ces airs de tremblemens de terre sont de fort mauvais airs. » Elle rejette un parc de moutons « à la chinoise » et un ermitage avec sa cloche; elle néglige surtout de parti pris, à la grande surprise de Mique, qui en a pris l'idée aux châteaux du roi Stanislas, le salon hydraulique formé de pilastres et de colonnes d'eau jaillissante, où l'on eût respiré l'air frais pendant les grandes chaleurs. Ce qui sera conservé témoigne d'un goût irréprochable. C'est d'abord un temple de l'Amour, substitué heureusement au temple ruiné, et conforme au précepte de Ligne : « Les temples doivent inspirer la volupté. » Puis vient un rocher artificiel, d'où sortent des cascades, à la vérité assez menues : « Si l'on veut tirer beaucoup de parti d'un petit volume d'eau, écrit encore le prince, qu'on fasse un rocher; l'eau en y circulant, se reproduisant plusieurs fois et s'opiniâtrant à vaincre les petits obstacles qu'on lui opposera, fera plus d'effet que les plus belles cascades de l'Italie. » Il doit y avoir enfin un belvédère, construit sur une des collines bordant le lac et d'où l'on embrassera l'ensemble de la composition.

Pour ces divers projets, l'architecte fit établir des modèles en relief très minutieux, où tous les détails apparaissaient avec précision. C'était un usage qui remontait au temps de Louis XIV, et qui permettrait de se rendre compte de l'effet attendu et des défauts à éviter dans l'exécution. Le modèle du temple et celui du belvédère présentés à Marie-Antoinette devaient être des objets charmans, qu'on regrette de n'avoir pas conservés; dans le premier, les colonnettes de bois portaient des chapiteaux modelés en cire; celui de la montagne et du lac formait un petit paysage complet, où les eaux, parmi les buttes en miniature, étaient imitées avec des morceaux de miroir, les arbres et les gazons avec de la laine, de la raclure de corne teinte en vert et de la mousse. Aussitôt approuvé par la Reine, le travail commença par le lac, puis par le Temple de l'Amour.

Le charmant édifice, dédié à la divinité du siècle, s'éleva au milieu de la grande île, que deux ponts reliaient aux pelouses. Il fut inauguré lors d'une fête que la Reine offrit au Roi, le 3 septembre 1778. C'est une colonnade ronde de douze fûts corinthiens, en marbre blanc, supportant un entablement décoré de rinceaux fleuris et une coupole en pierre de Conflans. Le pavé est à compartimens de marbre blanc encadrés de marbre

rouge. On posa au centre une statue de Bouchardon, terminée depuis 1746, et qui représente l'Amour taillant son arc dans la massue d'Hercule. (Il n'y a plus aujourd'hui qu'une copie de l'original, qui est au Louvre.) Le haut de la coupole porte un grand trophée, formé des attributs de l'Amour, carquois, flèches liées de rubans et de guirlandes, torches, couronnes de roses. L'île fut plantée d'une quantité d'arbustes odoriférans et de rosiers ; on y remarquait les pommiers de paradis et les rosiers pelote-de-neige. Les ponts de planches étaient garnis de caisses de fleurs, et quelques grands arbres, dans l'île même, jetaient leur ombrage autour des colonnes. Le Temple de l'Amour, à Trianon, est le meilleur exemple de ces sortes de monumens; il nous apparaît encore comme une vivante évocation de l'Antiquité, telle qu'un temps frivole aimait à se l'imaginer.

Aussitôt après le Temple, Mique commença le bâtiment du Théâtre. En 1780, les communs furent transformés et agrandis, pour faciliter les séjours de la Reine. Cependant continuaient sous ses yeux, autour du lac, les aménagemens les plus importans. Le rocher avait été très difficile à édifier. Marie-Antoinette n'exigea pas moins de quatorze modèles avant d'en approuver un. On y travailla pendant toute l'année 1781 et une partie de l'année suivante, probablement sur un projet d'Hubert Robert, qui fut encore plusieurs fois remanié. Derrière le décor, réunies dans un réservoir qu'on a conservé, les eaux pouvaient descendre en torrent dans le lac ; les descriptions comme celles du chevalier Bertin, les estampes, les dessins l'indiquent et il serait sans doute avantageux de rétablir ce qui faisait la vie de ce petit paysage artificiel. La roche s'ombrageait de pins, de thuyas, de mélèzes, et le pont rustique avait l'ambition de rappeler, nous apprend le comte d'Hézecques, ceux qu'on rencontre « dans les montagnes de la Suisse et les précipices du Valais. » Les plantations voisines du rocher étaient alors disposées pour qu'on pût voir, des fenêtres du château, tout le motif, de même qu'on apercevait le Temple de l'Amour d'une autre façade.

On avait mis successivement sous les yeux de la Reine sept modèles pour la Grotte. L'état d'abandon où se présente aujourd'hui cette construction singulière, enfouie sous une butte voisine du lac, ne permet guère de juger des agrémens qu'elle pouvait offrir. Elle est fort étroite, d'une importance bien moindre que la grotte de Mesdames à Bellevue ou celle de

Mme de Balbi dans son jardin de Versailles, qui existent encore. Des roches couvertes de mousse en révèlent les approches; mais on a quelque peine à en découvrir l'accès. On y retrouve cependant les arrangemens essentiels, qu'indiquent à notre curiosité certains recueils de dessins sur Trianon commandés par Marie-Antoinette : l'entrée basse auprès de laquelle tombe une petite cascade, l'emplacement du banc de mousse où l'on ne risque point d'être surpris, car une baie pratiquée dans le rocher laisse voir les arrivans, enfin l'étroit escalier d'une dizaine de marches donnant accès au-dessus de la butte et permettant de se dérober par la fuite aux indiscrets. Voilà des détails ingénieux, usités en bien d'autres grottes et qui montrent que l'architecte a pensé à tout; mais ils ne sont pas sans donner matière aux médisances, qui visent tout ce que la Reine fait à Trianon.

Posé au bord du lac sur le plus haut point de la colline, le Belvédère clôt à merveille le paysage. Il domine l'embarcadère où des bateaux légèrement pavoisés, menés par des matelots du Grand Canal, conduisent les compagnies pour un simulacre de navigation ou quelque essai de pêche à l'entrée de la rivière poissonneuse. On y doit monter, si l'on veut embrasser d'un coup d'œil les mouvemens heureux du terrain et les bouquets d'arbres espacés pour guider le regard jusqu'à la rotonde du Temple. Le Belvédère est un petit édifice octogone élevé de quelques degrés, que gardent quatre couples de sphinx de pierre. Ces sphinx, aux visages de femme, sont de délicats morceaux de sculpture; ils varient leur sourire, les uns sous des cheveux nattés et couronnés de fleurs, d'autres sous une coiffure de roseaux; un groupe est drapé à l'antique, et le quatrième seulement, couvert d'une housse à glands, se trouve coiffé « à l'égyptienne. » Les sculpteurs de la Reine l'ont orné avec soin et de beaux bas-reliefs y évoquent les Quatre Saisons.

L'intérieur est pavé d'une mosaïque de marbre bleu-turquin, rouge, vert et blanc-veiné. Le dôme est un ciel parcouru de légers nuages et d'amours jouant avec des fleurs. Le décorateur Le Riche termina en 1781 les peintures qui couvrent les murs revêtus de stuc. Des trépieds alternent avec des tables et portent comme elles des coupes de forme élégante ou de riches brûle-parfums; d'aimables fantaisies y sont mêlées : ici, un écureuil grignote des fruits; là, un singe essaie d'atteindre des poissons dans un vase de cristal. L'artiste a disposé çà et là un

éventail, un chasse-mouches, une écharpe, puis un flacon de vin, un verre, une assiette de biscuits. Dans le haut des compositions, sont suspendus des trophées fleuris. On y voit des outils de jardinage et des instrumens de pêche, de musique, des cages, des corbeilles, des chapeaux de paille, le caducée, l'aigle d'Autriche, surtout d'amoureux emblèmes, carquois, cœurs percés de flèches et colombes se becquetant. Cette profusion de petits motifs très ordonnés est d'un aspect agréable, et l'on en jouirait mieux aujourd'hui, si l'on avait continué l'usage, établi au temps de la Reine, d'allumer des brasiers pendant l'hiver pour empêcher l'humidité de se condenser sur les stucs. Elle a, depuis bien des années, altéré les fraîches couleurs et jeté un voile d'effacement sur tout cet amusant caprice pictural du XVIII[e] siècle. Nul souvenir ne demeure du mobilier délicat qui le complétait. Une lettre à ce sujet de M. de Fontanieu à Mique garde, parmi les papiers officiels, la saveur d'une confidence : « La Reine, écrit l'intendant du garde-meuble du Roi, m'a ordonné de meubler le petit pavillon du rocher à Trianon. J'ai répondu à Sa Majesté qu'il fallait que je vous voie et que nous arrangerions cela ensemble. Ainsi, mon cher ami, voyez si vous voulez me donner un moment pour prendre un parti, car vous connaissez notre maîtresse : elle aime bien à jouir promptement. »

Avec le Belvédère, le nouveau Trianon est achevé, le terrain où s'élèvera plus tard le Hameau restant en dehors de ses limites. On est porté à préférer pour sa composition exquise le Petit-Trianon aux autres jardins de l'époque. Ils furent le grand luxe du siècle et, dans bien des créations célèbres d'alors, de simples particuliers ont jeté plus d'argent et multiplié plus de caprices que Marie-Antoinette elle-même. L'abbé Delille, le grand poète de l'heure, a tiré de cette mode contemporaine le sujet d'un ouvrage que nous parcourons encore, parce qu'il nous rend tout vivant un enthousiasme du passé. Le poème des *Jardins*, qui va paraître en 1782 et que l'auteur lit dans les salons à mesure qu'il l'écrit, contient vers son début la louange des nobles habitations du temps. Elles attirent les artistes et les écrivains, et les sociétés élégantes s'y retrouvent à la belle saison, pour goûter la paix des champs et l'illusion de la vie naturelle. Ce sont bien des asiles pour les disciples de Rousseau que le nouveau parc de Chantilly, au prince de Condé, le Raincy,

au duc d'Orléans, Ermenonville, au marquis de Girardin, Bâville, à M. de Lamoignon, Maupertuis, au marquis de Montesquiou. Delille met à part les jardins de Boutin à Tivoli, sur les pentes de Montmartre, dont il désigne ainsi l'importance historique :

L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle ;

il énumère la maison de M. de Monville, au Désert, sur le bord de la forêt de Marly, celles de la comtesse de Brionne à Limours, de la comtesse de Boufflers à Auteuil. Malgré leur éloignement de la capitale, il ne veut point omettre Chanteloup, illustré par son glorieux exilé, ni Belœil, « tout à la fois magnifique et champêtre, » et il saluera dans un autre chant le princier Monceau et le rustique Moulin-Joli. Un mot charmant (« Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil ») suffit à caractériser le jardin créé par les Guéméné aux portes de Versailles, et que Louis XVI, après leur fameuse banqueroute, achète pour sa sœur, Madame Élisabeth ; puis, avant de finir par un compliment à l'aimable maître de Bagatelle, le Comte d'Artois, le poète offre à sa souveraine trois vers comme un bouquet :

Semblable à son auguste et jeune déité
Trianon joint la grâce avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.

L'abbé Delille n'est pourtant point le poète du jardin de la Reine. Ce n'est pas non plus Lebrun-Pindare, qui proclame seulement, dans son ode sur les paysages, que la « pompe étonnée » de Versailles « cède aux grâces de Trianon ; » mais c'est assurément le chevalier Bertin, le mieux doué, avec Parny, des rimeurs de poésies fugitives de l'école de Dorat. Le jeune écrivain vit à la Cour ; il est écuyer du Comte d'Artois, et Marie-Antoinette le protège. Que de fois dut-il être admis à Trianon pour en savourer si bien les « riches tableaux, » en connaître si complètement les détails, et précisément ceux qui devaient flatter le mieux l'amour-propre de la créatrice ! Il donne à l'*Almanach des Muses* de 1780, puis aussitôt dans le recueil de ses *Amours*, une élégie intitulée *Les jardins du Petit-Trianon*. Elle débute par une allusion à Gluck, le musicien favori de la Reine :

J'ai vu ce désert enchanté
Dont le Goût même a tracé la peinture ;

J'ai vu ce jardin si vanté
Où l'Art, en l'imitant, surpasse la Nature...
Aimable Trianon, que de transports divers
Vous inspirez aux âmes amoureuses!
J'ai cru voir, en entrant sous vos ombrages verts,
Le séjour des Ombres heureuses...
Du haut du Belvéder mon œil au loin s'égare,
Et découvre les bois, la verdure et les flots...
Là, parmi des rochers de structure inégale,
Que Neptune a produits d'un coup de son trident,
Un torrent écumeux tombe et roule en grondant.
Et bientôt lac tranquille au pied des monts s'étale...
Vois ce ruisseau qui, dans sa pente,
Mollement entraîné, murmure à petit bruit.
Se tait, murmure encore, se replie et serpente,
Va, revient, disparaît, plus loin brille et s'enfuit,
Et, se jouant dans la prairie
Parmi le trèfle et les roseaux,
Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
Qu'un pont officieux à chaque instant marie.

Bertin décrit, en les magnifiant un peu, les diverses parties de ce « nouveau Tempé, » et même, se rappelant la tropicale végétation de Bourbon, son île natale, il dresse avec une évidente complaisance un catalogue des plantations exotiques des jardiniers Richard. Ce morceau prend une valeur de témoignage; le tour, au reste, en est aisé et la lecture supportable :

Quel art a rassemblé tous ces hôtes divers,
Nourrissons transplantés des bouts de l'univers,
La persicaire rembrunie
En grappes suspendant ses fleurs,
Le tulipier de Virginie
Étalant dans les airs les plus riches couleurs,
Le catappas de l'Inde, orgueilleux de son ombre,
L'érable précieux, et le mélèze sombre,
Qui nourrit les tendres douleurs?
De cent buissons fleuris chaque route bordée
Conduit obliquement à des bosquets nouveaux.
L'écorce où pend la cire, et l'arbre de Judée,
Le cèdre même y croît au milieu des ormeaux :
Le cytise fragile y boit une onde pure;
Et le chêne étranger, sur des lits de verdure,
Ploie en dais arrondi ses flexibles rameaux...

Rencontrant ici la blanche colonnade du Temple de l'Amour, le poète s'arrête complaisamment devant la statue de Bouchar-

don et le sourire malin du dieu qui règne en ces jardins. Quel rimeur élégiaque, désirant en des lieux si propices la présence de sa maîtresse, n'évoquerait pour elle les habituelles images! D'autres coins de Trianon appellent la chère « Catilie, » et voici des vers où la grotte, les chemins qui y mènent, la cascade en miniature qui l'avoisine, sont peints avec les couleurs du temps :

O vous qui craignez son empire,
Fuyez, fuyez! l'Amour anime ces beaux lieux;
Dans ce vallon délicieux
C'est lui qu'avec l'air on respire.
De ces sentiers étroits la douce obscurité,
Ces trônes de gazon, cet antre solitaire,
Ces bosquets odorans qu'habite le mystère,
Tout parle de l'Amour, tout peint la volupté,
Sous des lilas, dont la tige penchée
Du midi même amortit les chaleurs,
Du haut des monts une source cachée
Tombe en cascade et fuit parmi les fleurs.
J'approche ; quels objets! L'herbe à demi couchée
Des débris d'un bouquet était encor jonchée ;
Et deux chiffres, plus loin sur le sable enlacés,
Par le souffle des vents n'étaient point effacés...

De ce jardin amené à sa perfection bien d'autres contemporains ont parlé, mais deux seulement avec la compétence et le ton de connaisseur qui donnent quelque prix à leur jugement. L'un est le prince de Ligne, le créateur de Belœil, celui à qui Delille décerne son plus vif hommage, et qui s'est fait le théoricien des parcs anglais, précisément en ces années où l'engouement qu'on a pour eux atteint le degré suprême. L'autre amateur est le duc de Croÿ, qui, sans avoir autant de renommée, ne le cède à personne pour l'observation juste et raisonnée d'un beau jardin. Le prince lui-même louait son parc de l'Hermitage, « la noblesse de ses projets, la beauté de ses étoiles, » et les bosquets, berceaux et réduits ajoutés à la majesté de sa forêt. Le duc de Croÿ note en son journal, au 21 avril 1780, après avoir été revoir la Ménagerie de Versailles, les surprises qu'il éprouva dans sa visite à Trianon : « J'allai au Grand-Trianon. On venait de raccommoder comme à neuf le bâtiment; c'est le plus riche et charmant morceau d'architecture du monde. Tous les marbres étaient comme étant sortis des mains de Louis XIV.

La vue de l'entrée de la Cour est admirable; le reste n'y répond pas. J'allai ensuite chez mon ami Richard, au Petit-Trianon, cédé alors à la Reine. Je n'y avais pas été depuis l'avant-veille de la mort du Roi, où j'en avais été prendre congé, le cœur si gros. Richard et son fils me menèrent, et je crus être fou ou rêver, de trouver à la place de la grande serre chaude, qui était la plus savante et chère de l'Europe, des montages assez hautes, un grand rocher et une rivière. Jamais deux arpens de terre n'ont tant changé de forme, ni coûté tant d'argent! La Reine y faisait finir un grand jardin anglais du plus grand genre et ayant de grandes beautés, quoiqu'il me paraissait choquant qu'on y mêlât ensemble tout le ton grec avec le ton chinois. A cela près, la grande montagne des fontaines, le superbe palais de l'Amour en rotonde, de la plus riche architecture grecque, et des parties de gazon sont au mieux. Les ponts, les rochers, et quelques parties me parurent manquer. C'était un genre mêlé auquel les amateurs de jardins anglais auront peine à se prêter. »

Trianon est resté, au temps de Marie-Antoinette, un centre d'études botaniques, mais tout autrement que sous Louis XV. Ce sont les arbres employés dans les nouvelles perspectives, qui servent à continuer les essais d'acclimatation de jadis. Le duc de Croÿ devient ici un témoin précieux, car il donne des détails que personne n'a songé à recueillir et qui sont de grand intérêt : « Ce qui est superbe, c'est que M. Richard, se livrant à son goût et talent, y mettait de grands arbres rares de toutes sortes, et, comme je lisais alors avec enthousiasme le cahier de l'admirable M. Besson sur les Alpes, qu'il fait enfin connaître en naturaliste excellent, M. Richard, qui en a fait le voyage exprès, me montra en nature tous les arbres et arbustes par gradation, qui sont sur les Alpes jusqu'où cesse la végétation. C'est surtout pins, mélèzes superbes, puis, en s'élevant, grands sapins, puis sapins rabougris à petite feuille..., et enfin un petit rosier et un petit genévrier rampant... Il était bien curieux, pour un zélé amateur, de voir en nature ce que je venais de lire avec tant d'intérêt. M. Richard plantait une allée tournante, avec de chaque côté un arbre de toutes les espèces et les variétés possibles. Il en réussira bien peu; mais, avec ce qu'il y a déjà, si cela grandit et est remplacé et soigné, ce sera les deux jardins des Reines de France et d'Angleterre [à Kew] qui auront ce qu'il y aura de mieux en grands arbres. »

Au cours d'une seconde visite, deux ans plus tard, au lendemain des fêtes en l'honneur du comte du Nord, le même écrivain, homme de l'ancien règne, s'attarde à ces nobles curiosités de la science ; il rend encore justice aux travaux de Richard et aux « recherches du feu Roi ; » il regrette une fois de plus ce qui a disparu et de trouver, « à la place des serres chaudes, le fameux rocher, et l'Anglais et la Chine partout... et un peu de tous les genres à choisir. » Bien qu'il sache apprécier « de très beaux morceaux, surtout la rotonde, » on sent qu'il ne prend point son parti de ce manque d'unité, qui l'a déjà choqué. Il continue à préférer Versailles, où c'est à peine si la plantation du nouveau parc « commence à consoler de l'ancien, » mais où tout est « bien plus noble que le ton anglais ; » et il admire une fois de plus « celui de Le Nôtre pour accompagner des palais. » Rien ne vaut de tels documens pour ressaisir l'esprit d'autrefois et pour reconstituer par la pensée les conversations et les controverses de nos pères.

Les jugemens du duc de Croÿ sur Trianon, si raisonnables qu'ils nous semblent, ne reflètent pas l'opinion la plus générale ; elle apparaît beaucoup mieux dans les pages du prince de Ligne. Celui-ci n'est pas seulement le plus expert des jardiniers grands seigneurs ; c'est un ami de la Reine et le plus empressé de ses sujets, car, s'il reste Autrichien en France, il se dit Français à Vienne, et chacun lui reconnaît cette qualité, en écoutant sa conversation piquante, en lisant ses lettres étincelantes d'esprit et toutes baignées de sentiment. Dans le curieux livret intitulé *Coup d'œil sur Belœil*, sa description de Trianon commence par une évocation badine des Grâces, sur le ton voltairien qu'il affectionne et qui ne déplaît nullement à la Reine : « Cette Trinité plus gaie, plus aisée à concevoir que l'autre, ne formant qu'une seule Divinité que je ne nommerai pas, travaille au Petit-Trianon. » Il y respire lui-même « l'air du bonheur et de la liberté. Le gazon semble plus beau, l'eau paraît plus claire... On se croit à cent lieues de la Cour ; cependant, la vue des environs de ce joli jardin est si bien ménagée qu'on dirait qu'ils y tiennent et qu'il est dix fois plus grand qu'il n'est. Les grands arbres du parc de Versailles en forment, sans la moindre régularité, un cadre précieux. La Divinité, dont je ne dirai pas le nom, a l'air de régner sur une grande étendue de terrain qui ne lui appartient pas, comme elle règne sur

ceux qui ne sont pas nés sous ses lois. Il y a peut-être de la magie. » La « magicienne, » qui est en même temps une « divinité, » pourrait souhaiter des complimens plus précis; les voici qui se pressent sous l'aimable plume : « Je ne connais rien de plus beau et de mieux travaillé que le Temple et le Pavillon (Belvédère). La colonnade de l'un et l'intérieur de l'autre sont le comble de la perfection du goût et de la ciselure. Le Rocher et les chutes d'eau feront un superbe effet dans quelque temps, car je parie que les arbres vont se presser de grandir pour faire valoir tous les contrastes de bâtisse, d'eau et de gazon. La rivière se présente à merveille, dans un petit moment de ligne droite vers le Temple; le reste de son cours est caché ou vu à propos. Les massifs sont bien distribués et séparent ces objets qui seraient trop rapprochés. Il y a une grotte parfaite, bien placée et bien naturelle. Les montagnes ne sont pas des pains de sucre, ni de ridicules amphithéâtres; il n'y en a pas une qu'on ne croirait avoir été là du temps de Pharamond. »

La flatterie ne serait pas complète, si quelque critique introduite ingénieusement n'en venait rehausser le prix. Le prince assure que, parmi des plates-bandes de fleurs « placées partout agréablement, » il y en avait une à qui il trouvait « l'air un peu trop ruban. » « On doit la changer, ajoute-t-il; c'était le seul défaut que j'eusse remarqué. » Dans une précédente visite, il avait aussi observé que la rivière coulait avec cette lenteur qu'elle a reprise depuis, et qui rend aujourd'hui son lit souvent vaseux et sa surface stagnante : « Elle avait de la peine à s'y mettre ; si l'on n'y eût employé la force, il semblait qu'elle n'aurait pu se résoudre. » L'auteur comptait bien la railler de sa paresse et, « comme la louange est fade, » se permettre « cette petite gaieté. » Mais, là encore, les jardiniers de la Reine ont enlevé à l'écrivain l'occasion de les blâmer : « Je viens de Trianon. Pour mon malheur, l'eau y arrive en abondance et se fait entendre à merveille. Son murmure, auquel je ne m'attendais pas, vient donc de ne pouvoir plus s'arrêter dans cet asile heureux qu'on ne peut abandonner sans regret. »

Rappelons un dernier témoignage, recueilli cette fois parmi les simples curieux que la Reine admettait à visiter son habitation et qui n'en jugeaient point d'après des principes. Il vient, à vrai dire, d'une femme de grande distinction, mais chez qui l'art des jardins n'intéresse que la sensibilité

et qui sait mieux jouir d'un ciel de printemps que d'une ligne d'architecture. La baronne d'Oberkirch, accompagnant à la Cour de France son amie la grande-duchesse Marie, se réserve un matin de liberté pour visiter « ce Petit-Trianon de la Reine ; » elle y arrive de bonne heure, alors que personne encore ne s'y promène : « Les jardins sont délicieux, dit-elle, surtout la partie anglaise que la Reine vient de faire arranger. Rien n'y manque : les ruines, les chemins contournés, les nappes d'eau, les cascades, les montagnes, les temples, les statues, enfin tout ce qui peut les rendre variés et très agréables. La partie française est dans le genre de Le Nôtre et des quinconces de Versailles. Au bout se trouve une mignonne salle de spectacle, où la Reine aime à jouer elle-même la comédie avec M. le Comte d'Artois et des amis intimes. » Sauf les « ruines, » qui n'ont jamais existé, la baronne a fort bien vu les curiosités de Trianon et, pour achever de le peindre, son journal déborde d'enthousiasme : « Mon Dieu ! la charmante promenade ! que ces bosquets parfumés de lilas, peuplés de rossignols, étaient délicieux ! Il faisait un temps magnifique ; l'air était plein de vapeurs embaumées ; des papillons étalaient leurs ailes d'or aux rayons de ce soleil printanier. Je n'ai de ma vie passé des momens plus enchanteurs que les trois heures employées à visiter cette retraite. »

Marie-Antoinette avait donc ajouté à Versailles des beautés nouvelles et inattendues, et cet enrichissement du domaine royal, dû à sa fantaisie personnelle autant qu'aux goûts de son époque, procurait déjà aux contemporains les délicats plaisirs que nous y cherchons encore. A cette Reine charmante, l'art français doit bien peu de chose ; si dans la musique elle n'avait soutenu l'œuvre de Gluck, on pourrait passer son rôle sous silence. Mais elle a créé un jardin parfait.

PIERRE DE NOLHAC.

M. GABRIEL D'ANNUNZIO

ET

LA CRITIQUE ITALIENNE

« Nul n'est prophète en son pays. » Plus que tout homme au monde, M. Gabriel d'Annunzio en pourrait témoigner.

Après avoir salué avec sympathie les débuts de cet écrivain, la critique italienne s'est montrée à son égard d'une sévérité croissante. Et le public italien lui-même n'est pas éloigné de penser comme la critique sur le premier littérateur de l'Italie contemporaine. A cinquante ans révolus, M. d'Annunzio ne jouit pas encore dans sa patrie, — ou n'y jouit plus, — d'une situation de tout repos. Les « premières » de ses drames restent tumultueuses. On applaudit à tout rompre... et l'on siffle à tout casser. Partisans et adversaires marquent la même conviction... ou le même parti pris. Et ce qui se passe pour les pièces de M. d'Annunzio se produit aussi pour ses romans, pour ses poèmes. Il a des défenseurs et des détracteurs pareillement acharnés.

Hors d'Italie, cet écrivain continue de trouver des lecteurs et des critiques mieux disposés. S'il est vrai que les verdicts de l'étranger font prévoir ceux de la postérité, M. d'Annunzio peut dormir tranquille. Une gloire posthume fort appréciable lui est réservée. En attendant, ses juges naturels, ses compatriotes, portent sur son œuvre des appréciations de moins en moins flatteuses. Depuis *Più che l'amore* (1906), cette pièce qui tomba si bruyamment, on peut même dire que la chute du

poète, aux yeux des Italiens, se précipite. Encore quelques erreurs, encore quelques échecs, et les autels du « divin Gabriel » seront définitivement abandonnés.

« Il est des dieux qu'il faut qu'on tue. » L'admirable romancier d'*Il Piacere*, le tragique superbe de la *Figlia di Jorio*, l'adorable poète des *Laudi* semble être désormais de ceux-là pour la majorité de ses compatriotes.

Je crois, je m'obstine à croire qu'en le traînant aux gémonies avec une telle ardeur et un tel ensemble, le public et les critiques de son pays lui font un tort immérité. Leur attitude n'en est pas moins singulièrement impressionnante. Fatalement, l'étranger se demande si l'admiration qu'il a pu ressentir pour M. Gabriel d'Annunzio n'était pas due à une contagion absurde, s'il n'a pas cédé à un entraînement général, inconsciemment sacrifié à une mode ou, comme on dit dans le jargon du jour, à un « snobisme. » Et l'on éprouve le besoin de relire, — à la lumière des critiques italiennes, — Gabriel d'Annunzio lui-même. Est-il vraiment ce dégénéré à peine supérieur, ce charlatan, ce comédien qu'en termes plus ou moins enveloppés et avec plus ou moins de ménagemens ses derniers scoliastes excommunient à qui mieux mieux? Une lecture attentive de ses juges les plus sévères manifeste, à mon avis, à des yeux non prévenus, le parti pris évident de ces attaques. M. Gabriel d'Annunzio, homme privé, a fait beaucoup jaser, a trop fait jaser sans doute. Sa vie a été étalée au grand jour, et le public, après y avoir pris intérêt, a fini par en être excédé. Il est rare que les gens qui font trop parler d'eux ne finissent point par en faire parler mal. L'Italie se venge aujourd'hui par la médisance, par la calomnie de tant d'années de dévotion superstitieuse. M. d'Annunzio a suscité, surtout parmi les gens de lettres, des haines terribles. Un poète de ses rivaux n'est-il pas allé jusqu'à passer totalement sous silence son œuvre et même son nom dans une *Histoire de la littérature italienne ?*

Mais parce que ceux de son sang le méconnaissent et le déchirent, ce n'est pas une raison, encore une fois, pour qu'à l'étranger on suive cet exemple. Il y a des observations justes dans le copieux ouvrage que M. Gargiulo (1) vient de consacrer à M. d'Annunzio, comme il y a des pages ingénieuses dans la

(1) Alfredo Gargiulo, *Gabriele D'Annunzio* (Studio critico). Naples, Francesco Perella, 1912.

monographie moins fouillée et moins complète que M. Donati (1) publiait quelques mois auparavant; mais il n'en reste pas moins que ces livres sont trop dépourvus de ce que Dante appelait l'*intelligence d'amour* pour prétendre à une valeur objective. Comme ils sont de publication récente et représentent, par conséquent, le dernier témoignage de l'opinion italienne sur le plus grand auteur italien vivant, nous leur accorderons une importance capitale; mais nous invoquerons également à l'occasion d'autres opinions aussi autorisées, — il faut même dire plus autorisées, — bien que plus anciennes: celle de M. Borgese (2), celle de M. Croce (3), celle de M. Oliva (4). Et si, de toutes ces opinions souvent contradictoires (spectacle bien propre à convaincre le critique de l'humilité de son office et de la relativité du goût), une lumière éclatante et définitive ne jaillit point, du moins notre admiration pour ce qu'il y a dans M. d'Annunzio de supérieur et notre éloignement pour ce que son œuvre contient de moins bon en seront-ils devenus des sentimens plus raisonnés.

Et ce sera un résultat appréciable. Il justifie amplement, croyons-nous, la rapide enquête à laquelle nous allons nous livrer.

I

Les premiers ouvrages poétiques de M. d'Annunzio sont très favorablement jugés par ses récens critiques.

Le Genevois Marc Monnier qui les signala, sitôt parus, au public de langue française avait dit avec une franchise qu'excusait l'âge très tendre du poète critiqué : « Je lui donnerais une médaille et le fouet. » Les plus aigres censeurs de M. d'Annunzio lui prodiguent aujourd'hui, pour ses livres de début, les médailles. Mais patience! Ils ne vont pas tarder à brandir le fouet...

Primo vere, le premier essai poétique de M. d'Annunzio, parut en 1879. *Primo vere* est bien d'un jeune homme de seize

(1) Alessandro Donati, *L'Opera di Gabriele D'Annunzio* (2ª edizione). Rome. Milan, *Società editrice Dante Alighieri*, 1911.

(2) G. A. Borgese, *Gabriele d'Annunzio;* Naples, Ricciardo Ricciardi, 1909.

(3) Dans la revue *la Critica*, anno II, fasc. II (20 mars 1904), p. 85 et suiv.

(4) Domenico Oliva, *Note di uno spettatore;* Bologne, Nicola Zanichelli.

ans, mais d'un jeune homme qui « promet beaucoup. » Il commençait, d'ailleurs, comme tous les auteurs ont commencé, même les auteurs de génie : par l'imitation. Stecchetti et Carducci étaient ses modèles préférés. A celui-là, il empruntait ses principes démocratiques et ses vulgarités de langage ; à celui-ci, ses rythmes « barbares, » tout son appareil mythologique et sa rhétorique ardente. Un progrès sensible se marque au *Canto novo*, écrit en 1881 et imprimé en 1882. M. d'Annunzio y chante sa jeunesse, ce qui est un bien beau sujet, et sa terre natale des Abruzzes, ce qui n'est pas un sujet moins beau : « Debout sur la montagne, je t'invoque, je t'invoque et te chante, — ô nature, sphinge immense, mon fol amour. » Même pour ses détracteurs les plus passionnés, M. d'Annunzio est un grand « peintre-paysagiste, » un incomparable virtuose de la description. On voit ce côté de son talent se développer dans le *Canto novo* et dans les ouvrages imprimés ensuite : *Terra vergine, Il Libro delle vergini, San Pantaleone*. M. d'Annunzio y prend conscience de sa personnalité. La *Sieste* (*San Pantaleone*) est bien, comme l'observe M. Gargiulo, « un tableau férocement sensuel et puissamment visible, par conséquent du meilleur Annunzio ; » mais le critique atténue aussitôt par toute sorte de restrictions ce qu'il pourrait y avoir dans ce propos de trop favorable. Après tout, déclare-t-il, ces ouvrages en prose ne révèlent qu'une originalité très relative : *Terre vierge* montre M. d'Annunzio sous l'influence des *véristes* siciliens. Dans la *Sieste* il recommence un conte de Maupassant. Et dans tous ces écrits on observe déjà cette préoccupation de ce qui est moralement ignominieux et physiquement laid, ce penchant suspect pour les spectacles bestiaux et répugnans, toutes « spécialités » éminemment « annunziennes. » Tare évidente, mais dont il faut rendre responsable la poussée naturaliste, alors dans son plein, au moins autant que l'inclination naturelle du poète. Un artiste, à vingt ans, subit toutes les influences, les meilleures et les pires. Il est fâcheux que les pires prédominassent à l'époque où M. d'Annunzio commença de composer ; mais bien d'autres écrivains, aujourd'hui fameux, ont publié en ce triste temps des récits naturalistes ou *véristes* qu'ils seraient désolés de voir exhumer. M. d'Annunzio a eu un tort essentiel. Il avait déjà, à cette époque, beaucoup de talent. Et c'est pourquoi on se rappelle, — et on lui rappelle, — ses

premiers essais, alors qu'on a oublié ceux de ses contemporains moins doués.

Ce que j'en dis n'est point, d'ailleurs, pour louer ou seulement pour justifier son naturalisme. Tout au plus voudrais-je plaider en faveur de cette première manière de M. d'Annunzio les circonstances atténuantes. Pour échapper à l'influence naturaliste à l'âge où il la subit, il aurait dû posséder un caractère d'une trempe peu commune. Or, s'il tient du ciel des mérites immenses, il n'en a point reçu cette vertu-là. Ses plagiats, ses fameux plagiats le prouvent surabondamment. Et sans doute ils ne prouvent que cela. M. d'Annunzio s'est rendu coupable d'indélicatesse, — et d'imprudence, — en copiant M. Péladan et d'autres seigneurs de moindre importance; mais qu'est-ce donc que représentent dans son œuvre énorme ces quelques pages dérobées ? Les auteurs classiques ont pris aux anciens bien plus qu'à ses contemporains M. d'Annunzio. J'aime à voir, du reste, que la cause est entendue, l'incident clos. M. Donati, si prévenu qu'il soit, constate qu'Alfieri et Monti ont fait pis et qu'ils ne sont point déshonorés pour cela : « Et les *Promessi Sposi?* demande-t-il. N'ont-ils pas été décomposés en épisodes épars dans les romans de Walter Scott? » Quelque jugement que la postérité doive porter sur M. d'Annunzio, elle ne verra pas plus un simple plagiaire dans l'auteur de l'*Intrus* que dans celui des *Fiancés*.

Les premiers vers et les premières proses de M. d'Annunzio étaient d'un terrien, presque d'un campagnard. Il suffira de quelques mois à Rome pour faire de ce rural un citadin, un citadin et même un muscadin. Transformation regrettable, transformation déplorée par ses meilleurs amis... et ses meilleurs ennemis de la critique. Dans son *Livre de Don Quichotte*, Edoardo Scarfoglio, qui compta parmi les premiers, a décrit, avec une minutie qui ne laisse rien à désirer, la métamorphose de la chrysalide abruzzaise en papillon romain. Il montre M. Gabriel d'Annunzio arrivant à Rome pauvre et pauvrement vêtu, timide et sauvage, mais plein d'orgueil et plein d'appétit. Quelques mois plus tard, il était méconnaissable. Suivant l'expression de M. Scarfoglio, il était devenu « une coquette spéculant sur sa timidité et sa sauvagerie. » Quelques mois encore et M. d'Annunzio recevra de son ami (Seigneur, délivrez-moi de mes amis!) ce surnom qui n'a pas été oublié : « la

cocotte de la littérature italienne. » La chronique de M. Scarfoglio se distingue, d'ailleurs, d'un bout à l'autre, sinon par la bienveillance, du moins par la franchise. « Pendant six mois, raconte-t-il encore, Gabriel passa d'un bal à un dîner aristocratique, d'une promenade à cheval à un souper en compagnie de crétins blasonnés et pommadés, sans jamais ouvrir un livre, sans jamais fixer son esprit sur une pensée sérieuse. L'art qui, dans l'origine, était pour lui presque un facteur de sa vie devint un jeu puéril pour le plaisir de ces pauvres femmes qui voulaient des sonnets dans leurs albums et sur leurs éventails comme elles veulent sur leurs guéridons de la quincaillerie japonaise. C'est dans cet esprit, dans ce milieu et avec ces moyens que furent écrits les vers indigens et rares recueillis sous le titre d'*Intermezzo.* »

Scarfoglio enchérit : « Pauvres vers, pénibles et sots. » Et cette fois, décidément, il va trop loin. L'*Intermezzo* peut déplaire par ce qu'il contient de souverainement artificiel. On peut juger cette poésie mièvre et tourmentée, mais il est parfaitement inique de l'appeler pénible et sotte. Elle n'est rien moins que cela. Elle est tout sauf cela.

L'élan, d'ailleurs, était donné. La transformation de M. d'Annunzio continuera de s'opérer dans le sens manifesté par l'*Intermezzo.* Les œuvres suivantes, poèmes et romans, sont d'un Annunzio de moins en moins abruzzais et de plus en plus romain. Je laisse à d'autres le soin de le regretter. Il m'est impossible de ne pas admirer, de ne pas aimer *Il Piacere* (l'*Enfant de volupté)*, l'*Isotteo*, la *Chimera* et ces *Elegie romane* où l'auteur a chanté la Ville Éternelle avec une ferveur d'âme, une justesse d'accent et une beauté de forme dont le secret s'était perdu depuis Gœthe.

M. d'Annunzio avoue qu'il entre beaucoup de lui-même dans Andrea Sperelli, le héros de *Il Piacere.* Et certes, Andrea Sperelli n'est pas un foudre de vertu; mais les protagonistes des chefs-d'œuvre de la littérature universelle se distinguèrent-ils jamais autant qu'il serait souhaitable par l'excellence de leurs mœurs? L'exemple est-il à suivre que donnent la Phèdre de Racine et même le Faust de Gœthe, les héros de Byron et les principaux personnages du roman russe? L'Italie littéraire, si tièdement catholique, et si hostile, d'ordinaire, à l'esprit puritain, apporte à ses jugemens sur M. d'Annunzio une austérité

bien faite pour surprendre. Qu'il y ait lieu de blâmer au nom de la morale le roman et l'auteur même, je n'aurai garde d'en disconvenir. Andrea Sperelli n'est pas l'éducateur idéal. Je ne le proposerai pas aux adolescens comme « professeur d'énergie; » mais il entre beaucoup d'hypocrisie, vraiment, dans cette ardeur des critiques d'outre-monts à se voiler la face devant ses exploits. Sperelli a eu des pères dans la littérature italienne... et il aura des fils.

Elle a, d'ailleurs, son prix, la franchise de M. d'Annunzio à confesser sa ressemblance avec son héros : « Mon sentiment esthétique, écrit-il, fut très vif et l'acuité de cette qualité toujours croissante devait par la suite produire dans mon existence des excès et des désordres irréparables : les même excès et désordres que j'ai décrits dans mon roman *Il Piacere*. Dans le personnage d'Andrea Sperelli, il y a beaucoup de moi-même pris sur le fait. »

Entre Sperelli et M. d'Annunzio, la ressemblance, en effet, saute aux yeux. L'écrivain s'est aussi bien dans tous ses livres abondamment raconté et commenté. C'est à la fois un de leurs mérites et une de leurs tares. Personnalité puissamment *égocentrique*, pour employer une expression chère à la critique italienne, il ramène invariablement à lui-même les sentimens de ses personnages. Sa sensibilité, son imagination si robuste sont foncièrement subjectives. On a remarqué qu'il n'avait pas créé un seul type immortel, ni un Julien Sorel, ni un père Grandet, ni une Mme Bovary. Il n'est pas à prévoir qu'il ajoute une figure à ce musée. Il est trop incapable de sortir de son *moi* pour rassembler chez d'autres, au prix d'une observation patiente, les traits épars dont se forment de tels personnages. De plus en plus, il façonne ses « grands rôles » à sa propre et à sa seule image. C'est l'indice d'un génie essentiellement lyrique. La poésie lyrique est peut-être, au demeurant, ce que la postérité appréciera surtout dans l'œuvre de M. d'Annunzio et en retiendra. Le même phénomène n'est-il pas en train de s'accomplir pour Victor Hugo?

La critique de M. Gargiulo, souvent, à mon gré, trop pédantesque et didactique, trop préoccupée d'*expliquer* et de *démontrer*, n'en a pas moins des trouvailles heureuses. Je rangerai dans cette catégorie le rapport étroit marqué par M. Gargiulo entre certains romans de M. d'Annunzio et certains de ses recueils

lyriques. Il intitule son chapitre sur l'*Isotteo* et la *Chimera* les *Exercices d'Andrea Sperelli* et ses pages sur les *Elegie romane* la *Poésie lyrique d'Andrea Sperelli*. Entre l'*Innocente* et le *Poema paradisiaco*, il marque la même dépendance. Et ce sont là des classifications ingénieuses qui viennent, du reste, à l'appui de ce subjectivisme dont la production littéraire de M. d'Annunzio est saturée. Il est dit dans *Il Piacere* qu'Andrea Sperelli pratiquait de préférence à tous les autres arts la métrique et la gravure : « Il entendait poursuivre et rénover avec sévérité les formes traditionnelles italiennes en renouant avec les poètes du *stil novo* et les peintres antérieurs à la Renaissance. Son esprit était essentiellement formel. Plus que la pensée il aimait l'expression. Ses essais littéraires étaient des exercices, des jeux, des études, des recherches, des expériences techniques, des objets de curiosité. » L'*Isotteo*, la *Chimera* ne répondent-ils pas à merveille à ce programme d'Andrea Sperelli? Voluptueux, si l'on peut dire, intégral, il étend au langage son amour des belles formes : « Il écoutait ces sons en lui-même, se complaisait aux riches images, aux épithètes exactes, aux métaphores brillantes, aux harmonies recherchées, aux exquises combinaisons d'hiatus, de diérèses, de tous les plus subtils raffinemens qui variaient son style et sa métrique, de tous les mystérieux artifices de l'endécasyllabe empruntés aux merveilleux poètes du XIVe siècle et spécialement à Pétrarque. » Des écrivains très respectables et très admirables, le prosateur Gustave Flaubert et le poète Théophile Gautier (celui-ci sous maints rapports si semblable à M. d'Annunzio) ont eu de nos jours et avant Andrea Sperelli cette idolâtrie de la phrase et des mots. Je ne puis que les en féliciter. Il manquerait quelque chose aux lettres françaises si Flaubert et Gautier leur avaient manqué. Et je tiens pareillement que l'*Isotteo*, par son art raffiné, par le degré de haute culture qu'il atteste, fait plus d'honneur que de tort à l'auteur et à la littérature de son pays.

M. Gargiulo, cependant, ne partage point mon avis. Le *verbalisme* de M. d'Annunzio lui est insupportable. Ce soin qu'a pris l'auteur d'*Il Piacere* de rajeunir son style au bain de Jouvence des bons poètes d'autrefois lui paraît un jeu puéril. Trompe-l'œil que cela, artifice destiné à masquer une force d'invention qui s'épuise. Quelle chute, s'écrie M. Gargiulo, depuis la « poésie inspirée » du *Canto novo!* A cette chute qu'il

me soit permis de ne point croire. Évolution, si l'on veut; transformation, si l'on préfère ; mais chute et décadence, non pas. M. Gargiulo ne cesse de dénoncer l'*insincérité* de M. d'Annunzio dans son incarnation d'esthète précieux : « Quel dommage, dit à Andrea Sperelli un de ses amis, que tu ne sois point assis à la table d'un duc du XVI[e] siècle, entre une Violante et une Imperia, avec Pierre Arétin et Marc Antoine ! » Un tel souhait, un tel regret paraissent à M. Gargiulo au delà du ridicule et de l'absurde : « Le sentiment, déclare-t-il, d'un poète notre contemporain exprimant à un ami le désir de se trouver avec lui dans un banquet du *cinquecento* ne peut être pris au sérieux ! » Pourquoi donc? au nom du ciel ! Le souhait d'Andrea Sperelli et de Gabriel d'Annunzio ne me semble point, à moi, si stupide. Tant s'en faut. Et volontiers leur dirais-je comme certain personnage de Molière : « Tudieu, vous avez le goût bon ! » La poésie ne s'est-elle pas toujours nourrie de nostalgies de cette sorte ? Ces élans mélancoliques vers un passé plus beau d'être le passé ne sont-ils pas un thème littéraire par excellence ? A ce propos, j'observe avec plaisir que l'autre critique récent de M. d'Annunzio, M. Alessandro Donati, généralement plus sévère encore que M. Gargiulo, partage mon admiration. Il déclare impossible de rien trouver de plus parfait au point de vue du métier que *Dolce grappolo* ou la *Ballata di Astioco e Brisenna*. Il constate que, sous l'artifice de ces vers, « une simplicité de la représentation, une spontanéité libre et franche se découvrent, » qualités que les romantiques de la troisième période qui, eux aussi, les poursuivaient « ne surent ni ne purent jamais atteindre » à ce degré-là.

Le sentiment de M. Donati sur les *Elegie romane* est plus favorable encore : « Jamais peut-être, avoue-t-il, on n'avait senti et rendu la beauté de Rome avec une telle intensité. » Il marque naturellement l'influence sur cette littérature compliquée « de la partie la moins saine de la culture moderne » et il regrette qu'une irrésistible pente entraîne M. d'Annunzio vers un tarabiscotage excessif. Le poète n'en a pas moins atteint dans ses *Elegie romane* « je ne dirai pas l'apogée de son art, écrit M. Donati, mais l'eurythmie la plus complète. » Et tous ces éloges sont mérités. Avec M. Croce on peut regretter que les voix du passé romain n'aient pas donné à M. d'Annunzio les mêmes fières leçons qu'à un Giosuè Carducci, par exemple.

Alors qu'elles enseignaient, en effet, au barde des *Odi barbare* un haut idéal de vie morale, elles invitaient le troubadour de l'*Isotteo* à la mollesse et au plaisir. Rome, pour Carducci, c'était la Rome des Césars et des arcs de triomphe ; Rome, pour M. d'Annunzio, c'est la Rome des villas, des églises trop pompeuses et des fontaines. Et peut-être cette Rome qu'il a chantée est-elle moins digne de chants que celle de son devancier. Mais cette Rome de second ordre, elle n'a pas arraché, après tout, à M. d'Annunzio des accens moins admirables dans leur genre qu'à Giosuè Carducci.

II

Une sensualité sans bornes est une source intarissable de mélancolie. L'art littéraire de M. d'Annunzio en offre la preuve. Soit que l'atavisme chrétien influât malgré tout sur ses pensées, soit que la fatigue physique née du plaisir l'inclinât aux idées tristes, l'Enfant de Volupté traversa, au lendemain de sa période romaine de désordre tumultueux, une crise de désenchantement d'où sortit une crise de charité ou, plus exactement (puisqu'il n'entrait dans ce sentiment rien de religieux), d'*altruisme*. Certains portraits, certains tableaux répandus dans *Il Piacere* laissaient prévoir cette orientation nouvelle. N'y a-t-il pas comme un aveu dans ce croquis de « Bébé Silva : » « Bébé Silva fumait, buvait des petits verres de *cognac vieux* et racontait des choses énormes avec une vivacité artificielle. Mais elle avait des momens très étranges de prostration, de fatigue où il semblait que quelque chose lui tombât du visage et que, dans sa figure effrontée et obscène, entrât je ne sais quelle petite figure triste, misérable, malade, pensive, plus vieille que la vieillesse d'une guenon phtisique qui se retire au fond de sa cage pour tousser après avoir fait rire le monde. »

L'*Innocente*, qui s'appelle en français *l'Intrus* et qui parut en 1892, témoigne de cette humeur nouvelle chez M. d'Annunzio. Tullio Hermil, c'est encore Andrea Sperelli et c'est encore Gabriele d'Annunzio, soit une nature à la fois intellectuelle et sensuelle ; mais une bonté éperdue, mais une tendresse universelle remplacent chez Tullio Hermil l'égoïsme féroce d'Andrea Sperelli, — ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, Tullio Hermil de commettre, sous l'empire de la jalousie, un crime horrible. Quand

parut l'*Innocente*, le roman russe, déjà vaguement démodé en France, jouissait en Italie d'un grand crédit. M. d'Annunzio, esprit si « livresque » et toujours si influencé par ses lectures, avait subi le prestige des Dostoïevsky et des Tolstoï. La veine de bonté qui s'épanche dans *l'Intrus* s'explique en partie par une lassitude des sens et un retour de l'auteur sur lui-même, mais aussi par le désir de participer au succès des romanciers russes en reproduisant leurs sentimens évangéliques. Quant à savoir laquelle de ces deux influences fut prédominante, c'est une question que nous n'approfondirons pas. Il appartient à la critique littéraire d'énoncer les données de tels problèmes : il n'est pas en son pouvoir de les trancher. M. d'Annunzio lui-même serait sans doute bien embarrassé, après vingt ans écoulés, de déterminer avec une parfaite exactitude l'état d'esprit où il composa l'*Innocente*.

Et parce qu'il est difficile de déterminer avec une rigoureuse justesse les sentimens qui animaient M. d'Annunzio composant *l'Intrus*, il me paraît fort téméraire, en même temps que peu généreux, de crier à l'*insincérité* de ces sentimens. C'est pourtant l'idée fixe de M. Gargiulo. Et c'est d'ailleurs le grief capital de tous les critiques d'Italie à l'égard de leur plus grand écrivain vivant : « Gabriele d'Annunzio manque de sincérité. » Je serais tenté, quant à moi, de soutenir tout le contraire. Cet auteur est un dilettante, soit; mais non pas un imposteur. Il se donne à tous les courans nouveaux, à toutes les idées nouvelles avec un entrain aussi spontané que superficiel. Ayant « découvert » le *cinquecento* romain, les romanciers russes et, comme il arrivera plus tard, Nietzsche et Swinburne et Walt Whitman et Maeterlinck et tant d'autres, il lui arrive de les imiter jusqu'à paraître les copier ; mais « il y a la manière ; » et il faut convenir que celle de M. d'Annunzio n'est pas à la portée de tout le monde. J'admets qu'il y a dans *l'Intrus* un écho de Dostoïevsky et de Tolstoï; mais ni l'un ni l'autre n'auraient écrit *l'Intrus*. Peut-être ont-ils fait aussi bien avec leurs dons spéciaux, mais M. d'Annunzio avec ses qualités propres a réalisé un chef-d'œuvre. Je dois forcément, dans l'étude que je tente ici, supposer connus les ouvrages de cet écrivain. Une analyse de chacun d'eux à propos de ce qu'en disent ses critiques et de ce que j'en crois devoir dire moi-même nous entraînerait beaucoup trop loin. Mais qui donc, ayant lu *l'Intrus* (et qui ne l'a point lu?) s'aviserait de nier

l'accent puissamment personnel de ce récit ? Et cette beauté de forme dont il tire son charme dominateur et l'intérêt dramatique de la douloureuse aventure qu'il retrace ne sont-ils pas mérites exclusifs de Gabriele d'Annunzio? Écrivain d'une période de transition, héritier du romantisme et du naturalisme, cet homme de son temps reflète tout l'esprit de son temps. Regrettons qu'il n'ait pas eu assez de force créatrice pour fonder une nouvelle école, pour donner corps à cette chose flottante encore et confuse qui succédera en Europe au romantisme et au naturalisme ; mais ne l'accablons pas pour cela. M. Jules Lemaître a délicieusement marqué un jour la tristesse inhérente au dilettantisme. Si certains êtres, a-t-il dit, s'introduisent avec tant d'aisance et tant de hâte dans la maison des autres, c'est parce qu'ils n'ont pas de maison à eux, et cela n'est pas drôle, M. Lemaître a raison. C'est commettre une lourde erreur que d'attribuer à un souci mesquin de suivre la mode l'inconstance, la trépidation de pensée d'un Gabriele d'Annunzio. Il n'y faut voir que la disgrâce d'un auteur trop intelligent à qui le ciel a refusé cette force qu'il prodigue aux médiocres : des convictions stables parce qu'elles sont instinctives.

Ces perpétuels changemens d'attitude, M. Gargiulo les appelle des « voies de sortie. » Et voici ce qu'il entend par là.

Attribuant pour l'occasion à l'auteur de *l'Intrus* plus de préoccupations morales peut-être qu'il n'en a vraiment, le critique écrit : « M. d'Annunzio, comme individu, voulait sortir de sa nature essentiellement sensuelle et la vaincre. Et il crut pouvoir la vaincre comme artiste. Il cherchait une *voie de sortie* à la sensualité et se berça de l'illusion qu'il la trouverait dans la morale commune et la pitié humaine. » Au surplus, « la voie de bonté » dont il essayait dans *l'Intrus* ne le mena pas loin. Obéissant à diverses influences, il s'engagea ensuite dans une autre voie de sortie, diamétralement opposée : la voie de sortie de la férocité, la voie de sortie du Surhomme.

Comment M. d'Annunzio est-il devenu dans la littérature contemporaine le disciple le plus authentique et le plus brillant de Nietzsche? Il importe de s'en rendre compte avant de passer en revue les malédictions que cette incarnation lui valut; mais l'entreprise est assez malaisée. Ici encore, nous rencontrons des témoignages contradictoires. Fatigué de cette épithète de *nietzschéen* qu'on lui jetait à la face, comme un reproche, l'auteur du

Feu a soutenu, un jour, qu'il était arrivé au nietzschéisme ou à ce qu'on appelle ainsi en dehors de Nietzsche, rien qu'en suivant la pente naturelle de sa pensée ; mais cette affirmation est contredite par ce qu'il a maintes fois déclaré lui-même.

C'est vers 1892 que M. d'Annunzio, lecteur infatigable, serait entré en contact pour la première fois avec les éclatans paradoxes du penseur allemand. *Il Trionfo della morte* qui parut en 1894 témoigne déjà d'une certaine familiarité avec la doctrine de ce philosophe. Le héros du *Triomphe de la mort* est encore et toujours un être à la fois sensuel et intellectuel; mais la sensualité, chez Giorgio Aurispa, est plus franchement intellectuelle, plus nettement cérébrale que chez ses devanciers : les Andrea Sperelli et les Tullio Hermil. Giorgio Aurispa, cherchant, comme Tullio Hermil, une « voie de sortie » à la sensualité, pense la trouver dans la religion du Surhomme : « La parole de Zarathoustra, écrit son biographe, paraissait à Giorgio Aurispa la plus vivante et la plus noble qui eût jamais été proférée par un poète ou par un philosophe des temps modernes. Dans sa mollesse, sa dépression, son hésitation, dans son état d'infirmité, il avait tendu l'oreille et ressenti un trouble profond, à cette voix nouvelle qui raillait avec de si âpres sarcasmes la débilité, l'irritabilité, la sensibilité maladive, le culte de la pitié, l'évangile du renoncement, le besoin de croire, le besoin de s'humilier, le besoin de racheter et de se racheter, en somme tous les plus ambigus besoins de l'époque, toute la misère de la vieille âme européenne, ridicule, efféminée, toutes les monstrueuses efflorescences de la pourriture chrétienne (*sic*) dans les races décrépites. » Parlant, cette fois, en son nom personnel et non plus par la bouche d'un de ses héros, M. d'Annunzio a écrit un jour : « Ce qui me frappa dans l'œuvre de Nietzsche, ce fut la rencontre d'une âme tragique, pareille à la mienne. Et depuis lors, j'ai senti sa pauvre main tremblante m'accompagner. » Même aveu d'affinité dans l'ode *Pour la mort d'un destructeur :* « Je le chanterai, déclare le poète, moi, fils des Hellènes, dans une ample ode au vol puissant, pour m'être écrié, quand j'ouïs, solitaire, sa voix solitaire : *Il est pareil à moi, ce dur barbare.* »

M. d'Annunzio, composant cette ode, ne songeait point encore à nier l'influence de Nietzsche. De fait, elle n'est pas niable. Frédéric Nietzsche, intellectuel raffiné lui-même, a

conquis, a séduit un grand nombre d'intellectuels. M. d'Annunzio devait fatalement venir à lui.

Il y a lieu d'enregistrer que le culte de l'*Uebermensch* va de pair chez l'auteur italien avec le culte de la mère patrie. A mesure qu'il devenait plus nietzschéen, M. d'Annunzio devenait aussi plus fervent patriote. Cette évolution parallèle est d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus logique. Le culte du Surhomme est un legs du classicisme ou, pour parler plus exactement, un legs de cette Renaissance italienne des xve et xvie siècles avec laquelle M. d'Annunzio aspirait à renouer. Qu'on relise les mémoires de Benvenuto Cellini, qu'on se rappelle le sens attribué dans ce livre au mot *virtù*, qu'on se remémore l'esprit où est conçu *le Prince :* « Notre religion, écrit Machiavel, couronne plutôt les vertus humbles et contemplatives que les vertus actives. Elle place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines; et l'autre au contraire (la religion païenne) faisait consister le souverain bien dans la grandeur d'âme, la force du corps et toutes les qualités qui rendent l'homme redoutable. » Un vague regret du changement survenu ne perce-t-il pas dans les lignes de Machiavel? Sous la plume de M. d'Annunzio, ce regret s'exprime sans ambages. Mais le sentiment qui anime les deux auteurs est identique.

Giorgio Aurispa n'était encore qu'un Surhomme à l'état embryonnaire. Avec les *Vergini delle Rocce* apparaît le Surhomme complet, tel qu'il va pulluler chez M. d'Annunzio, dans ses romans, dans son théâtre. L'élément latin de cet idéal nouveau s'accuse en sa pureté dans le héros des *Vergini delle Rocce :* Claudio Cantelmo. Claudio Cantelmo déclare sentir en lui de violentes énergies strictement latines. Glorifiant les ancêtres dont il dit les tenir et s'exaltant à leur propos, il s'écrie : « Loués soient-ils maintenant et à toujours pour les belles blessures qu'ils ouvrirent, les beaux incendies qu'ils allumèrent, les belles coupes qu'ils vidèrent, les beaux habits qu'ils revêtirent, les beaux palefrois qu'ils caressèrent, les belles femmes dont ils jouirent. Pour tous leurs carnages, leurs ivresses, leurs magnificences et leurs luxures, loués soient-ils Parce qu'ils me formèrent ainsi ces sens dans lesquels, ô Beauté du monde, tu peux vastement et profondément te mirer comme dans cinq vastes et profondes mers. » Tout d'Annunzio, poète du Surhomme, tout d'Annunzio, sous l'aspect où il se présentait hier

encore au public européen (je ne dis pas sous l'aspect définitif qu'il revêtira aux yeux de la postérité) se trouve dans l'invocation ci-dessus. Claudio Cantelmo, Surhomme et Surhomme latin, prononçant un éloge, d'ailleurs outré, de ses cinq sens, c'est Gabriel d'Annunzio lui-même surpris dans son attitude favorite et parlant son langage favori.

Et l'on sait de reste que la critique italienne s'est montrée pour M. d'Aununzio nietzschéen aussi peu tendre que pour M. d'Annunzio épicurien et pour M. d'Annunzio évangélique. M. Gargiulo parle de « l'irritation et du dégoût » que doit inspirer le nietzschéisme de son illustre compatriote et va jusqu'à écrire : « Il faut que le public des lecteurs se convainque bien de ceci, que les Surhommes de d'Annunzio sont en dehors de l'art. » Proposition qui me paraît aux antipodes mêmes de la vérité. Les Surhommes de M. d'Annunzio sont si peu en dehors de l'art qu'ils ne vivent que pour lui et par lui. Esthètes stériles, ils poursuivent des fins uniquement esthétiques. Qu'on déteste la sécheresse égoïste de leur philosophie, la perversité de leur course aux sensations rares, c'est très bien; mais elle est vraiment mal défendable, la prétention qui consiste à mettre hors de l'art ces « artistes en vie, » ces malheureux qui ont fait de la Beauté un Moloch cruel, un Moloch décevant, mais somptueux. En regard de cette condamnation absolue prononcée par la plupart des critiques italiens, j'aime à faire figurer l'avis discordant de M. Benedetto Croce. Il observe d'abord et très finement que les grands sensuels mis en scène par M. d'Annunzio sont moins les héros que les victimes de leur luxure. Pour M. Croce, le nietzschéisme de Gabriele d'Annunzio n'a rien d'immoral, affirmation, cette fois, trop indulgente peut-être. Le critique napolitain l'explique par ce fait que le nietzschéisme de M. d'Annunzio n'est autre chose qu'un effort pour conquérir un point de vue idéal d'où contempler la vie. C'est, en d'autres termes, la même idée qu'émet M. Gargiulo quand il intitule ses chapitres : la *Voie de sortie de la Bonté*, la *Voie de sortie du Surhomme*. Mais si les deux critiques se rencontrent dans les raisons psychologiques qu'ils assignent à la naissance du Surhomme d'annunzien, ils diffèrent du tout au tout sur la portée morale de cet idéal nouveau. Selon qu'ils sympathisent avec Nietzsche ou non, ils goûtent ou ne goûtent pas Gabriele d'Annunzio proclamant sa doctrine. Je refuse

d'applaudir, quant à moi, à l'excommunication majeure fulminée par M. Gargiulo. Claudio Cantelmo et Stelio Effrena, le héros des *Vierges des Rochers* et le héros du *Feu*, ne me paraissent point en possesion de la vérité absolue; mais à des propos contestables ils mêlent des discours fort sensés. Pour leur zèle à combattre le préjugé à la mode, le préjugé démagogique, je me sens à leur endroit plein d'indulgence: « Le monde tel qu'il apparaît aujourd'hui, déclare Stelio Effrena, est un don magnifique fait par une élite à la multitude, par les esprits libres aux hommes esclaves ! » Il y a dans ces mots une vérité malheureusement si oubliée, si méconnue, quoique évidente, que j'en incline à pardonner à celui qui la proclame certaines aspirations moins saines et certains principes moins opportuns,

III

Dans toutes ses pièces de théâtre jusqu'au *Martyre de saint Sébastien* (1911), M. d'Annunzio se montre nietzschéen. M. Gargiulo a même intitulé le *Paroxysme du Surhomme* le chapitre où il étudie *Gioconda* (1899), *Gloria* (1899) et *Più che l'amore* (1906). Il s'emporte plus que jamais à propos de ces ouvrages : « Ces drames, écrit-il, sont la complète négation de l'art. » Je ne puis que protester à nouveau contre un verdict si sévère. J'ai tenté de montrer ailleurs les raisons pour lesquelles le théâtre de M. d'Annunzio me paraît non seulement un admirable monument d'art littéraire, mais encore un vrai théâtre, avec toutes les qualités spécifiques que ce terme implique : « M. d'Annunzio, écrivais-je, excelle à déployer sur les tréteaux d'incomparables tableaux vivans. Metteur en scène sans rival, il est dans ses meilleurs momens peintre, sculpteur et architecte tout à la fois. Comme tout est combiné dans ses pièces pour obtenir un groupement heureux des principaux personnages, pour provoquer de leur part des attitudes harmonieuses, des gestes gracieux, tragiques, solennels ! Franchement, n'est-ce point là du théâtre au même titre que les substitutions, les reconnaissances, les lettres anonymes, le duel et tout le reste (1) ? » Après plusieurs années écoulées et plusieurs pièces

(1) *La littérature italienne d'aujourd'hui*, p. 92.

nouvelles de M. d'Annunzio, je persiste à penser que son théâtre est du vrai théâtre et du beau théâtre. Mais je goûte diversement ses diverses pièces. Et si son chef-d'œuvre me paraît être un drame, *la Figlia di Jorio*, il est d'autres drames de lui que j'apprécie beaucoup moins. J'observe au demeurant que ses critiques, même les plus malveillans, ne condamnent point sans réserve *Gioconda* et *la Figlia di Jorio* : « Sauf la thèse, écrit M. Donati, la *Gioconda* reste la meilleure des tragédies d'annunziennes, du moins celle qui montre la plus grande habileté technique. » Et M. Donati d'avouer comme à contre-cœur que « cette singulière œuvre de poésie » ne laisse pas d'émouvoir.

Il est vrai que ces douceâtres complimens sont précédés et suivis d'aigres critiques. Je n'en veux retenir qu'une : l'accusation lancée contre M. d'Annunzio par M. Donati d'avoir dans son théâtre imité Ibsen. Et je retiens celle-là de préférence parce que je l'ai rencontrée aussi sous la plume d'autres censeurs. Mais qu'elle me paraît donc mal fondée ! Il y a dans les pièces d'Ibsen énormément de métier. Directeur de théâtre, cet auteur faisait jouer les pièces françaises alors en vogue. Scribe était un de ses auteurs favoris. Il a certainement subi son influence. Pour qui ne se laisse point égarer par la pensée d'Ibsen, nébuleuse un peu parce que scandinave, ses pièces paraissent aussi solidement charpentées que celles de Scribe, Augier et Dumas fils.

Je louerai toute sorte de choses dans les pièces de M. d'Annunzio, mais non point leur agencement, mais non point leur structure. Et quant au fond, quelle distance entre le poète dramatique italien et le scandinave ! Ibsen est un esprit profondément religieux, un puritain, un prédicateur qui parle du haut de la scène comme d'une chaire. Au contraire, tout principe de morale ibsénienne est absent du théâtre de M. d'Annunzio. Vraiment, il faut vouloir à tout prix assigner à ses œuvres des « sources » étrangères pour en dénoncer une dans le théâtre d'Ibsen. Les personnages de ce dernier vivent d'une vie intérieure intense. Or la vie intérieure, c'est ce qui manque le plus à ceux de M. d'Annunzio. M. Donati l'a du reste aperçu : « Le don le plus vraiment précieux du poète italien, écrit-il, est celui de la vie extérieure. » Et c'est une remarque fort juste. Comme Théophile Gautier, M. d'Annunzio pourrait dire : « Je suis un homme pour qui le monde existe. » Mais qui ne voit à quel

point ce caractère de l'art de M. d'Annunzio est diamétralement opposé à la manière d'un Henrik Ibsen ?

Loin d'avoir pris pour modèle les Scandinaves, M. d'Annunzio s'est toujours réclamé du théâtre grec. La *Città morta*, le drame où cette ambition est le plus manifeste, est aussi l'un des plus maltraités par les critiques. Il n'a pas grand'chose de grec, j'y consens, sauf le décor. Et le projet caressé par M. d'Annunzio de restaurer la tragédie ancienne est évidemment chimérique; mais jusqu'à quel point l'a-t-il lui-même sérieusement conçu? Le sujet de la *Città morta*, l'aventure d'un brave homme d'archéologue devenant criminel au contact des criminels héroïques dont il remue les cendres, ne manque du reste pas de grandeur.

J'aime beaucoup moins le drame intitulé *Gloria*. Avouons franchement que c'est un ouvrage manqué. Il résume, a-t-on dit, les expériences parlementaires du poète. Ce résumé est pitoyable. M. d'Annunzio paraît avoir traversé Montecitorio sans y rien comprendre. Et c'est grand dommage.

S'il possédait le génie de la satire et ce don qui lui manque si totalement, le sens de l'*humour*, Montecitorio aurait pu lui inspirer une piquante comédie. Mais il n'y a que de la phraséologie dans *Gloria*. Et le discours, le splendide discours de M. d'Annunzio à ses électeurs d'Ortona constitue le seul témoignage intéressant de son passage dans la politique. Il trace des tableaux mille fois plus vivans et plus vrais des mœurs anciennes que des contemporaines. Nourri de la littérature du moyen âge, fervent admirateur des *énergies* médiévales, il remporta au théâtre un de ses succès les moins contestés avec *Francesca da Rimini* (1901); mais sa Francesca n'est évidemment pas celle de Dante. M. Croce note justement que « la conscience du péché » pénètre dans la *Divine Comédie* tout l'épisode de Francesca et Paolo. Quelle délicatesse, quelle noblesse, quelle pudeur dans les aveux de la femme coupable et damnée! Mais comme on sent qu'elle aime encore, malgré le supplice dont elle paye son amour! Quelle passion prête à s'épancher dans ses discours pourtant pleins de réserve! De cet épisode M. d'Annunzio a tiré selon sa propre expression et conformément à sa nature « un poème de sang et de luxure. » On peut préférer, — il faut préférer l'immortel cinquième chant de l'*Enfer*, mais le poème dramatique de M. d'Annunzio est, dans son genre, plein de

mérites. Qu'ils étudient donc au point de vue du théâtre les rôles de Gianciotto et de Malatestino, ceux qui refusent à M. d'Annunzio toutes qualités dramatiques. Ils devront rendre hommage, s'ils sont de bonne foi, au caractère puissamment « objectif, » pour parler avec M. Croce, et même au caractère rigoureusement scénique de ces deux personnages.

Et c'est du théâtre encore et du meilleur que cette *Figlia di Jorio* (1904), le chef-d'œuvre, à mon sens, de Gabriele d'Annunzio. J'ai marqué à plusieurs reprises mon admiration pour cet ouvrage. Je ne recommencerai pas et je laisse la parole aux critiques d'outre-monts. Hélas! ils ne s'accordent pas plus sur la valeur littéraire du drame le plus applaudi qu'on doive à M. d'Annunzio que sur le cas à faire de ses autres écrits. Toutefois, le franc succès de *la Figlia di Jorio* auprès du public, du « grand public, » leur impose. Les plus vindicatifs mêlent quelques gouttes de miel à leur fiel ordinaire. M. Donati se demande (comme si la chose importait!) si cette pièce contient un symbole et quel il est. Il constate qu'en l'écrivant, M. d'Annunzio a voulu faire œuvre de poète national, se remettre en contact, suivant un de ses principes d'art, « avec la race dont il est sorti. » Mais cette tentative, au dire du critique, a échoué. Il y a des *toscanismes* dans cette pièce abruzzaise et d'ailleurs « elle n'a pleinement réussi qu'en sicilien. » Sur quoi, l'ouvrage dûment condamné en vertu de raisons toutes bien fragiles, toutes bien « à côté, » M. Donati finit par avouer comme malgré lui : « Et pourtant *la Figlia di Jorio* est une belle chose. » Le parti pris hostile reparaît dans la suite du compliment : « Vraiment, poursuit M. Donati, *la Figlia di Jorio* est un chef-d'œuvre, » mais, entendons-nous bien, un chef-d'œuvre de mauvais goût : « C'est le chef-d'œuvre de la nouvelle Arcadie, précise le critique, le chef-d'œuvre d'une forme d'art étrangère à la vie réelle comme à la vie idéale. » Et le lecteur sans malice de se demander : « Si *la Figlia di Jorio* n'appartient pas plus à la vie réelle qu'à la vie idéale, à quelle vie donc appartient-elle? » On regrette que M. Donati ne se soit point soucié de satisfaire sur ce point notre légitime curiosité.

Non moins défavorable et tranchant, l'avis de M. Gargiulo sur cette pièce. *La Figlia di Jorio*, il en convient, est le meilleur drame de M. d'Annunzio, mais cela ne veut pas dire qu'il soit bon. Il y découvre, — encore! — des traces de nietzschéisme (il

est vraiment habile). Et c'est, à ses yeux, une tare ineffaçable. Et puis, « ces âmes populaires abruzzaises, déclare-t-il, nous n'arrivons pas à les voir. C'est l'absence invariable de base historique. C'est l'art d'annunzien de toujours, fondé sur des abstractions. Abstractions, surhumanité, absurdité! Et laissons là l'Abruzze ancien et moderne qui peu importe. Aligi et Mila ne sont pas des figures humaines. »

Devant ces condamnations sans recours, le lecteur étranger se demande une fois de plus, pour peu qu'il ait admiré *la Figlia di Jorio*, s'il n'est pas tombé dans un piège tendu à sa simplicité par un poète rompu à toutes les roueries. Qu'il se rassure. Non seulement le public des principales cités d'Italie, mais des juges excellens de la production dramatique en ce pays, mais le plus avisé d'entre eux, j'ai nommé M. Domenico Oliva, partagèrent l'enthousiasme général et s'en expliquèrent. M. Gargiulo nie la couleur locale du drame. M. Domenico Oliva la constate et la célèbre : « L'amour du sol natal fut la muse de l'infatigable inventeur de rythmes et d'harmonies. Ici le sens du pays et de la race vibre puissant et sincère. » Le style poétique, ce style qui excite le dédain de M. Donati, M. Oliva le trouve excellent et parfaitement approprié : « Le robuste archaïsme de cette poésie qui a souvent la saveur du *duecento*, du lointain siècle où la langue italienne commença à dire d'amour et de douleur, prête à toute la poésie lyrique qui jaillit de la tragédie un accent d'étrange vérité où réside son mérite le plus grand et peut-être le plus durable (1). » Sur la foi de l'autorité qui s'attache au nom de M. Oliva, continuons, sans arrière-pensée aucune, à goûter *la Figlia di Jorio*. Il y a bien des chances pour que la postérité ratifie ce verdict favorable de préférence aux condamnations rapportées plus haut.

Les pièces représentées depuis *la Figlia di Jorio* sont, en revanche, difficiles à défendre. *La Fiaccola sotto il moggio* (1905), *Più che l'amore* (1906), *la Nave* (1908), *Fedra* (1909), ont déçu le public. C'est le drame intitulé *Più che l'amore* qui a fait la chute la plus lourde. La morale pseudo-héroïque de cette pièce où M. d'Annunzio, en vertu d'on ne sait quel sauvage idéal, absout un vil assassin, aurait suffi à justifier cette catastrophe ; mais cet ouvrage est en outre rempli d'invraisemblances. Il est

(1) Domenico Oliva, ouvrage cité, p. 400.

enfin psychologiquement faux jusqu'à l'extravagance. Quant à la *Phèdre* de M. d'Annunzio, elle est d'un maniérisme d'autant plus déplaisant, d'autant plus irritant pour le lecteur français que le souvenir de la *Phèdre* de Racine le force à mesurer constamment l'infériorité du poète italien. Tout au plus serais-je tenté de rompre une lance en faveur de *la Nave*. Le dernier acte est superbe. C'est lui qui sauva tout l'ouvrage, le soir de la première représentation. On courait à un échec quand les derniers épisodes rachetèrent ce qui avait précédé. Et *la Nave* ne tomba pas aussi douloureusement que *la Fiaccola, Più che l'amore* et *Fedra*.

Un souffle d'ardent patriotisme traverse par instans *la Nave*. Et cette circonstance ne contribua pas médiocrement au succès de la pièce. Gabriele d'Annunzio aime aussi bien son pays de tout son cœur et de toute son âme. Il semblerait que l'Italie dût lui en savoir gré. Qu'il est donc déconcertant de voir la plupart des critiques italiens reprocher au contraire à M. d'Annunzio son patriotisme ! J'observe sous ce rapport chez MM. Borgese, Gargiulo et Donati une touchante harmonie. « Ce ne sont pas les pédagogues, écrit M. Borgese, qui ont inoculé à d'Annunzio l'amour de la patrie : l'Italie lui plut à cause de ses belles montagnes et de sa mer si belle, et c'est parce qu'elle lui plut qu'il l'aima. » De son côté, M. Gargiulo déclare : « Dans le Surhomme patriote le patriote fut complètement dominé par le Surhomme, si seulement le patriote se trouvait dans le Surhomme de quelque manière. D'Annunzio, à notre avis, n'a jamais réussi à aimer l'Italie pour elle-même, comme pays, comme nation. Il l'aima indirectement à travers ses montagnes et ses mers. Aussi ne pouvons-nous voir dans son patriotisme héroïque qu'une variété quelconque de son héroïsme poétique. » Et voici, dans ce triste concert, M. Donati, — *last, not least*, — pour qui le chauvinisme de M. d'Annunzio n'est (comme pour M. Gargiulo) qu'une forme de son monstrueux égoïsme et de son orgueil sans bornes : « L'Italie (ainsi raisonne M. d'Annunzio suivant M. Donati), l'Italie est ou doit être la première nation du monde. Je suis moi-même, moi, Gabriele d'Annunzio, le plus grand des Italiens ; je suis donc en bonne logique la plus haute expression qu'ait connue notre nébuleuse depuis qu'elle est devenue le système solaire. »

Je me garderai d'intervenir dans cette querelle de famille.

Seuls, des Italiens ont qualité pour apprécier sainement l'esprit national d'un des leurs ; mais n'est-il pas bizarre de voir contester avec une telle violence au poète italien d'aujourd'hui le plus jaloux de son patriotisme l'authenticité de ce sentiment ?

IV

Dès qu'il s'agit d'apprécier, non plus les sentimens intimes, mais les œuvres de M. d'Annunzio, ses critiques recommencent leurs « cavaliers seuls. » Le plus puissant effort lyrique du poète, les *Laudi*, est très diversement jugé par M. Gargiulo et par M. Donati. Par son mélange de réalisme et d'idéalisme, la *Laus vitae* déplaît au premier de ces critiques. Il en blâme l'inspiration disparate ; mais il veut bien pour la beauté extraordinaire d'une partie des *Laudi*, le livre d'*Alcione*, pardonner beaucoup au poète.

Reprenant à son compte un mot du très érudit critique du *Marzocco*, M. Gargano, qui salua naguère dans l'auteur des *Laudi* uu « créateur de mythes nouveaux, » M. Gargiulo analyse avec finesse et sagacité ces poèmes où la beauté grecque, la force latine et la mélancolie moderne se mêlent si heureusement pour former un des ouvrages les plus absolument achevés de la littérature contemporaine. M. Gargiulo célèbre dans le poète d'*Alcione* un « paysagiste lyrique » sans égal : « L'Italie possède en lui, écrit-il, le plus grand paysagiste des temps modernes. Il laisse bien loin derrière lui les lyriques anglais. » Les remarques de M. Gargiulo sur ce livre d'*Alcione* dénotent un sincère enthousiasme : « Les cinq derniers vers d'*Oleandro*, écrit-il, nous ne savons en vérité s'ils sont formés de mots ou de quelque succulente matière aromatique. » *La Morte del cervo* est un chef-d'œuvre. C'est un » drame-paysage » et c'est « le meilleur drame de M. d'Annunzio. » Les pièces de vers intitulées *la Pluie dans la forêt de pins*, *le Soir à Fiesole*, *Versilia* arrachent aussi à M. Gargiulo des éloges chaleureux.

Quant à M. Donati, il ne désarme même pas devant les *Laudi*. Il met bien une sourdine à ses malédictions vitupératives, mais son antipathie pour M. d'Annunzio, homme privé, l'empêche de rendre justice au poète. Parce que M. d'Annunzio qui n'en est pas, il faut le reconnaître, à une vantardise près, a eu le mauvais goût de proclamer : « La *Laus vitae* est le seul

poème de vie totale paru en Italie depuis la *Divine Comédie,* » M. Donati ferme obstinément les yeux à la réelle, à l'aveuglante splendeur de cet ouvrage. Il n'admire même pas ce livre d'*Alcione* à qui pourtant M. Gargiulo n'a pu s'empêcher de rendre hommage : « Un enchantement de rythmes sans lois, écrit M. Donati, obtenus par le seul son des mots, de visions lumineuses ou d'harmonies qui se succèdent, s'évanouissent ou reparaissent comme dans une hallucination de songe, subjugue celui qui lit par exemple *Versilia* ou *Albasia* ou *la Pluie dans la forêt de pins* ou *la Nouvelle lune;* mais qu'est-ce que ces vers veulent dire? » Nous renvoyons M. Donati aux commentaires si intelligens de M. Gargiulo. Mais, franchement, nous regrettons que le premier de ces critiques ait besoin des gloses du second pour comprendre le charme indicible du *Novilunio* ou de *la Pioggia nel pineto :*

Odi? La pioggia cade
su la solitaria
verdura
con un crepitio che dura
e varia nell' aria
secondo le fronde
più rade, men rade.
Or s'ode su tutta la fronda
crosciare
l'argentea pioggia
che monda,
il croscio ch varia
secondo la fronda
più folta, men folta.
Ascolta.
La figlia dell' aria
è muta; ma la figlia
del limo lontana,
la rana,
canta nell' ombra più fonda,
chi sa dove, chi sa dove !
E piove su le tue ciglia,
Ermione

Pour la majorité des critiques italiens, l'astre de Gabriele d'Annunzio décrit désormais une courbe descendante. *La Figlia di Jorio* marquerait l'apogée non point de son génie (car il est totalement, d'après eux, dépourvu de génie), mais d'un

certain talent qu'il serait vain de lui contester. « Depuis 1904, écrit M. Donati, même aux yeux des plus fervens admirateurs de la *Laus vitae*, de la *Francesca*, de *la Figlia di Jorio*, la décadence commence pour continuer, irrémédiable et précipitée. Les œuvres se succèdent avec un emportement qui devrait être la démonstration continuelle d'une inépuisable exubérance. « Les forfanteries excessives donnent la sensation pénible et le trouble que laisse dans l'âme le raisonnement d'un fou. Ce n'est plus de l'orgueil. C'est un délire ambitieux. » Pour M. Borgese, M. d'Annunzio a donné toute sa mesure. Il ne fera rien de supérieur à ce qu'il a fait. Désormais il n'est plus qu'un obstacle sur la route où s'avancent les « jeunes. » Et M. Borgese écrit ces mots d'une effroyable franchise : « Parmi les grands poètes que l'Italie attend, il y en a beaucoup qui volontiers verraient mourir d'accident le despote de la littérature italienne. Et n'étaient ces maudites défenses que Corrado Brando lui-même ne put enfreindre impunément, ils brandiraient le poignard sans autre. » Effroyable aveu ! n'est-il pas vrai ? Les Athéniens, fatigués d'entendre appeler Aristide « le Juste, » se contentèrent de l'envoyer en exil. Parmi les gens de lettres d'outre-monts s'en trouve-t-il vraiment pour souhaiter l'assassinat de leur plus grand confrère, las qu'ils sont d'entendre célébrer son génie... par les étrangers?...

« Gabriele d'Annunzio, déclarent-ils, a donné sa mesure. Il ne se renouvellera plus. Il a donc cessé d'être intéressant. » C'est bientôt dit; mais de quel droit affirment-ils que cet auteur a épuisé la série de ses avatars ? Il a stupéfié le monde par son aptitude à revêtir incessamment de nouveaux aspects. Tout porte à croire qu'il n'a pas dit son dernier mot comme Protée littéraire. Parmi ses ouvrages les plus récens, il en est trois : le roman *Forse che sì, forse che no*, le recueil de *Laudi* intitulé *Le Canzoni della gesta d'Oltremare* et la *Pisanella*, jouée à Paris le printemps dernier, qui sont du G. d'Annunzio ancien et déjà vu, Surhomme, pervers et chauvin ; mais il en est deux : le *Martyre de saint Sébastien* et *Contemplazione della Morte* qui montrèrent l'auteur sous un jour tout à fait inédit.

Avec le *Martyre de saint Sébastien*, M. d'Annunzio est devenu mystique, d'un mysticisme, à vrai dire, de qualité médiocre et où il entre des élémens assez impurs; mais toute impureté est

bannie du petit traité sur la *Contemplation de la Mort*. Ce livre est non seulement d'un philosophe mystique, mais d'un penseur tout près de confesser le christianisme et déjà plus qu'à moitié catholique. Il n'a pas encore la foi, mais bien un ferme désir de l'acquérir. Une conversion positive, si elle n'est pas certaine, rentre dans le domaine des accidens possibles, sinon absolument prochains. A l'influence de Nietzsche a succédé celle de saint Augustin, de saint François d'Assise, de sainte Thérèse et de l'auteur de l'*Imitation*. Cet opuscule n'a pas fait d'ailleurs dans le monde le bruit qu'il aurait fait s'il s'était agi d'un autre. On se méfie un peu de Gabriele d'Annunzio. Il est si ondoyant, si divers! Son christianisme durera peut-être ce que durent les roses et une crise de neurasthénie; mais en présence de la vitalité de cet écrivain, devant cette pensée bouillonnante, toujours prête à s'exprimer de façon belle et séduisante, de quel droit, encore un coup, parler d'épuisement et de décadence? Gabriele d'Annunzio est un magnifique artiste. Voilà vingt-cinq ans qu'il le prouve. Pourquoi ne le prouverait-il pas vingt-cinq ans encore?

Il me plaît d'ailleurs de constater que, parmi tant de critiques acharnés à diminuer sa gloire, il s'en est trouvé un en Italie, — et, non des moindres — pour donner une conclusion favorable à son étude sur celui qui reste malgré tout *il divo Gabriele* : « Est-il un penseur logique et cohérent? demande M. Benedetto Croce. Est-il un sage? Est-il un bon conseiller? Non, mais il est poète. Et il semblerait que cela dût suffire. D'autant plus que les poètes de droit divin sont un peu plus rares que les sages, les penseurs et les bons conseillers. »

M. Croce a raison et il n'y a rien à ajouter au jugement que nous venons de transcrire : « M. d'Annunzio est un grand poète et il semblerait que cela dût suffire à le faire aimer et célébrer. La postérité fera certes dans son bagage l'inéluctable choix, mais elle l'admettra au Temple de Mémoire et dans un rang glorieux. Que ses adversaires d'Italie et d'ailleurs en prennent donc leur parti!

MAURICE MURET.

REVUE LITTÉRAIRE

CAËRDAL (1)

M. André Suarès signe, à la *Nouvelle Revue française*, une « chronique de Caërdal ; » et il a publié, sous ce titre *Voyage du Condottière*, le récit d'un voyage qu'il a fait en Italie. Le Condottière s'appelle Jan-Félix Caërdal. Je ne crois pas indiscret de considérer Caërdal comme le personnage littéraire de cet écrivain souvent admirable, très solitaire, volontiers difficile et qu'on ne saurait aborder sans nul embarras. Or, dans les pages liminaires du *Voyage*, l'auteur trace lui-même un portrait de son Caërdal ; et, de cette façon détournée, il nous indique assez nettement ses volontés d'art : il nous aide à l'approcher.

Si l'on dit que voilà bien des cérémonies, je ne dis pas non. Et certes nous allons, avec plaisir, plus familièrement à la plupart des œuvres contemporaines. Mais enfin, lisons les premières lignes de *Cressida*. La belle Cressida, qui aime sa beauté, non ses amans, dit à Troïlus : « Troïlus, vous allez me coiffer. Toutes mes femmes m'ont quittée pour voir mourir Hector. Mais vous êtes là, Troïlus. Vous vous battrez demain. Vous défendrez la Ville, les tombeaux, les palais, et tant de causes justes. Vous tuerez votre ennemi, ou vous ferez tuer. Vous pleurerez demain. Et, pour rêver, attendez cette nuit. Votre beau génie trouvera le temps d'enfanter quelque prodige à l'insomnie, une œuvre d'art ou une action héroïque. Mais, à présent, vous allez me coiffer. Prenez le peigne qui me vient, je crois, de notre Prométhée lui-même : Pandore est la plus antique de mes tantes, et ce peigne

(1) M. André Suarès. Publications toutes récentes : *Cressida* (Émile-Paul, éditeur); *Idées et Visions* (même éditeur); *Trois hommes* (Éditions de la « Nouvelle Revue française »). Antérieurement, une douzaine de volumes, qui seront mentionnés au cours de cette étude.

d'or sensible, frémissant comme une lyre, est un de ses legs. Tenez-le avec soin, et promenez-en l'archet dans mes cheveux, que vous aimez et que j'aime plus encore. Mais gare à vous si vous en arrachez un seul, et me faites crier. » Et Troïlus : « Tes cheveux, doux guêpier de caresses gardé par d'innombrables aiguillons, tes cheveux sont la ruche où tu m'enfermes pour jouer de mon cœur, et pour y piquer les dards de toutes tes abeilles... » Si l'on est sensible aux attraits de la littérature et à son charme différent de tout autre, on est ici content. Les jolies phrases! et qui, dans l'esprit, se placent à côté de l'invocation à Cynthie des *Mémoires d'outre-tombe*. Ainsi, l'effort qu'il nous demande, cet écrivain le récompense.

Voici Caërdal. Il a toujours été « en passion ; » et on l'a « peu compris. » Il ne sépare pas la pensée de l'action ; mais on agit « avec les armes que le siècle vous prête » et, ses actes, ce sont les livres qu'il accomplissait : nul acte ne lui a paru « digne d'un regard » qui ne fût digne aussi « d'être élevé à la beauté d'une œuvre. » Bref, « il n'a vécu que pour l'action : c'est vivre pour la poésie... Artiste enfin, dans un temps où personne ne l'est, et puisqu'il n'est plus d'autre moyen de dominer sur le chaos, où s'avilit l'action. » Caërdal a un ennemi : le temps. Mais il sait le vaincre; et, comme il cherche la durée, il atteint à l'éternité. Cela veut dire, et très justement, que l'art est le secret d'éterniser les minutes. A mon gré, la question n'est point alors de savoir si l'œuvre passera les âges : l'œuvre, dès l'instant qu'elle réalise une idée, l'immobilise et la détache de la fuite universelle. Un artiste ne peut-il être défini un homme plus touché qu'un autre de tout ce que la vie contient de mort perpétuelle et qui a résolu de résister là contre ? C'est le paradoxe de l'art; un paradoxe dont l'héroïsme exalte Caërdal. Il triomphe de la mort, en imagination; et, comme son imagination réalise sa volonté de pensée, il ne distingue pas le rêve et la réalité. Mais, si Caërdal « perd l'illusion de la durée, son désespoir ne connaît plus de bornes. » La substance de son art : son émoi. C'est son émoi qu'il éternise par le moyen de l'art. Je disais : une idée. Seulement, il n'admet pas l'idée toute pure et, pour ainsi parler, l'idée sans lui. Non qu'il dédaigne l'idée et dédaigne l'objet. Car il diminuerait ainsi sa richesse et, partant, sa joie. Mais il entend réaliser ensemble toutes choses et lui. Je crains de ne pas énoncer les principes de Caërdal aussi clairement que je l'aurais souhaité. Au surplus, il ne cherche pas à être si commode : « Il paraît étranger partout, et ne l'est pas, pourtant. Il a dû s'y faire, à sa vive souffrance. Autour de lui, il crée la solitude. Il ne s'épargne pas lui-même : parfois, Caërdal isole

Caërdal. » Ceci encore : il y a, dans la pensée de Caërdal et dans son œuvre, une apparence de désordre; c'est abondance. Mais, ce désordre, il le maîtrise. L'art ne consiste-t-il pas à maîtriser le désordre? Car l'ordre est la vie et la durée ; et l'art, qui est le vœu de la durée, ne fait qu'organiser le désordre. Caërdal aime les chants populaires : c'est qu'au triomphe de sa puissance il associe les multitudes. Caërdal aime surtout la musique ; c'est qu'elle évoque et, disons, ramasse tout le détail que les simples mots laissent échapper, gaspillent. Voilà son esthétique. Une esthétique de vive souffrance, dit-il. Et d'orgueil! Il s'intitule « vrai condottière de la beauté; » il s'est croisé « pour servir l'art véritable et la cause de la grande action : » la grande action, la beauté.

Quant à l'orgueil de Caërdal, M. André Suarès a écrit ailleurs (*Sur la Vie*, à propos de Charles Baudelaire) : « Il faut être orgueilleux avec les hommes, modeste avec son œuvre et bien humble avec l'art. » Après avoir été, pendant beaucoup de pages, très orgueilleux avec les hommes et, notamment, avec son lecteur, Caërdal a de ces phrases qui font qu'aussitôt on lui pardonne. Il y a souvent à lui pardonner. Il vous traite sans ménagement. Il n'a aucune complaisance; on l'en félicite. Mais il n'a aussi nulle obligeance : et je me trompe ou l'on n'évite pas toujours d'être un peu impatienté, ne fût-ce qu'un instant. Il méprise la facilité. Il la méprise, par exemple, chez Musset, et hardiment. Ce qu'il blâme alors, c'est la facilité avec laquelle écrit ce poète : or, le poème écrit facilement se lit de même. Et Caërdal : « Que la facilité est donc une vertu perfide! C'est un don puéril, et proprement le génie des enfans... » Il appelle Musset un enfant bien doué, « trop précoce pour être artiste. » Je ne suis presque pas de son avis. Mais il ajoute : « Dans l'œuvre du grand artiste, il doit y avoir beaucoup de peine, et de la grande peine; il ne faut pas qu'on l'y sente, peut-être; mais il faut que la difficulté y soit. La douleur de créer est une loi sévère. Je ne crois pas aux œuvres faciles; elles sont facilement oubliées. Tout doit venir de loin, pour aller loin. » Je suis un peu de son avis. Je l'approuve de protester (laissons le génie de Musset) contre des œuvres si faciles qu'en vérité l'on n'y devine pas une volonté réfléchie. Ces petites œuvres, qui flattent la paresse du lecteur, ont l'inconvénient d'abaisser l'art d'une époque. Elles vous gâtent le lecteur : ensuite, il refuse une nourriture plus forte. Notre littérature contemporaine ne s'est-elle pas du tout avilie, de cette manière?

Je ne crois pas qu'un écrivain doive se faire un idéal de l'extrême

facilité. Je ne l'engage pas non plus à chercher la difficulté. Je voudrais qu'en tâchant d'être facile, l'écrivain prît son parti de la difficulté inévitable : mais seulement de celle-là. S'il prétend à une extrême facilité, il renonce à rendre les idées qui sont, par leur qualité même, difficiles. Et il y a de telles idées : ce sont peut-être les plus belles et les plus dignes de tenter un écrivain. Mais s'il ne tâche point d'être, dans la difficulté, aussi clair que la qualité même de l'idée le lui permet, il rebute son lecteur. Mettons que ce soit peu de chose. En outre, il n'a point accompli tout son devoir d'écrivain, qui est de réaliser sous les espèces de la beauté intelligible le mystère de la pensée. Le devoir de l'écrivain : surtout, le devoir de l'écrivain français, quand toute notre littérature est un emblème de clarté.

Quelques-uns des ouvrages de M. André Suarès, — et, notons-le, non les plus récens, — ont le tort d'être excessivement difficiles, parfois inutilement difficiles : *Voici l'homme* et *Bouclier du Zodiaque.* D'ailleurs, que de beautés dans ces deux livres ! « Sur le ciel de la Saint-Martin, un nuage clair, un seul, une aile qui se retire vers le Sud : le soleil dit adieu de la main... » *Bouclier du Zodiaque* est un recueil d'images dessinées avec finesse et force, gravées, coloriées à ravir et toutes pleines de significations ou, mieux, d'allusions aux plaisirs et aux douleurs qui passent dans la nature et dans l'âme comme des fantômes. Habiller joliment les fantômes de l'âme et de la nature, jeu exquis de l'art ! *Voici l'homme* est un recueil de notes qui, même dans leur réunion, gardent un air éparpillé, plutôt un air éperdu. L'économie des chapitres ne réussit pas à les composer. Éparpillées, elles fatiguent l'attention ; mais, éperdues, elles ont une sorte de sauvagerie farouche et frissonnante. Elles sont dominées, toutes, par la menace de la mort. Elles sont des idées et des plaintes ; des cris, et qui s'exhalent en musiques singulières ; du désespoir, et tout excité d'allégresse : la plus vive ardeur spirituelle résiste contre le néant, et chante, et prodigue ses suprêmes prouesses. « La vie, ô amour, qui sauvera la vie ?... La lumière du cœur, qui ne se couche point... O mort, geôlière aux verrous de fer, brute sourde, qui t'a donné ces cachots éternels ? Voici l'amour qui pleure : Amour, le frère du soleil, dans la prison de l'ombre... Le soir tombe à genoux. Et ce blessé sanglant, ayant frémi, se couche pour mourir tandis que ses lèvres pâlissent et que ses yeux verts se plombent... » Qui assemble ainsi les mots est un grand poète ; et qui, à de telles phrases, éprouve peu de joie n'aime pas la littérature. Pour en trouver de telles, et à profusion, il suffit qu'on ouvre *Voici l'homme* et *Bouclier du Zodiaque.*

Cependant, j'avoue que, dans ces deux livres, les trésors charmans et magnifiques sont très durement confondus, mêlés aussi de quelques bijoux moins rares. Et nous nous embrouillons ; l'auteur ne nous aide pas à nous débrouiller. L'auteur ne nous aide jamais. L'auteur ne nous aime pas ; l'auteur nous hait et nous méprise. « Il faut être orgueilleux avec les hommes : » il nous traite en hommes.

Il nous maltraite surtout dans ces deux livres, *Voici l'homme* et *Bouclier du Zodiaque*. Ailleurs encore, par endroits, il a peu de ménagemens. Mais, comme il nous enchante aussi, n'allons pas le traiter avec tant de désinvolture. Avec son goût de la difficulté, s'il a tort, il a du moins ses raisons qui, en quelque manière, nous inciteraient à lui donner raison. Plusieurs de ses pages, et de ses livres, sont obscurs, et voire le sont terriblement, parce qu'il a refusé de suivre pas à pas la marche lente de l'idée. Il brûle les étapes ; il brûle celles qui ne lui plaisent pas : il ne consent à s'arrêter qu'aux splendides étapes. Une idée qui se développe n'est pas à tout moment splendide. Elle a son chemin dans un pays très inégal ; et, avant d'arriver à des sommets, elle a longé des routes mornes et plates ; puis elle descend d'un sommet pour en gagner un autre par ces routes. Eh bien ! très souvent, M. André Suarès nous fait sauter d'un sommet à un autre, de telle façon que le bond nous a un peu étourdis. Il dédaigne les routes plates et mornes. Plutôt que de nous y mener, il nous fatigue sans pitié. Quelquefois, il nous a laissés sur les routes : et il est déjà parti ; nous n'avons pas su l'accompagner. Mais s'il résout ainsi, à sa guise violente, le problème de suivre une idée, du moins a-t-il, en véritable artiste, conscience du problème, l'un des plus embarrassans de la littérature et de l'art. Flaubert, écrivant pour le théâtre, se désolait de rédiger des phrases telles qu'on en débite naturellement, telles qu'il faut bien qu'on en prête à ses bonshommes et bonnes femmes : le théâtre imite la vie, où l'on n'est pas éloquent, et poète beaucoup moins. Dans les rapports qu'ont ensemble l'art et la réalité, qui pâtira ? Il y a, parmi la réalité, du médiocre : l'artiste est bien tenté de l'éconduire. S'il éconduit tout le médiocre, le reste s'écroule. Pareillement, il y a du médiocre à traverser, dans le passage d'un élément à l'autre d'une idée ; et il est périlleux de supprimer tout le médiocre. Mais on le peut consacrer, en lui imposant le style. C'est, il me semble, ce que fait Flaubert dans ses romans. C'est aussi ce que fait M. André Suarès de temps en temps. S'il ne supprime pas ces intermédiaires que je disais et qui conduisent d'une idée à la suivante, et qui n'ont pas d'autre valeur que celle-là, et qui ont ce rôle humble et honorable, il

les embellit : même, il lui arrive de trop les embellir. Certaines idées sont, dans un ensemble de pensée, les servantes des idées principales : il pare et costume ainsi que les princesses les servantes, du moment qu'il les admet; et il ne les souffre pas autrement. Il résulte de là un peu plus de confusion. Il résulte enfin de tout cela que, si le naturel est, dans le style, une vertu bien aimable, les œuvres de M. André Suarès, qui ont tant de vertus éclatantes, n'ont pas cette amabilité.

En le remarquant, je n'offense pas Caërdal. Il fait fi de cette amabilité. Mais alors, qu'est-ce donc que cette littérature qui ne désire pas de plaire, qui s'accommode assez bien de déplaire, qui aurait honte de séduire trop aisément le lecteur, qui ne tient pas à le persuader, qui le tarabuste et qui, en fin de compte, s'impose avec de si merveilleux prestiges ? La littérature, pour Caërdal, c'est la fin par excellence. Nous avons des écrivains si occupés ailleurs que l'on rougit, à leur propos, de les entendre dire : « C'est de la littérature ! » avec une arrogance de penseurs. Qu'ils pensent; et qu'ils abandonnent au prochain le culte frivole et passionné de la littérature ! La littérature est, de nos jours, employée à un grand nombre d'usages, indignes quelques-uns. Les gens qui l'emploient, et fût-ce pour des apostolats qui ne sont pas tous répréhensibles, finiraient par la détourner d'être un absolu. J'entends bien nos procurateurs; ils ont le sourire et demandent : « Qu'est-ce que la littérature ? » On bavarde, et peut-être la plume à la main : ce n'est pas de la littérature. Afin de répandre une opinion qui vous entête, on écrit des livres : et ce n'est pas nécessairement de la littérature. Il y a un malentendu, et qui vient de ce que la littérature a (en apparence) le même outil dont se sert tout le monde et pour l'usage le plus familier : les mots et les phrases, mots identiques, et gouvernés par la même syntaxe. Alors, où commence la littérature ? Les autres arts, celui du peintre, par exemple, ou du sculpteur ou la musique, évitent cette confusion. Les mauvais peintres sculpteurs et musiciens sont pourtant des peintres, sculpteurs et musiciens ; et tout écrit n'est pas de la littérature. Aux différentes époques de l'histoire, il a fallu que l'écrivain revendiquât l'indépendance de son art. C'est ce que fait Racine quand il affirme que son poème n'a pas d'autre objet que de plaire. Mais aujourd'hui Caërdal veut que la littérature coure le risque de déplaire. Il va loin; et il donne à la revendication cet accent nouveau, plus effronté. C'est qu'il a d'autres barbares à repousser ; et c'est qu'il a senti le danger d'une petite concession : de là, son intransigeance et de là son insolence. Plus on voit menacée la littérature, — et qui doute qu'elle ne le

soit? — plus montrent d'impatience et de résolution ses défenseurs; plus ils sont humbles avec l'art et orgueilleux avec les hommes. Ils gardent la forteresse. Ce n'est pas leur faute, s'ils ont dû transformer en forteresse d'ésotérisme la cathédrale ouverte d'abord à tout venant : les barbares saccageaient ce qu'on leur offrait à regarder et pillaient au lieu de rêver leurs oraisons. Pour protéger la merveille fragile des statues saintes, la cathédrale d'Albi a des murailles formidables de citadelle. Peut-être le temps est-il venu où le service de la littérature prend un caractère héroïque. Attaquée par des ennemis, évidens quelques-uns, les autres non, et par des maladroits, et par des sournois, la littérature a ses paladins : le condottière Caërdal est l'un d'eux.

Seulement, on s'épouvante ; et l'on dit que voilà le plus dangereux mandarinat, ces paladins étant des mandarins. Soyons calmes : nous avons peu de mandarins, à l'encontre des foules. On craint que, séparée des foules généreuses et, enfin, de la vie abondante, la littérature ne s'étiole. Magistral souci des bons vivans!... M. André Suarès a maintes fois dénoncé ce malin sophisme. Dans ses deuxièmes essais *Sur la vie*, il écrit : « La poésie n'est rien, sinon la vie idéale. C'est donc la vie réelle, en sa réalité supérieure. L'art est le salut de la nature, l'accomplissement de la vie. On ne peut opposer l'art à la vie. » Et, dans le *Voyage du Condottière :* « Il n'y a pas de grands peintres, ni de grands poètes : il n'y a que de grands hommes. » Ailleurs encore, dans la troisième série des essais *Sur la vie :* « Les mots vivans font le poète et l'écrivain. Ils font aussi l'homme qui pense. Poésie, ce n'est pas de chercher des rimes sous la lune ; mais le don de sentir la vie par soi-même, et d'exprimer ce qu'on sent... Les mots pleins, l'os avec toute sa moelle de sens, de nature et d'image, les mots ne sont pas un chiffre abstrait pour l'homme véritable, qui est le poète. » Oui, le sophisme est de prétendre que la littérature, menée à sa perfection, se sépare de la vie. N'est-elle pas l'art des mots? et les mots ne sont-ils pas les signes de la réalité? Mais, dit-on, la différence est de la réalité aux signes : si vous prenez les signes pour la suprême réalité, vous perdez de vue la réalité authentique. Plaisanterie! L'intelligence humaine, — et concevons-nous un autre mode intellectuel? — ne saisit pas la réalité même : elle en saisit les signes. Plus il y a de réalité dans les signes qu'elle en attrape, et aussi plus elle saisit de réalité. Or, la littérature vraie consiste à mettre dans les mots toute la réalité qu'ils peuvent contenir ; plus exactement, à ne pas méconnaître la

réalité qu'ils contiennent. Ainsi, la vraie littérature donne le plus de réalité que puisse jamais assumer l'esprit humain; et la fausse littérature, celle qui improvise les mots et les gaspille, improvise la réalité, la gaspille. Elle la touche à peine; et elle ne sait pas ce qu'elle en touche : au surplus, elle n'en touche rien.

Corollaire : « La haine de l'art, c'est la haine de la forme... » Et c'est, du même coup, « l'oubli de la vie. » N'essayons pas de séparer la littérature, ou l'art des mots, et la prise en possession de la vie. Seulement, l'art des vrais mots ! Ce sont les mots vivans; ce sont les mots qui, ayant vécu, vivent encore. M. André Suarès, avec la meilleure énergie, proteste contre l'absurdité des langues artificielles. Et ces langues artificielles, pour éviter quelques objections parmi d'autres, consentent à n'être pas des idiomes littéraires : elles seront, disent-elles, pratiques. Mais leurs mots inventés ne sont pas les signes d'une réalité concrète : ils ne sont les signes de rien du tout; de sorte qu'ils impliquent du mensonge. Les langues artificielles, voici le comique de l'aventure : elles serviraient à cette niaiserie que leurs tenans appellent littérature; c'est avec la réalité que n'ont pas de rapport ces instrumens pratiques. Langues artificielles, les volapucks qu'on a forgés ; langue artificielle, une langue de néologismes et le futile parler contemporain, celui des faux littérateurs. M. André Suarès, avec la même énergie, proteste contre la réforme de l'orthographe, qui dénuerait les mots de leur passé, qui leur ôterait le témoignage de leur longue vie, de leur longue et pleine réalité. Il écrit : « Les mots ne sont des mots, comme on dit, du vent et plus vain que le souffle d'un fou dans un trou de serrure, les mots ne sont vides que pour les gens sans latin... Le latin porte la raison de France : il fait raisonner juste, parce qu'il fait vivre les termes du raisonnement... Le français sans le latin est une langue de hasard, comme les autres, abandonnée à la charité publique. Dans le latin, le français est noble; il vit selon son rang, qui est le plus élevé ; il a ses titres de famille et d'héritier, sa maison, son foyer millénaire, son père et sa mère authentiques : enfin il est né... Pour un Français, le latin est un exercice à mieux être ce qu'il est. »

Caërdal refuse les doctrines : elles lui masqueraient la réalité. Il ne leur permet pas de le borner; il cherche la réalité au delà des doctrines. Mais la raison pour laquelle il refuse les doctrines indique au moins la volonté qu'il a placée hors de toute incertitude : la volonté de conquérir, condottière, une ample réalité, que l'art organise, l'art étant l'ordre et, l'ordre, la vie. Telle est son idée de la littérature : on

le voit, ce n'est pas le badinage que flétrissent les bons vivans et hommes d'action. D'ailleurs, ne l'a-t-il pas déclaré? homme d'action, il le serait : « Il n'a jamais eu une pensée pour la politique, sans frémir de ne pas tenir l'empire. Il a toujours été partagé entre la passion des héros et celle des saints. » M. André Suarès ajoute : « C'est pourquoi il était artiste. »

M. André Suarès s'amuse de ce Caërdal qu'il a créé à sa ressemblance mentale, et comme un emblème plutôt que comme un portrait de ses velléités profondes. L'emblème agrandit gaiement le portrait. Ramenons à leur exacte signification les velléités emblématiques de Caërdal. Faute d'être le héros et l'empereur, il est le condottière de la beauté : c'est que, présentement, Caërdal ne trouve pas, dans nos circonstances, l'occasion d'agir et d'être à sa guise efficace. Il accuse la plèbe indocile et constate que, pour penser, il faut être seul. Il accuse l'époque et la démocratie. Il s'est retiré hors du monde où certains fantoches se croient si actifs et le sont peut-être : mais ils sont, dans l'anarchie, des agens de désordre; et faire du désordre, ce n'est point agir. L'action véritable, c'est l'empire de l'ordre sur le désordre. Il faut donc aller autre part; et la littérature est l'alibi, l'unique alibi. Je crois que Caërdal approuve Salluste qui, écarté de la politique, déclare aussi belle que le gouvernement l'histoire. Il donne à la pensée de Salluste un sens plus large encore : il affirme l'identité de la littérature et de l'action; s'il les distinguait, ne serait-ce pas pour attribuer à la littérature, synthèse de toute la réalité active, la suprématie?

C'est pourquoi Caërdal est artiste. Examinons les victoires du condottière. Chacun de ses livres est l'une de ses conquêtes. Eh bien! ses conquêtes, on peut les distribuer ainsi : conquête de la nature, conquête des hommes, conquête de soi; et puis le règne.

Conquête de la nature : le *Voyage du condottière* et le *Livre de l'Émeraude*. Le condottière s'est emparé de l'Italie et de la Bretagne. Dans le *Livre de l'Émeraude*, la Bretagne a son charme, sa couleur et ses nuances. Elle apparaît comme « la plus noble terre qui soit dans le Nord, à la fin des temps où il y eut des peuples singuliers et des provinces libres ; » elle mire sur l'Océan « sa figure de sirène mélancolique : » mourante, la belle émeraude jette son dernier feu. M. André Suarès l'a peinte quatre-vingt-une fois; ou bien il a consacré à ses divers aspects quatre-vingt-une études, chacune achevée comme un tableau : dans cette variété, nous apercevons l'unité d'une âme, celle de la Bretagne, que révèlent tantôt un paysage, tantôt l'un de ses

habitans et l'anecdote d'une destinée dirigée par elle. Le voyage italien déroule les pays augustes et jolis, les horizons d'histoire et les intentions des artistes.

Conquête des hommes, — et des grands hommes, non de la multitude avec qui l'on est orgueilleux : — *Wagner*, *Tolstoï vivant* et les *Trois hommes*, Pascal, Ibsen et Dostoïevsky. Ce sont les héros et les saints de Caërdal; et il en a d'autres : ce sont du moins ses préférés. Notons qu'il admire Tolstoï et l'aime. On s'attendait peut-être que son esthétique et l'éthique de *Voici l'homme* le rapprochât plutôt de Nietzsche. Or, il est sévère à Nietzsche; il écrit : « Les livres de Nietzsche sont des essais au chef-d'œuvre; mais cet Apollon est toujours en cage; il fait le dieu, en vrai Phébus d'université, à bésicles d'or: tout de même, son char est une chaire, et son Pégase une rosse allemande harnachée de lexiques in-folio. » La préférence accordée à Tolstoï contre Nietzsche est significative et, en quelque mesure, montre que Caërdal ne se confine pas volontiers dans une littérature inactive. Mais n'allons pas le croire tolstoïen, non plus. Tolstoï l'a tenté. Le volume intitulé *Tolstoï vivant*, où il a réuni plusieurs essais de dates différentes, indique les tribulations du zèle qu'il a eu pour l'auteur d'*Anna Karénine :* essais contradictoires, l'un « pour Tolstoï, » un autre qui hésite « pour et contre Tolstoï, » et le dernier « contre Tolstoï. » Puis, après cela, quand le vieillard est parti de chez lui afin d'aller mourir en vagabond selon ses principes, une « prose de l'évasion, » rythmée comme un poème, le célèbre : « Le Vieux aux gros sourcils (qu'ils soient buissons à la Saint-Yves, pour que les bouvreuils y nichent) cherche dans la forêt un coin pour sa hutte d'ermite. Ses cheveux blancs sont plus blancs, et plus blanche sa barbe blanche; et plus gris ses yeux d'eau sur le sable, comme l'écorce du bouleau par la pluie d'avril, ou comme les prunelles de la lionne caressante. Déjà le visage du saint anachorète s'illumine; et les ailes des anges fleurissent dans ses rides... » Puis, quand Tolstoï est mort, il y a (troisième série des essais *Sur la vie*) le dialogue si beau, d'une si grave poésie, des chênes d'Yasnaïa Poliana : « Dors, à présent, vieux homme noueux. Le vent ne mêlera plus les écheveaux de ta barbe blanche, comme la barbe de Jupiter pendue à la fourche des branches. Pour nous, frères chênes, gardons notre père Tolstoï, sur le tertre, d'une grandeur unique par le site, qui domine la plaine infinie... » On trouvera de pareilles beautés intelligentes et de pareilles musiques dans les chapitres que M. André Suarès a composés touchant Pascal, Ibsen et Dostoïevsky.

Mais il dit : « Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage... Comme tout ce qui compte dans la vie, un beau voyage est une œuvre d'art : une création. De la plus humble à la plus haute, la création porte témoignage d'un créateur. Les pays ne sont que ce qu'il est... » Voyage à travers les pays ou voyage à travers les livres et les pensées. De sorte que le voyageur, en conquérant les pays et les pensées, songeait à lui premièrement, à Caërdal. Cependant il était bien attentif à ce qu'il rencontrait, à ce qu'il examinait ; il ne se dépêchait pas de l'apercevoir et d'y continuer son habitude. Au contraire, il avait grand soin de ne pas appauvrir le spectacle et, ainsi, de ne pas diminuer sa conquête. Les thèmes qu'il s'est proposés, il les traite « objectivement : » c'est par égard pour eux et par égard pour lui, on le comprend. Mais, de toutes façons, la conquête qu'il a poursuivie avec le plus de diligente ardeur, la voici.

Conquête de soi : elle occupe tous ses livres. L'un des épisodes les plus poignans et les plus riches de conséquences est consigné dans le volume qui a ce titre, *Sur la mort de mon frère :* conquête de soi contre la douleur. L'auteur quelquefois prête à un suppléant qu'il appelle François Talbot sa souffrance qu'il étudie ; et puis, la fiction se défait : et il note sa douleur, tout simplement, avec quelle dignité, quelle sincérité d'accent, quelle délicatesse du sentiment le plus tendre et le plus malheureux ! A peine ose-t-on, sur un livre de ce genre, épiloguer. Mais, dans l'œuvre de M. André Suarès, il marque une crise importante. C'est ici que commence l'extrême solitude à laquelle l'écrivain, par son orgueil, se condamnait déjà et qui maintenant lui devient un farouche devoir autant qu'une nécessité. C'est ici, en outre, que le cœur, aimant naguère à se guinder, connaît de naïves alarmes, n'y résiste pas et, maître de lui pourtant, s'abandonne. A se ressaisir, la lutte est noble et pathétique. Il y a, dans l'œuvre de M. André Suarès, cette angoisse.

Pourquoi ne pas dire, tout bonnement : M. André Suarès écrit des récits de voyages, de la critique et des essais ?... Il est possible qu'en insistant un peu trop sur le système dogmatique et singulier qui fait l'armature de son œuvre, je l'aie involontairement desservi. Alors, qu'on le lise en négligeant le système et en goûtant l'art seulement, un art délicieux d'invention, d'adresse et de nouveauté, un art sans cesse ingénieux et qui prodigue ses trouvailles, un art où les repentirs mêmes ont la pureté des lignes décisives, un art spontané à la fois et savant, un art qui abuse de ses prestiges et qui est donc prestigieux.

Mais il fallait aussi qu'on pût distinguer la pleine signification de cette œuvre et, dans cet art, une idéologie : car l'œuvre de M. André Suarès mérite la double couronne; elle a cette double beauté.

Il est possible, d'autre part, que M. André Suarès donne lui-même une importance exagérée au système de sa pensée. Je ne l'affirme pas. Dégagée de l'appareil qui la contraint, cette littérature ne fleurit-elle pas mieux?... Caërdal affiche la haine des doctrines; et il écrit : « L'homme de génie n'a pas de doctrines. » Mais il ajoute : « Elles varient avec ses propres efforts à vivre; car on ne vit point, à moins de renouveler continuellement sa vie. » Et c'est encore une doctrine, je le disais. Caërdal, qui réprouve les doctrines, s'échappe rarement de ses doctrines, moins changeantes qu'il ne le croit.

Ce sont les doctrines de la conquête. Or, j'annonçais : après la conquête, le règne. Il me semble qu'au point où est arrivée l'œuvre de cet écrivain, nous assistons à l'accomplissement de la conquête et, pour ainsi parler, aux préludes du règne. On voudrait, à présent, que la polémique aboutît à la sérénité. Caërdal avait à écarter, fût-ce par la violence, les barbares. Ne les a-t-il pas écartés? S'il continue de les maltraiter, les dédaigne-t-il suffisamment? Il les dédaigne; et il s'apaise. Son dernier livre, l'adorable *Cressida*, témoigne d'un esprit qui, après tant de combats, sait profiter de la victoire. Cressida et Troïlus, et puis Hélène qui a vieilli, Ménélas qui s'est conservé, Andromaque embellie de sa tristesse, et Diomède si fougueux, et le raisonnable Ulysse, Pandarus qui, de sa tour, répand des vérités premières et, descendu de sa tour, débite des sornettes, à l'occasion scandaleuses, et l'ombre de Pâris élégante et vaniteuse, et Polyxène au tombeau, et Cressidès vont et viennent dans ce poème, allégories amusantes du désir, de l'amour et de la mort, et de la frivolité, petite mort perpétuelle. Leur querelle est un badinage trempé de larmes. Et Cressida, tout en pleurant, comme elle rit! tout en souriant, comme elle pleure! Dans son bavardage de coquetterie, passent de telles phrases : « La nuit est la cendre bleue d'un jour qui s'est consumé de tendresse; » de telles phrases, qui sont les plus fines conquêtes de Caërdal et ses promesses magnifiques.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

L'ULTRA-VIOLET ET LA VIE

Les effets biologiques récemment découverts des rayons ultra-violets sont à tous égards remarquables. Il nous ont ouvert sur le mécanisme de la vie des perspectives nouvelles. Mais ils ne sont pas seulement importans au point de vue purement scientifique et pour cette petite élite qui, dans les laboratoires, et sans souci des conséquences, travaille fiévreusement pour *savoir*. Ils ont franchi bien vite les fenêtres trop haut perchées des savantes tours d'ivoire. De là, ils se sont répandus, comme une volée d'oiseaux bienfaisans dans la libre atmosphère que tout le monde respire : les applications biologiques des rayons ultra-violets ne peuvent être indifférentes à personne, parce qu'elles nous ont sur plusieurs points fourni des armes nouvelles contre la maladie, et parce qu'elles sont, pour l'hygiène générale, d'une grande importance.

Nous examinerons aujourd'hui, rapidement, quelques-unes des actions de l'ultra-violet sur les animaux : sur les microbes d'abord, puis sur les êtres supérieurs et sur l'homme, et particulièrement sur sa vision; en outre, les applications qu'on en a faites à la thérapeutique et à la stérilisation des eaux. Enfin les effets biochimiques de ce rayonnement nous montreront comment des lumières toutes nouvelles ont été apportées, grâce à lui, dans l'étude des transformations d'énergie que réalise le monde végétal, et en particulier dans la fonction la plus importante peut-être pour la conservation de la vie terrestre : l'assimilation chlorophyllienne.

L'ULTRA-VIOLET ET LES MICROBES

Les rayons ultra-violets exercent une action violemment destructive sur les cellules animales et végétales; les êtres monocellulaires, microbes et bactéries sont rapidement tués par eux. Cette action *abiotique* de l'ultra-violet, comme l'a très heureusement appelée M. Dastre, n'a guère été mise en évidence qu'à la fin du siècle passé. Pourtant, dès 1877, Downes et Blunt, étudiant l'action de la lumière solaire sur les bactéries, avaient remarqué qu'en exposant au soleil des cultures microbiennes dans des tubes en verre rouge, jaune, bleu et blanc, les cultures témoins tenues dans l'obscurité se développaient plus vite que celles des tubes rouges et jaunes, tandis que les cultures contenues dans les tubes bleus et blancs ne se développaient pas du tout. Cela déjà montrait que les rayons solaires les plus *abiotiques* sont les rayons des plus petites longueurs d'onde.

Puis Duclaux, Arloin, d'Arsonval, Roux développaient et complétaient de diverses manières ce résultat, et nous arrivons enfin aux expériences de l'Anglais Marshall Ward qui le premier étudie complètement l'action microbicide des rayons ultra-violets eux-mêmes. Il montre notamment que la lumière de l'arc électrique au charbon est plus active que celle du soleil lorsqu'il n'y a pas de verre interposé entre l'arc et les microbes. Les rayons les plus actifs sont donc très absorbables par le verre et se trouvent bien au delà du spectre visible.

Dès lors deux explications théoriques étaient en présence : pour les uns l'atmosphère au voisinage des microbes jouait un rôle essentiel, et l'ultra-violet devait agir en ozonisant l'oxygène ambiant (on sait que l'ozone est un stérilisant énergique). Pour d'autres au contraire, il agissait directement et chimiquement sur les cellules microbiennes elles-mêmes, et certaines expériences tendaient en effet à prouver que l'action n'est pas moins intense en l'absence d'oxygène. Nous verrons tout à l'heure comment les expériences récentes de M. Victor Henri viennent de fournir un critérium définitif entre ces diverses théories des effets abiotiques de l'ultra-violet.

Enfin aux environs de 1900, et jusque vers 1905, les travaux les plus remarquables sur ce sujet ont été faits à Copenhague par Finsen et ses élèves. Ceux-ci sont à peu près exclusivement connus en France pour leurs recherches photothérapeutiques. Comme il arrive souvent, les découvertes de Finsen sur le lupus ont fait passer dans l'ombre les remarquables expériences de laboratoire qu'il a entreprises sur des

sujets un peu différens. Le grand public, et parfois aussi le public savant, ont sur les penseurs des idées souvent tyranniques. Ils n'admettent pas qu'on soit l'homme de deux idées ; ils vous rivent dans un sillon unique dont il est interdit de sortir sous peine de perdre leur faveur. Ils n'imaginent pas lorsqu'un créateur a fait une chose très belle qu'il en puisse produire d'autres disparates, de même que le soleil resplendissant de midi leur fait oublier les étoiles qui, par myriades, brillent autour de lui. Et pourtant les étoiles sont aussi des soleils ; s'ils ne les voient pas en même temps, c'est seulement parce que leur œil est imparfait. Cet état d'esprit est cause sans doute que ces travaux de l'école de Finsen sur l'ultra-violet sont peu connus en France, et que dans une bibliographie récente du sujet que cite M. V. Henri (1) aucun des 32 mémoires publiés par cette école sur les actions ultra-violettes ne soit même cité. On nous permettra donc d'indiquer d'un mot quelques-uns des résultats obtenus à Copenhague. D'une part, ils ont établi que lorsque la lumière de l'arc électrique au charbon est condensée par une lentille de quartz au lieu d'une lentille de verre, l'action microbicide est plus de 1000 fois plus rapide (à une certaine distance, le *prodigiosus* est tué, dans le premier cas en 2 secondes, dans le second en 35 minutes). On a montré d'autre part que l'arc électrique éclatant entre métaux, et notamment l'arc au fer a une action cinquante fois plus énergique que l'arc au charbon. On a aussi comparé à l'institut Finsen l'action des rayons ultra-violets sur divers microorganismes et constaté ceci : les cultures des microbes jeunes sont bien plus sensibles que les cultures âgées ; les levures et champignons sont bien moins sensibles aux rayons ultra-violets que les microbes ; enfin ni la taille ni la pigmentation des infusoires ne se trouve en rapport avec leur résistance à ces rayons ; il semble que ces inégalités de sensibilité doivent être attribuées à des différences dans la composition chimique du protoplasma cellulaire. Enfin M. Bang a, dans un travail très complet, comparé la vivacité de l'action des rayons de diverses longueurs d'onde de la lumière de l'arc au charbon ; si on veut bien se souvenir que l'*énergie* de ces divers rayons décroît régulièrement du rouge vers l'ultra-violet, on trouvera d'autant plus frappans les résultats suivans de Bang :

Rouge.	Aucune action après. .	7 680 secondes.
Jaune	—	7 680 —
Vert.	—	7 680 —

(1) *Journal de Physiologie et de Pathologie générales*, novembre 1911.

Bleu.	Durée mortelle après .	7 680 secondes.
Violet.	—	960 —
Ultra-violet 360 à 340 μμ.	—	480 —
— 300 à 280 μμ.	—	120 —
— 260 à 240 μμ.	—	2 —
— 220 à 210 μμ.	—	30 —
— 210 à 200 μμ.	—	120 —

Il n'y a donc aucun rapport entre l'énergie correspondant aux rayons ultra-violets et leur action bactéricide. On aurait pu croire, d'après les résultats résumés dans le tableau précédent, et on a cru longtemps qu'il existait une longueur d'onde pour laquelle l'action abiotique de l'ultra-violet passe par un maximum. Mais Mme Victor Henri a montré récemment qu'il n'en est rien, que seul le faible rendement de l'arc dans l'ultra-violet extrême est cause de ce maximum apparent, et qu'en réalité le pouvoir abiotique des rayons ultra-violets augmente, aussi loin qu'on peut l'étudier à mesure que la longueur d'onde diminue. Nous avons vu dans notre dernière chronique qu'il en est de même de leur pouvoir d'être absorbés par les corps. De fait, ces rayons ne pénètrent que très peu dans le protoplasma par lequel ils sont complètement arrêtés sous une épaisseur très minime, à l'encontre de ce qui se passe pour les rayons du radium et les rayons X. Ceci est sans doute la cause qui limite aux organismes microscopiques l'action abiotique de l'ultra-violet.

La construction de la lampe à vapeur de mercure a permis de perfectionner beaucoup ces recherches, à cause de sa richesse en rayons très réfrangibles. Tout récemment les physiologistes de l'école de Munich ont montré que la sensibilité à l'ultra-violet des microorganismes et même des êtres pluricellulaires augmente beaucoup lorsqu'on leur ajoute, même en quantité extrêmement faible, certaines substances fluorescentes. C'est ainsi que lorsqu'on fait une injection sous-cutanée, par ailleurs inoffensive, de 2 milligrammes d'hématoporphyrine à des souris blanches et qu'on les expose ensuite à la lumière de l'arc, elles meurent rapidement tandis qu'à l'obscurité elles ne présentent aucun trouble. On n'est pas d'accord sur la cause de ce curieux phénomène. Mais il n'est peut-être pas inutile de remarquer que les substances fluorescentes absorbent énormément l'ultra-violet (nous y reviendrons à propos des effets de celui-ci sur l'œil) et que l'énergie abiotique de ce rayonnement paraît liée à sa faculté d'être absorbé.

Ce rapide examen serait incomplet si nous passions sous silence les beaux et tout récens travaux exécutés par M. Victor Henri au labo-

ratoire de physiologie de la Sorbonne. Le résultat le plus important obtenu par M. Victor Henri est la démonstration faite récemment par lui, à l'aide de méthodes microchimiques ingénieusement variées, que les rayons ultra-violets agissent non par l'intermédiaire du milieu ambiant, mais directement sur le microbe lui-même, en y produisant une coagulation du protoplasma et des réactions chimiques modifiant l'affinité des microorganismes pour les couleurs. Ainsi se trouve résolue la controverse qui s'était élevée, comme nous l'avons vu, entre les divers théoriciens de l'action abiotique de ces rayons.

LA STÉRILISATION DES EAUX PAR L'ULTRA-VIOLET

Comme il fallait le prévoir, l'action mortelle de l'ultra-violet sur le microorganisme prend une place de plus en plus importante dans l'arsenal des moyens qui servent à défendre la vie humaine contre ses plus dangereux ennemis : les microbes pathogènes. Déjà nous profitions depuis longtemps de l'action assainissante de ces rayons grâce à la lumière solaire, et l'exposé précédent nous aide à comprendre pourquoi les logemens où cette lumière ne pénètre jamais sont les moins hygiéniques, pourquoi les villes industrielles où les fumées obscurcissent le ciel et absorbent fortement les rayons solaires les plus réfrangibles sont en général moins saines que les autres, pourquoi enfin les pays brumeux du Septentrion sont souvent moins favorables à la santé que les régions ensoleillées du Midi. Après tout, la propreté tant vantée des pays du Nord, si souvent mise en balance avec la négligence et, disons le mot, la saleté qui règne parfois dans ceux du Midi est peut-être un résultat naturel de l'adaptation : ceux-ci ont moins souci de l'hygiène parce qu'elle leur est moins nécessaire, et que les rayons solaires y sont autant de balais aux fibres dorées nettoyant l'air de ses microbes. C'est sans doute ce qui autorise les services de balayage municipaux de tant de villes méridionales à se faire des loisirs ; mais il en est qui exagèrent vraiment leur confiance dans le soleil.

La stérilisation des eaux potables, si importante pour la santé publique, a fait grâce à l'ultra-violet des progrès importans. On a beaucoup discuté depuis quelque temps sur les questions de priorité relatives à cette application. En définitive, il semble bien que les expériences faites en 1892 par M. Mashall Ward sur les eaux de la Tamise, et dont nous avons déjà parlé, ont constitué le premier pas décisif dans cette voie. Trois ans après, un ingénieur français, M. Charles Lambert, à

l'occasion d'un concours ouvert par la Ville de Paris, préconisait, dans un remarquable mémoire adressé au Service des Eaux, l'action de la lumière ultra-violette pour l'épuration des eaux de rivière. Naturellement, le mémoire fut mis au panier : il ne convient pas d'être trop en avance sur son temps. Mais c'est seulement ces toutes dernières années, depuis l'invention de la lampe à vapeur de mercure, que la question est réellement entrée dans la pratique. Parmi les travaux les plus importans à ce sujet, il faut citer surtout ceux de de Mare, ceux très remarquables de Courmont et Nogier, qui ont les premiers réalisé la stérilisation ultra-violette de grandes quantités d'eau ; ceux de Victor Henri et Stodel, etc.

Parmi les procédés antérieurement les plus répandus pour assurer l'épuration des eaux, le filtrage est un des plus économiques, et c'est lui qu'emploie encore à peu près exclusivement la Ville de Paris. Mais il n'assure qu'une stérilisation très incomplète. On a essayé aussi dans certains cas d'urgence, — et notamment durant l'été de 1911, — des purifications chimiques, mais elles laissent dans l'eau des produits qui ne sont pas sans inconvéniens, et les Parisiens n'ont sans doute pas oublié le goût prononcé d'eau de Javel qu'eut il y a deux ans l'eau soi-disant potable qui coulait de leurs robinets. En fait, il n'existe guère à l'heure actuelle que deux procédés stérilisant les eaux dans des conditions pratiques et sans altération : le procédé par l'ozone produit électrochimiquement et le procédé par l'ultra-violet. Du premier qui sort du cadre de cette chronique nous dirons seulement qu'il a fourni des résultats très favorables qui lui permettent, sans qu'on sache lequel l'emportera, d'entrer en balance avec le second. Il se peut d'ailleurs que l'un et l'autre aient un avenir également brillant, et que les progrès de l'un entraînent les progrès parallèles du second, comme il est arrivé dans la lutte pour l'éclairage entre le gaz et l'électricité.

La lampe à vapeur de mercure stérilise à peu près instantanément l'eau sous une épaisseur de 30 à 50 centimètres. Dans ces conditions, des eaux qui contiennent jusqu'à 1 million de colibacilles par centimètre n'en contiennent plus un seul après une minute d'exposition. Certains microbes qui sont susceptibles de résister à l'ébullition de l'eau contenue pendant plusieurs heures, comme le *Bacillus mesentericus*, sont tués presque instantanément. Cela suffirait à prouver que la chaleur des rayons ultra-violets n'est pour rien dans leur action. On peut d'ailleurs calculer que l'énergie de ces rayons lorsqu'ils stérilisent l'eau serait à peine capable d'élever sa température d'*un cent-millième de degré* (Victor Henri). L'ultra-violet ne modifie aucunement par

ailleurs la composition chimique de l'eau, son odeur ou sa saveur. Enfin l'expérience a montré que la stérilisation par l'ultra-violet n'est efficace que lorsque les eaux sont limpides et ne contiennent pas de matières étrangères opaques en suspension. Il faut donc l'accompagner d'une préfiltration. Des essais ont été faits en grand à Marseille en 1910 et tout récemment aux usines d'Ivry à Paris. Bien qu'ils laissent encore en suspens certaines questions concernant la durée des lampes, la nécessité de les immerger ou non dans l'eau, l'utilité de contrôler souvent leur rendement, il n'est pas douteux qu'elles permettent d'entrevoir le plus utile avenir pour la stérilisation des eaux potables par l'ultra-violet.

Dès maintenant la stérilisation des eaux est faite par ce procédé à Lunéville, à Saint-Malo, à Gênes notamment. On a même créé des appareils mobiles pour la guerre dont l'un a fait la campagne du Maroc pendant neuf mois, dont un autre a suivi récemment, et avec de bons résultats, les manœuvres de l'armée austro-hongroise.

On a voulu appliquer à d'autres liquides que l'eau ce procédé de stérilisation, mais on a constaté que la plupart d'entre eux (vin, bière, cidre, etc.) sont, à cause des colloïdes qu'ils tiennent en suspension, peu transparens à l'ultra-violet, ce qui exige qu'on ne les fasse couler sur la lampe qu'en couches très minces et rend l'opération peu économique. En revanche, diverses applications secondaires ont été réalisées avec succès : beaucoup de brasseurs stérilisent leurs fûts vides en y promenant quelques instans une lampe à vapeur de mercure. Des compagnies d'eaux minérales stérilisent de cette façon l'eau ordinaire qui leur sert à laver leurs bouteilles. Des sociétés agricoles stérilisent de même l'eau de lavage des beurres, ce qui améliore notablement la conservation de ceux-ci.

LA THÉRAPEUTIQUE ET LA PHYSIOLOGIE DE L'ULTRA-VIOLET

Toute la série animale s'étage entre les infiniment petits et l'homme, ce qui ne veut point dire, hélas ! que celui-ci soit un infiniment grand. On n'a guère recherché jusqu'ici qu'aux deux extrémités de cette échelle les effets de l'ultra-violet, et leur étude pour les diverses espèces intermédiaires est encore une page à peu près blanche de la physiologie.

Signalons cependant que divers animaux (fourmis, daphnies, insectes, vers) présentent, comme Lubbock, Forel, Loeb et d'autres l'ont montré, un phototropisme négatif vis-à-vis des rayons ultra-

violets, c'est-à-dire qu'ils voient ces rayons auxquels la rétine humaine est complètement aveugle, et qu'ils fuient les endroits éclairés par eux. M. et Mme Victor Henri ont en outre découvert récemment que, sous l'action de ces rayons certaines espèces de petite taille, et notamment ces petites crevettes d'eau douce qu'on appelle les *cyclops* et qui n'ont qu'un ou deux millimètres de longueur, présentent des réactions très nettes et aussi constantes que celles d'un appareil de physique parfaitement gradué. En étudiant le mécanisme de cette excitation ultra-violette chez ces animaux, M. Victor Henri et M. Larguier des Bancels ont obtenu des résultats qui nous ouvrent des horizons remarquables sur le mécanisme de la mémoire et de plusieurs autres facultés psychiques, et apportent un argument nouveau aux idées de Loeb, dont nous avons parlé récemment et qui assimilent les plus hautes facultés de l'âme au phototropisme. Nous y reviendrons quelque jour.

En ce qui concerne l'homme, l'ultra-violet a des effets physiologiques variés dont les plus redoutables sont sans conteste ceux qu'il produit sur l'œil. On a cité des expérimentateurs qui, pour avoir regardé quelques instans, sans précautions, des lampes à vapeur de mercure, avaient perdu la vue. Chose remarquable, cette action nocive de l'ultra-violet, comme d'ailleurs en général les effets abiotiques de ce rayonnement, ne se produit d'une manière marquée que pour les rayons de longueur d'onde inférieure à 0,29 μ, c'est-à-dire à partir de la limite de l'ultra-violet solaire, tel qu'il nous parvient après la traversée de l'atmosphère. Leibnitz n'eût pas manqué de voir là une harmonie préétablie. Nous dirons plus simplement que c'est sans doute un effet naturel de l'adaptation progressive des êtres à la lumière du jour. Malheureusement, cette adaptation n'existe pas encore pour les sources artificielles de lumière, bien plus riches en ultra-violet, et c'est ainsi que se produisent des accidens variés qu'un éminent ophtalmologiste français, M. le professeur Terrien, a étudiés et discutés avec beaucoup de finesse. La série des troubles causés par beaucoup de lampes électriques employées sans précaution, comme aussi dans certains cas, lorsqu'une étincelle électrique éclate inopinément près des yeux, dans le cas de court-circuit par exemple, cette « ophtalmie électrique, » comme on l'a appelée, produit des effets complexes : des réactions inflammatoires avec rougeur et gonflement des paupières, et de la conjonctivite très tenace, des troubles fonctionnels (éblouissemens, diminution de l'acuité et du champ visuel), des troubles nerveux variés dont les plus fréquens sont les névralgies.

Le cristallin de l'œil garantit contre les effets nocifs des rayons ultra-violets la rétine qui, en son absence, est attaquée par eux comme on l'a montré par des expériences sur les lapins. Le cristallin, en même temps qu'il absorbe ces rayons devient très vivement fluorescent sous leur action; et on a actuellement de nombreuses raisons de croire que ce phénomène produit à la longue des modifications cellulaires de cette lentille visuelle, et diminue sa transparence. M. Terrien a cité divers cas de cataracte (on sait que celle-ci est une opacification du cristallin) produits par l'ultra-violet, et on a une tendance à croire actuellement que la cataracte sénile pourrait être due à une accumulation d'effets de ce genre. Il faudrait, pour en être tout à fait sûr, examiner si les statistiques indiquent une fréquence plus grande de la cataracte depuis l'emploi des lampes riches en rayons ultra-violets.

Il est évident en tout cas que la meilleure lumière artificielle au point de vue de l'hygiène de l'œil est la moins riche en ultra-violet. Par contre, c'est aussi la moins éclairante, puisque, comme nous l'avons vu, l'éclat des sources lumineuses est en général proportionnel à leur température et augmente en même temps que leur richesse en rayons très réfrangibles. Il faut donc se garantir le mieux possible contre les effets nocifs de nos lampes modernes qui toutes, — surtout les lampes à arc, — sont riches en ultra-violet. On a essayé dans ce dessein protéger les yeux par des verres de diverses couleurs ou fumés, mais c'est insuffisant; on a construit aussi des verres spéciaux qui absorbent fortement l'ultra-violet, et notamment des verres contenant des substances fluorescentes comme l'esculine. On en obtient de très bons résultats.

L'ultra-violet agit très fortement sur la peau et produit des sortes de brûlures, qu'on a appelées « coups de soleil électriques. » Il n'est pas douteux que les coups de soleil si fréquens en montagne sont dus à la richesse plus grande en petites longueurs d'onde du rayonnement solaire aux altitudes notables. Comme la transparence à l'ultra-violet de notre atmosphère varie beaucoup d'un jour à l'autre, on s'explique aussi que l'on puisse recevoir des coups de soleil au niveau de la mer, certains jours qui en apparence ne diffèrent pas des autres. Enfin la neige et la glace ont un pouvoir réflecteur presque parfait pour l'ultra-violet de la lumière du jour, et cela nous aide à comprendre pourquoi les longues stations dans les champs de neige ou les glaciers produisent des brûlures du visage. La peau attaquée par l'ultra-violet se défend d'abord par une congestion des capillaires cutanés produisant une desquamation, puis par la formation de

pigmens. C'est donc l'ultra-violet qui produit le teint bronzé des individus longtemps exposés au soleil ; c'est lui qui, dans le cours des siècles, a noirci la face camuse des descendans de Cham.

Il paraît bien prouvé aujourd'hui que l'action bienfaisante de l'héliothérapie dans un grand nombre d'affections cutanées est due aux rayons les plus réfrangibles de la lumière solaire. Cette action est, comme nous l'avons vu, uniquement superficielle. Si cependant l'héliothérapie a souvent un retentissement heureux sur diverses maladies générales, c'est évidemment par une action indirecte, et parce que, il convient de ne pas l'oublier, le fonctionnement du système nerveux tout entier est lié à celui de la peau.

Dans le domaine de la dermatologie, les succès de l'ultra-violet ne se comptent plus. La gloire en revient presque exclusivement au Danois Finsen, dont la mort prématurée ne peut empêcher l'œuvre d'être impérissable. Finsen opéra d'abord avec la lumière solaire dont il filtrait, par des procédés ingénieux, les rayons extrêmes, puis avec des arcs électriques au charbon et au fer. Aujourd'hui, on opère de préférence avec les lampes à vapeur de mercure sous la forme commode que leur a donnée le dermatologiste Kromayer. Un grand nombre d'affections de la peau ou des muqueuses, d'origines variées et surtout tuberculeuse, et dont la nomenclature complète sortirait des limites de cette étude, sont aujourd'hui guéries ou très améliorées par ces méthodes. En particulier, dans le *lupus* vulgaire, cette maladie cutanée d'origine tuberculeuse, et dont aucun traitement ne venait vraiment à bout antérieurement, Finsen a pu fournir des statistiques de plusieurs centaines de cas avec un pourcentage de 97 pour 100 de guérisons. Les nævus, les épithéliomas et tumeurs superficielles, l'acné, l'herpès, la pelade, ont fourni des résultats analogues.

Si l'action thérapeutique uniquement superficielle des rayons ultra-violets semble encore limiter un peu leur emploi, il n'est pas douteux qu'un jour prochain le perfectionnement des appareils et la réduction de leurs dimensions permettront d'aller, jusque dans les cavités les plus cachées du corps humain, frapper à mort les microbes pathogènes sous le choc de ces rayons sauveurs.

L'ULTRA-VIOLET ET LES TRANSFORMATIONS DU MONDE VÉGÉTAL

Les rayons ultra-violets ont contribué à fournir récemment l'explication d'une des énigmes les plus passionnantes de cette planète sublunaire, d'une de celles qui intéressent le plus l'humanité, parce que

le problème de la vie terrestre tout entier est suspendu à sa solution comme la vie d'Œdipe fut suspendue jadis aux lèvres du sphinx. Je veux parler de l'*assimilation chlorophyllienne des végétaux*. On sait que le carbone, le charbon, est l'élément fondamental de la substance vivante. C'est lui qui constitue en majeure partie les organismes. C'est lui que la respiration des animaux combine dans leurs poumons à l'oxygène de l'air pour le rejeter dans l'atmosphère sous forme d'acide carbonique. On sait tout cela depuis Lavoisier. On sait aussi que la respiration des plantes vertes est différente : sous l'action de la lumière solaire elles puisent au contraire dans l'air l'acide carbonique exhalé par les animaux ou par les combustions naturelles et industrielles, en assimilent le carbone qui se transforme dans leur sein en hydrates de carbone ou sucres et leur permet de croître, et rejette dans l'air l'oxygène qu'elles ont arraché au gaz carbonique. Les plantes servent ainsi à maintenir constante la teneur en oxygène et acide carbonique de l'air, et à équilibrer et compenser les effets de la respiration animale et des autres combustions. Mais ce n'est pas tout : le carbone nécessaire aux animaux, ceux-ci ne le peuvent assimiler qu'en se nourrissant de végétaux. Ces derniers sont donc l'intermédiaire, le courtier indispensable qui permet aux animaux d'assimiler le carbone minéral, la houille, qui est elle-même l'énergie du soleil emmagasinée par les végétaux durant la période carbonifère.

Seules les plantes pourvues de cette matière colorante verte qu'on appelle la chlorophylle sont aptes à remplir cette fonction et on croyait jusqu'à ces dernières années que celle-ci était une fonction nettement vitale et irréductible aux actions chimiques ordinaires.

Il n'en était rien. En 1893, M. Bach a exécuté au Collège de France une expérience fondamentale. Il a montré que la lumière solaire, agissant sur l'acide carbonique et l'eau *en présence de sels d'urane*, combine ces corps en formant de l'aldéhyde formique, à partir duquel on peut faire facilement la synthèse des sucres et des matières fondamentales des végétaux. Ainsi se trouvait réalisé pour la première fois artificiellement le phénomène essentiel de l'assimilation chlorophyllienne.

On a établi depuis peu que, dans cette expérience, les sels d'urane agissent comme catalyseurs (nous avons expliqué ce terme), que la chlorophylle est elle-même un catalyseur, et que son action à ce point de vue est liée à son état colloïdal. Récemment MM. Daniel Berthelot et Gaudechon ont fait faire un pas nouveau et fondamental à la question en montrant que cette synthèse de l'aldéhyde formique, à partir du gaz carbonique, peut se faire en l'absence même de tous ca-

talyseurs, lorsque, au lieu de lumière solaire, on emploie les rayons ultra-violets. Ceux-ci permettent donc de faire directement ce que fait la lumière solaire dans les plantes, et sans les accessoires (chlorophylle) dont elle a besoin pour son œuvre. Enfin on a montré tout récemment qu'en faisant agir l'ultra-violet sur l'aldéhyde formique en liqueur alcaline, celui-ci se transforme directement en sucre. Cet ensemble de recherches mémorables constitue sans doute une des conquêtes les plus belles de la science contemporaine : non seulement elles résolvent le problème naguère si mystérieux de l'assimilation chlorophyllienne, mais elles nous donnent de ce problème une solution plus élégante et plus simple que celle-là même qu'avait réalisée la nature.

Enfin nous devons à MM. Victor Henri et Bierry de savoir que les rayons ultra-violets sont encore, dans un ordre d'idées voisin, des agens biologiques puissans : entre leurs mains ces rayons ont réalisé des réactions chimiques que l'on croyait, depuis Pasteur et encore récemment, l'apanage exclusif des êtres vivans, des microorganismes : nous voulons parler des fermentations.

A propos de ces recherches récentes, on peut se proposer de calculer la quantité d'énergie solaire emmagasinée par les plantes grâce à l'assimilation chlorophyllienne. On sait que l'énergie reçue du soleil par la Terre est énorme : en la supposant concentrée toute sur le lac de Genève, elle suffirait en moins de 20 minutes à porter de zéro à 100 degrés, c'est-à-dire à faire bouillir la masse du lac tout entier, qui est pourtant de 400 milliards de mètres cubes. En partant de ce fait qu'un champ fixe par an et par mètre carré 100 grammes de carbone (et en admettant que l'activité végétale de la Terre est en moyenne 10 fois moindre), on peut calculer que les végétaux fixent, dans l'assimilation chlorophyllienne, un peu plus du millionième de l'énergie totale fournie par le Soleil et qui est supérieure à un septillion de calories. Étant donné que l'homme a besoin pour vivre d'environ un milliard de petites calories par an, l'énergie solaire fixée par l'assimilation chlorophyllienne suffirait à nourrir 13 milliards et demi d'hommes. La population du globe n'étant guère que d'un milliard et demi, on voit qu'elle peut, suivant le précepte de l'Écriture, croître et se multiplier encore quelque temps sans avoir à redouter une disette de ses ressources en végétaux.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le congrès que le parti radical et radical socialiste a tenu à Pau a eu, cette année, une importance particulière que lui donnent la proximité des élections générales et aussi le fait que, de son propre aveu, il traverse une crise dont il voudrait bien sortir à son avantage. Il est mécontent du présent et incertain de son avenir. Lorsqu'il passe ses troupes en revue, il s'enorgueillit d'être le parti le plus nombreux du Parlement et dès lors il s'étonne de n'être pas au pouvoir ou de n'y être représenté que par des doublures. Il devrait être le maître et il est dans l'opposition : peu s'en faut même qu'il ne soit toute l'opposition à lui seul. N'est-ce pas là un paradoxe, et comment a-t-il pu se réaliser? C'est ce que se demande le parti radical et le congrès de Pau s'est donné pour tâche de répondre à cette question : nous verrons dans un moment s'il y a réussi.

D'où vient la faiblesse du parti radical en dépit du chiffre de ses membres ? La raison qu'en ont donnée presque tous les orateurs de Pau est que le parti, s'il s'est accru numériquement, a perdu en homogénéité. Il n'était à l'origine qu'une phalange ardente et pleine de foi, qui marchait en rangs serrés à la bataille et qui, grâce à ces belles qualités, a fini par remporter la victoire et par conquérir la place. Alors, qu'est-il arrivé? Rien n'attire comme le succès ; aussi a-t-on vu beaucoup de radicaux improvisés se rallier hâtivement au parti et lui apporter une force plus apparente que réelle; il en a été enflé plus que solidifié. C'est le sort de tous les victorieux : le parti radical et radical-socialiste n'y a pas échappé plus qu'un autre. Il a fait des recrues suspectes. Si c'est là le mal, où est le remède? On n'a pas attendu l'ouverture du congrès pour le chercher : on a interrogé les augures et parmi eux l'homme que les radicaux-socialistes

appellent volontiers leur « maître vénéré, » c'est-à-dire M. Combes. Peut-être aurait-on pu se dispenser de l'interroger, car sa recette est bien connue, c'est l'union des gauches. M. Combes l'a pratiquée pendant tout le temps qu'il a été au pouvoir : l'union des gauches, le bloc, il ne connaît que cela, il ne veut pas connaître autre chose. Le remède est donc tout trouvé : il consiste à rétablir l'accord avec les socialistes unifiés. On verra alors se produire le même phénomène que dans certaines combinaisons chimiques où l'introduction d'un élément nouveau en élimine certains autres ; le parti radical et radical-socialiste perdra sans doute quelques-uns de ses membres, mais ce sera tout bénéfice ; ce qu'il perdra en nombre, il le retrouvera en vigueur ; il redeviendra lui-même et M. Combes sera tout prêt à le conduire à de nouveaux combats. Tel est l'oracle qui est venu de Pons : les radicaux et les radicaux-socialistes l'ont écouté avec le respect qui lui était dû. Mais, puisqu'il s'agissait, après un divorce retentissant, de conclure à nouveau mariage avec les socialistes unifiés, il restait à savoir ce que ces derniers en pensaient. M. Combes ne paraissait pas s'en mettre en peine le moins du monde, à la manière de ce personnage de comédie qui disait : « Mon mariage est à moitié fait, puisqu'il suffit pour le conclure de mon consentement et de celui de ma future et qu'il y a déjà le mien. » Le second consentement, c'était à M. Jaurès à le donner : il est difficile d'être moins empressé qu'il ne l'a été. Pour s'unir aux unifiés, il ne suffit pas, a-t-il dit, de le désirer, il faut encore accepter leur programme ou, du moins, ses points essentiels, et le premier de tous est la condamnation du service de trois ans et le retour au service de deux. La réponse était spirituelle si on songe à qui elle s'adressait. M. Combes, lorsqu'il a fallu, au Sénat, se prononcer sur la réforme militaire, est descendu dans sa conscience, et, n'y ayant rien trouvé, s'est abstenu. Admirable attitude pour un chef de parti, mais vraiment trop facile. Les socialistes unifiés ont un programme détestable sans doute, mais enfin ils en ont un : quel est celui des radicaux ?

La voix de M. Combes n'est pas la seule qui se soit fait entendre avant le congrès : il y a eu aussi celle de M. Caillaux. C'est à la *Dépêche* de Toulouse que M. Caillaux a fait la confidence de ses vues, et on a pu reconnaître tout de suite qu'elles différaient assez sensiblement de celles de M. Combes. Il y a entre les deux hommes la distance d'une génération, ou même de plusieurs. M. Caillaux rêve d'introduire de profondes modifications dans le parti radical. Son nom même lui déplaît : parti radical, cela est bien étroit, ne vaut-il pas

mieux dire « parti démocratique français? » Cette seconde dénomination est incontestablement plus large, mais convient-elle à un parti qui aspire à se purifier par élimination? « Nous exprimons, dit M. Caillaux, la démocratie qui travaille et qui, ne se repaissant pas de chimères, veut à la fois l'ordre et le progrès dans la République. » Qui ne serait volontiers d'un tel parti? « Avant tout, par-dessus tout, dit encore M. Caillaux, il faut se dégager de la politique de clientèle. » Combien nous sommes de cet avis! C'est la politique de clientèle qui a déshonoré le parti radical et radical-socialiste. Depuis qu'il est au pouvoir, il n'en a pas fait d'autre, et Dieu sait avec quelle âpreté impitoyable il a constamment pratiqué celle-là! Lui demander d'y renoncer est assurément le meilleur des conseils qu'on puisse lui donner, mais aussi la plus rude condamnation qu'on puisse lui infliger. Ce n'est pas M. Combes qui aurait tenu un pareil langage, lui qui a été l'initiateur de cette politique de débauche où les radicaux ont si vite perdu leur vertu et ont fait perdre la leur à tant d'autres. M. Caillaux prêche le retour aux principes, ce qui est avouer qu'on les a désertés. « Il faut, dit-il, déterminer un programme de réalisations immédiates assez précis et assez mesuré tout à la fois pour qu'on puisse dire que quiconque ne l'acceptera pas n'est ni un républicain, ni un démocrate sincère. » Par malheur, et on s'en doute, nous cessons, bien que républicain et démocrate, d'être d'accord avec M. Caillaux lorsqu'il précise. A la vérité, il le fait le moins possible, et, en dehors de la réforme fiscale où il est personnellement engagé, rien n'est plus vague que son programme.

Que dit-il, par exemple, de la loi militaire? On sait l'attitude qu'il a prise pendant la discussion : en présence de l'énorme développement militaire des Allemands, il a été d'avis que nous devions mettre une « rallonge » à notre armée et s'est contenté de dire que celle que proposait le gouvernement était trop longue. Voici maintenant son langage avant le congrès : « Il me semble qu'un parti comme le nôtre, qui est, qui doit être un grand parti national, qui, s'il a toujours protesté contre l'exploitation du patriotisme si souvent tentée par d'autres, a dans ses traditions, dans son histoire, la défense de la patrie et de la liberté française, qui furent également menacées, à certaines heures, par l'étranger et par ceux qui se joignirent à lui, a le devoir d'exiger une organisation plus complète, plus méthodique, de la défense nationale, organisation qui, plus étroitement liée à la conception de la nation armée, exclurait tout gaspillage d'hommes et d'argent. » La phrase est longue et traînante,

mais la partie finale importe seule. Que veut-elle dire ? Tout ce qu'on voudra. Si M. Caillaux revient un jour au pouvoir, il ne sera pas embarrassé par ses promesses d'aujourd'hui. La « rallonge » reste son emblème : il lui donnera la longueur qu'il voudra, ou qu'il faudra, suivant les occasions. Le procédé est plus savant que celui de M. Combes : en tout cas, personne ne dira que ce soit le même.

Il aurait été difficile, on en conviendra, de tirer l'horoscope du congrès de Pau d'après les paroles de ses parrains : l'intérêt n'en était que plus excité quand il s'est ouvert. De nombreux discours ont été prononcés : nous ne retiendrons que les plus importans. Le premier orateur a été M. Debierre; il a été vraiment le porte-parole de M. Combes. Entre les interviews de Pons et le discours de M. Debierre, il n'y a eu d'autre différence que celle de l'accent. Aussi longtemps que l'orateur est resté dans des généralités, aussi longtemps surtout qu'il a dirigé contre le ministère les traits les plus acérés de son carquois, les applaudissemens lui ont été fidèles, mais on avait l'impression que tout cela n'était que remplissage et que l'auditoire attendait autre chose. La grosse question qu'on avait agitée avant le congrès était de savoir si, conformément à l'avis de M. Combes, il fallait faire cause commune avec les socialistes : c'est là-dessus qu'on désirait entendre les orateurs.

Disciple de M. Combes, M. Debierre était naturellement pour l'accord et il a développé la vieille affirmation que les radicaux ne devaient plus avoir d'ennemis à gauche. Dès qu'il l'a vu s'engager dans cette voie, le congrès l'a abandonné; des murmures se sont élevés; bientôt l'inattention est venue; l'échec de M. Debierre a été complet. Il fallait un autre orateur pour faire accepter à l'assemblée une thèse qui, évidemment, n'était pas la sienne. Où le trouver? M. Camille Pelletan s'est présenté. Il a mis un vrai lyrisme à raconter la vieille histoire du parti radical-socialiste ; il est remonté aux origines; il a évoqué les grands ancêtres; il les a connus, il pouvait parler d'eux ; mais, faut-il le dire? il a paru être un ancêtre lui-même; sa parole n'a pas porté sur un auditoire qui n'a aucun rapport avec une époque où les radicaux, qu'on appelait seulement alors des républicains, étaient de bonnes gens naïfs et désintéressés. Au surplus, tout cela n'était que hors-d'œuvre : il a fallu en venir au point important. M. Camille Pelletan s'est alors déclaré favorable à l'entente avec les socialistes : cela a suffi, il n'a pas eu finalement plus de succès que M. Debierre, soit parce que le parti radical-socialiste, envahi par de nouveaux venus, n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois, soit

plus simplement parce que, comme l'ont rappelé plusieurs interrupteurs en termes énergiques, on ne peut pas s'allier à qui ne veut pas de vous et qu'il est un peu ridicule de solliciter une main qu'on vous refuse. Pour s'allier aux socialistes, il faudrait d'ailleurs abdiquer entre leurs mains, leur tout sacrifier et se mettre à leurs ordres comme M. Combes s'est mis autrefois à ceux de M. Jaurès. Évidemment, les souvenirs de cette servitude sont restés amers à beaucoup de radicaux; ils n'en veulent plus. On ne nous croirait pas si nous disions que ces sentimens nouveaux chez eux s'expliquent par leur amour de l'indépendance, par un accès de dignité, par une plus exacte intelligence des intérêts élevés de la République et du pays. S'ils les manifestent, c'est que l'opinion s'est modifiée, qu'elle est lasse des luttes stériles d'autrefois, qu'elle répugne aux violences, qu'elle a un sincère désir d'apaisement. Les radicaux subissent les obligations qui en résultent pour eux, mais ils se gardent d'en convenir. Ce mot d'apaisement est, entre tous, celui qui sonne le plus désagréablement à leurs oreilles; il produit sur eux un effet de révolte. Ils ne veulent pas de l'apaisement et ils reprochent avec amertume au Cabinet actuel de trop céder à la politique qui s'en inspire. On peut prévoir qu'à la rentrée des Chambres, le ministère subira un assaut brutal de la part des radicaux-socialistes : ils ont déjà essayé de le renverser avant les vacances, ils recommenceront après et avec une exaspération encore plus grande, ils l'accuseront de faire de l'apaisement. Néanmoins, ils ne veulent pas d'alliance avec les socialistes et, comme les élections sont proches, ils se réfugient dans des formules vagues. Il ne faut pas leur demander trop de logique.

Un incident très caractéristique a bien montré les sentimens à la fois violens et circonspects qui les animent. Ce n'est pas seulement au ministère qu'ils en veulent, ils n'ont pas une plus grande sympathie pour le Président de la République : la seule différence est que, contre le ministère, ils s'abandonneront à l'amertume et à la véhémence de leurs sentimens, tandis qu'à l'égard du Président de la République, ils se sentent tenus à plus de prudence. Le voyage que M. Poincaré vient de faire dans le Midi de la France a eu, nous l'avons déjà dit, un très grand succès : si nous le répétons, c'est parce que ce succès s'est encore accru lorsque, à son retour d'Espagne, M. Poincaré a débarqué à Marseille au milieu d'ovations enthousiastes et a traversé la Provence. Les discours qu'il a prononcés ont été couverts d'applaudissemens mérités; celui qu'il a adressé à Mistral a enlevé tous les suffrages; un grand mouvement de sympathie s'est formé autour d'un

homme qui remplit sa charge avec tant d'activité, de bonne grâce et d'éloquence ; mais pour les radicaux, un homme populaire devient facilement un homme dangereux; ils ne supportent pas que M. Poincaré soit quelqu'un, il doit être seulement le Président de la République et ils s'accommoderaient facilement d'un président qui ne serait rien du tout. La popularité de M. Poincaré les offusque, les irrite, les inquiète même, car ils sont prévoyans et ils y voient de loin les premiers symptômes d'un gouvernement personnel. M. Bouyssou, député des Landes, s'est fait l'organe de ce sentiment : il a fait voter au congrès une motion qui signale à la « vigilance des militans du parti radical toutes les manifestations et toutes les velléités de politique personnelle qui pourraient diminuer l'autorité des institutions parlementaires et favoriser le retour de toutes les réactions contre les conquêtes laïques, démocratiques et sociales du parti républicain. » Le trait est lourd, mais il a été lancé d'une main sûre et a atteint le but : le congrès a voté la motion de M. Bouyssou. C'était sans doute son sentiment, mais il n'est pas toujours sage d'exprimer son sentiment : aussitôt après l'avoir fait, le congrès s'en est repenti. A une séance ultérieure, M. Dalimier, désireux, a-t-il dit, d'éviter toute équivoque, a présenté une motion nouvelle pour déclarer que le Président de la République était en dehors et au-dessus des partis. C'était au commencement de la séance ; il n'y avait encore presque personne dans la salle ; la motion Dalimier a été votée sans difficulté. Mais quand M. Bouyssou et ses amis l'ont appris, ils ont accouru et il y a eu un beau tapage. M. Camille Pelletan a avoué qu'il aurait peut-être mieux valu ne pas voter la motion Bouyssou, mais il a ajouté que le vote était acquis et qu'on ne pouvait pas se déjuger. De guerre lasse, le congrès a renvoyé les deux motions à une commission qui ne les a rapportées ni l'une ni l'autre. Elles sont tombées au fond d'une oubliette, et nous ne nous en plaignons pas. Cependant il est triste d'être condamné à ne jamais savoir quelle est l'opinion vraie du congrès radical et radical-socialiste sur les voyages de M. Poincaré : on peut seulement s'en douter.

En fin de compte, on a voté plusieurs autres motions, dont l'une était dirigée très directement contre le ministère, et dont les autres peuvent être considérées comme le programme du parti. Nous citerons la première, parce qu'elle indique bien dans quelle disposition d'esprit sont aujourd'hui les radicaux à l'égard du gouvernement et à quel genre d'attaque ils se livreront contre lui dès la rentrée. Peut-être nos lecteurs n'ont-ils pas oublié la circulaire de M. Barthou sur les livres

scolaires et celle de M. Baudin sur le salut du Vendredi-saint : ce sont les deux crimes inexpiables que le gouvernement a commis et que le congrès a relevés. « Considérant, dit-il, qu'une circulaire du ministre de l'Instruction publique, président du Conseil, a livré le contrôle de l'école nationale au clergé romain ; considérant qu'une circulaire du ministre de la Marine a rétabli une cérémonie cultuelle dans un service de l'État, première atteinte à la loi de séparation ; considérant que, malgré les termes formels de l'ordre du jour du congrès de Rouen qui a condamné la politique d'apaisement, des membres du parti n'ont pas craint d'apporter leur concours à ce gouvernement qui ne se maintient qu'avec l'appui de la réaction, le congrès renouvelle ses décisions antérieures et invite les membres radicaux et radicaux-socialistes du Cabinet actuel à choisir entre leur collaboration ministérielle et leur affiliation au parti. » Voilà, certes, une mise en demeure formelle : qu'en est-il résulté ? Rien : les membres radicaux et radicaux-socialistes du ministère sont restés ministres et continuent tout de même d'appartenir au parti. Faut-il juger par là de l'importance des autres décisions du congrès ? Nous le voudrions, mais il serait téméraire de le faire. Après toutes les déclamations qui ont été déchaînées contre elle, comment croire que la liberté de l'enseignement ne coure aucun danger? Quant à l'impôt sur le revenu, jamais il n'avait été plus menaçant. Pour ce qui est enfin de la loi militaire, le congrès a déclaré que, « foncièrement attaché au principe de la loi de 1905, il inscrivait au premier rang de son programme l'organisation des réserves, la préparation militaire de la jeunesse et le retour à la loi de deux ans. » Cela donne du temps.

Nous avons lu, dans notre vie, un si grand nombre de professions de foi, de déclarations ministérielles, de motions dont il est résulté peu de chose, que, tout en prenant au sérieux quelques-uns des votes du congrès de Pau, nous n'en prenons aucun au tragique. Le véritable objet du congrès n'était pas là : il était, à la veille des élections générales, dans la nomination des membres du comité exécutif du parti et surtout de son président. Quel serait ce président ? Le choix qu'on ferait avait, dans les circonstances actuelles, une grande importance. Trois candidats étaient en présence : MM. Debierre, Pelletan et Caillaux. Les deux premiers ont prononcé de grands discours, le troisième n'a rien dit : il eut le prix tout de même, comme dans la chanson. Ce n'est pas un succès pour M. Combes. Les chiffres mêmes des voix obtenues par les divers candidats montrent à quel point le parti éprouve le besoin de se renouveler : M. Caillaux a obtenu 157 voix,

M. Pelletan 68 : au dernier moment, M. Debierre s'est retiré. M. Caillaux a remercié le congrès de sa confiance et il lui a fait enfin connaître ce programme minimum dont il avait parlé vaguement à *la Dépêche* de Toulouse. C'est celui d'un militant. A propos de la question scolaire : « En présence de faits que chacun sait, a dit M. Caillaux, l'heure n'est plus d'un verbalisme brillant qui cèle mal l'insuffisance d'action. A l'école menacée, à ses maîtres traqués, à l'œuvre de sécularisation suspendue et compromise, il faut mieux que l'éloquence des mots, la rigueur des actes. Le parti radical les attend, il les veut décisifs. » Sur l'impôt, sur l'armée, le langage de M. Caillaux a confirmé, en l'accentuant, celui qu'il avait déjà tenu. Néanmoins, et malgré tous les motifs, toutes les raisons sérieuses et profondes de divisions que ce programme doit maintenir et aggraver encore dans le pays, M. Caillaux continue de rêver et de parler d'un grand parti auquel il n'assigne pas de limites. « C'est la nation tout entière, dit-il, que nous entendons servir. Parti national nous sommes et nous entendons rester ; un grand parti qui se suffit à lui-même, qui, sans exclure aucun républicain, n'a besoin ni d'offrir ni de rechercher des alliances. » Ce dernier mot semble bien s'adresser à M. Combes, à M. Debierre, à M. Pelletan, à tous ceux qui recommandaient l'entente avec les socialistes. M. Caillaux estime fièrement qu'il peut se passer d'alliance : tant mieux pour lui, s'il ne se trompe pas.

En résumé, l'importance du congrès radical-socialiste est tout entière, cette année, dans le choix de M. Caillaux pour présider aux destinées prochaines du parti. Un grand effort va être fait pour le porter au ministère. Nous doutons qu'il réussisse ; mais, même s'il ne réussit pas, le parti compte sur M. Caillaux pour diriger dans l'opposition la campagne électorale. Il est jeune, actif, hardi, sans préjugés d'aucune sorte et ne s'embarrasse de rien. Sera-t-il plus fidèle à ses nouveaux amis qu'il l'a été aux anciens ? Peu importe : le parti radical-socialiste vit au jour le jour, et il s'agit seulement pour lui de traverser un défilé difficile. M. Caillaux est un homme plein de ressources : il aidera le parti à traverser le défilé. C'est pour cela, et non pas pour son programme, qu'il a été élu à une si belle majorité. M. Pelletan peut continuer à célébrer les antiques vertus de ses pères, M. Combes à proférer des oracles, M. Debierre à fulminer des discours, tout cela ne fait plus d'effet : c'est le vieux jeu, M. Caillaux est le nouveau. Nous allons le voir à l'œuvre.

L'Orient balkanique continue d'être le pays des surprises ; la der-

nière, comme quelques autres qui avaient précédé, est venue de l'Autriche; personne ne s'y attendait, ni ne pouvait s'y attendre. Nous disions, il y a quinze jours, que la visite faite par M. Pachitch à Vienne y avait produit et laissé une bonne impression : les journaux autrichiens eux-mêmes nous l'avaient donné à croire et nous nous en réjouissions. L'incident qui avait eu lieu sur la frontière albano-serbe ne semblait pas alors avoir porté ombrage au gouvernement austro-hongrois. Les Serbes, attaqués sur leur territoire, avaient refoulé l'ennemi sur le sien et y avaient occupé quelques points stratégiques propres à assurer leur défense en cas d'agression nouvelle : ils annonçaient d'ailleurs que cette occupation était temporaire et que, dès que les frontières des deux pays seraient fixées, ils s'enfermeraient dans les leurs. Ces frontières ne sont pas fixées encore : personne ne sait au juste où elles sont, où elles seront. La bonne foi des Serbes ne pouvait pas être mise en doute. Ce n'est pas eux qui avaient attaqué les Albanais : comptant que tout le monde, y compris ces derniers, respecterait les décisions des Puissances, ils avaient démobilisé et s'offraient sans défense aux attaques d'un ennemi déloyal. Ils ont dû rappeler quelques troupes à la hâte, pour le repousser. Leur attitude avait été appréciée par toute l'Europe; elle semblait même l'avoir été par l'Autriche lorsque, subitement, celle-ci a adressé à la Serbie un ultimatum qui lui enjoignait d'évacuer dans la huitaine les points qu'elle avait occupés sur le territoire albanais : faute de quoi, elle agirait.

Rien ne pouvait faire pressentir de la part de l'Autriche une initiative aussi extraordinaire et, pour trancher le mot, aussi incorrecte. Si l'Autriche n'avait eu aucune conversation, aucune négociation, aucune entente avec les autres Puissances, ou si, celles-ci n'ayant pas tenu suffisamment compte de ses intérêts, elle avait repris vis-à-vis d'elles sa liberté d'action pour les défendre comme elle l'entendrait, cette intervention soudaine aurait pu rester inopportune et maladroite, mais on ne pourrait pas la traiter d'incorrecte. En a-t-il été ainsi ? Non certes : tout le monde sait au contraire que les Puissances, à la Conférence de Londres, ont tenu le plus grand compte des intérêts autrichiens et qu'elles n'ont jamais rien refusé au gouvernement austro-hongrois de ce dont il a cru avoir besoin pour les garantir. Les Puissances ont même suivi très loin l'Autriche dans cette voie et on le leur a reproché quelquefois : quant à nous, qui avions reconnu ce que la situation particulière de l'Autriche avait de préoccupant pour elle devant le réveil des Slaves des Balkans, nous avons cru qu'il fallait être très larges dans les concessions à lui faire. L'Autriche pou-

vait se tromper dans sa politique et nous estimons qu'elle l'a fait souvent; quelques-unes de ses exigences ont été gratuitement irritantes et la manière dont elle les a présentées n'en a pas, il s'en faut, atténué le caractère vexatoire; mais il lui appartenait de choisir sa politique, nous n'avions pas à nous en constituer juges : mieux valait, dans une large mesure, lui en laisser la responsabilité. C'est ce que nous avons fait et ce que tout le monde a fait avec nous. Un accord s'est établi sur tous les points entre l'Autriche et les autres Puissances : il en résultait naturellement, sans même qu'on eût besoin de le dire, qu'aucune Puissance et pas plus l'Autriche qu'une autre ne devait rien faire sans s'être concertée avec ses partenaires. Or l'Autriche ne s'est pas concertée avec eux pour adresser son ultimatum à la Serbie. On a dit qu'en agissant ainsi, elle s'était contentée de faire respecter les volontés de l'Europe; mais dans les affaires de ce genre, l'entente doit s'établir non seulement sur le but, mais sur les moyens. Une initiative isolée peut tout déranger. Elle semble, en tout cas, attribuer à une Puissance un droit d'exécution que n'ont pas les autres. et c'est une apparence que la Conférence de Londres s'est toujours efforcée d'empêcher. On a traité quelquefois sans bienveillance cette Conférence; on a demandé ironiquement à quoi elle servait. On peut le voir aujourd'hui. Lorsque les Puissances étaient toutes réunies autour d'un tapis vert dans la personne de leurs représentans officiels, et lorsque ces représentans se voyaient officiellement et causaient entre eux plusieurs fois par semaine, aucune d'elles, quelle que fût sa hardiesse, n'aurait commis l'inconvenance de faire ce que l'Autriche vient de faire. C'est parce que la Conférence des ambassadeurs est en vacances qu'un pareil acte a été possible. Lorsque l'Autriche a fait savoir qu'elle n'accepterait pas que Scutari fût enlevée à l'Albanie par le Monténégro et qu'il a fallu exercer une pression sur celui-ci pour le décider à lâcher prise, l'Autriche aurait volontiers agi seule, mais la Conférence était réunie alors, et l'intervention a été collective. Ce principe importe à la liberté et à la dignité de tous. C'est pour cela que nous le défendons et non pas pour satisfaire à un intérêt qui nous serait personnel. L'Italie a intérêt à ce que son alliée l'Autriche n'intervienne pas seule en Albanie et il y a des momens où elle sent cet intérêt de la manière la plus vive : peut-être y en a-t-il d'autres où elle le perd un peu de vue. Mais nous, que nous importe? Ce que nous en faisons, nous le faisons dans l'intérêt de tous. Si une action intempestive soulève un jour des difficultés d'un ordre général, nous ne sommes pas de ceux qui en souffriront le plus.

On se demande à quel sentiment l'Autriche a obéi lorsqu'elle a adressé son ultimatum à la Serbie. Si elle croit avoir eu le beau rôle en cette affaire, elle se trompe : le beau rôle a été à la Serbie. Que pouvait faire celle-ci, sinon céder? Lorsque, de deux Puissances à peu près égales, l'une adresse à l'autre une injonction impérieuse et accompagnée de menace, l'honneur peut conseiller, ordonner même de résister; mais entre deux Puissances de forces aussi disproportionnées que l'Autriche et la Serbie, le point d'honneur n'intervient pas. La Serbie s'est inclinée tout de suite et elle n'avait pas autre chose à faire : elle a compris qu'en agissant autrement, elle aurait mis certaines Puissances dans l'embarras et risqué peut-être de compromettre la paix pour une affaire qui n'en valait pas la peine. La question en effet, même pour la Serbie, n'avait pas une importance vitale : pour l'Autriche, l'importance était moindre encore, elle était à peu près nulle. L'Autriche était d'ailleurs bien assurée que le concours de l'Europe ne lui manquerait pas, si elle y faisait appel. Pourquoi donc ne l'a-t-elle pas fait? Pourquoi a-t-elle préféré opérer seule? Pourquoi nous a-t-elle causé cette alerte? On a beau chercher, on ne trouve qu'une raison, et elle est bien mauvaise : c'est que le gouvernement autrichien a voulu se procurer un succès. S'il est satisfait de celui-là, il n'est pas difficile. Obliger la Serbie à baisser pavillon devant l'Autriche n'est ni nouveau, ni particulièrement glorieux. On disait la situation du comte Berchtold affaiblie : si c'est vrai, nous doutons qu'elle soit sérieusement raffermie par cette prouesse. Tout le monde aurait pu en faire autant, mais beaucoup l'auraient dédaignée. L'Autriche devrait cependant être fixée sur le peu de valeur, le peu de durée des succès remportés par la force seule sur la faiblesse. La méthode en a été inaugurée autrefois par le comte d'Æhrenthal, qui a paru alors être un grand homme : il aurait pourtant mieux fait de garder le sandjak de Novi-Bazar et de ne pas pousser les Serbes à la dernière extrémité. C'est un faux système que de vouloir réparer des fautes par des brutalités.

L'intervention autrichienne peut sans doute encore s'expliquer autrement. Il s'en faut de beaucoup qu'après l'immense perturbation qu'ils ont subie, les Balkans aient retrouvé une assiette définitive : ils seraient en feu demain depuis le Nord jusqu'au Sud que personne n'en éprouverait un grand étonnement. La paix n'est pas faite entre la Turquie et la Grèce et, jusqu'à ce qu'elle le soit, nous ne serons qu'à demi rassuré. Les questions qui divisent encore les deux pays sont secondaires et on comprend mal qu'elles tiennent si longtemps en

suspens une paix qui est si nécessaire et si urgente. On parle de démobilisation, mais personne ne démobilise : les Serbes seuls l'ont fait, et leur exemple n'est pas encourageant. Si, par malheur, la guerre venait à éclater de nouveau, l'Autriche, dans certaines combinaisons, pourrait avoir intérêt, ou croire avoir intérêt à paralyser les Serbes et par conséquent à avoir des griefs contre eux. Est-ce pour ce motif qu'elle en fait naître à tout propos? Quoi qu'il en soit, ces impatiences de l'Autriche, ces impulsions fébriles auxquelles elle se laisse emporter, ces actes isolés par lesquels elle rompt, à l'étonnement général, un concert auquel elle s'est prêtée, entretiennent dans les Balkans un état d'insécurité dont toute l'Europe se ressent. On dit que l'Allemagne et l'Italie ont soutenu l'Autriche à Belgrade; nous voulons le croire; cependant, il y a eu des nuances dans les démarches des trois Puissances et ces nuances dissimulent mal des divergences. Il est difficile de croire que l'Italie encourage l'Autriche dans le jeu dangereux qu'elle joue en Albanie, à moins qu'elle ne se réserve de laisser créer des précédens dont elle usera à son tour. Quant à l'Allemagne, se réduira-t-elle longtemps au rôle de brillant second?

La Serbie s'est attiré des sympathies nouvelles par la manière simple et rapide dont elle a dénoué un incident qu'elle n'avait pas provoqué. Elle s'est inclinée devant l'Autriche, mais elle lui a donné, faut-il dire une leçon? non, un bon exemple : ayant pris le parti de retirer ses troupes d'Albanie, elle en a avisé à la fois les six grandes Puissances qui constituent à Londres l'aréopage européen. La question est européenne, en effet, et la Serbie l'a ramenée sur son vrai terrain d'où l'Autriche l'avait fait sortir. L'Autriche, toujours soupçonneuse, a déclaré qu'elle surveillerait de très près l'évacuation de l'Albanie par les troupes serbes. Qu'elle se rassure : son succès ne lui échappera pas, mais il ne grandira pas.

FRANCIS CHARMES

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

de
uls
, la
bi-
les
ce
pa-
sse
ent
les
dit
ous
nes
es.
eu
de
le-

ère
pas
né,
de
es
es-
er-
n-
de
ne